



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

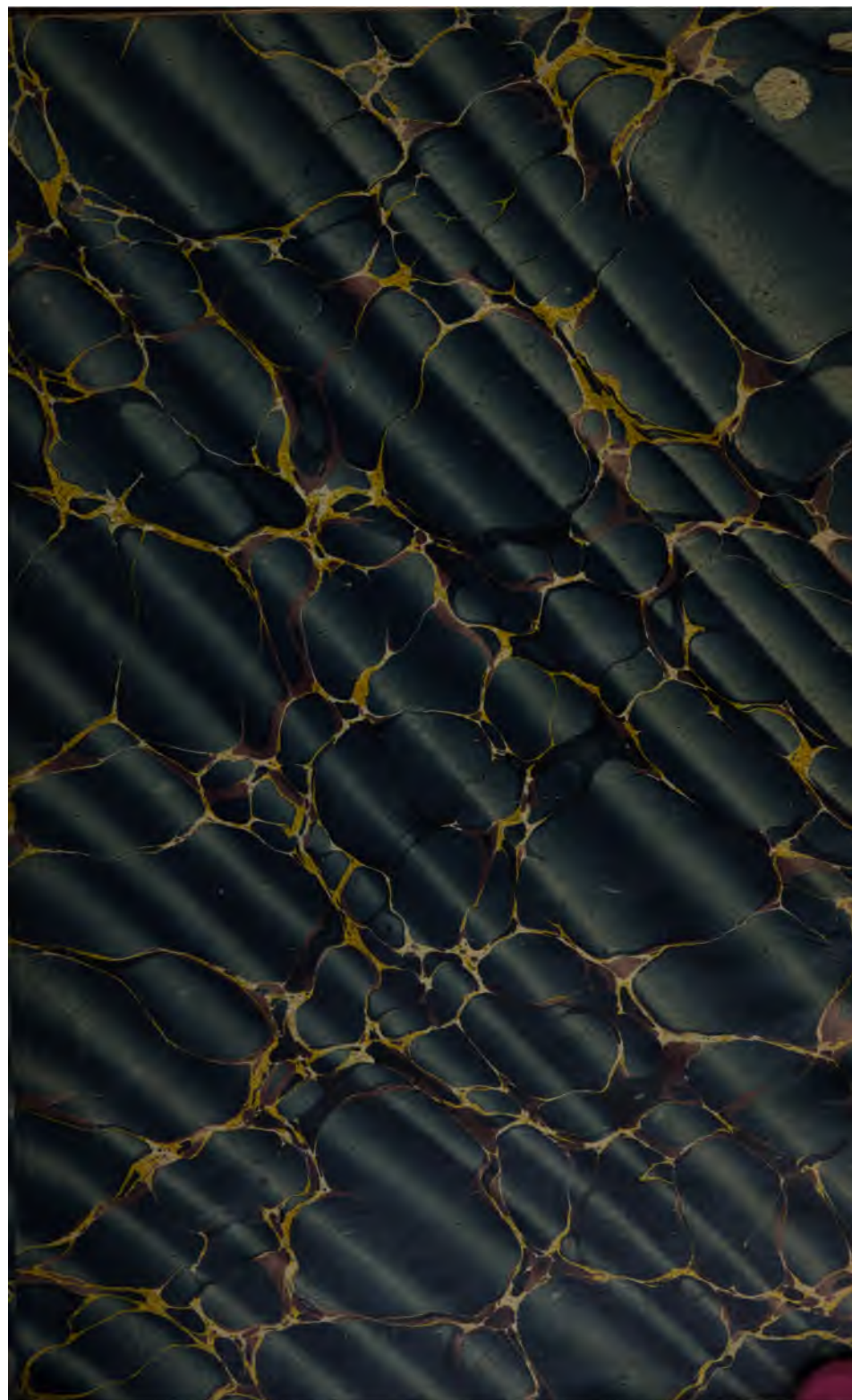


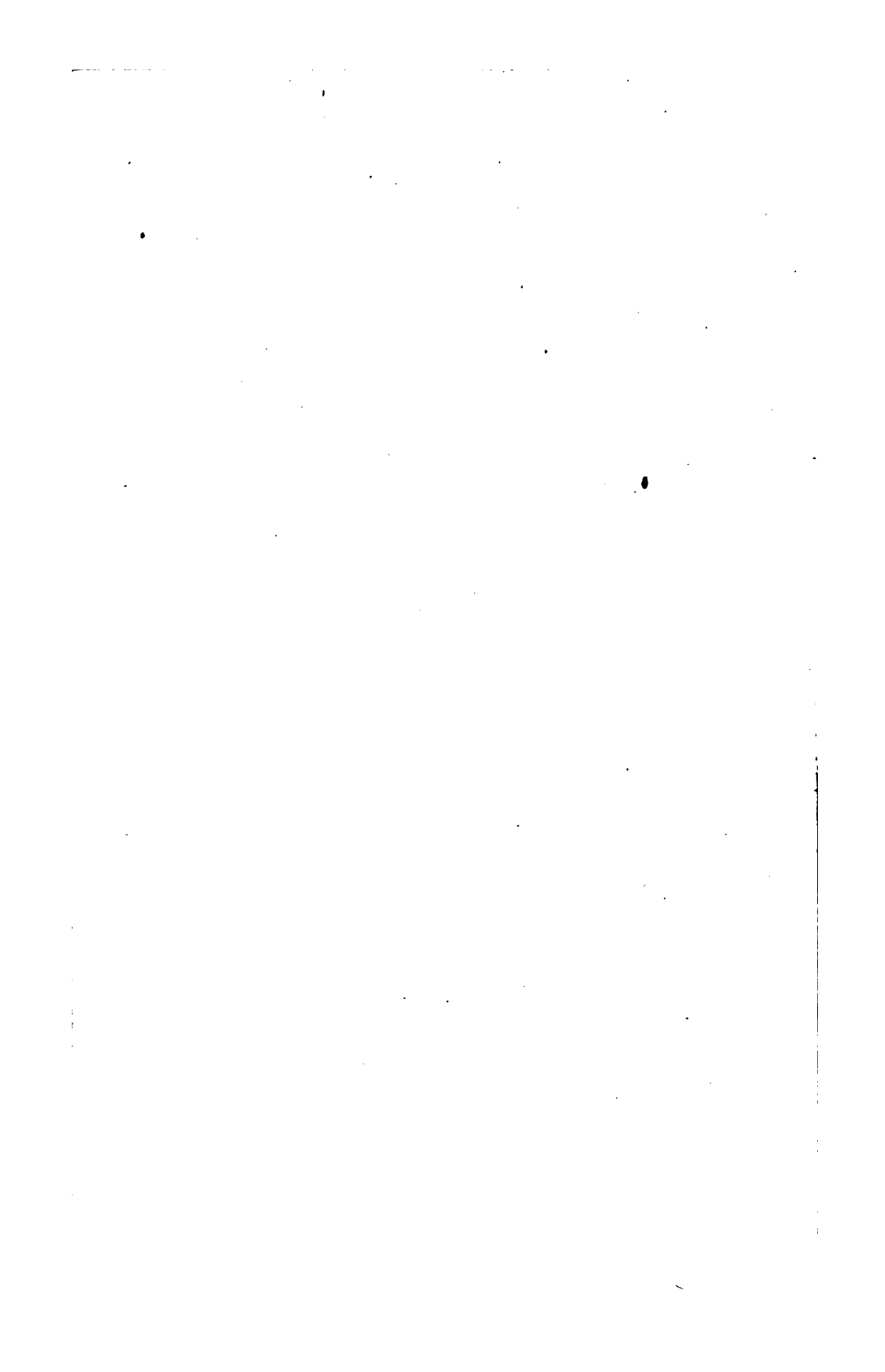


Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest

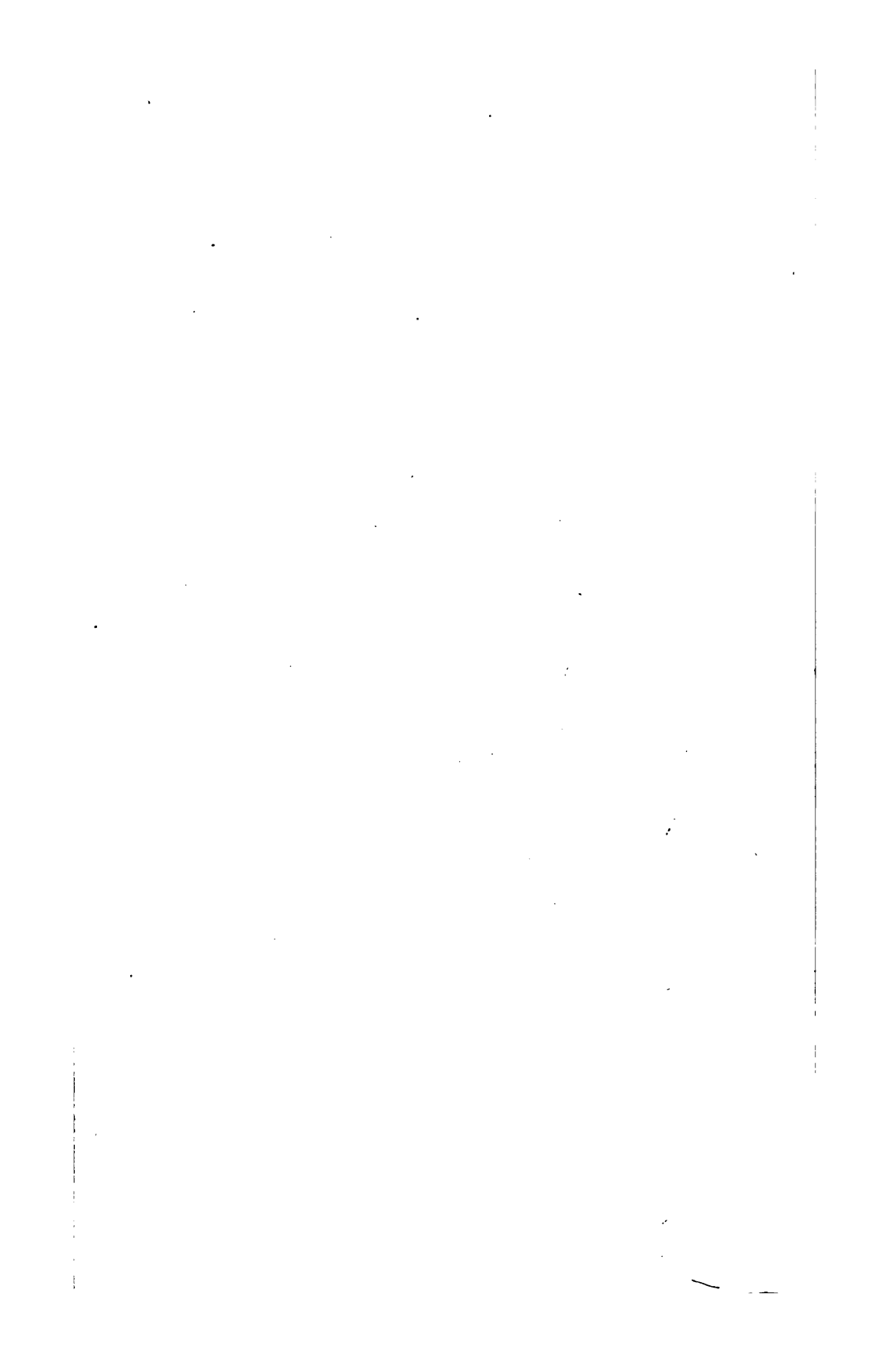


© F. P. A. B. E. R.





G
11
S682



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Come Onzième.

**TABLEAU indicatif, des jours de séance de la Commission centrale
pour l'année 1829.**

Janv.	Févr.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juill.	Août.	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
2	6	6	3	1	5	3	7	4	2	6	4
16	20	20	10	15	19	17	21	18	16	20	18

Les séances s'ouvrent à 7 heures 1/2, rue et passage Dauphine, n° 36.

Les vol. I et II du Recueil des Mémoires se distribuent aux Membres à moitié prix.

La Société admet des Membres donateurs, en vertu d'un nouvel article réglementaire.

Par ordonnance royale, du 14 décembre 1827, les statuts de la Société ont été approuvés.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RÉDIGÉ

Par MM. BARBIÉ DU BOGAGE, BIANCHI, BONNE, SUEUR-MERLIN,
WARDEN, et autres Membres de la Société, Géographes, Voyageurs
et Hommes de lettres français et étrangers.

.....
Tome Onzième.
.....



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 33.

—
1829.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 69. — JANVIER 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

VIAGGIO IN SAVOJA, *ossia Descrizione degli stati ultramontini di S. M. Re di Sardegna, etc.*

VOYAGE EN SAVOIE, ou Description des états ultramontains de S. M. le roi de Sardaigne, par David Bertolotti, Turin, 1828, 2 vol. in-8°, extrait de la Bibliothèque italienne publiée à Milan.

L'ouvrage de M. Bertolotti est, à beaucoup d'égards, un monument honorable de la civilisation italienne. Que connaissions-nous jusqu'à présent de la Savoie, qui cependant est si près de nous? En la traversant quelquefois, du Mont-Cenis au pont de Beauvoisin, pour aller en France, nous n'en voyions qu'une partie, et non la plus belle ni la plus intéressante. « Pour connaître ce singulier pays, dit justement l'auteur, il fallait pénétrer dans les vallons solitaires de la Tarentaise, visiter les cités industrielles et cultivées du Génevois, monter aux glaciers, dessiner les cascades du Faucigny, se reposer à l'ombre des épais châtaigniers qui embellissent

les rives du lac de Chablais, descendre les bords rians du Rhône, entrer dans la demeure du citoyen d'Annecy, boire du lait avec les bergers de la haute vallée du Giffre, converser avec les mineurs de Pescei, suivre les guides de Chamouny, vider la coupe de l'hospitalité dans les campagnes de la Sciautagna, s'arrêter quelques jours d'été aux bains d'Aix, de la Perrière, de Saint - Gervais, d'Évian, et parcourir tous ces sites si pittoresques et si variés. Ensuite on pourra se former une idée précise de la Savoie, pays où la nature a rassemblé toutes les merveilles des Alpes, où le terrible s'unit au tranquille, le sublime au riant; pays où le naturel de l'habitant se montre toujours le même, parce que le Savoyard, soit dans l'aisance ou dans la pauvreté, que son esprit soit cultivé ou grossier, est constamment et en tout lieu, bon, affable et honnête.

Mais il importait aux Piémontais, encore plus qu'à nous, de bien connaître le pays des Savoyards. Réunies depuis plusieurs siècles sous la même domination, formant, pour ainsi dire, une seule famille, ayant en commun leurs forces respectives dans leurs communs intérêts, une connaissance parfaite de cette contrée était également nécessaire aux deux nations, afin qu'elles fussent instruites de leurs ressources réciproques; la puissance d'un état étant fondée d'abord sur les propriétés de son territoire, ensuite sur l'emploi qu'il en peut faire. C'est dans cette vue que l'année dernière, feu M. le comte Roget de Choléc, premier secrétaire de S. M. le roi de Sardaigne, pour les affaires de l'intérieur, conçut le projet de faire publier l'état géographique, physique et moral de la Savoie; les documens pour la connaître étant aussi rares dans le Piémont qu'ils étaient nombreux chez les Savoyards pour connaître les Piémontais. Ce n'est pas que nous veuillions dire par là qu'il n'existât pas d'écrits sur la Savoie avant cette époque; il y en avait eu même en grand nombre, et où l'auteur déclare loyalement avoir puisé, en en faisant mention honorable; nous disons seulement qu'aucun de ces écrits n'avait traité de ces matières avec le succès

désiré, ni avec cette concordance et cette combinaison étendue d'objets qui pût atteindre le but que l'on se proposait, et préparer ainsi les moyens de rédiger un traité statistique.

Et c'est précisément ce que M. Bertolotti a très-heureusement exécuté, autant qu'on pouvait obtenir de ses soins vigilans, dans un voyage limité sous plusieurs rapports, autant qu'on pouvait attendre de ses talens connus. Son ouvrage expose à nos yeux des annotations de tout ce qu'il a trouvé d'important, mais avec une modération convenable. Il a su donner de l'intérêt à un sujet aride, en y mêlant avec sobriété des histoires et des nouvelles agréables, et rendre attachante une matière si souvent monotone en elle-même, en l'ornant de petites pièces de vers, dont la plupart, se rapprochant du coloris de sa prose, le doivent faire absoudre par tout juge sévère de l'accusation d'afféterie, danger auquel d'autres auraient pu facilement succomber, et qu'il a presque toujours surmonté; de sorte qu'il peut espérer d'être lu sans ennui par toutes les classes de la société, but principal de celui qui l'avait chargé d'une mission si recommandable.

Comme la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'en donner un extrait, en étant un lui-même, nous allons suivre rapidement l'exposé que M. Bertolotti a cru devoir mettre en tête de son travail, lequel comprend la substance des objets dont il traite et l'ordre où il compte les placer. « Le voyageur, dit-il, qui de l'Italie traverse les Alpes, en s'enfonçant dans la grande vallée de la Maurienne, attristé de se trouver dans des cavités aussi profondes, entourées de tous côtés de rochers gigantesques, qui ne permettent à l'œil de n'apercevoir qu'une petite partie du ciel, s'arrête à peine pour observer l'ouvrage merveilleux d'une route qui, sans celle du Simplon, serait dans le monde l'incomparable (1); ou à contempler les grands linéamens de la nature, sublime même dans sa sau-

(1) La nouvelle route du *Salâio* les surpasse toutes, tant par les difficultés qu'il a fallu surmonter que par la magnificence et la solidité du travail.

vage horreur. Impatient de quitter des lieux dont il a conçu une idée si sombre et si défavorable, du haut de son char, il jette à la dérobée des regards indifférens sur les plaines fertiles qu'arrose l'Isère : les belles collines, et les vallons charmans de Chambéri ne peuvent ralentir sa course ; et ce n'est qu'en approchant de la grotte fameuse (les échelles) qu'il lui semble respirer plus librement en considérant les spacieuses vallées de la France ; lorsqu'il parle ensuite de la Savoie, ce n'est que pour la nommer un pays *privé de tout agrément, rempli d'horreur* ; et les difformités qui dans les plaines basses de la Maurienne affligent les *habitans de la misérable vallée*, et les mendiens qui l'ont assiégé depuis Chambéri jusqu'au sommet du mont, le portent à croire qu'il vient de laisser derrière lui la région de la pauvreté et la résidence de l'abâtardissement de l'espèce humaine. » — Mais en opposition à ces inductions trompeuses, est placé un tableau plus fidèle de la contrée qui a pour limites, à l'orient, l'Italie, au nord, la Suisse, au sud et à l'ouest, la France.

« Les Alpes cottiennes, les gretques et les pennines séparent la Savoie du Dauphiné, du Piémont et du Valais ; mais cette province renferme les plus hautes cimes de ces différentes chaînes, ou pour mieux dire, les pics les plus élevés et les plus célèbres de l'Europe entière, parmi lesquels on doit citer le mont Buet, illustré par les expériences qu'y firent de savans physiciens, et l'Encelade des Alpes, le Mont-Blanc..... Le Mont-Blanc et les montagnes abruptes qui lui servent de ceinture, descendent par une pente rapide et inaccessible, ou, comme dit le Dante, *cadono in ver Italia, tombent vers l'Italie* ; mais du côté de la Savoie, elles s'abaissent par degrés, et contiennent dans leurs flancs d'immenses glaciers qui s'étendent jusque dans les vallées ; réceptacles éternels de neiges glacées, sources intarissables d'une multitude de rivières, ces glaciers ont tantôt la forme d'un château tombant en ruines, tantôt celle d'une tour menaçante ; ici ce sont de massives pyramides, là de légers obélisques ; quelquefois ils offrent l'aspect d'une

vaste mer dont les vagues impétueuses , soulevées par une violente bourrasque , seraient devenues tout à coup immobiles et fixes par la gelée. La vallée , sillonnée par l'Arve dans le haut Faucigny , est le théâtre de semblables merveilles. Celle du Giffre , qui lui est parallèle , n'est pas moins riche en prodiges naturels ; mais les voyageurs la fréquentent peu , parce qu'elle a toujours été négligée des géographes. Les monts , les vallées , les glaciers , entre le Faucigny , la Tarentaise et la Maurienne , appellent aussi l'attention des naturalistes et de tous ceux qui se plaisent à observer des abîmes sans fond , des rochers sauvages , des antres obscurs , des sommets horribles et bizarres. Les deux plus grands lacs de la Savoie sont ceux d'Annecy et du Bourget. Le premier , dans les beaux jours d'été , rappelle les lacs enchanteurs de la Lombardie ; celui du Bourget est remarquable par l'abbaye d'Attacombe , nouvellement enrichie de dépouilles royales , par la fontaine Delle Maraviglie (des Merveilles) et par la sombre majesté de ses rives solitaires. Les petits lacs du Mont-Cenis , du petit Saint-Bernard , d'Aquabelletta , de la Balme , de Seide , de Flaine , de Pormenus , dont les eaux limpides récréent la vue , frappent d'étonnement par leur position au milieu de montagnes élevées , dominées elles-mêmes par d'autres montagnes couronnées de neiges perpétuelles. La côte du Chablais , qui borde la Méditerranée des Alpes (le lac de Genève) , est couverte de collines , tantôt très-escarpées , tantôt d'une pente plus douce , qui , en se réfléchissant dans les eaux du lac , forment le paysage le plus délicieux et les lieux favoris du peintre.

» La Savoie est arrosée par l'Isère , l'Arc , l'Arve , le Giffre , la Dranse , le Dorone , l'Arli , etc. , et par plusieurs autres rivières , dont quelques unes , comme le Fier , le Séron , la Nef , roulent des sables d'or , et par d'innombrables torrens. Toutes ces eaux descendent des sommets les plus élevés , se répandent en frémissant dans les vallons , et produisent des cascades de toutes les grandeurs , de toutes les formes , où l'arc-en-ciel se varie en mille couleurs ; quelquefois elles se perdent dans des gouffres profonds , dans de

noirs abîmes ; quelquefois leur écume blanchissante bouillonne sur d'énormes masses granitiques , ou bien encore leur cristal argenté serpente sans bruit sur les prairies émaillées. Le Rhône , qui baigne , pendant un assez long trajet , la rive occidentale de la Savoie , en reçoit dans son cours toutes les eaux , et les porte en tribut à la mer.

» On trouve aussi dans l'enceinte des Alpes des cavernes de glaces , dont s'échappent avec fracas , d'impétueux torrens , des étangs souterrains que renferment des antres couverts de mousse , des grottes immenses éclatantes de stalactites , que le vulgaire considère encore comme l'ouvrage des fées. Aucun pays n'est peut-être aussi riche que la Savoie en eaux minérales ; elle en possède de sulfureuses , d'acidules , de ferrugineuses , de salines , d'alcalines , les unes jaillissent bouillantes , les autres froides , mais presque toutes en abondance. Pour ne parler ici que d'un petit nombre de ces sources , qu'il suffise de rappeler les fameuses eaux thermales sulfurées d'Aix , les thermales salines diversement combinées avec d'autres principes , de la Perrière , d'Echaillon , de Saint-Gervais. Il est vrai que le Chablais ne voit point ses sources thermales en grande réputation ; mais en revanche , les eaux alcalines gazeuses d'Évian , dites saponacées , attirent chaque année la foule , et cette contrée se félicite aussi des eaux minérales d'Anfion.

» La Savoie recèle dans ses entrailles des mines d'argent , de cuivre , de fer , de plomb , de charbon fossile , des carrières de marbre blanc , noir , vert , violet , rosé , jaunâtre. De hautes forêts antiques la couvrent de leur ombre : des hêtres , des mélèzes , des sapins , qui dédaignent les vents et la tempête , *che rinnovate han più di cento chiome* , qui ont renouvelé plus de cent chevelures , revêtent le penchant et la croupe des montagnes. Les frênes , les aunes , les bouleaux , les chênes , les ormes , se propagent dans les vallées ; des noyers gigantesques ombragent les villages , les routes , et les châtaignes du Chablais ne peuvent être comparées qu'à celles qui viennent sur quelques versans des Pyrénées , ou sur ceux de

l'Etna. Où voit-on de vieux tilleuls plus touffus que ceux du Faucigny ? Et quel est dans la Savoie le coteau exposé aux rayons du soleil, qui ne soit tout couvert de raisins, excepté la partie supérieure, où la vigne ne prend plus racine ? Les vins de Montmélian de Frangy, de Siestello, de Lucci, de Saint-Jean-Della-Porta, de Montermino, de Saint-Julien, apportent la gaité dans les festins publics, où, à l'ombre des feuillages ; entre les toasts de la cordialité et les chansons rustiques, on célèbre les événemens favorables à la Savoie. Le mûrier croît dans les vallées arrosées par la Leissa, et dans celles où l'Isère reçoit les eaux de l'Arc : le figuier mûrit sur les collines de Saint-Innocent ; et la même table voit réunis les fruits du printemps et ceux de l'automne ; la fraise qui se plaît dans les lieux élevés répand son parfum agréable près de la pomme, de la poire, de la pêche et de la grappe dorée du coteau. Le miel de la vallée de Chamouny rappelle les célestes dons de celui du chanfre des Géorgiques. Le berger savoyard est très-industriel dans l'art de varier les produits de son gras et beau bétail. Les vaccherini (espèce de fromage liquide) de la vallée d'Abondance, font les délices des banquets de Genève et de toute la Suisse ; le fromage verdâtre de la Maurienne se mêle aux plus splendides festins des villes de France et d'Italie ; le beurre des Alpes cottiennes et des grecques est connu de Rome à Paris.

» Dans la Savoie, l'œil du géologue suit le passage successif des montagnes primitives aux terrains de dernière formation, et peut en parcourir toutes les gradations intermédiaires ; le naturaliste y rencontre des quadrupèdes qui vivent rarement ailleurs, et parmi lesquels on distingue le bouquetin ; il y trouve des oiseaux qui ne s'écartent jamais des régions glacées ; et des papillons, dont les lieux moins élevés ne virent jamais déployer les ailes nuancées de mille couleurs. Le botaniste y étudie toutes les plantes dont les Alpes seules sont la patrie : dans les cavités des roches profondes, dans les prairies voisines des neiges éternelles, et jusques dans le sein des glaciers, il grossit sa collection des herbes les plus rares, de

fleurs qui souvent n'ont point encore de nom. Le minéralogiste, outre les différentes substances minérales, y recueille de précieux cristaux, des coquilles fossiles, et d'autres raretés dont ensuite il enrichit les musées lointains. Celui pour qui les antiquités romaines ont de l'attrait, contemple à Aix, l'arc, le temple et les thermes souterrains; il découvre dans tous les passages de ces Alpes, des vestiges de voies romaines; il lit dans presque tous les villages, quelques inscriptions des premiers temps de l'empire; et celui qui recherche les restes de la barbarie et de la féodalité, aperçoit, ici une tour délabrée et noircie par les siècles; là un château dont les murs crevassés se couvrent de lierre. Tantôt l'histoire entoure ces ruines de souvenirs solennels; tantôt la croyance populaire les fait habiter par des spectres souillés de sang, à l'image de leurs anciens possesseurs..... L'économiste, enfin, porte des regards attentifs à l'école des mines et aux salines de Mont-Cenis, à la fonderie de Conflans, aux haras d'étalons d'Annecy, aux *paragrandine* (1) qui du pic élevé ont jusqu'ici préservé les vignobles de Montmélian, aux manufactures de soieries et de coton, aux fabriques de faïences et de cristaux; aux forges et aux travaux de fer, de cuivre et de plomb qui vivifient les cités ou alimentent les vallons. En un mot, ces habitans que l'on croirait que la nature a traités en marâtre, sont ces Alcides que l'on voit dans les capitales et dans les ports de mer, soulever les fardeaux les plus pesans et endurer sans peine les plus grandes fatigues. Quelques uns d'eux s'illustrent dans la carrière des armes sous l'étendard de leur propre souverain; d'autres font retentir leur nom en combattant dans les climats éloignés; celui-ci, par la voie du commerce, ajoute aux richesses de la nature; celui-là, par l'étude approfondie des droits civils, devient l'organe de la justice; il en est qui, chargés de missions importantes, ou de l'administration des provinces de l'état, parviennent

(1) Paraneige, si l'on peut s'exprimer ainsi.

aux premiers honneurs; il en est qui cultivent les sciences avec éclat, et qui siègent dans les académies les plus illustres de l'Europe. »

C'est là une esquisse grossière et de la Savoie, et de la description que M. Bertolotti en fait dans son ouvrage, dont il est difficile de dire, en l'examinant attentivement, si l'on doit plus admirer ses soigneuses investigations, la justesse de ses remarques, la connexion des divers objets, ou bien, la précision, la vivacité modérée de son style, où l'érudition est répandue avec économie. M. Bertolotti ne néglige aucune occasion de rappeler les faits notables, de parler des hommes distingués, de peindre le caractère et les vertus du peuple, de faire connaître les encouragemens utiles à l'amélioration progressive, et de donner des indications certaines pour qui voudrait répéter son voyage dans une contrée si variée et si singulière, dans quelque intention que ce fût.

L'ouvrage entier se compose de soixante-onze lettres; dans toutes l'auteur ne s'écarte point de ce qui en forme l'argument. Il a placé aussi, au bas de presque chaque page, un assez bon nombre de notes, toutes d'éclaircissemens, et beaucoup d'historiques, écrites avec grande clarté et concision. L'auteur fit son voyage dans l'été et l'automne de 1827, et il le raconte dans l'ordre où il le fit, en commençant par le passage du petit Saint-Bernard, pénétrant dans la triple Tarantaise, passant de là au Gênois, du Gênois au Faucigny, et au Mont-Blanc dont il trace le circuit; ensuite il parcourt le Chablais, puis la Savoie propre, la Maurienne, et il termine par le passage du Mont-Cenis. Après avoir décrit les divers pays, pour ne rien omettre de nécessaire, il a ajouté les analyses : 1^o *des eaux minérales de la Perrière* près Moutiers, dans la Tarantaise; 2^o *de l'eau de Saint-Gervais* dans le haut Faucigny; 3^o *de l'eau gazeuse alcaline d'Évian* dans le Chablais, dite eau saponacée de cachet; 4^o *des eaux thermales sulfureuses d'Aix*, dans la Savoie propre; 5^o *de l'eau thermale acidule d'Echaillon*, près Saint-Jean de Maurienne. On trouve encore des *Observations* contenant une nomenclature des autres eaux

minérales moins connues, que possède aussi cette contrée, et un tableau statistique de la population de la Savoie, d'après un état qui en a été fait en 1824, et qui s'élève à 501,165 individus.

Mais il est juste qu'on entende l'auteur lui-même ; et, malgré les limites étroites où nous devons nous restreindre, nous allons en rapporter quelques passages.

Dans la lettre 35^{me}, en présentant *le Panorama* du Mont-Brevan, M. Bertolotti s'exprime ainsi :

« La Vallée de Chamouny est située au pied de la côte du Mont-Blanc qui regarde le Nord. En face du Mont-Blanc s'en élève un autre (le Mont-Brevan) d'une moyenne hauteur, qui défend la vallée des fureurs de l'aquilon. C'est dans l'espace compris entre ce dernier mont et le Mont-Blanc qu'est assis le bourg de Chamouny. Du sommet du Brevan, l'œil embrasse entièrement la chaîne septentrionale du Mont-Blanc, comme de la cime du Mont-Cramont dans la vallée d'Aoste, on peut distinguer sans obstacle la chaîne méridionale de ce géant de l'Europe. En se plaçant sur la croupe du Brevan, et se tournant vers le Sud, la vue s'étend, *da dove muore e dove nasce il sole, d'où meurt jusqu'où naît le soleil*. Ici le Mont-Saint-Gervais; là l'aiguille de Biompers, celle de Gouté, et enfin le sommet du Mont, *che inverson il ciel più alto si dialoga, qui s'étend le plus haut vers le ciel*. Éternellement couvert de neige, dominant si majestueusement tant de pics élevés, il semble le mont suprême placé au-dessus des autres monts par les fils de la terre pour assiéger les immortels. Ici le Gouté, qu'à sa base on prend quelquefois pour le Mont-Blanc; mais observez de combien celui-ci l'excède, et comme il le dérobe tout entier à celui qui est placé sur un plan inférieur. En dirigeant la vue vers l'Orient, que de cimes menaçantes accompagnent la plus éminente de toutes ! Ce haut obélisque est le pic du Midi; il s'élève à 2,009 toises au-dessus du niveau de la mer; puis les roches pointues et fantastiques du Gressone, du Grirasto, etc. Cette verte aiguille gigantesque, haute de 2,074 toises, semble s'élever avec plus d'or-

guil que celles qui l'entourent, comme leur étant supérieure. Plus loin les cimes pyramidales de Chadonnet et d'Argentière, et dans le lointain les sommets neigeux des Alpes valaises. En éloignant la vue de ces sommités effrayantes, et la dirigeant plus bas, l'œil mesure ces immenses glaciers, resserrés entre leurs digues impuissantes, se répandant l'espace de plusieurs milles sur les flancs des rochers, et gagnant jusqu'à la plaine, qui peut-être un jour deviendra leur proie entière. La vallée de Chamouny, ses campagnes charmantes, son principal village, le cours argenté de l'Arve, donnent ici un spectacle aussi riant, qu'il est terrible et sublime au-dessus. C'est le vert Casentino, transporté entre les roches glacées du Groënland.»

Dans la lettre 51^e, à la description des lieux, l'auteur ajoute la narration d'un fait bien attendrissant :

« Un site fort curieux, dit-il, est, dans les environs de Rumilly, la Serra, que parcourt le Fiero. Des rochers perpendiculaires qui laissent à peine un passage étroit aux rayons du soleil, dominent le torrent : le chemin, presque partout creusé dans le roc, est soutenu çà et là par un parapet en saillie, au-dessus du précipice. On prétend que cet ouvrage fut exécuté par les Romains, pour établir une communication entre les Sequani et les Allobroges. De Rumilly, on arrive au village d'Albens ; et entre Albens et Aix, on trouve un hameau appelé Gresy. Là il faut s'arrêter un moment et prendre un sentier à gauche pour visiter la cascade de ce nom. Les eaux furieuses d'un torrent qui descend de la montagne se précipitent en bouillonnant sur un fond de rochers qu'elles ont creusé par leur frottement continu. Ces eaux, alors en liberté, tombent en diverses cascades, les unes naturelles, les autres formées par les roues d'un moulin. L'écume blanchissante, le bruissement de l'onde, la singularité du site, et plus encore son voisinage des bains d'Aix, ont renommé cette cascade pour sa *belle horreur* qui n'est pourtant pas à comparer à celle de ces admirables cascades que l'on voit sur les plaines des Alpes, et que je vous ai décrites.

Mais ce qui ajoute une triste célébrité à la cascade de Gresy, est la fin malheureuse dont y fut victime une dame de la suite de la princesse Hortense, reine de Hollande. Cette jeune dame ayant eu de la répugnance à se confier à la main grossière du meunier dans un endroit périlleux, glissa sur la roche unie, et en un instant se perdit dans un de ces abîmes immenses que l'action des eaux ronge chaque jour de plus en plus. Le cri d'épouvante qu'elle jeta en se précipitant, fut le dernier son qui s'échappa de ses lèvres. Malgré les plus grands efforts, il s'écoula une demi-heure avant que le corps de cette infortunée fût retiré de la gorge profonde où il était enseveli; mais la vie avait abandonné à jamais ses membres délicats. Un monument en pierre rappelle cet événement déplorable. On y lit : (1) *Qui giace la Baronessa di Broc. In età di 25 anni, essa è perita al cospetto dell' amica sua il dì 19 di giugno 1813. O voi che venite a veder questi luoghi, deh! non v'inottrate che con riguardo sopra gli abissi. Badate a quelli che vi amano... »*

Faisons succéder à cet récit, un autre moins affligeant. Nous le tirons de la lettre 53^e, intitulée *les Bains d'Aix*.

« Parmi les eaux médicinales de l'Europe, les thermales sulfureuses d'Aix, tiennent une place distinguée. Aix est située entre la France, l'Italie et la Suisse, dans une vallée riante, bien arrosée, au pied des collines qui font partie des monts Bovilli, et en face des côteaux féconds qui bordent le lac solitaire du Bourget. Ici l'air est sain, les promenades sont charmantes et nombreuses, les ombrages frais, les points de vue riants.... Les Français abondent aux bains d'Aix, et les naturels parlent leur langue. Beaucoup de dames parisiennes, parées de ces noms que les Français font sonner si haut, viennent à Aix en apportant les manières de la cour, et la galanterie raffinée de la capitale. Les habitants de la Bourgo-

(1) Ci-gît la baronne de Broc. A l'âge de 25 ans, elle a péri sous les yeux de son amie, le 19 juin 1813. O vous, qui venez visiter ces lieux! ne vous avancez qu'avec précaution au-dessus de ces abîmes. Songez à ceux qui vous aiment...

gne, de la Franche-Comté, de la Provence et du Dauphiné, qui s'y pressent, s'efforcent d'imiter avec plus ou moins de bonheur, ces grâces et ces agrémens, ce qui donne lieu à des scènes fort plaisantes. Je suis malheureusement arrivé trop tard ici, le grand monde, le beau monde s'en était déjà éloigné. Mais un de mes amis qui s'est mis à faire l'observateur, ayant terminé son rôle d'acteur, m'en a tracé quelques esquisses.

Il n'y a point de petit citadin de G..., dit-il, qui à son retour ne veuille se vanter d'avoir été ici l'ami intime d'un pair de France, pour le moins. Il n'y a point de petite bourgeoise de V... qui n'espère éclipser ses rivales les Bourguignonnes, en étalant ces grimaces, prises à la femme d'un grand cordon rouge ou bleu. Cette année, poursuit-il, il s'était rendu aux bains cinq ou six des élégantes qui dictent les lois du bon goût à Paris. Soit hasard, soit mode, car la mode étend son empire jusque sur les modulations de la voix, à Paris, les deux comtesses de B... déjà un peu sur le retour, parlaient d'une voix forte et presque masculine. La jolie petite duchesse d'Ot... au contraire, et mademoiselle de T... donnaient à peine un filet de voix avec une délicatesse enfantine. Au bout de trois jours l'organe de nos provinciales était changé : les matrones clabaudaient, assourdissaient, les jeunes personnes chuchotaient, gazouillaient, qu'il n'y avait plus moyen de les entendre. Il en fut de même de la danse : la charmante duchesse dansait négligemment, avec nonchalance, peut-être parce que son imagination errait autre part ; et voilà aussitôt nos Dauphinoises, nos Bourguignonnes, qui avant sautaient gaies et joyeuses, se mettant à danser comme si elles obéissaient à un ordre de leur mari. Chez les hommes, j'en ai encore vu de plus étranges ; il n'y a que sur un seul point que ni l'exemple, ni la mode ne gagnèrent dans leur opinion : les Guelfes et les Gibelins restèrent toujours inhumainement divisés. »

Il ne peut être qu'agréable à nos lecteurs que nous leur donnions un échantillon de la manière dont M. Bertolotti traite l'histoire.

Nous choisissons un passage de la lettre 39^e de préférence à beaucoup d'autres peut-être plus intéressans , parce qu'il retrace la bravoure d'un prince italien.

« Je partis de Chiusa, et je m'acheminai vers Samoens, seul et pédestrement. Parvenu près de Castiglione, au sommet de la montagne qui sépare la vallée de l'Arve de celle du Giffre, je m'assis sur un rocher pour me reposer de la fatigue que j'avais éprouvée à gravir la montagne. Au même moment je vis s'avancer deux dames anglaises que j'avais connues en Toscane. Elles revenaient de la vallée que j'allais visiter. Après les complimens d'usage, nous reprâmes des trois hermitages, de la source de l'Arno, et de l'incomparable vue que l'on a de la cime de la Falterona, d'où l'on découvre, en élevant ses regards au-dessus des moyennes montagnes de la Romagne, à l'occident de la mer Adriatique, jusqu'aux côtes de la Dalmatie dans un horizon lointain, et à l'Orient, lorsque le ciel est dégagé de vapeurs, la Méditerranée. De là, nous reportant sur la contrée qui était le but de notre voyage, après différens discours, l'une me dit : N'avez-vous rien à nous raconter concernant ce village ? Je répondis gravement : Pourquoi non ? l'histoire de Castiglione est étroitement liée à celle d'Angleterre. La liaison était un peu éloignée, mais j'en usais pour exciter leur curiosité. Elles s'assirent près de moi, et m'invitèrent à parler. Je commençai ainsi : Dans le château dont cette terre tire son nom, Pierre de Savoie épousa, en 1233, Agnès, héritière du Faucigny. Ce prince portait alors le titre de comte de Romond. Henri III, roi d'Angleterre, que notre Dante appelle le *Roi de la simple vie*, avait pour femme Léonore, fille de Raymond de Bérenger, comte de Provence, et de Béatrix de Savoie, laquelle *quattro figlie ebbe, e ciascuna reina, eut quatre filles, et chacune reine*. Henri était donc neveu du comte de Romond, frère de Béatrix. Le roi appela à Londres son oncle, lui donna le comté de Richemond avec d'autres terres, et l'arma en grande pompe, chevalier, dans l'église de Saint-Pierre de

Westminster, le jour de Saint-Édouard, 1241. Non content de cela, il lui fit élever un palais sur les rives de la Tamise; c'est celui que vous nommez encore *Savoyhouse, maison de Savoie*. Vous savez qu'avant le règne de George III, les reines veuves habitaient cette antique demeure; dans la dernière guerre on y logea les prisonniers français. Pour faire preuve de sa valeur dans la *patrie des valeureux*, Pierre de Savoie, avec l'agrément du roi, donna un grand tournoi à Northunthan, dans lequel une troupe de chevaliers étrangers devait briser la lance contre une troupe de chevaliers bretons. Les premiers, conduits par Pierre, eurent l'honneur de la victoire. Henri, charmé de la prudence, de la fidélité et du courage du comte de Romond et de Richemond, ne pouvait prendre aucune délibération importante, sans avoir préalablement reçu ses avis. Il voulut même lui confier la garde des principales forteresses du royaume; mais Pierre, en homme prudent, craignit qu'une charge aussi éminente n'éveillât la jalousie des barons anglais. Il remercia le roi, prit congé de lui, et était déjà monté sur le navire qui devait le transporter de l'autre côté du détroit, lorsque Henri, à force de prières, le décida à accepter au moins le gouvernement du château de Douvres. Le comte resta encore plusieurs années près de son neveu, tenant un haut rang dans le conseil du roi, qui l'envoya, en 1244, aux prélats d'Angleterre pour obtenir un subside en argent. Il assista à l'assemblée du parlement qui eut lieu à Londres, en 1248. Il revint ensuite en Savoie, où il prit pour devise l'anneau de Saint-Maurice, avec ces mots : *sacro pignore felix*. Après avoir passé quelque temps dans sa patrie, Pierre retourna dans la capitale de l'Angleterre, d'où le roi le manda en France, pour serrer les nœuds de la paix entre les deux royaumes (1257). Le comte Boniface étant mort, Pierre, son oncle, hérita de ses états de Savoie (1263). Il repassa les Alpes, et rétablit l'autorité de sa maison dans le Piémont; de là il se rendit pour la troisième fois en Angleterre, où était alors Richard, comte de Cornouailles,

élu roi des Romains. Cet empereur lui fit donation de la seigneurie du pays de Vaud. Ce fut à cette époque que le comte Pierre comparut en présence de Richard, revêtu d'or et de fer ; l'empereur lui ayant demandé pour quoi il était ainsi, il répondit, qu'avec l'or il entendait rendre hommage à S. M. comme il était de son devoir, et avec le fer se défendre de quiconque tenterait d'usurper ses droits. Richard lui donna aussi l'investiture des duchés du Chablais et d'Aoste, avec la qualité de vicaire du saint empire. Le chancelier qui voulut en dresser l'acte, demanda au comte Pierre les titres qui lui conféraient la propriété de ce pays ; mais le noble comte qui avait probablement négligé d'apporter ses anciens diplômes, tira son épée, et répondit fièrement : voilà mon titre. Il retourna enfin en Savoie, et pour ne plus la quitter. Il défit le comte de Lauffenberg dans deux batailles, et la ville de Berne se mit sous sa protection. Le comte Pierre de Savoie avait choisi pour sa demeure le château de Chiusa, qui s'élève d'une manière si pittoresque du sein des eaux du lac Léman ; il y termina ses jours en 1268, et fut enseveli dans l'abbaye d'Altacomba. — Les dames m'avaient écouté très-attentivement ; si nous nous rencontrons à Genève, me dit une d'elles en se levant, vous nous ferez le plaisir de nous raconter encore quelques faits de l'histoire de Savoie ; nous la croyions ennuyeuse comme celle d'un couvent, mais, en vous entendant, il nous semble lire les annales de la chevalerie. — Je vous raconterai, répliquai-je, en leur faisant une profonde inclination, les grands tournois advenus sous les murs de Borborgo, dans lesquels Amédée, comte de Savoie, vainquit à la lance le comte de Hedington, à l'épée le comte d'Arondel, à la hache d'armes le comte de Pembrok, etc. »

E. HENRY.

REMARKS touching Geography especially that of the British Isles: Remarques sur la Géographie, et spécialement sur la Géographie des Îles britanniques, suivies de quelques vues sur la hiérarchie ecclésiastique dans la Grande-Bretagne, par *Mela Britannicus*, London, 1825, in-8°, 145 pag. et 2 cartes.

Lorsque les différens pays de l'Europe ont éprouvé des changemens dans leurs divisions administratives, soit par suite de leurs troubles intérieurs, soit par suite des événemens politiques dont ils furent le théâtre, le Royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, est presque le seul qui conserve encore ses divisions surannées, dont le premier créateur fut Alfred-le-Grand. M. Kelsall caché sous le voile du nom de *Mela Britannicus*, auteur de cet ouvrage, désire une réforme; il sollicite un changement qui requiert, suivant lui, l'état actuel des choses. La France est le type qu'il propose, il voudrait voir la Grande-Bretagne adopter sa division par départemens; toutes les parties de l'administration publique y gagneraient. Toutefois il ne fait point difficulté de croire que le plan qu'il propose peut rencontrer chez ses compatriotes plus d'un obstacle. Sans examiner l'opportunité de la mesure, la prévention ou le dédain peut, chez quelques-uns, opposer des entraves que les temps, les rapports si fréquens entre les deux nations auraient sans doute dû détruire; aussi, pour ne point paraître suivre trop servilement la France, propose-t-il de substituer à l'appellation générale de *département*, donnée aujourd'hui à nos principales divisions administratives, celle de *gomer*. Cette dénomination puisée dans la langue grecque, et formée des mots *γῆ* et *μῆρος*, lui a paru désigner suffisamment une portion de territoire semblable à celle que comprend chacun de nos départemens. Également frappé des avantages que présente le système si heureusement suivi en France de donner à chacun des départemens le nom de l'objet physique le plus saillant qui s'y rencontre, il applique aux *gomers* le nom des fleuves ou rivières, des promontoires ou des montagnes les plus remarquables dans l'étendue du pays dont il détermine la circonscription.

Avant de déduire tout le système qu'il voudrait faire adopter dans sa patrie, l'auteur jette un coup-d'œil rapide mais juste, au moins à beaucoup d'égards, sur les dénominations géographiques en général; c'est l'objet de la première partie de son ouvrage. Il insiste surtout sur la nécessité d'adopter des noms qui soient eux-mêmes justes, exacts, corrects et qui puissent présenter un sens: il ne peut, sous ce rapport, nous peindre, rencontrer une plus unanime approbation que dans la Société de Géographie. Quoique Anglais, son patriotisme ne l'aveugle pas au point de l'empêcher de reconnaître, tout en rehaussant cependant la gloire acquise par les navigateurs de sa nation, qu'ils sont sous ce point de vue souvent en défaut. Lorsqu'une nomenclature correcte est une des choses qui peut le mieux contribuer à la dignité de la géographie, ils s'étonne, avec une sorte de raison, qu'ils aient appliqué aux baies, aux promontoires, aux rivières de l'hémisphère méridional surtout, des noms qui sont en général mesquins et insignifiants. Et ici M. Kelsall n'entend pas seulement qu'il faut avoir le soin d'éviter les répétitions des mêmes noms, répétitions qu'il n'hésite point à appeler le poison de la science, mais que l'on doit faire en sorte que les noms soient autant qu'il est possible en rapport avec la majesté de la nature dans le pays qu'ils désignent. Il ne faut pas, dit-il, appliquer une dénomination vulgaire et triviale à des lieux qui ne sont pas uniquement destinés à paraître sur nos globes ou sur nos cartes, mais qui deviendront probablement des sujets sur lesquels s'exerceront un jour les historiens et les poètes.

C'est pour mieux faire ressortir cette opinion et la mettre dans tout son jour que M. Kelsall passe successivement en revue toutes les nomenclatures tant anciennes que modernes. Ici il critique, là il approuve. L'Éthiopie ne donne lieu chez lui qu'à des conjectures; en-deçà des cataractes, en Égypte il ne voit avec raison rien que de grand, de beau, de noble, de majestueux; il suppose dès lors que la nomenclature géographique devait y être le résultat d'un ordre très-systématique. Il ignore, sans doute, une partie des travaux

entrepris sur cette contrée célèbre, car il eût pu dire, d'après la Géographie de l'Égypte sous les Pharaons restituée par M. Champollion le jeune, si les dénominations égyptiennes lui paraissaient maigres ou pleines, harmonieuses ou dures à l'oreille. A l'occident de l'Afrique, on ne peut rien connaître que du moment où les Grecs et les Romains y ont conduit leurs colonies. Les Phéniciens et les Carthaginois ont dû cependant influencer sur les premières appellations. Quelle que soit au reste l'origine des noms modernes de l'Afrique, l'auteur voit dans les mots *Madagascar*, *Gambie*, *Congo* et *Sénégal* qui portent une sorte de cachet particulier, des expressions fortes qui peignent toute la grandeur de nature sous la zone Torride.

S'il parle de la Judée, c'est pour indiquer que l'ancienne nomenclature de ce pays lui paraît rude et peu agréable à l'oreille, en dépit des améliorations qu'ont pu y apporter les Grecs et les Romains. Dans la Perse il passe légèrement sur la nomenclature ancienne, mais il aime l'emploi de l'*a* dans les noms *Spahan*, *Téheran*, *Schiraz*, etc., de la Perse moderne; ils sont doux et gracieux, et conviennent à la poésie. Les dénominations géographiques des Turcs sont les moins remarquables de toutes celles des peuples de l'Orient. Ce sont cependant des noms grecs, mais trop souvent altérés de la manière la plus étrange. L'arménien est plus noble et moins pauvre. Dans l'Hindostan, les noms, tels que ceux de *Benarès*, *Agra*, *Gunga*, *Jumna*, *Lahore*, *Golconde*, etc., sont frappans et expressifs.

De toutes les langues, la langue des Chinois est pour une oreille européenne, celle qui semble le moins convenir à la dignité de la géographie, de l'histoire et de la poésie, si nous en jugeons du moins par les noms *Ho-hang-ho*, *Yang-tse-kiang*, et par une infinité d'autres. Quelle différence avec la nomenclature géographique des Grecs de l'antiquité! Elle portait chez eux l'empreinte de cette supériorité qui les caractérisait, quelle que fût la partie des arts ou des sciences qu'ils cultivassent. Toutefois on ne peut disconvenir, qu'il résulte souvent pour le tourment des étu-

dians , comme pour celui des commentateurs , un peu de confusion de l'emploi trop fréquent des mêmes dénominations. Combien , par exemple , d'*Apollonies* , d'*Héracles* , d'*Alexandries* , etc. ! Malgré ces défauts , c'est encore cette nomenclature qui donne le plus de noblesse aux pages de l'historien et aux vers du poète ; et nous ne pouvons méconnaître cette supériorité , soit que notre esprit s'arrête sur les noms d'*Acroceraunia* , d'*Olooson* , de *Scamandre* , soit qu'il se repose sur les paisibles rivages de l'*Ilissus* , du *Méandre* et de l'*Euratas*. Il n'en est point de même des dénominations modernes ; les noms géographiques ont suivi la décadence de ces malheureuses contrées , et les saints obscurs de l'église grecque ont pris sous leur protection les villes , les rivières et les promontoires anciennement placés sous le patronage de Jupiter , d'Apollon , de Minerve et de Bacchus ou de Vénus.

L'Italie antique n'offre que de faibles lueurs à la géographie. Quelques noms qui paraissent étrusques sont pour ainsi dire les seuls vestiges qui nous en restent pour les temps reculés. Quant à la grande Grèce , le type était naturellement celui de la mère-patrie. Leur douce expression semble contraster avec les dénominations appliquées par les Romains ; dénominations qui portent toutes l'empreinte du caractère mâle et sévère de ce peuple. Dans l'Italie actuelle les noms participent de cette harmonie , qui forme le trait distinctif de l'idiôme le plus musical de l'Europe moderne. Mais le grand défaut de la nomenclature italienne est la trop fréquente répétition des mêmes dénominations de saints , adoptées peut-être pour la plus grande édification des fidèles , mais aussi pour le plus grand embarras de ceux qui étudient la géographie.

Dans la Germanie , les noms avaient de la rudesse , ils n'en sont point exempts dans l'Allemagne actuelle ; et en effet , à l'exception de quelques mots , les dénominations allemandes sont très-peu propres à répandre de la dignité sur les sentences des historiens ou les vers des poètes. On en peut dire autant des pays du Nord.

Chez les Russes si les gouvernemens ou divisions administratives sont bien circonscrits, sauf quelques uns qui sont très-peu peuplés, tels que celui d'Archangel et autres d'égale étendue, les noms sont en revanche d'une longueur démesurée, bien que le lieu qu'ils désignent ne soit souvent que d'une très-chétive apparence ; plusieurs n'indiquent en effet qu'une maison de poste ou une cabane pour les chevaux : aussi, dit M. Kelsall, en traversant les Steppes au sud, ai-je souvent souri de voir que les noms bien sonores de *Velocherkovka* et *Alexandrovskaia*, ne s'appliquaient à rien de mieux.

Quoi de plus harmonieux que les noms de *Zamora*, *Zaragoza*, *Medina*, *Sidonia* et autres que l'on rencontre en Espagne ? Certainement que la division par provinces n'est toujours pas satisfaisante, mais l'oreille est charmée de ces expressions, et l'esprit est dès-lors plus disposé à se reporter aux époques de sa grandeur.

Les Celtes ont été les premiers habitans de nos contrées ; mais quelles contradictions chez les antiquaires dans ce qui concerne surtout leur langage, sujet destiné à toujours rester dans l'obscurité ! La France de nos jours est ce qui captive de préférence M. Kelsall, c'est elle qui doit également nous présenter ici le plus d'intérêt : « La nomenclature de la France moderne, dit cet auteur, est en général élégante et plus expressive que le génie de la langue ne semble le permettre. Les anciennes provinces trop vastes n'étaient pas bien limitées, et il était réservé à notre époque de voir une division géographique plus heureusement adaptée, à cette contrée qu'à aucune autre, soit des temps anciens, soit des temps modernes, par le partage du territoire en départemens qui tirent leur nom des plus belles sources, des rivières ou de quelques autres circonstances remarquables. Bien que les villes n'occupent pas toujours une position centrale, ou bien qu'accidentellement les départemens ne paraissent pas se terminer très-régulièrement, il faut cependant avouer que division ne fut jamais si heureusement et en même temps si utilement adaptée à la géographie, » Malgré les

avantages que reconnaît à cette division M. Kelsall, on ne peut disconvenir qu'elle ne présente quelques inconvénients, celui surtout de trop fracturer la France, et de ne pas offrir hors de Paris, d'assez grands centres d'action, dont les effets pourraient se faire sentir dans les mesures qui demandent la réunion de capacités et de forces ; mais il faut respecter les idées reçues, au moins dans une grande partie de la France où l'on est familiarisé avec les dénominations départementales. On voit par les difficultés qu'éprouve encore, malgré ses nombreuses années, l'usage de l'admirable système métrique, combien il ne faut adopter les innovations qu'avec précaution. D'un autre côté, en laissant un trop grand pouvoir d'action aux provinces, n'auraient-elles pas trop de tendance à s'isoler et à ne plus se considérer que comme des pays tout-à-fait distincts et liés les uns aux autres sous quelques rapports seulement ? Il serait fort à craindre que par suite de l'extension de territoire que prendrait chacune de ces circonscriptions administratives, extension qui multiplierait les rouages de l'administration et nécessiterait naturellement une augmentation d'agens et de salaires, les économies qui résulteraient de ce changement ne fussent pas assez considérables pour le justifier complètement. Quoi qu'il en soit, une semblable mesure sollicitée par quelques personnes recommandables, ne saurait être adoptée sans les plus mûres réflexions.

De la France M. Kelsall passe dans le Nouveau-Monde, dont il trouve la nomenclature indigène généralement grande et expressive ; mais l'émigration de colons venus de divers points de la vieille Europe, et leur déplorable répétition des noms européens, ont rendu, dit-il, la nomenclature des États-Unis une des plus embrouillées qui soit au monde. Ce n'est pas cependant que plusieurs des États de l'Union n'aient reçu des appellations qui ne sont certainement pas dénuées d'élégance, telles sont celles de Pensylvanie, de Virginie, de Caroline, et de Floride ; mais nous ne saurions être ici d'un autre sentiment que M. Kelsall à la vue de cette multiplicité de lieux connus sous le même nom, multiplicité qui

est telle, qu'elle appellerait une réforme, si la réforme était possible.

Pour remédier à ces inconvéniens, M. Kelsall propose un système dont les navigateurs des diverses nations pourraient, suivant lui, faire l'application. Ils feraient peut-être bien, dit-il, d'adopter pour leurs vocabulaires géographiques les terminaisons *ana*, *ena*, *ina*, *ona*, *una*; *ænna*, *ænna*, *inna*, *omnia*, *umna*; *andra*, *endra*, *indra*, *ondra*, *undra*; *utra*, *itra*, *otra*, *utra*, avec une ou deux autres semblables; et, si le dictionnaire de Johnson sous les yeux, ils prenaient les trois lettres placées en tête des colonnes de ce dictionnaire, en y ajoutant une de ces terminaisons, il naîtrait de là une foule de combinaisons heureuses: nos cartes deviendraient incomparablement plus claires que celles qui portent les innombrables dénominations de *King George*, *Queen Charlotte*, *Capitaine Cook*, etc., données à une infinité de golfes, de rivières, de promontoires, etc., de l'Océan-Pacifique. Nous laissons aux navigateurs le soin d'apprécier la proposition de M. Kelsall, qui peut en effet présenter quelques avantages.

Nous n'insisterons pas davantage malgré toute son importance, sur cette première partie de l'ouvrage de M. Kelsall; la seconde, comme nous l'avons dit, est relative aux Iles Britanniques. L'auteur trace l'histoire des divisions de la Bretagne, il montre que celles qui existent aujourd'hui datent du règne d'Alfred-le-Grand qui, par ses connaissances géographiques, avait acquis dès-lors une grande renommée. Depuis, ces divisions ont pu être modifiées; améliorées; mais elles remontent à une époque trop ancienne pour s'adapter parfaitement à l'ordre de choses actuel.

A la suite de cet exposé succinct, l'auteur place la série des départemens ou *gemers*, tels qu'il les conçoit dans son système, limités en général par des rivières plus ou moins considérables, et de manière à présenter une grande analogie avec notre division départementale.

Mais, pour arriver à ce but, il propose: 1° de ne pas trop s'écarter de la division de l'Angleterre par comtés ou shires;

2° D'adopter, autant qu'il se pourra, les rivières comme limites des départemens ;

3° De donner aux départemens des noms tirés de ceux des rivières, ou par circonstance de quelque accident physique remarquable ;

4° D'adopter, quoique cela ne puisse cependant pas toujours avoir lieu, la ville la plus populeuse, et nous ajouterons la plus centrale, comme capitale de chaque département, comme sièges des assises, et résidence des principaux fonctionnaires ;

5° De diminuer ou d'augmenter l'étendue d'un département suivant la force plus ou moins grande de la population, et l'importance plus ou moins considérable du commerce ;

6° De choquer, enfin, le moins possible, par l'altération des noms, les idées depuis long-temps reçues.

Soumettant, d'après le même système, l'Irlande aux mêmes divisions, M. Kelsall trouve dans la Grande-Bretagne 56 départemens, au lieu des 52 shires ou comtés de l'Angleterre et du pays de Galles réunis, et des 33 de l'Écosse, et dans l'Irlande 16 au lieu des 32 shires ou comtés qui la divisent : au total 72 départemens ou *gemers* dont la circonscription et les noms sont tracés sur les deux cartes qui accompagnent l'ouvrage, et contribuent à répandre une grande clarté sur les vues de leur auteur.

D'après les idées de Kelsall, le système politique et religieux du Royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande serait notablement amélioré, s'il était coordonné à cet arrangement géographique nouveau, remarquable par sa simplicité. Son adoption exercerait une utile influence sur les circonscriptions ecclésiastiques, et par suite sur leur classement hiérarchique et financier, et même jusque sur le mode d'élection des titulaires des diverses dignités de l'Église anglicane : à cet égard M. Kelsall a joint à son livre des données qui peuvent être utilement suivies par l'administration anglaise, mais dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer ici.

Cet ouvrage a un but louable , celui de donner au pays une division administrative dont l'utilité paraît incontestable , et de remédier aux graves inconvénients que présente un grand nombre de nomenclatures géographiques. Sous ce rapport nous ne pouvons qu'applaudir aux vœux de M. Kelsall , qui sont ceux d'un zélé citoyen et d'un véritable ami de la science.

ALEX. B. DU B.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Procès-Verbal de l'Assemblée générale du 5 décembre 1828.

A huit heures du soir , la salle des assemblées générales de la Société présente une réunion nombreuse , et d'autant plus brillante que plusieurs dames en font partie.

M. le baron Cuvier , président titulaire , ouvre la séance et prononce un discours dans lequel d'honorables suffrages sont accordés aux voyages de découvertes exécutés , soit par mer , soit dans l'intérieur des continents. M. le président fait d'abord connaître quel est aujourd'hui le caractère distinctif de ces brillantes entreprises uniquement consacrées aux progrès des sciences , des arts et de la géographie. Il rend grâce , surtout , aux sages mesures prises par MM. les ministres de la marine pour que les expéditions militaires contribuent elles-mêmes à la conquête de toutes les palmes scientifiques , et pour que les matériaux recueillis dans les voyages ordonnés par la munificence du gouvernement , soient envoyés en France par toutes les occasions possibles , et déposés dans les archives de l'Académie des sciences , où ils sont religieusement conservés jusqu'au retour de leurs auteurs.

M. le président présente ensuite à l'attention de l'auditoire un

tableau vif et touchant des excursions non moins intéressantes, mais sans doute plus périlleuses, faites dans l'intérieur des continents, par des voyageurs qui, seuls et sans défense, s'enfoncent dans les déserts, affrontent les neiges des Esquimaux ou les sables du Saara, et dans leur état d'isolement, n'ont à opposer aux nombreux obstacles qui les cernent de toutes parts, qu'une volonté ferme, une persévérance à toute épreuve, tels ont été les Franklin, les Denham, les Clapperton, etc., tel a été aussi notre confrère M. Pachon, dont les communications nous ont déjà si vivement intéressées, et tel a été tout récemment notre modeste et courageux compatriote, M. Caillé qui, seul, sans garant, sans protecteur; poussé uniquement par le désir de satisfaire l'une des grandes espérances de la Société, de parvenir enfin à Temboctou, cité mystérieuse dont la recherche a coûté la vie à des hommes auxquels il ne manquait ni mérite, ni crédit pour y parvenir.

La Société de Géographie, trouve elle-même dans ce discours remarquable, les félicitations qui lui sont dues. Les portions du globe peu connues ou entièrement ignorées qu'elle signale sont autant de buts vers lesquels les voyageurs tendent à se diriger, et l'entreprise, pour ainsi dire miraculeuse, de M. Caillé est une preuve bien évidente de l'influence que les lumières et les encouragemens peuvent exercer dans la carrière des découvertes.

M. le capitaine Duperrey, secrétaire-général de la Société, donne lecture du procès-verbal de la dernière assemblée. La rédaction en est adoptée.

Dans un exposé rapide des travaux annuels de la Société, M. de Larenaudière, secrétaire-général de la Commission centrale, passe en revue les ouvrages du dernier concours; les mesures prises par la Société pour répandre dans toutes les contrées ses programmes et ses réglemens, et donner à sa correspondance de nouveaux développemens. Il paie un tribut de reconnaissance aux Sociétés savantes étrangères pour leur utile concours, et il entre dans d'intéressans détails sur la découverte d'un manuscrit complet de l'*Édrisi*,

par M. Amédée Janbert, sur la traduction qu'en prépare ce savant orientaliste, et sur la publication qu'en doit faire la Société.

M. le secrétaire-général fait remarquer les succès toujours croissans de la géographie positive et mathématique ; les ouvrages statistiques font partie de cette revue. On y signale leur marche philosophique, et leurs formules comparatives qui communiquent à ces réunions de chiffres un caractère d'utilité politique que nos nouvelles institutions nous font chercher avant tout dans les travaux de l'intelligence. Les ouvrages de MM. de Chabrol, de Ville-neuve, Dupin, Balbi, Thomas, Warden, etc., sont donnés en preuve de la vérité de cette observation.

Interprète des regrets de la Société, M. de Larenaudière paie un juste tribut d'éloges à la mémoire de deux de ses membres, de M. Choris et de M. le lieutenant-général Andréossy, décédés dans le courant de l'année dernière.

Un coup-d'œil sur les résultats géographiques du voyage de M. Caillé termine ce résumé, constamment écouté avec intérêt.

M. Jomard, au nom d'une commission spéciale chargée de rendre compte des résultats du voyage de M. Caillé, expose en détail tous les motifs qui ont déterminé la conviction de la Commission, et notamment l'accord qui existe entre les récits du voyageur et ceux de ses devanciers les plus exacts et les plus dignes de foi. Après avoir annoncé que le journal de M. Caillé renferme un itinéraire suivi sans interruption depuis le Rio-Nunez jusqu'à Tanger, M. le rapporteur donne un aperçu des résultats du voyage, suffisant pour faire naître la curiosité de l'auditoire, mais non pour la satisfaire. Il fait l'énumération des principaux lieux visités par notre compatriote pendant dix-sept mois sur une étendue de 1000 milles environ, notamment son embarquement à Jenné, sur le Dhiolibá, vulgairement appelé le Niger ; sa navigation jusqu'à Temboctou, durant un mois, dans la saison des belles eaux ; son séjour dans cette ville, et sa route à travers le grand désert, pendant deux mois et demi, jusqu'à Tanger, où M. Delaporte,

consul de France et membre de la Société de Géographie, l'a recueilli et lui a prodigué tous les secours que demandait son état de maladie et d'épuisement, après avoir échappé aux dangers du climat et aux périls d'un si long et si difficile voyage.

Après la lecture de ce rapport qui a été vivement applaudi, M. le président a remis à M. Caillé, présent à la séance, le diplôme du prix offert par la Société au voyageur qui aurait réussi à pénétrer à Temboctou par la voie de la Sénégambie, et à fournir une description de cette ville.

M. Pacho lit un fragment d'un ouvrage inédit sur les peuples nomades anciens et modernes. L'objet de ce fragment est la réfutation des inductions que Volney a tirées du contraste que présentent les mœurs des peuplades sauvages de l'Amérique avec celles des Arabes Scénites, et dont cet auteur a attribué la cause première à la nature du sol, lequel, formé en majeure partie de plaines rases en Arabie et en Libye, aurait porté ses habitans à la vie pastorale; et par résultat, à des mœurs douces, et couvert de forêts en Amérique, y aurait rendu l'homme chasseur, et l'aurait insensiblement conduit, par l'habitude de verser le sang, à l'état complet de brute, à celui d'anthropophage.

M. Pacho reconnaît d'autant plus la vérité de l'observation qui sert de base à cette opinion, qu'il l'appuie de documens puisés dans les mœurs des peuples nomades qui habitaient, dans l'antiquité, les mêmes lieux que les Scénites actuels; mais, d'après les mêmes témoignages, il combat les inductions qu'en a tirées Volney. L'examen des mœurs de ces anciens peuples et des localités respectives qu'ils occupaient, leur est, dit-il, tout-à-fait contraire. Parmi les anciens Libyens, ceux qui habitaient les montagnes ou auprès des montagnes, tels que les Maxyes, les Asbytes, les habitans proprement dits de l'Atlas et autres ont mené une vie pastorale au milieu de leurs forêts; et plusieurs d'entre eux se sont même abstenus de toute nourriture animale, tandis que ceux qui occupaient les cantons les plus arides, soit qu'ils errassent le long du

rivage de *mapalia* en *mapalia*, soit qu'ils parcourussent par bandes les sables de l'intérieur de la Libye, sont ceux précisément qui eurent recours à la chasse des dorades et des bubales pour subvenir à leur nourriture, tels que les Libyens littoraux de Pomponius-Méla et les Africains chasseurs de Lucain, etc. C'est à la différence des croyances et des cultes religieux que M. Pacho attribue le contraste remarqué par Volney entre les mœurs des sauvages de l'Amérique et des Scénites de l'Asie et de l'Afrique.

Après ces communications intéressantes, on passe à la lecture du compte des recettes et des dépenses de l'exercice 1827 et 1828, rendu par M. le Trésorier.

Plusieurs candidats sont présentés et admis au nombre des Membres de la Société (*Voy.* page 48).

La Société reçoit l'hommage de plusieurs ouvrages, et vote des remerciemens aux auteurs (*Voy.* page 49).

La Société, aux termes de son règlement, procède à l'élection d'un Membre de la Commission centrale, en remplacement de M. le comte Andréossy, décédé. M. le baron Roger, ayant obtenu la majorité des suffrages, a été nommé membre de la Commission centrale.

La séance est levée à 10 heures et demie.

L.-R. DUPERRÉY.

Discours prononcé par M. le baron CUVIER, à l'Assemblée générale annuelle du 5 décembre 1828.

MESSIEURS,

A chacune de nos assemblées annuelles nous avons le bonheur d'annoncer quelques pas de la science qui nous réunit. Deux grands peuples continuent de se livrer à ces nobles efforts d'un zèle désintéressé, dont Louis XV

donna l'exemple; et qui à la voix de Georges III et de Louis XVI, ont révélé au monde ces peuplades si variées; ces îles innombrables que jusqu'à nos jours l'Océan avait en quelque sorte rendues étrangères au reste de l'humanité. Plusieurs des confrères qui honorent cette réunion de leur présence, ont concouru à étendre ces conquêtes de la Géographie; d'autres parcourent encore ces parages lointains, et nous adressent des travaux dignes d'être associés à ceux de leurs prédécesseurs. Ce ne sont plus seulement les côtes qu'ils relèvent, les ports dont ils dessinent les contours ou sondent les profondeurs. Désormais philosophes, naturalistes, non moins qu'astronomes et géomètres, nos voyageurs constatent la structure intime des terres, en même temps que leurs formes extérieures; ils en recueillent les productions; ils étudient les langues et les mœurs des peuples qui les habitent; nos musées, nos grammaires, nos lexiques s'enrichissent de leurs récoltes, autant que nos atlas et nos cartes. Tel a été le caractère des travaux des Rossel; des Freycinet, des Duperry et de leurs compagnons; tel aurait été celui de l'expédition de Baudin, si des précautions indispensables eussent empêché que les résultats n'en fussent dispersés. Grâce aux sages mesures de MM. les ministres de la marine, nous sommes assurés du moins qu'il n'en sera plus ainsi. Déposées dans les archives de l'Académie des sciences, les observations nautiques, celles d'histoire naturelle, attendent le retour de leurs auteurs; et, quel que soit le sort de l'expédition, elles sont sauvées pour la science. Mais ces explorations maritimes ne sont pas les

seules dont la Géographie ait à s'enorgueillir. Il en est qui exigent encore, s'il est possible, plus de persévérance, et de ce dévouement qu'aucun danger, aucune privation n'arrête, ce sont celles de l'intérieur des continents, de ces immenses espaces qui, il y a peu d'années, étaient encore aussi vides sur nos cartes, que la mer Pacifique pouvait l'être avant les Cook et les Bougainville. Si Parry et ses compagnons, passant gaiement l'hiver sous les glaces du 75^e degré, présentent à l'imagination un spectacle effrayant, combien ne s'effraie-t-elle pas davantage en voyant quelques hommes isolés, les Franklin, les Denham, les Clapperton s'enfoncer dans les déserts ; affronter les neiges des Esquimaux ou les sables du Saara, se livrer seuls et sans défense à des peuples barbares, dans la seule vue de remplir quelques uns de ces cadres laissés blancs par les géographes ? N'est-ce pas dans de pareilles entreprises que se montre au plus haut point le courage dont l'homme est capable quand un noble but l'appelle et l'enflamme ?

Notre Société, Messieurs, peut aussi se féliciter d'avoir, par ses faibles moyens, contribué pour sa part à ces découvertes si dignes d'un peuple éclairé. Une cité mystérieuse qui depuis un demi-siècle semblait fuir devant ceux qui la poursuivaient, comme ces eaux imaginaires créées dans le désert, par le mirage, y trompent si cruellement le voyageur ; une cité dont la recherche a déjà coûté la vie à des hommes les mieux préparés pour y réussir, par le crédit et par l'opulence qui les secondaient, vient d'ouvrir ses portes à un homme simple,

excité par la récompense plus que modeste qu'il était en notre pouvoir de lui offrir : seul, sans garans, sans protecteurs, il a pénétré chez ces peuples; il a vécu au milieu d'eux; il a traversé le désert pour nous revenir; et le voilà rendu sain et sauf au sein de sa patrie. Le rapport, qui va vous être fait, de ses observations, montrera ce que peuvent la volonté et la confiance. Un autre de nos voyageurs, M. Pacho, qui déjà, par des moyens presque aussi simples, est parvenu à décrire des contrées peu connues, vous entretiendra de ce qu'il a été à portée de faire pour la géographie. Les succès de ces hommes courageux doivent nous encourager nous-mêmes; c'est par ces entreprises si fructueuses dans leur petitesse apparente; c'est par nos publications multipliées que nous répondrons aux vœux des personnes qui favorisent notre Société, et dont M. le secrétaire va vous faire connaître les dons ou les contributions scientifiques.

Puissions-nous, chaque année, avoir à leur offrir en retour des résultats aussi avantageux !

Notice annuelle des Travaux de la Société de Géographie, lue dans sa séance publique le 5 décembre 1828, par M. DE LARENAUDIÈRE, Secrétaire général de la Commission centrale.

MESSIEURS,

Dans les années précédentes, fidèles au but de votre institution, vous vous occupiez de rattacher à la Société, comme à un point central, les travaux des voyageurs et des écrivains théoriques, de ceux qui vont à la conquête

des faits nouveaux, ou des hommes sédentaires qui les soumettent à la froide critique de l'examen; vous réclamez des uns et des autres le fruit de leur courage et de leur savoir; vous leur demandiez d'utiles communications, et jetiez ainsi les bases d'une véritable correspondance géographique. Vos vœux sont accomplis.

Mais, avant de vous entretenir des résultats de votre persévérance, je croirais manquer à la reconnaissance la plus respectueuse et la plus sacrée si je ne commençais par vous rappeler que dans les premiers jours de l'année, Sa Majesté a daigné agréer la présentation de vos Mémoires, féliciter les Membres de votre Bureau du zèle avec lequel vous poursuiviez vos travaux, et les assurer de son auguste protection. La même assurance leur a été donnée par LL. AA. RR. Mgr. le Dauphin et Mgr. le duc d'Orléans. Les Ministres du Roi, les chefs des grandes administrations se sont empressés, de leur côté, de vous communiquer les documens qui leur parvenaient; et vous continuant une bienveillance toute particulière, ils vous ont mis à même de multiplier les récompenses, et d'exercer un utile patronage.

A de nombreuses spécialités déjà mises au concours, vous avez ajouté un prix destiné à la découverte géographique la plus importante de l'année. Ici point de limites tracées: c'est à la sagacité des explorateurs, c'est à leurs connaissances acquises que vous remettez le soin de découvrir les lacunes existantes; c'est à leur zèle que vous confiez la tâche de les faire disparaître. Ce prix, qui sans doute sera plus d'une fois renouvelé, doit contribuer aux

progrès de la science; il attestera votre sollicitude pour ses intérêts.

Vous regretterez que la plupart des sujets particuliers inscrits sur vos programmes n'aient pas été traités. Quatre Mémoires seulement nous sont parvenus : deux relatifs au nivellement hydrographique de la France, deux autres qui avaient pour objet la description d'une contrée naturelle du même royaume. Les auteurs des deux premiers, MM. Lependry et Jodot, ont rempli les conditions du programme. Chacun d'eux a obtenu une des médailles d'or destinées à l'encouragement de ces utiles opérations. Vous avez également récompensé les travaux de MM. Manet et Fabre, en accordant au premier un prix de 400 fr. pour un Mémoire sur l'état ancien et moderne de la baie de Saint-Michel et de Cancale, et au second une médaille d'or, à titre d'encouragement, pour sa description physique du bassin du Cher.

Si ce dernier ouvrage, comme l'a remarqué votre Rapporteur, laisse à désirer, si toutes les conditions du programme n'y sont pas remplies, si le premier n'est pas exempt de lacunes, ces imperfections signalées n'ont pu vous déterminer à écouter les conseils d'une critique sévère et décourageante; vous avez cru devoir, en distinguant de tels travaux, vous attacher dans les départemens des correspondans instruits et zélés, capables de propager l'amour et la culture de la géographie.

Vos programmes et réglemens, traduits en anglais, ont été répandus dans toutes les parties du globe. La Société royale Asiatique de Londres vous a offert le secours de

ses nombreux correspondans, pour les faire circuler en Asie. La plupart des propriétaires des *Revue*s et *Magasins* de la Grande-Bretagne, en les faisant imprimer dans leurs Recueils, ou en les y joignant, n'ont pas voulu recevoir la rétribution ordinaire pour ces sortes d'insertions. Nous nous empressons donc de leur offrir ici l'expression de notre reconnaissance, et nous l'adressons également à MM. les consuls de France à Londres et d'Angleterre à Paris, et à MM. C. Moreau, Warden, Yosy, Skiddy et Sueur-Merlin, qui dans cette circonstance ont secondé vos efforts.

La Société royale de Londres, en nous envoyant les *Transactions philosophiques* qu'elle publie, en vous plaçant sur la liste peu nombreuse des Sociétés savantes auxquelles elle les accorde, en vous demandant le Recueil de vos Mémoires, a fait avec vous un de ces échanges dont vous appréciez l'avantage.

Deux étrangers, M. le duc de Saxe-Weimar et M. le capitaine de Capell-Brooke, ont été reçus comme Membres donateurs.

La publication de vos Mémoires se poursuit avec activité : le beau travail de M. Bruguière est en grande partie imprimé, et l'impatience de l'Europe éclairée sera bientôt satisfaite. Nous allons vous entretenir, dans quelques instans, d'un autre travail qui leur est destiné, et qui les fera rechercher avec plus d'empressement encore par les savans de tous les pays.

Votre bibliothèque et vos archives, conservées avec beaucoup de soin et de zèle par M. Noiro, votre agent,

se sont enrichies d'un grand nombre d'ouvrages imprimés ou manuscrits, offerts à la Société par MM. d'Abrahmson, Albert Montemont, comte Andréossy, comte d'Allonville, Bennet, Brué, Busset, Bitouzé d'Auxmenil, de Capellen, de Capell-Brooke, Coulier, Dupin, Denaix, Dezos de la Roquette, Durozoir, Giralès, Jomard, Klaproth, Lewechine, Lapie, Mangon Delalande, Mease, Miñano, C. Moreau, Pacho, Reinganum, Roussin, baron Roger, Spencer Smith, Schumacher, Taillefer, Thomas, Teissier, duc de Saxe-Weimar, Walckenaër, Van Wyck, Roelandszoon. Votre Bulletin a consigné les titres de ces divers ouvrages avec l'expression de votre reconnaissance. Le même Recueil vous a déjà fait connaître les rapports dont quelques-uns de ces ouvrages ont été l'objet, et les noms des rapporteurs, les reproduire ici serait douter de votre mémoire et de l'intérêt qu'ils vous ont inspiré.

Des communications originales et d'intéressantes lectures ont également animé les séances de votre Commission. Vous les devez particulièrement à MM. d'Abramhson, Barbié du Bocage, Berghaus, Bresson, Bianchi, baron de Capellen, Corroy, Damery, Eyriès, Guys, Freycinet, Girard, Gauttier d'Arc, de Hammer, Huttman, Jomard, Mease, Moreau, Pacho, de Peyssac, Roux de Rochelle, Sabine, Skiddy, Sueur-Merlin, Warden, Yosy et plusieurs autres membres.

Une de ces communications, par son importance, a droit à une mention particulière, j'entends parler ici de la découverte d'un nouveau manuscrit complet de l'Édrisi, faite par notre collègue, M. Amédée Jaubert.

La part que vous allez prendre à cette publication, et l'heureuse influence qu'elle peut avoir sur les progrès de la géographie du moyen âge, justifient les détails dans lesquels je vais entrer.

Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed *el-Édrisi*, appelé quelquefois le géographe de Nubie, possesseur de toute la science de ses compatriotes et des connaissances de l'Occident réunies à la cour de Roger, roi de Sicile, appartient au douzième siècle. Ce seul abrégé aux mains d'un d'Anville, d'un Bochart, d'un Reiske, d'un Hartmann, et de quelques autres savans, avait jeté de vives lumières. Que ne devait-on pas attendre de l'ouvrage complet ? On le supposait dans les bibliothèques Bodléienne et d'Oxford, il était aussi plus près de nous, dans le précieux dépôt de notre bibliothèque royale ; c'est là que M. Amédée Jaubert l'a rencontré ; rencontre d'autant plus imprévue que ce manuscrit, écrit à Almeria en Espagne, en caractères arabes africains assez peu lisibles, n'était pas encore catalogué. En apprenant cette découverte, votre première pensée fut d'en faire jouir le monde savant. Vous priâtes M. Amédée Jaubert d'entreprendre la version complète de cette géographie que vous lui offrites de publier. Trop éclairé pour se dissimuler les difficultés de l'entreprise, son zèle n'a cependant pas reculé devant votre invitation. L'Édrisi formera le quatrième volume de vos Mémoires. Ce sera le pendant de votre édition de Marco Polo.

Le système de version auquel M. Amédée Jaubert s'est arrêté, est celui qu'adopta, en 1800, le savant W. Ouseley,

dans sa traduction de la Géographie d'Ebn Haukal, sans notes détaillées, sans commentaires. Le travail de M. Amédée Jaubert sera complet, en ce sens que rien d'essentiel n'y sera omis. Nous devons ajouter qu'il n'est pas le seul qui s'occupe en ce moment d'une version complète de l'Édrisi. Le Rév. M. Renouard poursuit en Angleterre une semblable tâche. Les deux orientalistes sont entrés en correspondance. Des deux côtés, il y a eu combat de procédés délicats, et quelles que soient les déterminations prises, il y aura certainement profit pour l'Europe éclairée dans ce concours de deux talens distingués.

Si la géographie du moyen âge est sur la voie d'une conquête, la géographie positive moderne, cette géographie mathématique qui laisse rarement quelque chose à faire à la sagacité du géographe critique, marche chaque jour à de nouveaux succès. Ce mouvement imprimé depuis le commencement du siècle, a été constamment entretenu par les travaux des dépôts de la guerre et de la marine, des ingénieurs géographes et des ingénieurs des ponts et chaussées, travaux portés aujourd'hui à une perfection qui semble parvenue à son dernier terme. Ces progrès sont sensibles dans les OEuvres géographiques qui vous ont été offertes pendant le cours de cette dernière année. L'atlas de Danemarck par M. d'Abramhson, dont presque tous les détails sont empruntés aux cartes de l'académie de Copenhague, a paru réunir l'exactitude aux soins de l'exécution. Vingt-neuf cartes nouvelles complètent l'atlas de M. Brué, qui se présente aujourd'hui comme un guide d'autant plus sûr que ce guide sait ou-

blier ce qui n'est plus , pour n'enseigner que ce qui est. C'est dans les feuilles qui ont l'Océanie et l'Afrique pour objet que la nouveauté des détails prend une importance toute scientifique. La réputation de M. Lapie justifie l'intérêt qui s'attache à ses nouvelles publications. Ses dernières cartes de la Grèce , de la Turquie d'Europe et des régences de Tunis et d'Alger, qu'on peut regarder comme le résumé de ses grands travaux sur les mêmes contrées , ont satisfait des exigences difficiles. On en peut dire autant des essais de Géographie comparative de M. Denaix, dont la publication se poursuit avec une activité qui n'ôte rien au mérite de l'exécution. Les cinq tableaux qu'il a fait paraître, en 1828, sont dignes de ceux qui les ont précédés. Leur construction méthodique simplifie l'étude, et rend les rapprochemens faciles, en procédant toujours du connu à l'inconnu. Dans le tableau orographique du globe, par exemple, l'importance relative des arêtes formées par les chaînes de montagnes , et par les lignes de partage des eaux, se trouve déterminée par la dépendance successive des divisions naturelles qu'elles circonscrivent. Cette marche est féconde en applications.

L'atlas du Puy-de-Dôme, par M. Busset, bien supérieur à la carte physique de l'ancienne Auvergne de feu Desmarests, et qui repose sur un grand nombre de points trigonométriquement déterminés; le nivellement des principaux points du cours de la Seine par M. de Berigny; les topographies des environs du Segeberg par M. Schumacher, et du canton de Pontorson par M. d'Auxménil; plusieurs cartes et plans relatifs aux côtes de l'Amérique

méridionale par M. le capitaine Skiddy, et la carte d'une partie de la Bythinie par M. de Hammer, ont mérité vos suffrages.

Vous avez remarqué que les cartes de la Gambie, au-dessous de Coussaye, et du cours du Sénégal au-dessous de Moussala par M. Jomard, apportaient de nouvelles lumières sur les contrées comprises entre le parallèle du cap Blanc et celui des sources du Dhiolibâ, que la route nouvelle de Beaufort s'y trouvait tracée, et que les positions sur la Gambie et le Sénégal portées jusqu'ici trop à l'Est étaient avec raison rapprochées de l'Océan, mouvement que doivent suivre les villes de l'intérieur et le cours du Dhiolibâ.

Vous avez reçu la carte manuscrite des côtes occidentales de Bornéo, copiée sur celle de l'infortuné Muller, et dont la plupart des détails sont entièrement nouveaux. Vous la devez, ainsi que les documents sur lesquels elle a été construite, à l'obligeance de M. le baron de Capellen, ancien gouverneur de l'archipel indien.

Un fait qui ne doit pas être oublié, c'est l'utile direction qu'on aperçoit dans la plupart des travaux géographiques dernièrement publiés. On y distingue le but de populariser la science : seconder une telle marche est un devoir ; si la terre a été donnée à l'homme comme un vaste patrimoine, l'avantage de la bien connaître ne doit pas rester un privilège.

Vous avez décidé que le *tableau des positions géonomiques du Globe*, par M. Coulier, et le *Geographical*

index of all places of India, publié par MM. Kinsbury, Parbury et Allen, seraient admis au concours de 1829, et renvoyés à la future commission qui doit être chargée de le juger.

Cette détermination m'interdit de vous entretenir ici de ces deux ouvrages.

La statistique, long-temps bornée à des calculs de détail et isolés, a suivi dans ces derniers temps une méthode plus philosophique, en admettant le système comparatif et en généralisant ses chiffres et ses formules. Ainsi traitée, elle rend aujourd'hui de véritables services à la géographie, et lui communique ce caractère d'utilité politique que la nature de nos institutions nous fait chercher dans tous les travaux de l'intelligence. Ces nouveaux points de vue de la science se font remarquer dans les statistiques de Paris, des Bouches-du-Rhône, de l'île Bourbon, des frontières N.-E. de la France, et de quelques autres points du royaume, et dans les travaux de MM. Dupin, Balbi, C. Moreau, Warden, etc., etc., etc.

Vous continuez à prendre aux publications de MM. de Frécynet, Duperrey et Pacho tout l'intérêt qu'elles méritent, et le nom de Colomb justifie l'accueil que vous avez fait à la traduction de ses Voyages; la relation du premier surtout, écrite en partie par ce grand navigateur, jette un nouveau jour sur la plus mémorable entreprise des temps modernes. Vous suivez le capitaine d'Urville sur les mers, et le récit de ses dangers et de ses découvertes a plus d'une fois appelé votre inquiétude et vos éloges. Nous attendons son retour, pressés de jouir du résultat

de ses travaux et de ceux de ses intrépides compagnons. Nous le désirons encore comme des amis qui redoutent l'inconstance de cette fortune qui les a tant de fois protégés contre la tempête et les écueils.

Nos savans et courageux compatriotes ne sont pas les seuls voyageurs en relation avec la Société. Vous comptez dans les différentes contrées de l'Amérique, MM. Bertero, David, Lesseps, Noyer, Soleau, Ruger, Vasseur; en Asie, MM. Gilbert, Pallegoix; en Afrique, MM. Duranton, Gerardin, Hertzog, Muller. Plusieurs de ces voyageurs sont munis de vos instructions, et pour eux MM. Brué, Coquebert de Montbret, Warden et d'autres membres ont rédigé de nombreuses questions indiquant les lacunes de la science dans les pays qu'ils doivent visiter.

Sur cette liste manque aujourd'hui le nom d'un homme distingué, M. Choris ne s'y trouve plus; il est tombé sous les coups d'un assassin à son entrée dans les états Mexicains, le 22 mars 1828, presque au début de la nouvelle carrière qu'il se proposait de parcourir. Né à Iekatterinoslav, le 22 mai 1795, il était dans cet âge où l'on se promet un long avenir. Ses jours, s'il eût vécu, eussent tous appartenu à son art et aux sciences. Cette double passion l'avait conduit sur le Rurik, presque au sortir de l'enfance; c'est en qualité de peintre qu'il fit, avec M. de Kotzbuë, ce voyage de trois années, qui enrichit à la fois l'histoire naturelle et l'hydrographie, et restera comme un monument du patriotisme éclairé de M. le comte de Romanzov. M. Choris fit un très-grand nombre de dessins pendant cette expédition. A son retour à Paris, on lui con-

seilla de les publier. Nos savans lui offrirent d'utiles secours. M. Cuvier et quelques hommes éminens dans les sciences, voulurent bien se charger de l'histoire naturelle, et M. Eyriès consacra tous ses soins à la rédaction générale de la relation. Il est peu de voyages de ce genre qui présentent une masse plus considérable d'objets divers, et surtout de portraits de différens peuples. Ce qui distingue ces derniers, c'est une scrupuleuse fidélité de pinceau, c'est la nature telle qu'elle est, ce sont les traits caractéristiques, la couleur et la physionomie de ces hommes sauvages. On peut, grâce à cette exactitude, lire sur leur visage le degré de leur intelligence, l'expression habituelle de leur pensée, et le mouvement de leurs passions. Cette œuvre d'un beau talent promettait à l'histoire naturelle un de ces artistes qui lui sont nécessaires pour parler aux yeux, et suppléer à l'insuffisance des descriptions; et la Société de Géographie a d'autant plus de sujet de le regretter, qu'il s'était proposé de la faire jouir la première du fruit de ses nouveaux travaux.

Une autre perte plus récente et qui vous touche de plus près, vous afflige profondément. M. le lieutenant-général comte Andréossy, membre de l'Institut, vice-président de votre Commission centrale, a été enlevé tout à coup à son pays et à la science, qu'il cultivait comme s'il n'eût attendu que d'elle seule toute sa renommée. C'était un de ces caractères antiques qui ne sacrifient qu'à ce qu'ils croient la vérité. Une vaine ambition de fortune et d'honneurs n'agitait pas cette âme calme et toute préoccupée de ses devoirs. C'était pour les remplir qu'il se distinguait

sur les champs de bataille et devant les forteresses ennemies, où ses talens furent remarqués d'un grand capitaine. Il faisait partie de cette expédition d'Égypte, un des beaux souvenirs de la France. De retour dans sa patrie, il prit part à quelques-unes de nos grandes journées. Admis dans le conseil, sa ligne fut celle de la probité politique, et cependant dans cette voie difficile, il rencontra la faveur. Il dut ses hautes fonctions à cette honorable conviction qu'elles ne pouvaient être mieux remplies que par lui. Il représenta la France auprès de puissans monarques. C'était au temps des conquêtes : il en fit à Vienne, à Londres, à Constantinople, il obtint l'estime et la considération de ceux avec lesquels il avait à traiter ; et lorsqu'après un long repos son pays eut jeté les yeux sur lui pour le représenter, il fut encore l'homme de la modération, l'ami du trône et des libertés publiques. Les idées positives et arrêtées qu'il avait en politique, le dirigèrent également dans la carrière des sciences. Les preuves mathématiques étaient de son goût, et sa prédilection pour les faits constatés lui inspirait quelque chose qui ressemblait à une aversion insurmontable pour les théories de l'imagination. Aussi ne se perd-il pas en raisonnemens systématiques lorsqu'il observe et décrit la rade de Damiette, l'embouchure du Nil, le lac de Menzaleh, la vallée de Natron et le fleuve sans eau, et l'on reconnaît la même direction d'idées positives dans son *Mémoire sur l'irruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée*, dans son *Histoire du canal du Midi*, et dans son dernier ouvrage, *Constantinople et le Bosphore*, si riche de faits observés, et de détails du plus haut intérêt.

Vous apprîtes sa mort inattendue à la suite d'autres pertes, qui, sans être personnelles à la Société, affectaient cependant tout le monde savant. Cette année a vu se confirmer de tristes nouvelles; la fin déplorable du capitaine Clapperton, du major Laing, du colonel Denham, a été officiellement connue. Dans cette pénible circonstance, vous avez confondu vos regrets avec ceux de l'Angleterre; car l'étroit esprit de nationalité n'entre pas dans votre généreuse institution. Ce n'était pas sans douleur que vous voyiez s'évanouir les nouvelles espérances qui s'attachaient à de pareils noms, et vous étiez loin d'en nourrir pour le compte de la France. Sa fortune lui ménageait cependant la gloire d'une grande découverte. Vous savez qu'un Français est entré dans cette Temboctou tant cherchée. M. Caillé, plus heureux que le major Laing qui l'avait précédé, a revu sa patrie. Une telle exploration, qui fut, depuis Ledyard et Houghton, l'écueil de la persistance courageuse de tant d'hommes distingués, devait naturellement appeler la voix sévère de l'incrédulité. Elle n'a pas manqué aux travaux de M. Caillé, et, le dirai-je, elle l'a bien servi. Votre Commission a provoqué un examen rigoureux, et l'enquête à laquelle le voyageur s'est soumis, comme un homme qui tient à honneur de faire triompher la vérité par la critique, n'a laissé aucun doute sur la sincérité de son récit, l'exactitude et la nouveauté de son itinéraire. Une fable ingénieuse, le costume musulman, la langue et les habitudes religieuses des marchands maures, lui ont permis de se mêler aux caravanes de l'intérieur, et de voir sans être

déviné. Il a traversé le Bâfing et le Dhiolibá, près de leurs sources, il a observé d'autres courans qui ne sont pas encore indiqués sur nos cartes; il a confirmé les données de M. Mollien, et les observations du major Laing, sur les points où le Dhiolibá prend naissance. Les montagnes qui séparent le Fouta-Dhiallon du Bambara, ces hauteurs devant lesquelles des Européens épuisés de fatigue avaient été obligés de s'arrêter, ont été franchies, et M. Caillé a tracé une ligne nouvelle du Rio-Nunez à Timé, en passant entre Labey et Timbou, et traversant la ville de Kankan, ce dépôt de l'or des mines de Bouré. A Timé, le climat d'Afrique faillit encore dévorer un Européen; mais le climat fut vaincu. Après cinq mois de souffrances, M. Caillé se relève et reprend sa marche vers le N.-E., en s'écartant à droite des rives du Dhiolibá. Ses compagnons de voyage l'entretiennent de Sego, de Bammakou, et de la position et du commerce des villes qui bordent le fleuve. Il le retrouve ce fleuve à Jenné, s'embarque, et après un mois d'une périlleuse navigation, il atteint Temboctou, l'objet de tous ses vœux. Son séjour est rapide dans cette ville d'Afrique, mais il est mis à profit. Le départ des caravanes le force à reprendre la route du retour. Elle le conduit par la voie du désert à El Arawán, à Tafilet, à Fez. La prudence lui commande d'éviter la capitale du Maroc, résidence d'un despote cruel et ombrageux, et de gagner à la hâte le toit protecteur d'un consul de France. Il se voit bientôt à Tanger, sous celui de M. Delaporte. Vous savez ce qu'a fait cet ami des sciences pour le voyageur malade et en-

touré de périls, et quels ont été ses soins empressés pour le rendre promptement à ses foyers.

Ce n'est pas dans notre patrie qu'une entreprise aussi hardie, aussi difficile, et mise à fin avec tant de persévérance, manque d'admirateurs, et que de tels services restent sans récompenses. L'espoir de M. Caillé, dans le suffrage de ses compatriotes, dans la munificence du gouvernement et de votre Société, n'a pas été chose vaine. Déjà votre Commission centrale a décidé que le prix proposé pour un voyage à Temboctou, en partant du Sénégal, lui était acquis.

Ce prix vous sera d'autant plus agréable à offrir à l'heureux explorateur, que ce fut la lecture de votre programme qui fortifia chez lui la courageuse résolution de pénétrer au cœur de l'Afrique.

Le nom de M. Caillé appartient désormais à l'histoire de la géographie, et son succès est un titre pour la France.

COMPTE RENDU des recettes et dépenses de la Société, pendant l'exercice de 1827-1828.

RECETTES.

Reliquat de compte de 1827, intérêt des fonds placés, renouvellement des souscriptions annuelles, montant des diplômes des nouveaux membres, vente du Recueil des Mémoires et du Bulletin, et dons divers, montant à la somme de. 17,115 f. 33 c.

DÉPENSES.

Frais d'administration, d'agence et de loyer.

frais d'impression du Recueil des Mémoires, de
 rédaction et d'impression du Bulletin, prix décer-
 nés en 1828; le tout s'élevant à la somme de. . . 16,868 f. 05 c.

En Caisse au premier décembre 1828. . . 247 f. 28 c.

Capital placé en rente sur le Mont-de-Piété,
 et dont une partie a une destination spéciale. . . . 23,000 f. »

Total de l'actif au premier décembre 1828. . 23,247 f. 28 c.

Certifié par le Trésorier de la Société,
Paris le 5 décembre 1828.

Signé CHAPELLIER.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Assemblée générale du 5 décembre 1828.

S. Ex. M^{sr} le Baron HYDE DE NEUVILLE, Ministre de la ma-
 rine et des colonies.

S. Ex. M^{sr} le Vicomte de MARTIGNAC, Ministre de l'Intérieur.

S. Ex. M^{sr} le Baron DE PFEFFEL, Envoyé extraordinaire, Mi-
 nistre plénipotentiaire de S. M. le roi de Bavière.

M. le Major Saint-John BLACKER.

M. FILHON, Capitaine au corps royal des ingénieurs géographes.

M. GIRAUD, ancien Chancelier du consulat de France, à
 Boston.

M. HARLÉ, de Saint-Quentin.

M. Félix LAJARD, Receveur des finances, à Saint-Denis.

Séance du 19 décembre.

M. DU SUAU DE LA CROIX, attaché aux ambassades du Roi.

M. MARTIN, Homme de lettres.

M. le Docteur ROULIN.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Assemblée générale du 5 décembre 1828.

Par M. le baron Walckenaër : *Histoire générale des voyages, ou Nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre, mise en ordre et complétée jusqu'à nos jours, tomes I à XIV.*

Par M. le chevalier Lapie : *Carte comparée des régences d'Alger et de Tunis, Paris, 1828, 2 feuilles.*

Par MM. Lapie, père et fils : *Atlas universel de géographie ancienne et moderne, 1^{re} livraison, composée d'une feuille de texte, des systèmes planétaires et de la Carte de la Plata, du Chili et de la Patagonie.*

Par M. Thomas : *Essai statistique de l'île Bourbon, suivi d'un projet de colonisation de l'intérieur de cette île, 2 vol. in-8°, Paris, 1828.*

Par M. André : *Essai sur la statistique du canton de Berne, Paris, 1828, 1 vol. in-8°.*

Par M. Balbi : *Tableau statistico-politique de l'Europe en 1820. — Prospetto fisico politico dello stato attuale del globo. — La Monarchie française comparée aux principaux états du globe.*

Par M. Bitouzé d'Auxménil : *Carte du canton de Carentan (Manche), 1 feuille.*

Par M. Warden : *L'Art de vérifier les dates depuis 1770 jusqu'à nos jours, tome XI, contenant la Continuation de l'histoire de la République Argentine, Paris, 1828, 1 vol. in-8°.*

Par M. Latour-Allard : *Vocabulaire chahta et anglais, Cincinnati, 1825, 1 vol. in-12.*

Par M. Barbié du Bocage : *Description de Chumla et de ses environs, suivie de la relation des sièges de cette ville par les Russes en 1774 et 1810, avec un plan, Paris, 1828, in-8°.*

*Procès-verbal de la Séance de la Commission centrale, du 19
décembre 1828.*

Le ministre de la marine remercie la Société de la communication qu'elle lui a faite du Rapport de la Commission spéciale chargée de rendre compte du voyage de M. Caillé dans l'intérieur de l'Afrique : S. E. annonce que, sur sa proposition, le Roi a bien voulu accorder une première indemnité de 3,000 fr. à cet intéressant voyageur, et lui conférer l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur.

Le ministre de l'intérieur accuse réception du même rapport, et annonce qu'il examinera avec intérêt ce qu'il lui sera possible de faire en faveur du voyageur qui vient d'exécuter une entreprise aussi importante pour la science.

M. Fuss, secrétaire perpétuel de l'académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, remercie la Société de l'envoi de ses diverses publications et lui adresse, au nom de cette académie, le tome X de ses Mémoires, et le Recueil des actes de sa séance solennelle, tenue à l'occasion de sa fête séculaire, le 29 décembre 1826.

M. le comte de Balbe, président de l'académie royale des sciences de Turin, remercie également la Société de l'envoi de ses publications, et annonce qu'il lui adressera, au nom de cette académie, le tome XXXII de ses Mémoires.

La Société philosophique américaine de Philadelphie adresse la suite de ses Transactions.

M. Jubelin, gouverneur du Sénégal, admis récemment dans la Société, lui adresse ses remerciemens, et annonce qu'il fera tous ses efforts pour concourir aux succès de ses travaux.

M. Jomard communique une nouvelle lettre de M. John Barrow, par laquelle ce savant reconnaît avec loyauté que la réclamation faite au sujet du voyage de M. Caillé, en Afrique, n'était pas fondée, et que la réponse qu'il a reçue est parfaitement satisfaisante.

Le même membre communique une lettre de M. Wander Maelen, qui demande à être fixé par la Société sur le choix à faire entre les déterminations de latitudes et de longitudes données aux villes de France dans divers ouvrages. Il sera répondu que la Société ne peut s'établir juge entre ces différentes autorités.

M. Dinomé offre de souscrire à la relation du voyage de M. Caillé, en Afrique, dans le cas où une souscription serait ouverte pour cette publication.

La Société reçoit l'hommage de plusieurs ouvrages et cartes, et vote des remerciemens aux auteurs. (Voy. pag. 52 et 53.)

M. de la Roquette renouvelle la proposition qui a déjà été faite, que l'on rende compte des principaux ouvrages offerts à la Société; sa proposition est appuyée par plusieurs membres.

MM. Bottin et Verneux sont chargés de rendre compte, le premier, de l'*Essai statistique sur l'Île Bourbon*, par M. Thomas, et le second, de l'*Essai sur la statistique du canton de Berne*, par M. André.

Aux termes de l'article 16 de son règlement, la Commission centrale procède au renouvellement de son bureau pour l'année 1829, et nomme à la majorité absolue M. JOMARD président, MM. de ROSSEL et GIRARD vice-présidents, M. de LARENAUDIERE secrétaire-général.

M. le colonel Bonne, au nom du comité du Bulletin, fait un rapport sur la rédaction du Bulletin pendant l'année 1828, et signale diverses améliorations dont ce Recueil serait susceptible.

La Commission décide en principe que la rédaction continuera l'année prochaine d'être confiée à un comité spécial, et renvoie à la première séance la discussion des diverses propositions contenues dans ce rapport. Les membres du Comité seront nommés, et la Commission centrale sera convoquée pour l'élection.

La Commission se forme ensuite en comité particulier pour entendre le rapport de la section de comptabilité sur les dépenses relatives à la publication du Recueil de ses Mémoires.

Après une discussion à laquelle ont pris part plusieurs membres,

la Commission vote à l'unanimité les fonds nécessaires pour achever la publication du texte de l'Orographie de l'Europe par M. Bruguière, et décide que la gravure des planches sera suspendue. Cette décision sera transmise à l'auteur avec l'invitation de hâter l'envoi du reste du texte de son important ouvrage.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 19 décembre 1828.

Par l'Académie Impériale des sciences de Saint-Pétersbourg : *Mémoires de cette académie*, tome X, Saint-Pétersbourg, 1826, 1 vol. in-4°. — *Recueil des actes de sa séance solennelle, tenue à l'occasion de sa fête séculaire, le 29 décembre 1826*, 1 vol. in-4°.

Par la Société Philosophique de Philadelphie : *Transactions de cette société*, vol. III (2^e partie), nouvelle série.

Par MM. Lapie, père et fils : *Atlas universel de géographie ancienne et moderne*; 2^e livraison, contenant une feuille de texte, les planisphères célestes et la carte de Colombie et des Guyanes.

Par MM. Gretsck et Reiff : *Grammaire raisonnée de la langue russe, précédée d'une introduction sur l'histoire de cet idiôme, de son alphabet et de sa grammaire*, tome I^{er}, Saint-Pétersbourg, 1828, in-8°.

Par M. Reinaud : *Description des monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, tome II, Paris, 1828, 1 vol. in-8°.

Par M. Rigollot : *Mémoires sur Samarobriwa, suivis d'éclaircissements sur Vermand, capitale des Veromandui*, 2 cahiers in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de décembre.

Par M. de Leuven : *Journal des voyages*, cahiers d'octobre et de novembre.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, cahier de novembre.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier d'octobre.

Par M. Arthus-Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, cahier de décembre.

Par M. le Baron Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*, 424 à 427^e livraisons.

Par la Société Asiatique : *Cahier d'octobre de son Journal*.

Par la Société de la Morale chrétienne : Numéros 60 et 61 de son *Journal*.

Par les Auteurs : *Plusieurs numéros du Globe*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

EXTRAIT d'une lettre de M. John BARROW à M. JOMARD.

Londres, le 1^{er} décembre 1828.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre obligeante lettre du 1^{er} novembre, et aussi celle du 20, à laquelle vous avez eu la bonté de joindre des exemplaires imprimés de notre dernière correspondance sur le sujet des deux voyageurs africains dont il y est fait mention. Je vous prie d'en recevoir mes remerciemens pressés. L'explication que vous avez bien voulu me donner dans votre première lettre est parfaitement satisfaisante et de nature à me convaincre que je me suis mépris, et que j'ai confondu l'heureux retour de M. Caillé avec l'heureux accomplissement de son entreprise. J'ai attendu longtemps pour vous remercier, afin de pouvoir avoir le plaisir de vous envoyer un exemplaire de la carte, etc.

Signé John BARROW.

Ministère de l'Intérieur.—Direction des Belles-Lettres, Sciences et Beaux-Arts.—Deuxième Division.—Réception d'un Rapport sur le voyage de M. Caillé, dans l'intérieur de l'Afrique.

A MM. les Président et Membres de la Commission centrale de la Société de Géographie.

Paris, le 5 décembre 1828.

Messieurs, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 novembre dernier, et j'y ai trouvé jointe la copie du rapport fait à la Société de Géographie sur le voyage de M. Auguste Caillé, dans l'intérieur de l'Afrique.

J'examinerai avec intérêt ce qu'il me sera possible de faire pour remplir les vœux que vous m'exprimez en faveur de ce voyageur qui vient d'exécuter une entreprise dont je reconnais, ainsi que l'a fait M. le ministre de la marine, toute l'importance pour la science, et pour nos relations dans des contrées jusques-là et même encore si imparfaitement connues.

Agréez, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée.

Le ministre secrétaire-d'état de l'intérieur,

DE MARTIGNAC.

Ministère de la Marine et des Colonies.—Direction des Colonies.—Deuxième Bureau d'administration.—Avis de grâces accordées par le Roi à M. Caillé.

Paris, le 11 décembre 1828.

A M. le Baron CUVIER, Président de la Société de Géographie.

M. le Baron, vous m'avez transmis, au nom de la Société de Géographie, copie du rapport de la Commission spéciale chargée de lui rendre compte du voyage de M. Auguste Caillé à Ten Boctou, et dans l'intérieur de l'Afrique. J'ai l'honneur de vous remercier de la communication de cet intéressant rapport.

J'ai appris avec plaisir que la Société a jugé M. Caillé digne de la récompense promise au voyageur qui aurait pénétré à Ten Boctou en partant de la Sénégambie.

Bien que mon département ait déjà contribué à la formation du fonds affecté à cet objet, j'ai proposé au Roi d'accorder à M. Caillé, sur les fonds coloniaux, une indemnité spéciale de 3000 fr. dont j'ai directement annoncé à M. Caillé l'allocation.

Une grâce d'un plus haut prix encore vient d'être décernée à ce voyageur : par ordonnance du 10 décembre rendue sur mon rapport, le Roi l'a nommé chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur.

Je me félicite d'avoir à faire connaître à la Société de Géographie ces actes de la bienveillance royale, que j'ai saisi avec empressement l'occasion d'appeler sur le dévouement de M. Caillé.

Agréez, M. le Baron, l'assurance de ma haute considération,

Le ministre-secrétaire-d'état de la marine et des colonies.

B^{on} HYDE DE NEUVILLE.

Sur Thong-chou-fou, et sur son commerce du frai de poisson.

Thong-chou-fou peut être regardé comme le faubourg de Peking. C'est une grande ville, fort peuplée, située sur le Pei-ho; elle doit sa splendeur à son commerce, ou plutôt à sa proximité de la capitale de la Chine; car pendant six lieues qui restent à faire pour arriver à Peking, l'œil ne rencontre partout qu'une terre stérile, tandis que les contrées riantes aux bords du fleuve Jaune et de Yun-ho, offrent un aspect enchanteur. Une des branches les plus importantes du commerce à Thong-chou-fou est le frai de poisson; rien n'est plus ingénieux que le procédé par lequel les Chinois savent le faire couvrir: ils cherchent dans les rivières et dans les mares la substance gélatineuse qui renferme les œufs de poisson, ils en remplissent des flacons et la vendent aux propriétaires des étangs. Quand la saison favorable à la couvée est arrivée, on vide

un œuf, on y introduit cette eau gélatineuse; et, après l'avoir bouché hermétiquement, on le donne à couvrir à une poule. Au bout de quelques jours on ouvre l'œuf, et on le met dans un vase rempli d'eau chauffée au soleil. On conserve cet alvin jusqu'à ce que les petits poissons soient devenus assez forts pour supporter la température extérieure. Ensuite on met les poissons dans les étangs, où ils prennent bientôt leur grandeur naturelle.

* + *

Réunion de l'Océan atlantique avec la mer du Sud.

Ce projet de réunion de deux mers au moyen d'un canal, ne tardera pas à recevoir son exécution. Les journaux américains donnent les détails suivans : on emploiera dans cette entreprise 6,000 ouvriers, et en 18 mois le canal sera achevé. Les frais se montent à 5 millions de dollars. Les entrepreneurs déposent entre les mains du gouvernement de Guatimala la somme de 2 millions de dollars, pour travaux de fortification et de défense du canal dans l'intérieur, et ils offrent de fournir une somme égale pour la défense des entrées et des sorties. On pense qu'il faudra mille canons pour toutes ces fortifications. Les entrepreneurs, sous le nom de *Société Atlantique et de la mer du Sud*, jouiront pendant 20 ans de la propriété du canal.

* + *

Charbons de terre en Europe.

Les pays en Europe qui produisent le plus de charbons de terre, sont d'après le journal allemand *Geographische Ephemeriden* :

Quintaux.

1° La Grande-Bretagne dont l'exploitation s'élève à	230,000,000
2° La Belgique.	55,100,000

3^o La France (1). 19,450,000

4^o La Prusse. 13,300,000

L'Autriche et quelques autres États, la Suède même possèdent aussi des mines de charbon de terre ; mais elles ne sont guère exploitées, puisque le bois qui est très-commun suffit à la consommation.

* + *

Du Palais, du Sérail et de la cour du sultan de Bantam.

Le sultan de Bantam, a pour palais le fort dit du Diamant, entouré de bastions et de plusieurs demi-lunes, dont les embrasures sont garnies de canons de fonte européenne.

Au milieu du dalm, ou logement intérieur du sultan, s'élève une tour ou pai-leou, d'environ une quarantaine de mètres au-dessus de l'édifice total. On prétend que c'est dans les étages de cette tour que sont les chambres des épouses du sultan. La favorite habite, en signe de son élévation, la chambre la plus haute, et à mesure que l'amour de sa majesté diminue pour les autres, elles sont logées plus bas.

Le service intérieur du dalm n'est fait que par les femmes légitimes et les concubines du sultan. Son sérail est extrêmement nombreux : chambellans, cuisiniers, domestiques, tout est féminin. Ce sont aussi des femmes qui montent la garde dans l'intérieur et font le service de gardes du corps. Elles sont armées de grands cris d'or dans leur fourreau.

La cour du sultan n'est composée que de femmes, et leur costume est des plus séduisants : elles sont ceintes d'une pièce de satin bleu parsemée de perles et de brillans, et bordée d'une frange en argent qui leur tombe à mi-cuisse. Leur sein est découvert, leurs cheveux redressés comme ceux des Chinoises, sont lisses et attachés au sommet de la tête, ils se replient par derrière en bourrelets.

* + *

(1) D'après l'évaluation de M. de Villefosse, nos mines de houille ne produisent annuellement que 12,738,906 quintaux métriques.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ I^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

222. DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE UNIVERSEL, contenant la description de tous les lieux du globe, intéressans sous le rapport de la Géographie physique et politique, de l'histoire, de la statistique, du commerce, de l'industrie, etc.; par une Société de Géographes; tome cinquième (première partie). Paris, 1829, Kilian et Ch. Picquet.

Les éditeurs de cet ouvrage de longue haleine, dont le premier volume parut en 1823, viennent de prendre des mesures positives pour le terminer promptement.

223. ABRÉGÉ HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE des principaux voyages de découvertes par mer, depuis l'an 2000, avant Jésus-Christ, jusqu'au commencement du XIX^e siècle; par M. Bajot, commissaire de marine honoraire, chef de bureau au Ministère de la Marine et des Colonies, etc. Paris, 1829. Arthus-Bertrand et Bachelier.

Cet ouvrage extrait des Annales Maritimes et Coloniales, est dédié «aux marins dont les découvertes ont influé sur les destinées du monde, et qui, dans leurs circonvolutions du globe, se sont dévoués au service de leurs souverains, à la gloire de leur patrie, au bien de l'humanité et à la propagation du christianisme.»

224. HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES ou nouvelle Collection des relations de voyages par mer, et par

terre, mise en ordre et complétée jusqu'à nos jours; par C. A. Walckenaër, membre de l'Institut; tom. xv, Paris, 1828; Lefebvre.

Ce volume contient: 1^o les chapitres v, vi et vii du livre xvi, qui donnent le narré des nouveaux voyages dans l'Océan atlantique, sur toute la côte occidentale d'Afrique, depuis le cap Lopez-Gonzalvo, jusqu'au cap Negro; 2^o les chapitres i, ii, iii, iv et v, du livre xvii, consacrés aux voyages au cap de Bonne-Espérance et le long des côtes occidentales et méridionales d'Afrique, depuis le cap Negro, jusqu'à celui de Bonne-Espérance.

225. VOYAGES DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, où l'on décrit les principales contrées de la terre, les curiosités naturelles, industrielles, scientifiques ou littéraires, les mœurs et coutumes des nations, les richesses, les forces, les cultes, les gouvernemens, avec les notabilités, les villes et les populations des différens états; par M. Albert Montemont; Paris, chez Bechet, quai des Augustins, n^o 57; 6 vol. in-12, avec cartes.

Les quatre premiers volumes de cet ouvrage ont été annoncés sous le n^o 174, les deux derniers qui traitent de l'Amérique et de l'Océanie, viennent de paraître.

AMÉRIQUE.

226. VOYAGE AUX COLONIES RUSSES DE L'AMÉRIQUE, fait à bord du cloop de guerre l'Albatros, pendant les années 1821, 1822, et 1823, par

Achille Schabelski, in-8. Saint-Petersbourg, 1826.

Ce voyage est rempli de détails intéressans sur les mœurs et usages des peuples de la côte nord-ouest de l'Amérique; il est dédié à M. A. de Humboldt.

ASIE.

227. DESCRIPTION HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE DU TIBET. Traduit du chinois en russe; par l'archimandrite Hyacinthe. 2 v. in-8, avec une carte de la route de Tschén-du jusqu'à H'lassa. Saint-Petersbourg, 1828.

L'auteur a décrit dans cet ouvrage les mœurs, usages et religion des habitans; leurs fêtes, costumes et cérémonies; les curiosités, édifices, montagnes et rivières du Tibet. Une traduction allemande de cet ouvrage, par le Dr Schmidt, est sous presse et ne tardera pas à paraître.

EUROPE.

Angleterre et Écosse.

228. CARY'S ITINERARY-ITINÉRAIRE DES ROUTES D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE, avec cartes; par J. Cary. Londres. Chez l'auteur, 3 st. James' Street, 14 sh.

Turquie.

229. KARAWAN-SAPISKI, VV. VVREMA PÔCHODA VV. BUCHARIJU ROSUS-KAGO KARAWANA, etc. — Journal d'un voyageur en Bulgarie, fait en 1824 et 1825 par une caravane russe conduite par Jewgraf-Kaidaloff; in-8° avec 3 pl. Moscou, 1828, impr. de l'Université, 3 rxd.

Italie.

230. SPATZIER GANGEDÜRCH CALABRIEN UND APULIEN. — Promenades en Calabre et en Apulie; par Justus Tommasei; in-8°. Constantinople, 1828.

France.

231. UEBER ENTWICKELUNG DER PRODUCTIVEN UND COMMERCIELLEN KRAFTEN DES PREUSSISCHEN STAATS.

— Sur le développement des forces productives et commerciales de la Prusse; in-8°. Berlin, 1828. Schlesinger, 16 gr.

L'auteur de cet ouvrage a répondu à l'appel de M. Ch. Dupin, qui a émis le vœu que des hommes à talens, dans d'autres États civilisés, fissent des recherches semblables à celles qui sont consignées dans son ouvrage intitulé; *Forces productives de la France*. Le livre de M. Schlesinger est regardé comme propre à atteindre ce but.

232. DER BERLINER VACHWEISER ZU ALLEN MERKWÜRDIGKEITEN, STRASSEN, ETC. Guide de l'étranger à Berlin; etc.; par Ch. Gadické, in-8°, Berlin, 1828, 1 rxd 10 gr.

D'après cet ouvrage, la ville de Berlin contient 206 grandes rues, 88 petites, 7330 maisons; la population est de 203,668 individus, non compris les militaires dont le nombre est de 16,609.

France.

233. ALMANACH DU COMMERCE DE PARIS, des départemens de la France, et des principales villes du monde; de J. de la Tynna, continué et mis dans un meilleur ordre par Sib. Bottin, etc., année 1829, XXXII^e année de la publication, 11^e de la continuation; par l'éditeur, in-8°, Paris.

Nous signalons l'ouvrage de M. Bottin, « comme un recueil très-curieux et très-bien fait, de notices géographiques et statistiques sur les départemens de la France, sur ses colonies et ses villes manufacturières. Ces notices sont courtes, substantielles et généralement exactes: elles sont le résultat d'une correspondance étendue et de l'analyse des différens annuaires publiés dans nos départemens. Le travail consciencieux de M. Bottin, tend à répandre des connaissances positives sur notre belle France; il a droit à des éloges. »

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, PLANS, etc.

234. ATLAS DE L'Océan PACIFIQUE, dressé par M. DE KRUSENSTERN, contre-amiral et directeur du corps des cadets de la marine, membre du conseil et du comité scientifique de l'amirauté, etc., publié par ordre de S. M. I. Saint-Petersbourg, 1827.

Cet Atlas est composé de trente-quatre cartes; il est accompagné d'un Recueil de mémoires explicatifs en 2 vol. in-4°. Sous les rapports scientifiques, il sera apprécié par les navigateurs; dire qu'il est l'ouvrage de M. de Krusenstern, c'est d'avance en faire l'éloge.

235. ATLAS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, en cinquante cartes sur grand papier, avec texte, par M. Lapie père, premier géographe du roi, et M. Lapie fils, etc. Paris, 1828, Eymery. Par souscription, papier ordinaire, 75 fr.; vélin, 150 fr.

1^{re} livraison, composée, 1^o d'une feuille de texte consacrée aux notions générales, à la géographie mathématique; 2^o des systèmes planétaires; 3^o de la carte de la Plata, du Chili et de la Patagonie.

2^e livraison, composée, 1^o d'une feuille de texte, donnant la suite de la géographie mathématique; 2^o des planisphères célestes; 3^o de la carte de la Colombie et des Guyanes.

236. ATLAS CLASSIQUE ET UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, composé de 60 cartes format grand in-4°, sur papier nom de Jésus, ayant chacune un texte explicatif en regard, pour en faciliter l'étude;

par A. H. Dufour. Paris, 1828; Dufour et comp., par souscription, 90 fr.

1^{re} livraison, composée de dix pages de texte, d'une carte donnant le système géographique d'Eratosthène, et de quatre autres cartes de l'Europe ancienne, de l'Arménie, de la Palestine sous les Romains, et de la Mésopotamie, Assyrie et Babylonie.

237. ATLAS DE L'EUROPE, à l'échelle de $\frac{1}{600000}$, (projection modifiée de Flamsteed) dressé sur des matériaux rassemblés et des cartes construites par les plus célèbres géographes; par Ph. Vander Maelen, membre de la Société de Géographie de Paris, gravé sur pierre, sous la direction de J. Collon. A Bruxelles, chez l'auteur.

Les huit feuilles de cet Atlas, qui viennent d'être publiées; sont consacrées à la Turquie d'Europe et à la Morée, ce sont des amplifications et réductions des cartes de ces contrées par M. le chevalier Lapie. Lorsque l'on vient à comparer l'exécution matérielle de ces feuilles avec celle de l'Atlas universel lithographié, publié en 1827 par l'auteur, on doit le féliciter de s'être adjoint M. J. Collon, artiste distingué, à qui l'on doit la Carte topographique de la Corse, petit chef-d'œuvre d'exécution dans ce nouveau genre de gravure sur pierre.

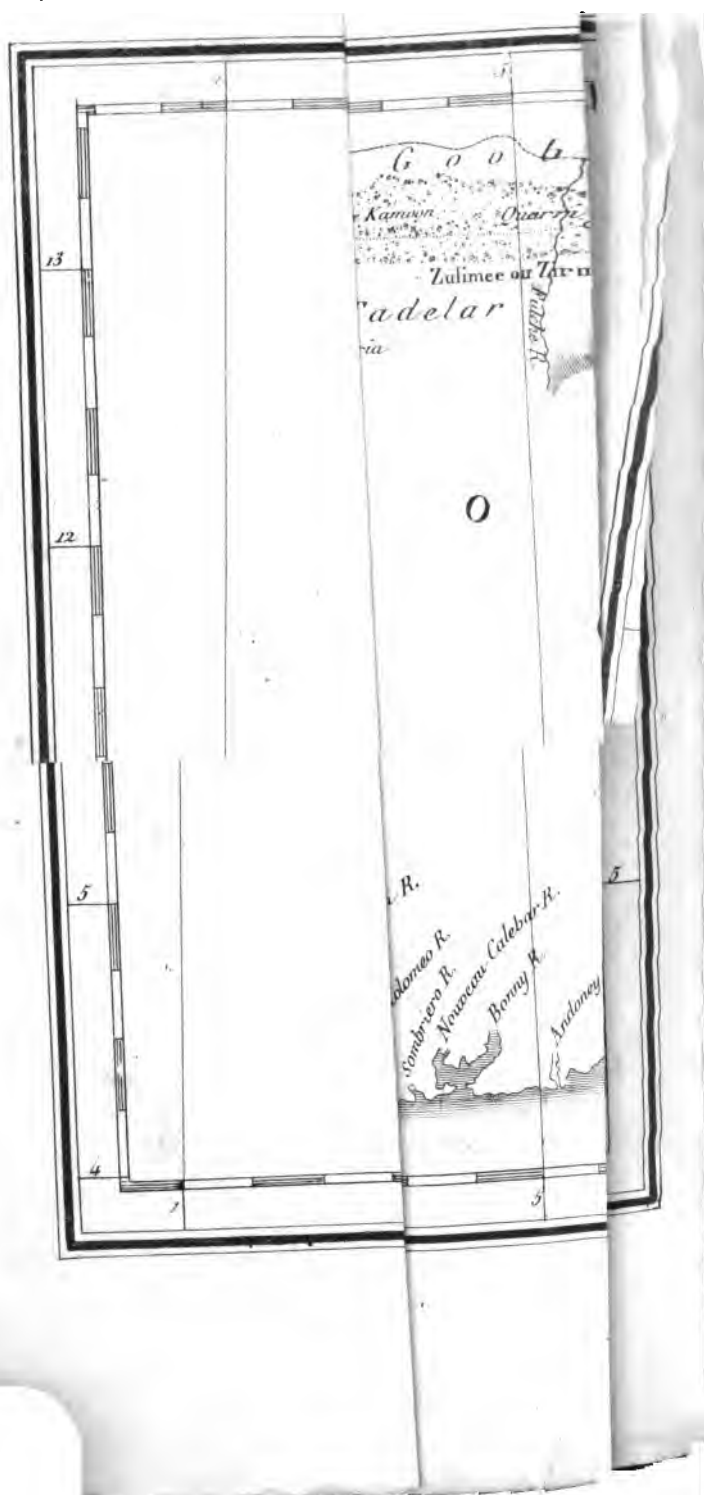
Malgré sa perfection, cette dernière carte ne fera pas oublier celle des Pyrénées orientales, exécutée en 1825, d'après les mêmes procédés, par feu M. Paulmier. Cette jolie petite carte, qui, dit-on, n'a été tirée qu'à 25 exemplaires, est rare et très-recherchée.

G. M.

(NOTA. Date de la publication de ce Bulletin : 16 janvier.)

NOÏROT, Agent de la Société de Géographie.

EYBAAT, Imprimeur, rue du Cadran, N° 16.



BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 70. — FÉVRIER 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RÉFLEXIONS sur l'état des connaissances relatives au cours du Dhiolibâ, vulgairement appelé Niger, Suivies d'un extrait du second voyage de Clapperton en Afrique, Avec des remarques sur ce voyage ainsi que sur la mort du major Laing, lues à la séance du 6 février 1829.

Tous les renseignemens qu'on possède jusqu'ici sur le cours du Dhiolibâ, examinés et discutés avec cette attention rigoureuse que demande l'état actuel de la science géographique, sont loin d'être assez complets, assez bien liés pour donner la solution du problème relatif à l'issue de ce grand fleuve. Non-seulement, on ne peut prononcer, selon moi, sur aucune des hypothèses que les géographes ont adoptées et rejetées successivement; mais encore il est constant qu'il y a discontinuité entre les renseignemens ou les informations, et par conséquent, inconsistance entre les déductions qu'on en a tirées. Les principales suppositions, plus ou moins probables, qui peuvent être soutenues sur ce que devient le Dhiolibâ,

après avoir atteint les environs de la ville de **Tembouctou**, se réduisent à trois, ce sont les suivantes : 1^o il revient au **Sud**, au **Sud-Est** et au **Sud-Sud-Est**, et se jette ensuite dans le golfe de **Benin** ; 2^o après avoir pris les deux premières directions, il va droit à l'**Est**, et se mêle au **Shary** ; 3^o il se porte presque directement à l'**E.-S.-E.** en quittant **Tembouctou**, puis il se confond avec l'**Yeou**, pour finir dans le grand lac de **Tchad** ou mer centrale de l'**Afrique** (soit que ce lac ait ou n'ait pas d'écoulement, question tout à fait distincte) (1). Il est à peine nécessaire de mentionner l'ancienne supposition de la chute du **Dhiolibâ** dans le **Congo**, aujourd'hui abandonnée, ou même celle de son issue dans le **rio Volta** qu'a préférée jusqu'à la fin le major **Laing**, contre l'avis de **Clapperton** et contre toutes les autres opinions. Mais, comme je l'ai dit, loin qu'on puisse démontrer l'une ou l'autre de ces hypothèses, on n'est pas en état d'avoir une opinion certaine sur le cours du **Dhiolibâ**, à 10 lieues au-dessous de **Tembouctou**. Je vais faire la recherche des seuls faits positifs dont les géographes soient en possession jusqu'à présent : ces faits ne tarderont pas sans doute à s'étendre ; mais le temps est encore éloigné où ils seront assez multipliés, et les lieux d'observations assez rapprochés, pour établir une liaison entre toutes les découvertes, et pour être en état de tracer une ligne continue et suivie, de la source à l'embouchure du grand fleuve de l'**Afrique** centrale.

En 1822, le major **Laing** préludait à son grand voyage de l'intérieur, par la découverte des pays de **Kouranko** et de **Soulimana**. C'est sans doute parce qu'il eut la gloire d'assigner le premier la source du **Dhiolibâ** que son courage le porta, plus tard, à tenter une entreprise plus hardie, à rejoindre le fleuve à **Tembouctou** par la route du Nord, et à le suivre aussi loin que possible. Ainsi le même homme aurait été en possession de presque tout l'honneur de la découverte,

(1) Voy. *Mém. sur la communication du Nil des Noirs ou Niger avec le Nil d'Égypte*, Paris, 1825.

qu'il n'aurait partagé qu'avec Mungo-Park. A la vérité, entre la source et le point de Bammakou, le premier dont celui-ci avait eu connaissance, il restait un assez long intervalle : mais cette lacune, de 3° 1/2 environ, était la moins importante ; et d'ailleurs, dans le même temps, une découverte entièrement inattendue se préparait ; un jeune voyageur français, M. R. Caillé, non moins intrépide et plus heureux, se disposait à combler la lacune, en suivant une route différente et tout-à-fait neuve.

Parvenu à la source de la Rokelle, dans les sommités du pays de Soulimana, le major Laing observa la hauteur du soleil, et détermina la position du lieu. De ce point, il aperçut à peu de distance, la montagne de Lomaa où le Dhiolibâ prend sa source. Il ne lui fut pas difficile de déterminer aussi, par rapport au point où il se trouvait, la situation de cette montagne, alors inaccessible pour lui. Le calcul lui donna pour la latitude Nord de la source 9° 15' ; pour la longitude à l'Occident de Paris, 11° 56' ; pour la hauteur absolue au-dessus de la mer, 485 mètres environ (1,600 pieds anglais).

Nous voyons par la route de M. René Caillé qu'il a remonté le Dhiolibâ en allant à Timé. Sa route était E.-S.-E. de Timbo : le point de la traversée ne paraît pas éloigné du 10° 15' N. latitude, du 11° 45' longitude O. Le niveau élevé du lieu, le sol tout montagneux, des points si rapprochés entre eux, le nom commun du fleuve, la grande largeur et l'importance du courant, ne laissent pas de place à l'incertitude sur l'identité du fleuve qu'il a franchi, avec le Dhiolibâ. Voilà donc deux points dont la position est assurée. Il en est de même de Bammakou, Yamina, Ségo, Sansanding, Jenné, le lac Debbo, Kabra ; non pas que l'on connaisse aussi bien la longitude de ces divers endroits, mais il n'y a pas de doute qu'ils soient placés sur le même fleuve, et qu'ils appartiennent à un même courant.

Mais si les géographes peuvent regarder cette continuité de cours comme hors de toute contestation, on ne sait rien sur les affluens ou sur les embranchemens du fleuve dans le même espace.

Ainsi, dans le cas où un bras oriental sortirait de son lit, soit entre Kankan et Bammakou, soit entre Bammakou et Sansanding, on n'en aurait pu avoir jusqu'à présent aucune connaissance; et cette circonstance géographique serait pourtant de quelque importance pour expliquer l'existence du courant qui s'écoule à Boussa et l'unda, vers le 4^e deg. longit. E., fait qui résulte des dernières découvertes de Clapperton (ce courant est celui que les naturels appellent *Quorra* (1). Par exemple, si cette branche orientale se séparait de la principale branche du fleuve, vers Bammakou, l'in vraisemblance diminuerait considérablement; je reviendrai bientôt sur cette question, que je regarde comme capitale.

Si au-delà du méridien de Kabra on porte ses regards vers l'Est, on reconnaît que tout est ignoré, et que l'on ne sait rien si ce n'est ce que le guide Amadi-Fatouma, qui ne fut pas même témoin de la mort de Park, a rapporté; mais son récit, qui jusqu'à présent a été le seul fanal des géographes, au milieu des ténèbres où ils sont encore plongés, n'est qu'une lumière incertaine; quant à l'époque de l'événement et au lieu qui en fut le théâtre. Ce n'est peut-être pas que ce guide ait trompé sciemment le gouverneur de Sierra-Leone, mais son récit était obscur, et l'on n'a pas sans doute compris ses dépositions (2).

Boussa est le point où, dit-il, le voyageur anglais a péri avec son compatriote Martyn et les Africains embarqués avec eux. Ce lieu est voisin de Temboctou, d'après les termes de la relation. Si l'on connaissait l'exacte position de ce lieu de Boussa, et si le voya-

(1) Mais ce mot est générique aussi, et il veut dire encore *grande eau*. J'insiste sur cette multitude de termes synonymes qui mettent en défaut les critiques et les voyageurs (voir ci-dessous, et le mémoire cité plus haut.) Ainsi la confusion amenée par les mots Nyl et Bahr, se reproduit de nouveau dans le mot Quorra.

(2) Voy. *Account of the life of Mungo Park*, p. lxxxiii et lxxxvi, in *the journal of a mission to the interior of Africa in the year 1805*.

geur y est parvenu sur la même barque que celle qui l'a amené depuis Sansanding, l'on posséderait évidemment un point de plus du cours du Dhiolibâ; mais aucune distance n'est donnée par Amadi-Fatouma. Le rédacteur de la carte du second voyage de Park a placé à l'Est de Kabra six positions seulement, les seules en effet nommées par le guide dans sa relation. Boussa qui est la sixième et dernière, se trouve ainsi placée à $1^{\circ} \frac{1}{4}$ seulement à l'E. de Temboctou. C'est là, selon eux, que Mungo-Park aurait succombé aux poursuites d'une multitude fanatique, irritée de son opiniâtreté et de son langage imprudent. Peut-être a-t-on rapproché trop les positions dont il s'agit; mais quand on en doublerait la distance, on n'arriverait dans l'Est qu'à $2^{\circ} \frac{1}{4}$ du méridien de Kabra. Quelle distance encore à parcourir pour arriver aux pays de Koubbi, d'Youri, de Nyffé et de Funda?

Cependant l'opinion qui semble prendre faveur est que le courant dont Clapperton, dans son premier voyage, avait entendu parler à Sakkaton, est le Quorra; et que le Quorra qu'il a vu, en 1826 à son second voyage, au-dessous de la ville de Wawa, est encore le même fleuve, et par conséquent, identique avec le Dhiolibâ. Clapperton paraît bien être arrivé sur le lieu même où Park a péri; du moins tout ce qu'il rapporte sur le Boussa qu'il a vu, (quoique placé à 7 ou 8 degrés, tant vers le Sud que vers l'Est de Temboctou) semble en prouver l'identité avec l'endroit dont parlait Amadi: on y retrouve le nom du lieu, l'île, les rochers dans le fleuve, le courant rapide, etc. Cependant Clapperton se tait sur le rocher ouvert en forme de porte, et servant de passage à l'eau, suivant Amadi (si toutefois le fait existe). Mais est-il autant démontré que Park n'a pas changé d'embarcation (1)? Les omissions étonnantes de son guide sur tous les lieux qu'ils traversèrent depuis Temboctou

(1) Les barques vues par Clapperton sur le Quorra, ne ressemblent point à celles du Dhiolibâ que décrit M. Caillé. A la vérité, les gens de Boussa parlent du bâtiment chaviré de manière à reconnaître le double canot que montait Mungo-Park.

font concevoir et expliquent l'omission de cette circonstance, surtout dans un récit dépourvu de détails, et même de toute espèce de dates ou de comptes de journées. Ajoutons que dans ce même récit, Boussa est placé dans le royaume de Houssa, près des frontières, tandis que le lieu visité par Clapperton est près d'Youri.

Que le Quorra continue, après Eyeo ou Katonga, de se diriger vers le Sud, c'est ce qui paraît vraisemblable par la dernière excursion de Clapperton ; mais jusqu'où ? on l'ignore. Si les rapports des habitans le prolongent au Sud jusqu'à Funda, vers le 8° degré latit. Nord, rien ne prouve le fait jusqu'à présent, et encore moins qu'après Funda, il va rejoindre la rivière de Benin.

Apparemment convaincu de la réalité de cette dernière supposition, le rédacteur de la carte du dernier voyage de Clapperton et de Lander, a prolongé extrêmement loin dans le Nord nos connaissances sur la rivière de Benin ou de Formose ; et il a par une singulière préoccupation, placé la ville de Benin vers 7° $\frac{1}{2}$ de latitude, en se fondant sur l'opinion de Dapper, et afin de rapprocher les limites des connaissances. Cependant Benin n'a pas une latitude plus élevée que 6° 12' environ. Il faudrait être bien persuadé de la nécessité de faire écouler le Quorra dans le golfe de Benin pour joindre par une seule ligne de courant d'eau deux points aussi éloignés que Benin et la province d'Youri.

Je ne prétends pas par ces réflexions nier qu'il en soit ainsi : seulement j'observe qu'il y a entre ces deux provinces une épaisse chaîne de montagnes primitives, sans doute à plusieurs étages. Là où l'on en a mesuré la hauteur, elle a 2,500 p^{ds}. anglais ; et peut-être est-elle plus élevée ailleurs. Sa largeur est de plus de 28 lieues ; or nous avons vu que le Dhiolibâ prend sa source à 1600 p^{ds}. seulement de hauteur. Arrivé si loin de son origine et si près de la mer, il faudrait que la montagne fût entièrement ouverte jusqu'à sa base, et qu'il s'écoulât dans un vallon, profond de 2,000 à 2,500 pieds.

La carte du nouveau voyage nous fait connaître une rivière de Moussa, traversée par Clapperton à Namah et Boï, vue encore

par lui à Eyeo, et se jetant dans le Quorra d'après les rapports des gens du pays; enfin elle vient de l'O.-N.-O.; peut-être est-ce là l'embranchement du Dhiolibâ, dont j'ai parlé seulement comme hypothétique; s'il en est ainsi, ne suffirait-il pas pour expliquer le récit qui fait du Dhiolibâ et du Quorra une même rivière? Par là une grande difficulté serait levée: c'est à savoir la longueur immense du cours du Dhiolibâ, ses contours et ses retours sur lui-même, et son défaut de pente, etc.; quant au Quorra d'Youri, il descendrait du revers méridional des montagnes de Houssa.

A l'égard de la branche maîtresse du Dhiolibâ, il est constant qu'elle prend son cours à l'Est et à l'Est-Sud-Est, en partant de Temboctou ou plutôt de Kabra: quel obstacle l'empêcherait de continuer jusqu'à l'Yeou? Jusqu'à présent l'on n'en connaît aucun positivement; c'est ce qu'on admettra, si l'on veut considérer sur les cartes récentes la position des lieux (1). Ici je suis obligé de rappeler que le docteur Oudney et Clapperton ont quitté l'Yeou, qu'ils avaient d'abord suivi en venant de Bornou, et que la rivière Shashun, qui s'y jette, en est l'affluent et non pas la source; l'origine de l'Yeou (appelé lui-même *Zad* et *Tsad*, ce qui est assez remarquable) est encore à découvrir. Je n'insiste pas sur cette remarque, déjà reproduite ailleurs plusieurs fois.

Le lac Tsad ou Tchad serait donc au moins l'une des issues du Dhiolibâ, de son courant principal: bien des considérations pourraient être offertes à l'appui de cette idée assez probable, qui paraît répondre à bien des conditions, et même rendre compte de tous les faits, et que vient corroborer le témoignage de Hornemamm (2); mais il ne

(1) Temboctou doit avoir sa latitude entre 16 et 17° Nord; Kabra est à 5 milles au Sud; à ce dernier point sont deux bras, un grand et un plus petit; l'un se porte à l'E.-N.-E., l'autre à l'E.-S.-E., et ils se rejoignent à une distance qui n'est pas connue.

(2) Savoir que la rivière vue par M. Park court à l'Est dans le Bornou, où elle prend le nom de *Zad*, et que dans quelques lieux du Houssa elle est appelée *Gaora* (Quorra) ou la grande eau.

faute pas entrer dans le champ des conjectures, après avoir attaqué des idées systématiques ; et l'on doit rester dans les limites d'un doute circonspect, jusqu'à ce que les voyageurs aient observé tout le pays au Nord de Houssa, Goubir et Kachnah.

Restera l'hypothèse qui après avoir conduit le Dhiolibâ jusqu'au royaume d'Youri, le fait tourner brusquement à l'Est, le continue ainsi pendant 200 à 250 lieues *en ligne droite*, et le rejoint au Shary; mais cet immense cours du Shary, depuis Jacoba jusqu'auprès de Loggun, n'est pas moins inexplicable dans un tel pays de montagnes, où il faudra pour ainsi dire que l'imagination le soutienne de niveau à cette élévation, pour qu'il entre dans le lac central. Le contraire serait plus probable, savoir : que de la grande chaîne granitique et de sa pente méridionale sort un courant dirigé de l'Est à l'Ouest, et que c'est cette rivière qui passe à Jacoba et à Adamowa, loin d'être une rivière coulant de l'Occident (1).

Je ne crois pas pouvoir ajouter plus d'intérêt à ces remarques sur le cours des rivières de l'Afrique centrale, qu'en faisant connaître ici les résultats du deuxième voyage de Clapperton (2). L'ouvrage n'étant point encore en France, j'emprunterai à un recueil littéraire anglais (3) une partie de l'analyse de cette relation, en conservant quelques unes des réflexions propres à l'auteur de l'article ; et je les ferai suivre de plusieurs remarques.

Clapperton, peu après son arrivée à Londres, reçut de lord Bathurst des instructions pour retourner en Afrique, par le golfe de Benin. Il partit, emmenant avec lui le capitaine Pearce, bon

(1) Cette dernière opinion n'est pas une pure hypothèse, puisque selon Lander coule, près de Jacoba, une rivière appelée *Shar* ou *Shari*, tirant sa source du lac Tchad, et que cette rivière Shary se jette dans le Quorra à Funda.

(2) Journal of a second expedition into the interior of Africa, from the bight of Benin to Soccatoo by the late captain Clapperton, with the journal of Richard Lander, from Kano to the sea coast. London, 4^e 1829.

(3) Quarterly Review, janvier 1829, n^o 77.

dessinateur, et le docteur Morrison, chirurgien, tous deux de la marine royale, ainsi que le chirurgien Dickson qui avait servi dans les Indes Orientales. Partis le 25 août 1825, ils arrivèrent à Whidah, sur la côte de Benin, le 26 de novembre suivant. Là ils n'apprirent aucune nouvelle des envoyés du sultan Bello, qui devaient s'y trouver, ni des villes de Funda et de Raka, lieux inconnus sur toute la côte ; ces lieux sont en effet à 200 milles dans l'intérieur ; Raka n'est point sur les bords d'une rivière ; enfin ni l'un ni l'autre ne sont sous la domination de Bello.

Le 7 décembre ils partirent de Badagry, avec un noir de Houssa, appelé Pascoe, ancien interprète de feu Belzoni. Les voyageurs commirent l'imprudence, dans un pays marécageux, de passer deux nuits en plein air. Dès le 12 du mois le docteur Morrison prit la fièvre ; le capitaine Pearce, le lendemain, et ensuite Lander, serviteur de Clapperton. Les deux premiers moururent le même jour (le 17 décembre), à Jannah. Clapperton, qui avait apprécié leurs qualités et leur mérite, déplora vivement leur perte ; lui-même fut pris de la fièvre. Quant à Dickson, il partit seul pour Youri, et l'on ignore ce qu'il est devenu. Le pays entre Badagry et Jannah est peuplé, fertile, bien cultivé, abondant en toutes sortes de fruits, tels que les oranges, bananes, etc. Les habitants en sont accorts et bienveillants. Plusieurs villes de la contrée ont de 8 à 15 mille habitants ; le gouvernement est régulier ; l'ordre règne dans les villes et les villages ; l'honnêteté, la probité dans les transactions distinguent les habitants ; ils ont d'assez bons métiers à tisser ; leur indigo est excellent, et leurs poteries sont passables. La description du pays, des mœurs et des usages donne lieu à des remarques intéressantes de Clapperton. Quand ils apprirent qu'un Anglais n'avait qu'une femme, le Caboceer (1) ou chef de Jannah et tous ses gens, surtout ses femmes, se mirent à rire immodérément.

Ils arrivèrent bientôt à la chaîne de montagnes, qui traverse tout

(1) On conserve dans cet extrait l'orthographe anglaise des noms.

le pays , aux frontières du Yoorriba. Le granit se montre à Afona ; Assoulah peut contenir 6,000 habitans ; Assoudah environ 10,000 ; la largeur de la chaîne est d'à peu près 80 milles. Le plus haut point ne paraissait pas excéder 2,500 pieds d'élévation dans la partie où les voyageurs l'ont franchie, et la route, pas plus de 1,500. On dit que Duffoo a 15,000 habitans, Chiadoo 7,000. La plus haute sommité est entre Erawa et Chaki. La ville de Koosoo , au nord de la chaîne , est la plus grande que notre voyageur eût encore vue, elle est supposée avoir 20,000 habitans ; ensuite il vit Saboo , autre grande ville , puis Ensoo-Koosoo , et une plaine habitée par nombre de Fellâtah , menant une vie pastorale. De là , jusqu'à la capitale de Yoorriba , qui est nommée Eyeo ou Katonga , beaucoup de villages sont déserts et ruinés par les incursions des *Fellâtah guerriers* de Soccato. Katonga est située sur un des sommets de la chaîne de granit ; sa position est délicieuse. On y a l'usage de se prosterner devant le roi , exactement de la même manière que *dans le céleste empire* ; l'analogie est complète et frappante , et le cérémonial ne diffère pas de celui que lord Amerst a décrit dans la relation de son ambassade en Chine. Les voyageurs assistèrent à toutes sortes de jeux et de représentations scéniques , dans lesquelles les personnages se déguisent sous la forme de serpens et sous toutes sortes de figures fantastiques. Dans une fête décrite par Clapperton , on voit paraître un *diable blanc* , ayant la figure humaine , mais de mine très-misérable , prenant du tabac et présentant l'aspect le plus burlesque. Sa Majesté demandait souvent à Clapperton s'il trouvait le personnage blanc bien joué.

Katonga est le nom que porte la ville de Eyeo dans la langue de Haoussa : elle a 15 milles de tour , et dix portes , ornées de bas-reliefs. Le pays a une foule d'animaux et produit toutes sortes de fruits , tels que des oranges , des limons et même des poires et des pommes. On trouve dans les marchés du rhum , du tabac , des habits européens , etc. Les traits des gens d'Yoorriba sont plus éloignés du caractère nègre que ceux des habitans de Badagry , la lèvre est

moins épaisse, et le nez presque aquilin. Kiama est une ville de Borgo, c'est là que M. Houtson prit congé de Clapperton pour retourner à la côte, où bientôt il mourut. Clapperton continua et traversa la rivière de Moussa, courant considérable, qui tombe dans le Quorra. Rien n'est plus extraordinaire que la suite du sultan de Kiama; ses coureurs sont autant de jeunes filles de quinze à dix-sept ans, entièrement nues, à l'exception d'un bandeau blanc sur le front et d'un collier sur le sein : chacune porte trois lances dans la main, elles se tiennent auprès du sultan et courent comme lui quand il lance son cheval au galop.

Kiama est estimée contenir au moins 30,000 habitants. Clapperton y fut très-bien reçu ainsi qu'à Wawa, il se trouvait alors tout près de cette partie du Quorra où a péri Mungo-Park; on lui dit que le sultan de Boussa avait retiré de sa barque des livres et des trésors, et que les viandes qu'on y avait trouvées ayant été mangées par le peuple, tous en moururent, parce que c'était de la chair humaine. (Je passe sous silence l'histoire d'une riche veuve de vingt ans, qui s'attachait à la personne du voyageur avec une persévérance incroyable, et plus tard à son serviteur Lander.

Wawa a 18 ou 20,000 habitants. Clapperton s'avança de là jusqu'à Koolfou. Boussa est située sur une île formée par deux branches du Quorra; la plus petite et la plus occidentale est nommée Menäi; le sultan dit à Clapperton qu'il ne restait rien des livres et des papiers de Mungo-Park, qu'ils étaient tous passés dans les mains des docteurs; quand on le pressait à cet égard, il paraissait très-mal à son aise; cependant il raconta que le dernier iman de Boussa, Fellâta de nation, avait eu en sa possession les livres et les papiers, mais qu'il avait quitté Boussa depuis quelque temps.

Un peu au-dessous de cet endroit, la rivière a une chute de 3 à 4 pieds; là, et encore plus loin, toutes les branches réunies du Quorra n'ont pas plus que les trois quarts de la largeur de la Tamise, à Sommerset-House. Un envoyé du roi d'Youri dit à Clapperton que le roi lui avait montré deux livres, grands et imprimés, ayant

appartenu aux hommes blancs qui avaient péri dans la barque à Boussa; qu'un marchand de Bornou en avait offert 150 mitkalls d'or, de la part d'un chrétien; Clapperton demanda si c'était des livres comme son journal (qu'il montra au messager); celui-ci répondit qu'il y en avait un, que son maître l'avait donné à un marchand arabe, dix ans auparavant; mais que le marchand avait été tué par les Fellâtah sur la route de Kano, et il ne savait pas ce que ce livre était devenu depuis.

Un Fezzanien, que Clapperton avait envoyé au roi d'Youri, pour s'enquérir des livres et papiers de Mungo-Park, lui rapporta le récit suivant : Que le voyageur n'avait reçu aucun mauvais traitement dans le pays d'Youri, que c'étaient les gens de Boussa qui l'avaient tué et avaient pris toutes ses richesses; que les livres en sa possession lui avaient été donnés par l'iman de Boussa, que personne n'avait échappé, etc.; enfin que le sultan avait un fusil à deux coups, une épée et deux livres qui avaient appartenu aux gens de la barque, et qu'il donnerait les livres à Clapperton, s'il allait lui-même à Youri.

Voici l'extrait d'un autre rapport d'un témoin oculaire : Le sultan de Boussa ayant appris que la barque contenait des hommes blancs, les fit attaquer et tuer par ses gens, et par ceux des villes voisines, les regardant comme l'avant-garde de l'armée Fellâtah, qui ravageait alors le Soudan, sous le commandement de Mallem Danfodio, père de Bello; il y avait deux blancs et deux noirs dans la barque, on y trouva de grands trésors; tous ceux qui mangèrent de la viande qui y était moururent. Clapperton regarde ce récit comme le plus exact de tous ceux qu'il a recueillis. Il y a donc encore une chance pour que le journal de Park soit retrouvé. Il fait remarquer le changement survenu dans les dispositions des habitants de Boussa, puisque leur accueil et l'amitié du roi ont été pour lui d'un grand secours. Ce récit est en effet beaucoup plus probable que les autres, et corrobore l'histoire qu'Isaaco a recueillie d'Amadi-Fatima.

Au passage du fleuve à Komie, Clapperton traversa le Quorra, le trouva large d'un quart de mille, faisant deux milles à l'heure, et profond de 10 à 15 pieds. Les canots avaient 20 pieds de long et 2 de large (1). Il était alors dans la province de Nyffé, pays bien cultivé et peuplé de forgerons; chaque village a trois ou quatre boutiques de cette espèce. Les maisons sont peintes de figures d'hommes, de serpens; de crocodiles et de tortues; Koolfa est un marché central, où les marchands se rendent de toutes les parties du Soudan et de l'Afrique Occidentale; la ville a quatre portes et peut contenir 12 à 15,000 habitans. Zaria, capitale du Zegzeg, est une grande ville, habitée presque entièrement par les Fellâtah, et qui passe pour être plus populeuse que celle de Kano, laquelle est estimée, par Clapperton, contenir de 30 à 40,000 habitans. Tout le pays, jusqu'à Kano, est remarquable par sa beauté et sa fertilité. Clapperton entra dans cette dernière ville le 20 juillet 1826.

Le sultan Bello était alors devant Koonia, capitale de Goubir, occupé à en faire le siège. Bello accueillit assez bien Clapperton, et lui donna rendez-vous à Soccatoo, pour recevoir la lettre et les présens du roi d'Angleterre. (Ici vient le récit de l'attaque, où l'on prétend qu'il n'y avait pas moins de 50 à 60,000 combattans, à pied ou à cheval (2).

Clapperton partit pour Soccatoo, où l'on avait préparé, pour sa réception, la maison même qu'il avait habitée deux ans auparavant: il y résida, ainsi que dans le voisinage, pendant près de six mois, et recueillit beaucoup de renseignemens sur la première irruption des Fellâtahs ou Foulahs du Fouta-Torra, du Fouta-Jella (3), etc.

(1) Ces barques n'ont aucune espèce de rapport avec les grandes embarcations que M. Caillé nous a appris exister sur le Dhiolibâ, entre Jenné et Tombouctou.

(2) Ce rapport paraît un peu exagéré, comparé du moins à la population de la Sénégambie.

(3) Fouta-Toro, Fouta Dhiallon,

Quelques jours après son arrivée, il reçut la visite de Sidy-Cheykh, l'un des secrétaires de Bello, qui lui dit que lors de son premier voyage le cheykh de Bornou avait écrit à Bello pour lui conseiller de le mettre à mort. Clapperton observa que la chose était fort extraordinaire, puisqu'il avait reçu du cheykh un accueil si obligeant, jusqu'au dernier moment, et il insista pour voir la lettre. Le sultan dit lui-même qu'une telle lettre avait certainement été écrite avec l'agrément du cheykh par Haggy Mohammed, ajoutant que les Anglais avaient pris possession de l'Inde en venant d'abord par un et deux, jusqu'à ce qu'ils fussent assez forts pour s'emparer de tout le pays.

Ensuite le sultan ordonna qu'on fit venir de Kano à Soccato le serviteur de Clapperton avec tout le bagage, et bientôt tout le bagage fut saisi, sous prétexte que Clapperton portait des fusils et des munitions de guerre au sultan de Bornou; enfin il ordonna que la lettre de lord Bathurst, adressée au cheykh de Bornou, lui fût remise. Cette conduite du sultan produisit un tel effet sur l'esprit de Clapperton que, depuis cet instant, Richard Lander ne le vit plus sourire une seule fois. Il remontra au gadado que la conduite de Bello n'était pas celle d'un *prince des fidèles*, qu'il avait manqué à sa foi, etc. . . . Le gadado l'assura alors que ce n'était pas seulement le cheykh, mais encore deux Haggy de Tripoli qui avaient écrit des lettres à Bello, le dénonçant comme un espion, et observant que les Anglais avaient envie de traiter l'Afrique comme ils avaient fait de l'Inde. Après la défaite totale de l'armée de Bornou, le sultan reprit sa bonne humeur, et sa première conduite envers Clapperton, recherchant avec lui le moyen le plus sûr pour son retour en Angleterre. Mais il était trop tard, la santé de Clapperton ne s'était pas rétablie depuis la nuit fatale, passée sur les bords d'un fossé marécageux, et surtout son courage l'avait abandonné à la suite d'un traitement aussi inattendu et aussi peu généreux. C'est vers ce temps (le 12 de mars 1826) que se termine brusquement son journal; le reste de la relation est l'ouvrage de Lander.

Il resta vingt jours dans un état déplorable, Lander lui-même était accablé de la fièvre. Il soigna son maître, assisté de Pascoe ; au commencement d'avril, Clapperton succomba (1). Bello donna des ordres pour lui faire creuser une tombe au village de Yungabie, à 5 milles environ au Sud-Est de Soccato.

Lander était alors à 115 jours de la côte et dans la plus triste position..... Le sultan, après quelque hésitation, et sur la représentation d'un de ses officiers, lui permit de quitter Soccato.

Bello ayant renoncé à retenir Lander prisonnier, celui-ci partit pour Kano. Il se porta ensuite au Sud ; il vit à Damoy une chaîne de montagnes du côté de l'Est, habitée par les féroces Yam-yans, que l'on dit être cannibales. A Foolindooshi, les habitans sont complètement nus et très-beaux hommes, ayant une forte ressemblance avec les Européens. Entre autres arbres, on y voit le cocotier. Nous nous ressouvenons qu'une des plus fortes objections contre la relation d'Adams était qu'il avait mentionné des cocotiers dans le voisinage de Temboctou, parce qu'ils ne peuvent croître à une certaine distance de la côte ; voilà un exemple, entre beaucoup d'autres, qu'il ne faut pas se hâter de rejeter légèrement les informations qui viennent de l'Afrique (*Africa semper aliquid novi offert*, dit Pline) (2). Après avoir dépassé Dunrora, en se dirigeant toujours au Sud, et comme il quittait cette ville, R. Lander fut contraint, par quatre hommes armés, de retourner vers le roi de Zegzeg, sous prétexte de la guerre entre Bello et le roi de Funda (3). Lander reprit alors le chemin de Badagry, par la première route qu'il avait prise. Le vieux roi de Wawa fut enchanté de le voir, et étonné de le trouver encore en vie, après avoir habité parmi les barbares Fellâtahs. Il y resta quelques jours, pour

(1) Clapperton était né en 1788, dans le comté de Dumfries.

(2) Observation des rédacteurs du *Quart. Rev.*

(3) Si Lander eût continué dans cette direction, il aurait traversé la rivière de Jacoba, le Quorra et la rivière de Benin, et il aurait tout éclairci.

nettoyer sept fusils et trois pistolets qui avaient appartenu *aux hommes blancs noyés à Boussa* : ils portaient la marque de la Tour. Un mallem ou prêtre fit aussi à Lander un récit de la mort de Park. « Vous n'êtes pas, lui dit-il, le premier homme blanc que j'ai vu ; j'ai connu trois de vos compatriotes ; ils arrivèrent à Youri pendant la fête du Ramadân ; j'allai trois fois avec deux d'entre eux vers le sultan ; leur chef lui fit un riche présent composé d'un fusil, d'un habit écarlate, d'un coutelas, de miroirs, etc. . . . Il avait de longs bras et de grandes mains, avec des gants jusqu'au coude ; il portait un chapeau de paille blanc ; des bottes rouges ; il avait les cheveux et les yeux noirs, une barbe épaisse, et des moustaches de la même couleur. Le sultan d'Youri conseilla à vos compatriotes de continuer par terre, le chemin par eau étant impraticable à cause des rochers et de la cruauté des habitants des bords du fleuve. Ils refusèrent, disant qu'ils voulaient suivre le fleuve jusqu'à l'eau salée. Le sultan d'Youri apprit plus tard leur mort avec chagrin. »

Pendant tout le trajet de Kano à Badagry, Lander n'éprouva que de l'obligeance de la part des naturels, mais dans cette dernière ville, il fut un objet de haine et de mauvais traitement de la part des marchands d'esclaves Portugais. Heureusement le capitaine Morris vint le chercher de Whidah, et le conduisit à Cap Coast et de là en Angleterre, où il arriva le 30 avril 1828.

Ici finit l'extrait de la relation de Clapperton et de Richard Lander. Je le ferai suivre de plusieurs remarques géographiques.

REMARQUES sur le second voyage de Clapperton, ainsi que sur le lieu et l'époque de la mort de Mungo-Park.

Le deuxième voyage de Clapperton en Afrique, moins fécond en brillantes découvertes que la première expédition, a procuré cependant à la géographie des résultats importants, entre autres la

découverte du *Quorra*, rivière tant de fois citée par les indigènes dans les rapports qu'ils ont faits aux voyageurs, et qui n'en était pas pour cela plus connue. On ignore encore à la vérité l'issue de ce grand courant, et l'on n'est pas non plus certain de sa source; mais il en était de même lorsque le Dhiolibâ, le Niger de Mungo-Park, fut découvert par ce voyageur à Ségo, en 1795. Il avait seulement vu une grande rivière se dirigeant vers l'Est; Clapperton n'a fait aussi que voir et traverser une grande rivière coulant vers le Sud-Sud-Est; mais ces deux faits sont d'une égale importance pour la solution du problème relatif au cours des eaux dans l'Afrique centrale. Une seconde découverte est celle de la chaîne des montagnes de Kong, qui jusqu'ici, n'avaient été traversées et franchies par aucun explorateur. Nous savons à présent qu'entre la mer et le Quorra; si l'on doit s'en rapporter aux observations barométriques, sa hauteur n'excede pas 2500 pieds anglais. Il est probable que sur d'autres points son élévation est beaucoup plus grande. Fait-elle suite à la chaîne du Mandara; ou bien sont-elles indépendantes l'une de l'autre, et livrent-elles passage, dans leur intervalle, à l'une des rivières dont l'issue est ignorée? c'est ce qu'on ne peut tarder à savoir selon toute apparence, grâce aux informations précises de Clapperton sur la population qui habite le Yourriba; sur les mœurs et le caractère des habitants, si traitables en comparaison des Fellâhs ou Foulahs du Soudan.

N'oublions pas de mentionner au nombre des découvertes les plus intéressantes de Clapperton, celle qu'il a faite des vestiges de son illustre devancier. On remarquera dans l'histoire de la géographie la coïncidence de deux découvertes ambitionnées si longtemps, et si souvent tentées; une même année a vu retrouver les traces tant cherchées de l'intrépide Mungo-Park et celles de notre célèbre La Pérouse. C'est encore cette même année 1826 qui a vu périr les trois hommes qui ont fait les observations les plus précises sur la partie du continent africain, comprise depuis Benin jusqu'à la mer Méditerranée, et du lac central jusqu'aux bords du

Dhiolbâ. Denham, Clapperton et le major Laing ont succombé presque en même temps au milieu de leurs glorieux travaux, au moment où ils enrichissaient la science de notions exactes et positives, connaissances précieuses sans doute, mais achetées bien cher !

Si l'on compare et rapproche avec soin tous les rapports faits à Clapperton et à Richard Lander sur la catastrophe de Mungo-Park, par des hommes de pays, de cultes et d'intérêts différents, on voit que les faits principaux ont une conformité frappante, et l'on ne peut plus douter des circonstances qui ont accompagné ce triste événement. Avant d'arriver au point qui en fut le théâtre, Clapperton avait déjà entendu des récits concordans. Parvenu sur le lieu même, il en recueille de semblables ; au-delà, mêmes rapports ; enfin Lander, en revenant à la côte, reçoit encore les mêmes témoignages de la bouche des indigènes. Ainsi, quelle que dissidence qu'il y ait entre ces divers récits sur des points accessoires, le fond en est incontestable : cette observation n'est peut-être pas sans importance pour la discussion critique à laquelle on est quelquefois obligé de se livrer au sujet de la valeur des témoignages des indigènes africains.

Il résulte donc, soit des récits divers faits à Clapperton par le sultan même du pays de Boussa, par un envoyé du roi d'Youri, par un Fezzanien qu'il députa vers ce dernier, par un témoin oculaire et enfin par des gens du lieu ; soit du rapport que Richard Lander a recueilli d'un mallem ou prêtre de Wawa, que ce sont les gens de Boussa (et non ceux d'Youri) qui ont pillé et tué M. Park, par les ordres du roi, et qu'on regardait les voyageurs comme l'avant-garde des Fellâh ; occupés alors à ravager le Soudan ; qu'il y avait dans la barque deux blancs et deux noirs (1) ; que le roi de Boussa fit retirer de la barque les livres du voyageur,

(1) Cette circonstance est d'accord avec le récit du départ de M. Park de Sahsanding.

entre autres deux livres grands et imprimés, des objets de prix, et une provision de voyage en viandes; que les livres et papiers ont passé dans les mains d'un imam de Boussa, Fellâtah de nation, parti depuis quelque temps; qu'un livre semblable au journal de Clapperton a été donné dix ans auparavant à un marchand arabe (vers l'an 1816); que le roi avait encore deux des livres (qu'il était disposé à donner), une épée et un fusil venant de la même source (1); enfin que le sultan d'Youri, après avoir fait un bon accueil aux blancs, les détourna en vain de continuer le chemin par eau, à cause des périls de la navigation, et qu'il montra de l'affliction à la nouvelle de leur mort. — Ainsi plus de doute sur les circonstances principales de la fin de M. Park, et sur le lieu où il a péri avec le lieutenant Martyn; mais on en ignore toujours l'époque (2). Ce qui importe le plus est que les papiers et le journal paraissent n'être pas entièrement perdus; s'ils sont recouverts un jour, nous avons l'espoir de connaître tout le pays compris entre Temboctou et Boussa: lacune très-importante à remplir, au moins autant que celle qui sépare le royaume d'Youri de la bouche du Benin, ou de la rivière de Calabar. C'est ainsi que de proche en proche, la géographie prendra possession de toute la partie S.-O. de l'Afrique septentrionale: il ne restera plus guère qu'à franchir l'intervalle qui sépare le Darfour du grand lac central, et à s'avancer au Sud des sources du Nil jusqu'à l'équateur, ou jusqu'au versant de la grande chaîne vers la mer des Indes.

(1) Selon Lander, 7 fusils et 3 pistolets ont été retirés de la barque.

(2) S'il est vrai que c'est pendant la fête de Ramadan que la catastrophe a eu lieu, il faudra, comme il n'y a aucun doute que Park est parti de Sandanding en 1805, conclure que c'est vers le 4 janvier 1806, correspondant au grand Beyram, ou le 1 de Chaoual de l'an de l'hégire 1220. D'un autre côté, ce calcul ne s'accorde pas avec le récit d'Isaaco, qui suppose l'aventure postérieure de quatre mois au départ.

Le sort fatal de Clapperton se lie malheureusement trop bien avec la catastrophe du major Laing, pour que je passe ici sous silence les documens authentiques récemment parvenus en Europe, sur ce dernier événement. Les voici également extraits de l'intéressante publication qu'on vient de faire à Londres.

Après avoir été attaqué et grièvement blessé par les Touariks, le major Laing gagna Temboctou, où il fut bien traité par le gouverneur et resta cinq semaines, jusqu'à ce que son hôte reçut et lui communiqua un ordre de Laboo sultan de Massina. (Laing lui-même dit Bello), pour le faire sortir de la ville; trois jours après il la quitta, et fut bassement égorgé par son guide. On a deux lettres de Laing lui-même : l'une rend compte de l'attaque des Touariks, elle est du 10 mai 1826, l'autre est datée de Temboctou, le 21 septembre 1826; toutes deux sont adressées au consul Warrington, son beau-père.

Dans la première, le major décrit les circonstances de la trahison dont il a été victime; les nombreuses et mortelles blessures qu'il a reçues, et il annonce qu'il espère retourner en Angleterre, avec de très-importantes informations géographiques. Le major n'arriva que le 18 août à Temboctou; c'est ce qu'il nous apprend dans la lettre du 21 septembre, dont voici un extrait :

« J'espère quitter demain matin Temboctou de bonne heure ; j'avais déjà abandonné le projet de revenir sur mes pas, par Tripoli, et j'étais venu ici dans l'intention de me rendre à Jenné par eau ; mais ce projet est renversé, ma situation étant devenue très-fâcheuse par les mauvaises dispositions des Foulahs de Massina, qui ont, cette année, détruit l'influence des Touariks, et se sont faits les patrons de Temboctou; le sultan Bello a exprimé son hostilité envers moi, en termes non équivoques, dans une lettre que Sidy-Boubokar, cheykh de cette ville, a reçue du lui peu de jours après mon arrivée. Il avait eu vent de mon séjour à Tem-

boctou, et comme un parti de Foulahs était attendu d'heure en heure, Sidy-Boubokar, homme excellent, a fortement pressé mon départ. . . . Ma destination est Ségo, où j'espère arriver dans quinze jours ; la route est mauvaise, et je ne suis pas au bout des obstacles et des dangers. Je n'ai pas le temps de vous donner aucune description de Temboctou ; mais je vous dirai brièvement que sous tous les rapports, excepté pour l'étendue (qui n'excède pas quatre milles de tour), j'ai trouvé la ville ce que j'attendais. Kabra n'est qu'à cinq milles de distance ; c'est une jolie ville, située sur le bord même du fleuve. Je me suis occupé activement pendant mon séjour à rechercher des documens (*records*) sur la ville. J'en ai recueilli abondamment, et ce n'est pas sans un grand degré de satisfaction que je puis assurer que ma persévérance a été amplement récompensée. Je suis convaincu maintenant que mon hypothèse sur l'issue du Niger est exacte (1). Je vous écrirai en détail de Ségo. »

Cette lettre resta à Temboctou ; elle paraît avoir été apportée par le neveu d'un certain Babani, avec un document important écrit en arabe, et dont voici la substance :

« Un mois après l'arrivée à Temboctou de Laing et du jeune Moktar, le sultan Ahmed-ben-Mohammed-Laboo (2), prince des fidèles, souverain de ces contrées, a écrit à son lieutenant gouverneur Osmân (3) : l'objet de cette lettre est pour qu'il empêche le chrétien d'entrer dans la ville de Temboctou, et s'il y est, qu'on le fasse sortir du pays, attendu qu'il a reçu (lui, Laboo) une lettre de

(1) Savoir qu'il se termine dans la rivière de Volta, opinion que Clapperton a complètement réfutée. (*Quart. Rev.*)

(2) Il paraît que ce personnage est Fellâtah, et qu'il règne sur Massina, Temboctou, Jerry ; c'est à lui qu'on suppose que Belto envoya ses instructions.

(3) Ce nom d'Osmân est le même que celui que M. Caillé donne au chef de Temboctou ; le voyageur français est également d'accord avec le major Laing pour l'étendue de la ville ; ces deux coïncidences remarquables n'échapperont pas au lecteur attentif.

la tribu de Foodah , pour le mettre en garde contre les chrétiens et les empêcher d'entrer dans les pays musulmans du Soudan, laquelle lettre a été écrite dans l'Orient, et contient un récit des maux et impiétés qu'ils ont commis en Espagne (1) et dans les autres pays.

» Dès que le gouverneur Osmân eut reçu cette lettre, il ne put s'empêcher d'y obéir ; il chargea en conséquence un cheykh des Arabes du désert, nommé Ahmed, fils d'Obeïd Allah, fils de Réhal, de Soliman Barbooshi, de sortir de la ville avec le chrétien, et de le protéger jusqu'à la ville d'Aroân. Barbooshi, en conséquence, sortit avec lui de Temboctou, mais en arrivant à sa propre résidence, il le massacra lâchement, et prit possession de tout ce qu'il avait. »

Le document finit par ces mots : « Voilà ce que nous déclarons être à notre connaissance, ayant vu la lettre du prince des fidèles, le sultan Ahmed-Laboo. » Il a été revêtu dans Temboctou même de quinze signatures.

Un certain Bungola, se disant serviteur du feu major Laing, a été examiné et interrogé à Tripoli par le consul anglais. Il produit un écrit signé A. Gordon Laing (daté d'Azoâd, le 2 juillet 1826), par lequel celui-ci le prend à son service pour un an. Il rapporte dans son interrogatoire qu'il est resté environ deux mois à Temboctou avec son maître ; qu'il a quitté la ville avec un kafilâ d'Arabes ; qu'il a marché en ayant le soleil à la joue droite ; que leur destination était Sansanding ; qu'ils n'ont point trouvé d'eau, et que la nuit du troisième jour les Arabes du pays ont attaqué et tué son maître pendant son sommeil. Ils avaient des épées. Bungola a vu la tête séparée du corps ; c'est le cheykh Burbasche qui l'a tué avec l'aide de ses domestiques noirs. Son maître avait deux chameaux chargés : les papiers étaient sur le chameau qui le portait, enfermés dans un sac ; il ne sait pas si les papiers ont été portés à Temboctou.

(1) Le mot *Espagne* est probablement ici pour l'*Inde*.

Les renseignemens qui précèdent sont confirmés plutôt que contredits par le témoignage de notre compatriote René Caillé, c'est ce qu'on verra dans sa relation ; j'en dirai autant de deux rapports faits l'année dernière au gouverneur du Sénégal à Saint-Louis, et par lesquels je terminerai ces remarques.

Traduction littérale d'une lettre écrite à Saint-Louis, par un Maure de Temboctou, communiquée par M. PROSPER GIRARDIN.

« Sachez que Chems, chef de la tribu des Darmancours, m'a dit qu'il a reçu une lettre de Saleh, fils de notre iman et de notre cheïkh (à Tischit), relative au chrétien qui est allé à Ghadamès. De cette ville, il a marché vers Touat, puis ensuite il s'est dirigé vers la tribu du cheïkh Moktar (chef des Kountas, à l'Est du royaume des Dowiches). Moyennant mille gros d'or, les gens de cette tribu l'ont accompagné à Temboctou, où ils sont arrivés après une route qui a duré 7 jours ; ensuite ils l'ont quitté. Ce blanc resta quelques jours à Temboctou, puis il en sortit. Il fut rencontré par des Maures qu'on appelle Berabiches (1). Ceux-ci le tuèrent, volèrent son argent, et laissèrent là les livres qu'il possédait.

» Saleh dit que si les chrétiens veulent ces livres, ils n'ont qu'à lui envoyer quelqu'un, et qu'il les lui remettra.

» Les Berabiches sont des Maures qui habitent dans les environs de Temboctou et d'Araouân.

» Le roi de Temboctou se nomme الخاشع (*el-Khâch*). »

Rapport d'un Marabout au gouverneur du Sénégal à Saint-Louis, communiqué par M. ROGER.

« En venant de mon pays pour me rendre ici, j'ai passé à Temboctou : là j'ai appris qu'un blanc qui y avait résidé quelques jours, avait été assassiné en se rendant à Ségo, et voici ce qu'on m'a

(1) Ce récit ne contredit pas celui de la relation de Clapperton, quant au nom de la tribu, Berabich pouvant être le pluriel de Barbouchi.

raconté, dans cette ville, des circonstances de ce malheureux événement.

» Cet Européen qui était parti de Tripoli et avait manifesté l'intention de se rendre dans la Sénégambie, voyageait avec un juif de Barbarie, qui lui servait d'interprète; il avait à sa suite quatre domestiques noirs, et possédait neuf chameaux chargés de provisions et de marchandises. Il était arrivé à quelques journées de Temboctou avec sa caravane, lorsqu'il fut joint par une autre composée de Maures *touat* ou *touaris*. Ceux-ci lui demandèrent des présents, et ensuite à faire des échanges. L'Anglais y consentit et fit des affaires avec cette tribu; mais pendant la nuit ils s'introduisirent dans sa tente et l'attaquèrent. Le blanc et ses domestiques se défendirent bravement; quoique blessé au bras, le voyageur parvint à s'échapper sur un des chameaux, il fut rejoint peu après par un de ses gens qui en amena deux autres; ils gagnèrent heureusement Temboctou, et s'y réfugièrent. Mais les Touaris les y poursuivirent et vinrent demander au roi de cette ville de leur livrer le blanc qui avait immolé plusieurs de leurs compagnons. Ce malheureux fut obligé de fuir ses persécuteurs, c'est vainement qu'il prit un chemin détourné pour se rendre à Ségo : il fut de nouveau poursuivi et atteint par ces scélérats qui le massacrèrent.

» Il m'eût été facile d'acquérir des Touaris les livres qui appartenaient à cet Européen, je n'ai pas osé le faire, dans la crainte d'être soupçonné d'avoir pris part à cet assassinat (1). » JOMARD.

NOTICE sur les travaux et la collection de dessins rapportés à Paris par M. Rifaud, après un voyage de vingt-deux années en Italie, en Turquie, en Égypte, etc., etc., lue à la Société de Géographie, par M. G. Barbié du Bocage.

M. Rifaud, vient d'arriver à Paris. Rentré en France, sa patrie,

(1) On annonce la prochaine publication de la traduction du deuxième voyage de Clapperton, par les soins de MM. Eyriès et de Larenaudière, 2 vol. in-8° avec la carte du voyage, un plan et le portrait de Clapperton; éditeur, M. Arthus Bertrand.

dans le mois de novembre 1827, il se fixa à Marseille, d'où il était parti en 1805, pour explorer les pays voisins de la Méditerranée. Après une absence de vingt-deux années (1), pendant lesquelles il a parcouru l'Espagne, les îles de la Méditerranée, la Turquie, l'Égypte, la Nubie et les lieux curieux voisins de l'Italie, cet intrépide et persévérant voyageur vient enfin déposer dans la capitale du monde savant les nombreuses collections de tous genres qu'il a recueillies dans ses courses pénibles et périlleuses. Rien n'a pu ralentir son zèle ! Les déserts et leurs habitans souvent querelleurs n'ont point été un obstacle pour lui. Il a fait des excursions partout où la science avait quelque chose à gagner. Girchè, dans la Nubie ; Karnak, dans la Thébaidé ; Médinèh, el-Haouara, l'ancienne Banchis, dans le Fayoum ; San, Tel-Bastah, Mouqèdam, dans le Charqièh ; Koumel-Ahmar, dans le Delta, sont les lieux où il a successivement déployé ses tentes. Tous ceux qui l'ont rencontré en Égypte se sont plu à citer son amour et son zèle pour les recherches.

M. Rifaud rapporte au milieu de nous de riches collections de dessins de tous genres, dont on peut faire monter le nombre à plus de 6,000. Tous ces dessins, exécutés avec assez de soin, sont relatifs à la botanique, à la zoologie, à la géologie, à la minéralogie, aux antiquités, aux sciences, aux arts, à l'industrie, etc., etc. Bientôt arriveront à Paris les caisses qui, renfermant les objets eux-mêmes en nature, offriront la preuve de la vérité des dessins qui nous sont présentés aujourd'hui (2).

HISTOIRE NATURELLE ; BOTANIQUE , ZOOLOGIE.—*L'histoire naturelle* particulièrement semble devoir s'enrichir de nouvelles découver-

(1) En 1805, M. Rifaud passa en Italie et de là en Espagne ; il visita les îles Baléares et Malte. En 1809, il aborda à Smyrne, fit des excursions dans la Romélie et l'Anatolie (Asie-Mineure). En 1812, il quitta Smyrne, prit la route de Chio, vit Tchesmè, Rhodes, Chypres, et se rendit à Alexandrie, d'où il revint en 1826, en Europe. Enfin, après avoir séjourné environ une année en Toscane, il débarqua à Marseille en novembre 1827.

(2) Depuis, une partie des collections est arrivée à Paris.

tes. Les *botanistes* trouveront dans ces portefeuilles les dessins de 500 plantes coloriées d'après nature, prises aux deux époques de leur floraison et de leur fructification, en Nubie, dans la Haute et Basse-Égypte et en grande partie dans le désert. Des notes recueillies indiquent l'usage et l'emploi de ces plantes par les naturels, soit dans la médecine, soit dans leurs teintures et la formation de leurs couleurs. A l'appui de ces dessins, viennent les herbiers en nature et les graines apportées pour faire des essais ou des analyses s'il était nécessaire.

Les naturalistes ne verront pas sans le plus grand intérêt les poissons, coquillages et insectes du Nil, que le dessinateur a eu soin de représenter avec leurs couleurs naturelles. A côté, sont figurés les squelettes. Ces dessins, au nombre de 150, sont accompagnés d'un texte qui décrit leur grandeur, l'époque de la fécondité de ces poissons, leur saveur, le moment où ils abondent dans le fleuve, les parages où on les trouve, les divers moyens employés par les habitants pour les prendre, etc., etc..... Les squelettes mêmes de tous ces poissons forment une des branches de la collection.

Mille dessins de *quadrupèdes*, de *reptiles*, d'*oiseaux*, d'*insectes*, tant de la Nubie que de la Libye, de la Haute et Basse-Égypte et du désert, sont également accompagnés d'un texte dans lequel sont aussi décrits l'époque de leur copulation, leur fécondité, leur métamorphose, la vénération des habitants pour plusieurs d'entre eux, et les superstitions que l'on attache à la vue des uns ou des autres, les lieux où se trouvent plus particulièrement telles ou telles espèces et la manière dont on emploie la plupart des insectes dans les médicamens. A ces données sont jointes des observations, résultats d'expériences, faites par l'auteur lui-même sur ces divers individus, soit en plein air, soit dans des vases fermés.

ANTIQUITÉS ; STATUES ; TEMPLES ; MONUMENS ; SANCTUAIRES ; PÉRISTYLES ; MONOLITHES ; INSCRIPTIONS, etc. — M. Rifaud rapporte aussi une ample moisson de *dessins* et de *monumens d'an-*

tiquités recueillis dans la Nubie et dans l'Égypte. Parmi les découvertes les plus intéressantes qu'il a faites, nous citerons : 66 *statues* trouvées par lui ; 6 *monumens* et *temples*, déterrés et déblayés par ses soins dans l'enceinte de l'ancienne Thèbes ; 260 *inscriptions* hiéroglyphiques, cufiques, grecques, latines et sarrazines, etc., etc., transcrites de sa propre main.

Cette collection renferme en outre une immense quantité d'antiquités, de monumens et de dessins, plans, coupes, élévations, vues perspectives, détails d'architecture soit intérieurs, soit extérieurs (1). C'est aux fouilles et aux découvertes de M. Rifaud, que les musées de Turin, de Rome, de Milan, ceux de Bavière et d'Angleterre sont redevables d'une grande partie de leurs richesses ; et nous ne doutons pas que le Musée CHARLES X ne trouve lui-même dans les monumens que rapporte le voyageur français, de quoi enrichir encore ses nombreuses collections !

Parmi les inscriptions que M. Rifaud a copiées sur les murs des monumens et sur divers blocs de pierre, tant de la Nubie que de la Haute et Basse Égypte, est une épitaphe, gravée sur une table de granit rose, de huit pouces d'épaisseur, sur trois pieds de haut et deux de large. Le sommet de ce monument, aujourd'hui renfermé dans le cabinet du roi de Sardaigne à Turin (2), et qui rappelle la pierre de Rosette, présente une forme cylindrique ; l'inscription est en caractères hiéroglyphiques ; et au-dessous, on lit une inscription grecque.

Pour compléter ses travaux sur les antiquités, et pour éclaircir les descriptions des monumens et des lieux qu'il a parcourus, le voyageur a levé un grand nombre de *plans particuliers* de monu-

(1) Plusieurs de ces monumens ont été dessinés déjà par MM. Huyot, Gau et autres ; et l'on sait avec quelle exactitude et quel soin ce dernier les a reproduits par la gravure dans son grand et bel ouvrage.

(2) Cette inscription a été copiée par MM. Salt et Banks. M. Champollion jeune, dans son voyage à Turin, en a fait une transcription très-exacte.

mens, de temples et de lieux ; mais le principal est celui d'une partie de l'enceinte de Thèbes (1), sur lequel il a tracé avec soin les temples et monumens qu'il a découverts (2), et où il a indiqué chacune des places qu'occupaient les statues, colosses, etc., qui font aujourd'hui l'ornement de tant de musées de l'Europe.

La GÉOGRAPHIE et la TOPOGRAPHIE se sont enrichies par ses recherches, de *plans*, de *cartes* et de *vues*, le tout pris sur les points les plus intéressans ; entre autres, du plan topographique de la province de Fayoum, et de celui de San au Charqièh, ainsi que d'une vue de l'intérieur de la deuxième cataracte, avec le nom et la description de toutes les îles.

MŒURS ; USAGES ; CÉRÉMONIES ; COSTUMES ; PROFESSIONS ; ORNEMENS, etc., etc. — Ce zélé voyageur n'a pas trouvé qu'il lui suffît de nous offrir une si ample moisson de documens sur la géographie, l'histoire naturelle et les antiquités, il a voulu encore tirer parti de son long séjour pour nous peindre les *mœurs*, les *usages*, les *habitudes*, les *superstitions* et l'*état des connaissances* chez les nations au milieu desquelles il a vécu tant d'années, où il a pu connaître des détails qui auraient été des mystères pour tous les autres voyageurs qui n'ont fait que passer. Une suite de *costumes*, de *jeux*, de *cérémonies* ; des *intérieurs d'ateliers*, etc., etc., 60 dessins de *bijoux*, *ornemens* et *parures* de femmes ajoutent à ses explications.

CHIRURGIE ; MÉDECINE. — La *chirurgie* et la *médecine* profiteront des notes curieuses que renferme le texte sur les maladies qui règnent dans ces contrées, sur la manière dont les habitans les traitent ; les sciences tireront aussi profit de dessins qui représentent les divers instrumens, dont les chirurgiens arabes font usage dans leurs opérations.

(1) Plan topographique de la partie Est de Thèbes.

(2) Il a déblayé et retracé une portion du grand temple, ainsi que plusieurs monumens qui ne se trouvaient point et ne pouvaient se trouver dans le superbe ouvrage de la Commission d'Égypte.

AGRICULTURE. — L'*agriculture* n'a pas été négligée. Outre les dessins des plantes dont nous avons parlé, M. Rifaud a encore dessiné tous les instrumens qui servent à féconder le sol de ces contrées. La charrue, la herse n'y sont point omises, et leur simplicité frappe d'étonnement.

MUSIQUE. — La *musique* a réclamé aussi une place dans cette espèce de statistique. Aussi l'auteur a-t-il dessiné tous les instrumens, et nous promet-il leur description dans son texte.

NAVIGATION. — Les barques avec lesquelles on navigue sur les lacs Menzaleh et Keroun, celles que l'on emploie sur le Nil, pour remonter ou traverser ce fleuve, ont occupé le crayon de notre compatriote. Il donne sur leur construction tout ce que l'on peut désirer.

MÉTÉOROLOGIE. — La *météorologie* n'est pas restée non plus étrangère à ses observations. Il en a senti toute l'importance, pour utiliser sur le sol de sa patrie les plantes et les objets dont il croit pouvoir faire l'essai dans nos climats.

TEXTE. — Je ne dirai rien de son *texte* qui se compose d'environ quatorze volumes de notes relatives au sol, à l'histoire naturelle, à l'histoire, aux sciences, aux arts, aux habitans, etc., etc.; mais ces notes ont besoin de rédaction. L'auteur a ramassé également des détails politiques sur le divan du Caire, et sur les intrigues de son administration; sur la police du pays, la justice, la manière de vivre des habitans, les charges et impôts qui pèsent sur eux.

Malgré la prodigieuse abondance de matériaux accumulés dans les portefeuilles de M. Rifaud; cependant la géographie a ici un regret à exprimer: il a manqué au voyageur d'avoir pu, au moyen d'observations astronomiques, et de quelques opérations trigonométriques, rattacher par des bases solides, aux travaux déjà faits par ses devanciers, les divers détails et notions topographiques qu'il rapporte. . . . Espérons que les voyageurs qui sont aujourd'hui sur les lieux, pourront y suppléer et remplir cette lacune. Nous devons ajouter que le dessin de la province de Fayoum qu'il nous

a dit avoir levée à la boussole, et rattachée au Nil par le canal de Darout-el-Chérif, et par celui de Bahar-el-Afrit passant par Zeitoun, de la province de Beni-Souef (1), laisse un peu à désirer pour la position respective de plusieurs lieux, et l'exactitude rigoureuse de leur gisement (2).

Quoi qu'il en soit, je crois qu'il sera toujours difficile de voir une pareille série de documens rassemblés par un seul individu. Il a fallu treize années de séjour consécutif, un goût déterminé, une santé et un courage à toute épreuve pour lutter contre les obstacles qu'offraient le sol aride du désert, et parfois la brutalité de ses habitans avec lesquels M. Rifaud n'a pas craint de livrer des combats dont il porte encore les témoignages irrécusables (3).

MANUEL ITINÉRAIRE POUR LES VOYAGEURS QUI VEULENT PARCOURIR L'ÉGYPTE, LA NUBIE, ETC., ETC. — Outre le grand travail qui forme la partie principale du voyage de M. Rifaud, ce laborieux et infatigable explorateur, profitant de sa longue expérience et de son séjour prolongé dans cette partie de l'Afrique, a voulu rendre service à tous ceux qui, comme lui, se proposeraient de parcourir l'Égypte et la Nubie. Il a donc ramassé dans un recueil particulier, qui peut former un volume in-8°, toutes les indications, même les plus minutieuses, pour un pareil voyage. À l'aide de ce manuel, qui deviendra un guide indispensable, on pourra désormais sans difficultés réelles, sillonner en tous sens ces différens pays. Pour donner une idée de cet opuscule, nous rapporterons ici les titres des chapitres principaux :

Les premiers traitent : des moyens de se procurer des provisions, des fonds, des barques, des montures, des escortes, etc., etc. —

(1) Cette province a été mesurée à la chaîne métrique.

(2) Consulter l'*Atlas topographique de l'Égypte*, en 53 feuilles, et les Mémoires de MM. Girard, Jomard et Martin, dans la *Description de l'Égypte*.

(3) M. Rifaud porte sur le front, sur les bras et sur les jambes les cicatrices de plusieurs balles de fusil qu'il a reçues en défendant sa vie et ses richesses scientifiques.

De l'échange des monnaies. — Des cadeaux à faire. — Du costume à adopter. — Des maladies et des remèdes. — Enfin des préparatifs du voyage dans le désert.

Les autres se rattachent plus directement à la géographie ; les voici :

- Détails sur la partie **Est** et la partie **Arabique**.
- „ sur la **tribu des Arabes Ababdes**.
- „ „ **des Awouassem**.
- Détails sur les **nomades pasteurs**.
- Moyen de parcourir la partie de l'**Yémen**.
- „ de monter en **Nubie** par le **Nil**.
- **Caractère des Nubiens ou Barbarins**.
- **Les Almés ou classe des Ghavazi**.
- **Des Coptes**.
- **Moyens de se rendre de la Nubie à Dongola et dans les pays plus au Sud**.
- **Moyens de parcourir la province du Fayoum**.
- „ de visiter le **Delta** et le **Charquié**.
- „ de se rendre du **Fayoum** au **lac Natroun** ou **mer sans eau**.
- **Précautions à prendre pour conserver les collections d'histoire naturelle et dessins**.
- **Lieux où l'on peut se procurer des objets d'antiquités, des mains des Fellahs**.
- **Trajet pour se rendre de Qenè à Cosseir, et de Cosseir à Thèbes**.
- **Antiquités à visiter à Alexandrie**.
- **Lieux d'antiquités à visiter dans le Delta**.
- „ „ „ **dans le Charquié**.
- **Antiquités à visiter dans les environs du Caire**.
- „ „ **dans le Fayoum**.
- „ „ **dans la Haute-Egypte**.
- „ „ **dans la Nubie**.

- Contrariétés que l'on éprouve dans ces excursions.
- Détails sur Alexandrie.
- " sur Damiette.
- " sur le lac Bourlos.
- " sur le lac Menzaleh.
- " sur la province de Mansourah.
- Itinéraire ou marche approximative pour se rendre dans ces divers lieux.
- Détails sur la province de Kelioub au-dessous du Caire.
- " " de Bahère.
- " " de Gizèh.
- " sur le désert de la Libye.
- " sur la province de Beni-Souef.
- " " de Athfih.
- " " de Minièh.
- " " de Girgèh.
- " " du Siout.
- Itinéraire de Qènè à la mer Rouge.
- " de Ombos par Daraouèh.
- Époque la plus favorable pour monter dans la Haute-Égypte et dans la Nubie.
- Lieux principaux à visiter en montant le Nil d'Alexandrie à Syène.
- Provinces que l'on traverse en remontant le fleuve.
- Lieux où l'on trouve des restes d'antiquités dans le Fayoum.

Les chapitres qui suivent sont remplis de conseils donnés aux voyageurs, de détails statistiques sur les revenus, la population, l'agriculture et l'état militaire du pays; et l'ouvrage est terminé par un vocabulaire d'environ 2000 mots en dialecte vulgaire de la Haute-Égypte, accompagné d'observations sur cette langue. Plus un vocabulaire de 150 mots de la Nigritie, et des observations sur les récits faits par les nègres.

Il serait à désirer de voir rédiger et imprimer promptement ce

manuel itinéraire, qui donnerait une idée du grand ouvrage, et du soin que M. R... met dans ses travaux.

VOYAGE EN TOSCANE. — Ce n'est pas tout encore. Avant de rentrer en France, M. Rifaud a parcouru, pendant une année, les lieux les plus intéressans de la Toscane. Il y a ramassé ce qu'il a rencontré de plus curieux; il a relevé les antiquités étrusques, visité les fouilles que l'on faisait sur divers points de cette contrée, et rapporté une grande quantité de dessins et de vases dits *étrusques*. Il a retracé le plan d'hypogées, et dressé les plans topographiques de plusieurs cités anciennes, entre autres celui de *Volterra*. Il a examiné avec attention en les comparant ensemble, les styles étrusque, égyptien, grec et romain.

Ce sont les heureux résultats de ses courses lointaines et de son travail, que M. R... rapporte aujourd'hui dans sa patrie; ses nombreuses notes ne peuvent guères laisser de doute sur l'utilité de plusieurs de ces travaux pour la science et les arts (1).

G. B. DU B.

JOURNEY OF MR. ELPHINSTONE, etc. — *Journal de M. Elphinstone, dernier gouverneur de Bombay (Oriental Herald), n° LIX, novembre 1828.*

Ce morceau qui offre un récit authentique du voyage de M. Elphinstone, depuis Cosseir sur la mer Rouge, à travers le désert, jusqu'au Nil, sera sans doute lu avec intérêt. Il est tiré du journal intitulé : *The Bengal hurkaru*, du 17 mai (1828). Le *Polinurus* quitta Moka, le 3 décembre. De cette ville à Cosseir, le passage fut plus long qu'à l'ordinaire; cependant le vaisseau n'éprouva point de mauvais temps sur la mer Rouge, et atteignit

(1) La *Gazette de Florence*, du 19 décembre 1826, fait mention des recherches de M. R... dans la Toscane. Il arriva à Livourne à la fin d'octobre 1826.

Cosseir le 26 décembre. L'effendi de Cosseir fut très-obligeant. Ce Musulman dit à M. Elphinstone qu'il était réellement dans un désert et qu'il n'avait que bien peu de ressource à mettre à sa disposition, mais que si M. Elphinstone avait besoin de quelque chose qu'on peut se procurer au ciel, il était prêt à l'y aller chercher pour lui complaire.

Les tentes de la caravane furent dressées tout auprès de la ville, au milieu d'une multitude de carcasses de chameaux, de chiens et d'ânes, sans compter beaucoup d'autres objets non moins incommodes que dégoûtants.

Les préparatifs pour se mettre en marche ne purent être terminés avant le 28 décembre. La cavalcade consistait en quatre-vingt-seize chameaux, sans compter les ânes. Heureusement M. Lushington se procura deux chameaux dressés pour le *takhta-révann* ou litière qu'il avait fait faire à Bombay, avec les harnois nécessaires. Au bout de deux jours, et au moyen des précautions qu'on prit, tout réussit et répondit au but qu'on s'était proposé.

Il ne paraît pas qu'il y ait la moindre difficulté à traverser le désert. On peut toujours se procurer à bon marché des chameaux, en grand nombre; ce qui permet aux voyageurs d'emporter tout ce qui peut contribuer à satisfaire à leurs besoins et à leur agrément; on rencontre dans ces lieux des puits à chaque station, ce qui fournit aisément de l'eau pour les ânes; les chameaux, comme on sait, n'ont pas besoin d'un rafraîchissement aussi fréquent. Parler de la fatigue du voyage serait traité d'enfantillage dans la bouche d'un homme, et une dame en bonne santé peut exécuter ce trajet avec facilité dans un *takhta-révann* ou sur un âne, le dernier expédient est le meilleur peut-être et cause très-peu de fatigue. Le climat du désert donne, dit-on, de la vigueur et porte à la gaîté, au-delà de ce qu'on peut dire. Le 2 janvier le thermomètre était à 35 degrés au lever du soleil, à 58 degrés à 10 heures, et à 70 degrés durant la plus haute partie du jour (1).

(1) Les Anglais employent de préférence le thermomètre de Fahrenheit;

Les voyageurs traversèrent en général des plaines de sable et de petites pierres, où s'élevaient des rochers nus, quelquefois à la distance de 100 toises, mais plus souvent à environ 1 mille $\frac{1}{2}$, et cela avec peu de variation, excepté le second jour, où les passées étroites devinrent fréquentes. Ils déjeûnaient à six heures et demie; après quoi ils continuaient leur route, s'arrêtant quelques minutes sous un rocher pour manger un morceau, soit des œufs ou du biscuit, ils arrivaient ordinairement à leur poste entre trois et cinq heures.

Tous les cavaliers se mettaient en route, montés sur des chameaux; mais ils ne tardaient pas de recourir à une monture plus modeste et plus humble, qui va assez vite sans toutefois causer de fatigue, par son allure. Ces petits animaux portaient, toute la journée d'un pas ferme, des hommes d'un poids considérable (140 à 150 livres), tout en faisant deux milles et demi par heure. Cette marche est aussi accélérée que le peut être celle des chameaux chargés du bagage. Deux tentes soutenues par des perches prennent, à ce qu'il paraît, beaucoup trop de temps pour les dresser, et il faudrait les recouvrir d'étoffe chaude, parce que les nuits sont extrêmement froides dans le désert; on y est d'autant plus sensible que le soleil a beaucoup de force pendant le jour, sans pourtant causer d'accident pour la santé. Le 2 janvier, jour dont on a précédemment fait mention, fut cependant très-couvert de nuages et forme une exception; mais, pour dissiper toute supposition que le soleil d'Égypte est semblable à un soleil du Bengal, on ajoute que la caravane pouvait rarement jouir d'une vue claire jusqu'à 10 ou 11 heures. Luxor qui est le terme du trajet du désert, est tout près des bords du Nil. Carnac est sur la route, à environ un mille et demi. Les lieux célèbres vis-à-vis Luxor sont le Memnonium, Medinet - Abou, les tombes des rois et Gournou. On peut dire

dans ce cas 35 degrés équivalent à 1 degré $\frac{2}{3}$; 58 degrés à 14 deg. $\frac{4}{9}$ ^{es}; enfin 70 degrés à 21 degrés du thermomètre centigrade.

que tout cela comprend Thèbes, qui est partagée par le Nil comme Londres est séparée de Southwark par la Tamise ; mais on ne sait pas quel était le côté principal. On dit vulgairement que Carnac vaut bien la peine qu'on vienne de Calcutta, et qu'on traverse le désert pour en voir le site. La nouveauté des sensations, l'exquise beauté du tableau et la perspective de parcourir en peu d'instans l'*Italia bella*, voilà le sujet dont on s'entretient avec délices.

Les voyageurs furent très-alarmés à leur arrivée à Cosseir, par un bruit confus de l'affaire de Navarin ; ils continuèrent néanmoins leur route, incertains si les Turcs ne les arrêteraient pas ; mais ces craintes se dissipèrent par les nouvelles qu'ils apprirent en arrivant à Thèbes. Ils se proposèrent de quitter cette ville aussitôt qu'ils pourraient se procurer des bateaux, ceux qu'on leur avait préparés ayant été mis en réquisition pour le transport des troupes en Syrie.

Ils avaient fait une visite au signor Picconini, gentleman italien, qui a résidé en Égypte quelques années, et est employé par le consul suédois à recueillir des antiquités. Le signor Picconini a une habitation sur une des hauteurs de Gournou ; la maison consiste en une chambre où l'on monte par quelques degrés. Cette pièce a environ vingt pieds de long sur douze de large, contenant le lit du signor, ses armes, quelques meubles, et sa collection de dessins et de curiosités. Point de chaise, mais un appui de fenêtre, couvert d'un tapis, qui servit de siège aux voyageurs. Les volets étaient composés de planches de cercueils, de matières peintes de figurés hiéroglyphiques, ayant peut-être quatre mille ans d'existence. Les tablettes en étaient également faites d'anciens cercueils. Les voyageurs virent une tombe où était couchée une momie magnifique, qu'on supposait être les restes de quelque grand-prêtre ; le sarcophage en avait été ouvert tout récemment par le signor Picconini. La momie était couchée dans la niche en pierre, la tête en avait été séparée, le corps était couvert d'une robe d'un travail curieux, avec des ornemens en or. La face avait

un masque du même métal, elle était, ainsi que toute la figure, aussi bien conservée que si elle eût été préparée depuis quelques mois seulement. Le signor antiquaire se flattait de vendre cette momie mille dollars à Alexandrie.

Rien ne semble avoir étonné les voyageurs autant que la parfaite sécurité avec laquelle ils avaient achevé leur route. Au milieu du désert, ils n'éprouvèrent aucun mauvais traitement, malgré les troupes nombreuses d'Arabes qu'ils rencontrèrent chaque jour à cheval. Les Arabes leur vendaient des œufs durs apportés du Nil, des dattes, des raisins et du grain. On n'a pas besoin, dit un des voyageurs, de se restreindre par rapport au bagage, car les chameaux sont en profusion et à bon marché; on recommande seulement d'emmener deux ou trois domestiques, au moins, pour dresser les tentes; ils peuvent ensuite être renvoyés de Luxor. Le tort des premiers voyageurs et le nôtre, ajoute celui dont nous venons de parler, a été de nous mettre en marche avec trop peu de domestiques, de bagages et d'autres objets utiles.

La correspondance d'où l'on a extrait les particularités précédentes, est datée du 7 et du 8 janvier; mais on ne voit pas exactement combien de temps le voyage a duré entre Cosseir et le Nil. Le colonel Fitz Clarence traversa le désert en trois jours environ.

VOYAGE DE BOUCHIRE (Bender-Boucher) à l'embouchure de l'Euphrate dans le golfe Persique.

Durant mon séjour à Bouchire, je fus presque continuellement malade. Néanmoins le 25 août, le navire qui m'y avait conduit, étant prêt à partir, je me rendis à bord, et nous mîmes à la voile, au point du jour, avec un vent favorable. Nous prîmes notre route vers le N.-O., et à midi, nous arrivâmes à 4 ou 5 milles de l'île de Khareck, par lat. 29° 3' N. Nous entrâmes dans le canal profond qui la sépare de celle de Korgo, où nous attendîmes

qu'un pilote vînt à bord pour nous conduire à Bassorah. Au bout d'une heure, un bateau nous fut expédié de la côte ; mais, comme le gouverneur de Bouchire et l'agent de la compagnie des Indes orientales nous avaient recommandé un certain pilote qui se charge ordinairement des plus gros navires, il nous fallut attendre qu'on l'envoyât chercher. Ces pilotes ont été tellement opprimés par le cheikh de Khareck, que les Anglais furent obligés de les prendre sous leur protection, pour s'assurer leurs services. Ils leur paient ordinairement, pour les conduire à Bassorah et les en ramener, la somme de 222 $\frac{1}{2}$ roupies persanes, et 20 roupies par mois, si le navire séjourne plus d'un mois dans le port.

On évalue la longueur de l'île de Khareck à 6 milles du N. au S., sa largeur à 3, et sa superficie à 12 ou 13 milles carrés. A son extrémité méridionale se trouve un flot, à partir duquel le sol, qui est de 4 à 500 pieds d'élévation, s'affaisse graduellement. On remarque, sur sa côte orientale, un grand village dont les maisons, bâties en pierre, s'élèvent au milieu de jardins et de plantations de dattiers, et, sur les terres hautes qui l'avoisinent, on distingue plusieurs sépulcres surmontés de petits dômes, de la même forme que les tombeaux de cheikhs, qu'on rencontre dans toute l'Arabie. L'un de ces monumens est fort remarquable, il a la forme d'un clocher, et la base en est carrée, comme celle du tombeau d'Absalon, dans la vallée de Josaphat, près de Jérusalem. Les ornemens du clocher ressemblent à ceux du tombeau de Zobeïde, femme de Haroun-er-Rachid, sur le bord occidental du Tigre, près de Bagdad. Ils ont aussi beaucoup d'analogie avec ceux d'un autre monument qu'on voit sur la rive droite de l'Euphrate, à Hilleh, et que M. Rich indique dans sa description des ruines de Babylone, comme un ouvrage qu'on ne saurait imiter de nos jours. Il est donc à présumer que le monument de Khareck remonte à une haute antiquité, et qu'il renferme les cendres de quelque saint célèbre, mort à une époque fort ancienne.

La place forte de Khareck est située à l'extrémité d'une pointe

sablonneuse, dans la partie N.-E. de l'île. Au premier coup-d'œil, la régularité des remparts lui donne un aspect imposant, mais l'illusion se dissipe à mesure qu'on en approche. Les murailles ont à peine un développement d'un demi-mille, les maisons en sont chétives et en petit nombre, et la population ne se compose guère que de cent cinquante familles, qui, comme à Bouchire, sont un mélange d'Arabes et de Persans, la plupart pilotes, pêcheurs ou caboteurs. L'île leur fournit du blé, des dattes, du coton, et nourrit le bétail dont ils ont besoin pour leur subsistance; elle est aussi abondamment pourvue d'excellente eau, que des aqueducs, dont il existe encore des ruines, distribuaient autrefois dans les différentes parties de l'île.

L'île de Korgo est plus basse que celle de Khareck, et ne s'aperçoit en mer qu'à la distance de deux lieues. Elle est située au N.-E. de la précédente, dont elle est séparée par un bras de mer navigable, d'un mille de largeur et de six à neuf brasses de profondeur vers le milieu. Elle a trois milles environ de longueur, du Nord au Sud, sur un de largeur, et deux milles carrés de superficie. Le sol en est léger et susceptible de culture, mais elle n'a jamais été peuplée.

L'établissement hollandais, formé à Khareck, par le baron Kniphanson, fut détruit peu après par un chef persan, qui en fit long-temps un repaire de pirates. Sir John Malcolm a proposé au gouvernement indien d'y fonder un comptoir anglais, qui deviendrait sous peu l'entrepôt le plus important de tout le golfe Persique. Les croisières anglaises dans ces parages viennent s'y approvisionner d'eau, à cause de sa qualité supérieure; on trouve un bon ancrage autour de l'île, qui offre un abri assuré contre tous les vents; l'on peut facilement s'y procurer toute espèce de provisions fraîches, et sa proximité de l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, et sa position centrale entre les deux rives du golfe, la rendent on ne peut plus propre au commerce et à la repression des pirates qui infestent ces côtes.

M. Donald Kinneir appelle cette île l'Icarus d'Arrien, sans doute à cause de la ressemblance de nom. Le docteur Vincent, au contraire, pense que Khareck est la Sophtha de Ptolémée, et vraisemblablement l'Aracca des anciens, entre lesquels il trouve au moins autant d'analogie qu'avec celui d'Icarus.

Le pilote étant enfin venu à bord, nous continuâmes notre route. Toutefois des vents contraires qui durèrent toute la nuit et la journée du lendemain 26, nous empêchèrent d'avancer. Le 27, au point du jour, nous aperçûmes l'île de Diry, à 6 ou 7 milles N.-E., et plus loin celles de Bounna et de Tunoab, dont le sol bas et sablonneux présente seulement çà et là quelques traces de verdure. La première, qui est la plus considérable, peut avoir 3 milles dans sa plus grande longueur. Chemin faisant, nous rencontrâmes deux bateaux chargés de grains, qui se rendaient de Bender-Delim à Graine. Delim est, dit-on, un des ports les plus spacieux et les plus fréquentés du golfe Persique, et il exporte une quantité considérable de grains qui se récoltent dans les plaines basses du voisinage. Graine possède un port plus commode que celui de Delim, mais la ville est moins grande. Après avoir dépassé les trois îles, nous arrivâmes à un bras de mer, appelé Karabat, où terre inégale, parce que sa profondeur varie de 20 brasses à quelques pieds. Une tradition des naturels y place une ville submergée, mais sans en indiquer le nom. Nous pénétrâmes ensuite au Khore-Wustah, ou canal du milieu, une des embouchures du Karoun, après lequel viennent Meïdani-Ali, le Khore Mouça, plus à l'Ouest le Khbre-Kufgah, ou Bermichère, le Muen Sand, et enfin le Khora-el-Bassotah.

Les trois îles de Tunoab, de Diry et de Bounna sont situées dans la baie de Kataderbis d'Arrien, et l'une d'elles est probablement la Margastana, près laquelle la flotte de Néarque jeta l'ancre, après avoir fait de l'eau dans la rivière d'Arosis.

Le Khore-Wustah, ou canal du milieu, est, dit-on, une des bouches du Karoun. Il porte de gros bateaux sur une étendue

considérable, mais n'est pas navigable pour des vaisseaux. On prétend que le Khore-Mouça conduit au grand affluent du Karoum, dont les tributaires versent leurs eaux dans les lits réunis du Tigre et de l'Euphrate, par le canal de Haffar, à mi-chemin entre Bassorah et l'Océan. Le Khore-Mouça étant le principal débouché du Karoum, correspond exactement, par le nom et par la position, avec la rivière Mosens de Ptolémée. Le quatrième canal, du côté de l'Est, est le Khore-Kufgah ou entrée du Bermichère, et peut être considéré comme une des bouches du Chat-el-Arab, nom que prennent le Tigre et l'Euphrate, à partir de leur jonction à Korna ou Khorah jusqu'à la mer. Le dernier de ces canaux, qui entrecoupe le Meïdani-Ali, est le Khore-el-Bassorah, sur la barre duquel il y a seulement trois brasses de profondeur, et où des bâtimens tirant plus de 18 pieds ne sauraient entrer.

Le Khore-Abdallah, le plus à l'Ouest de tous ces canaux, sert d'entrée à la Petite-Crique où Néarque s'arrêta avant de remonter le Pasitigris, et qu'il prit, ainsi qu'Arrien et la plupart des auteurs anciens, pour la bouche de l'Euphrate. Tout cependant porte à croire que c'est seulement le débouché du grand canal de Pallacopas, qui s'étend d'Alexandrie ou Hira, près de Babylone, à Teredon, sur le bord de la mer.

Vers midi nous étions par latitude 29° 52' N., et long. 48° 59' E. sur la limite méridionale de Meïdani-Ali. Après avoir navigué encore 15 milles, nous reconnûmes des terres basses vers le N.-O., à 8 ou 10 milles de distance, et un vent de terre s'étant élevé, nous ancrâmes dans cinq brasses d'eau. Le lendemain, à la pointe du jour, il fallut les efforts de tous les hommes à bord, au nombre de cent, pour retirer l'ancre, qui s'était enfoncée dans la vase; mais nous ne pûmes jamais parvenir à doubler un promontoire situé au-delà des sables de Mecoun, pour gagner le Khore-el-Bassorah. Ne trouvant plus que trois brasses, et notre navire tirant plus de 18 pieds, il s'engrava, et nous eûmes toute la peine du monde à le remettre à flot. A midi nous étions en latitude 29° 50' N., et

long. 48° 44' E., et un peu après nous entrâmes dans le Khore-el-Basqorah. Malheureusement sur les quatre heures, étant arrivé sur la barre, où il n'y a que quatre brasses et demie à marée haute et deux seulement à marée basse, nous touchâmes de nouveau terre ; mais comme le fond était mou et vaseux, notre navire s'y enfonça et n'éprouva aucun accident. A dix heures du soir, la marée l'ayant soulevé, nous crûmes devoir profiter d'un beau clair de lune pour continuer notre route. Néanmoins le 29, à midi, nous n'étions qu'au centre de la barre. Celle-ci doit avoir au moins 10 milles de longueur sur une largeur de un à trois milles, et elle est bordée, à l'Est, par des sables appelés Murughet-Abdallah, et à l'Ouest par ceux de Mecoun. A deux heures, un vent du Sud nous poussa vers la première terre basse, située à l'entrée occidentale de la rivière, que nous prîmes d'abord pour un banc de vase noire. Toutefois, après avoir remonté l'espace d'un mille, nous découvrîmes que c'était une plaine couverte de verdure ; il y avait çà et là des cabanes de bergers et des troupeaux de buffles, de chèvres et de moutons. Cette pointe basse se nomme Ras-el-Bichy. Nous la longeâmes plus d'un mille avant d'arriver à celle de Baghchet el Musaât, à l'Est. Ce dernier nom signifie terres cultivées ou jardin de Musaât. Musaât est, suivant une tradition, la personne qui en fertilisa le sol. Cette pointe n'est ni aussi basse ni aussi unie que celle de Bichy, dont le centre est évidemment au-dessous du niveau du fleuve. La plaine de Musaât renferme plusieurs villages, des jardins, et des plantations de dattiers et d'autres arbres fruitiers.

Notre voyageur n'a observé ni les jones, ni les volées de pélicans, que les cartes nautiques modernes signalent comme l'indication de l'approche de ce fleuve. Il a été, au contraire, fort surpris du petit nombre d'oiseaux aquatiques qui fréquentent ces parages, et, quant aux jones, il n'en a pas aperçu.

Après avoir franchi deux canaux, dont l'un de cinq milles de longueur sur un de largeur, et un autre de trois milles de long, le navire arriva à la hauteur d'une enceinte carrée ou fort, ap-

pelée Kallat el Ghushah, qui était habitée par des paysans. Cet endroit fournissant un excellent abri contre les vents du Nord-Ouest, qui y soufflent avec violence durant une partie de l'année, on lui donnait autrefois le nom de Bender-el-Chemal, ou Port du vent du Nord-Ouest, c'est l'Eurostus de l'ancienne Alexandrie. L'origine de cette enceinte est récente ; elle a été construite pour protéger les troupeaux, pendant la nuit, contre les déprédations des pirates Joasmée.

Le 30, nous reconnûmes à l'Est un point appelé Ras-el-Mancewheh, où l'on voyait épars quelques dattiers. Nous n'aperçûmes toutefois aucun village. Le pilote nous dit qu'à cinq milles de là il y avait un hameau, nommé Khiusa par les Arabes et Dona par les Persans, au milieu d'une plantation de ces arbres. Le sol, partout bas, était alternativement cultivé et stérile de chaque côté de la rivière. A notre arrivée à la pointe du Ras-el-Chellébi, nous vîmes plus de végétation que nous n'en avions encore aperçu. Ici le fleuve décrit un petit détour vers le Nord-Est, et à un mille plus loin nous rencontrâmes l'île de Geziret-Abdallah-Agha, qui est habitée, et où nous remarquâmes beaucoup de melons, mais peu de dattiers.

Le territoire de Chebdéh, qui vient ensuite, présente une suite continuelle de plantations de dattiers. Plusieurs bateaux, montés par des indigènes, vinrent nous visiter. Dans l'un se trouvait un homme qui avait été blessé par la chute d'un dattier, dont les feuilles aiguës lui avaient fait, en tombant, une blessure profonde à la main. Il nous apporta un présent de fruits, et nous demanda en retour de lui guérir son mal. La rive opposée offre une plaine basse et unie, couverte d'herbages, mais dépourvue d'arbres, où il existe un groupe de maisons appelé Kathera-Abadan, qui donne son nom à toute la contrée voisine. Le fleuve n'a pas plus d'un mille de large en cet endroit, et de quatre à cinq brasses de profondeur au milieu, à eau basse. A quatre milles plus loin, du côté du Nord-Ouest, nous vîmes encore un petit village parmi les arbres.

Le docteur Vincent, en cherchant à découvrir le lac près de l'embouchure du Tigre, non loin duquel Arrien fait passer la flotte de Néarque, dans son trajet de Diridotis à Susiane, a placé un Abadan sur le bras occidental du fleuve, sur l'emplacement de Ras-el-Bichy. Il ressemble bien, pour le nom, à un Apphadas de Ptolémée; mais la position n'en est pas du tout la même. Ce savant pense que cette pointe de terre ou île s'est élevée de la mer du temps d'Alexandre à celui de Marius, et que sa jonction au continent a dû avoir lieu, *plus tard*, à une époque plus moderne, puisqu'elle en formait partie du temps d'Edrisi.

Les îles de Zeady, que nous reconnûmes ensuite, ont environ trois milles de longueur du S.-E. au N.-E. Elles sont basses, en partie cultivées, et séparées l'une de l'autre par un canal étroit, qui est à peine flottable. La plaine nue dont nous avons déjà parlé, se termine vis-à-vis l'angle Sud-Est de la première, et l'on y voit des plantations assez étendues de dattiers, au centre desquelles on trouve le petit village de Cheteit. A un mille et demi de ce dernier, il en existe un autre nommé Bewerdy, dans une position à peu près semblable, qui est actuellement désert et en ruines. Le bord du fleuve n'a en cet endroit que trois pieds d'élévation au-dessus de la surface de l'eau; mais il a une profondeur perpendiculaire de huit brasses. Le blé des environs nous parut d'une couleur bien plus claire que celui des rives du Nil. Les cartes de ces parages font monter à cinq le nombre des îles qui s'y trouvent, et Chèbdeh y est même indiquée comme la plus grande. Toutefois, les assurances du pilote, et mes propres observations, m'ont convaincu que Chèbdeh tient à la terre ferme, et qu'il n'y a, à proprement parler, que deux îles, celles de Zeady.

A deux milles de Bewerdy il y a parmi les arbres un autre village nommé Braim. L'île de Mehellah, qui vient ensuite, est presque de niveau avec le fleuve et couverte d'herbages. Elle a trois milles de longueur sur une largeur très-irrégulière. Le bord opposé du fleuve est bien boisé. C'est ici que se termine le canal de Chèbdeh,

ayant pour limites, d'un côté, la pointe de Mehellah, et de l'autre celle de Ras-el-Khast, ou pointe de l'eau profonde. Nous arrivâmes ensuite à une partie du fleuve, qui n'a pas plus d'un quart de mille de large, et où nous naviguâmes dans six à sept brasses d'eau. Nous remarquâmes les ruines de deux forts turcs, construits à l'extrémité de ces deux pointes.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-verbaux des Séances.*

Séance du 2 janvier 1829.

M. le comte de la Ferronnays, ministre des affaires étrangères, annonce à la Société qu'il souscrit, au nom de son ministère, à dix exemplaires de la Collection de son Bulletin et de son Recueil de Mémoires.

M. le baron Hyde de Neuville, admis récemment comme membre, adresse ses remerciemens à la Société. Son Excellence annonce qu'elle éprouvera une véritable satisfaction à lui donner des preuves de l'intérêt qu'elle porte aux succès et à la prospérité d'une si belle institution.

M. Félix Lajard adresse aussi des remerciemens à la Société, dont il vient d'être reçu membre.

M. le baron de Hammer fait don à la Société d'un Itinéraire manuscrit des anciens porte-lettres vénitiens, depuis Cattaro jusqu'à Constantinople, ainsi que d'un exemplaire de ses Extraits sur les Origines russes. Remerciemens et renvoi au Comité du Bulletin et à la Section de correspondance.

MM. Denaix et Vander Maelen font aussi hommage à la Société, le premier de sa *Mappemonde comparative*, ou *Nouveau Planisphère*, et le second, des deux premières livraisons de son *Atlas de l'Europe*.

M. le Président annonce qu'il a été déposé sur le bureau, pour le concours, un Mémoire sur la vallée de l'Aisne, accompagné du nivellement de la partie du cours de cette rivière, comprise entre Evergnicourt et son embouchure dans l'Oise.,

MM. le chevalier Bonne, Corabœuf et le baron Haxo sont nommés commissaires.

M. Eyriès, chargé de faire un rapport, au nom de la Section de publication, sur un Mémoire manuscrit adressé à la Société par M. Boucher, d'Abbeville, et relatif à l'ancien port de Quentovic, détruit, en 842, par les Normands, annonce que ce travail lui a paru très-digne d'attention, surtout sous le rapport de l'intérêt local, mais dont l'objet n'entre point dans les attributions de la Section de publication : sur sa proposition, le Mémoire est renvoyé à la Section de correspondance.

M. Corabœuf, au nom de la Section de comptabilité, présente le budget des recettes et dépenses de la Société, pour l'exercice 1828 - 1829. Sur la proposition de M. de La Roquette, la Commission centrale décide que le budget sera déposé sur le bureau, et renvoie la discussion à la séance du 16 janvier.

L'ordre du jour appelle l'examen de la proposition relative à la rédaction du Bulletin.

Après une longue discussion, la Commission décide :

1° Que les pouvoirs du Comité dureront aussi long - temps que ceux de la Commission centrale, et que les membres seront renouvelés par cinquième tous les ans;

2° Que l'on procédera de suite à l'élection des Membres du Comité, afin que la publication du Recueil n'éprouve aucun retard.

La Commission nomme au scrutin et à la majorité absolue, pour composer le Comité, MM. Alex. Barbié du Bocage, Bianchi, Bonne, Sueur-Merlin et Warden.

La Commission renvoie au moment de la discussion du budget la proposition faite par le Comité de porter chaque Bulletin à cinq feuilles par mois, au lieu de trois.

Séance du 16 janvier 1829.

La Société admet deux Mémoires qui lui sont adressés pour concourir aux prix relatifs au nivellement des fleuves et des rivières de la France.

Renvoi aux commissaires déjà nommés pour juger ce concours.

M. l'amiral de Krusenstern adresse la seconde partie de son Atlas de la mer du Sud, publié en 1828.

La Commission centrale vote des remerciemens à l'auteur, et charge M. le capitaine Duperrey de lui rendre compte de cet ouvrage.

M. Jomard communique une lettre que lui écrit M. Toulouzan, de Marseille, pour recommander M. Rifaud, qui a fait un séjour de dix-huit ans en Égypte et en Nubie, où il a recueilli une grande variété de dessins et des faits intéressans dans toutes les branches des connaissances.

M. Rifaud, présent à la séance, dépose sur le bureau ses collections, et remet une notice succincte de ses travaux.

La Commission centrale entend avec intérêt la lecture de cette notice et la renvoie au Comité du Bulletin.

Le président désigne une commission composée de MM. Barbié du Bocage aîné, Corabœuf, Girard et Jomard pour prendre connaissance des matériaux de M. Rifaud, et en rendre compte à la Société.

M. Jomard annonce que le capitaine Dillon, récemment arrivé à Londres, serait disposé à amener, dans son prochain voyage à Paris, des habitans de la Nouvelle-Zélande, si les frais de leur séjour étaient supportés ou partagés par quelque société savante.

La Commission centrale se forme en comité secret pour discuter le budget des recettes et des dépenses pour l'exercice 1828-1829; M. Corabœuf en donne une nouvelle lecture, et les différens articles en sont successivement adoptés. Ensuite M. de La Roquette soumet une proposition relative à la rédaction du Bulle-

tin, mais la Commission confirme la décision prise à ce sujet dans sa séance précédente.

M. Alex. Barbé du Bocage propose que la Société fasse paraître en deux parties l'ouvrage de M. Bruguière sur l'orographie de l'Europe, et demande que la première partie soit publiée le plus tôt possible.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 janvier 1829.

M. Achille-Remi PERCHERON, propriétaire.

Séance du 16 janvier.

M. R.-L. CHATONEY, ancien négociant.

M. d'ESPAIGNOL, géomètre en chef du cadastre du département de l'Ariège.

M. Xavier SAINTINE, homme de lettres.

M. THÉOLOGUE, membre des Sociétés Asiatiques de Paris et de Londres.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 janvier 1829.

Par M. Denaix : *Mappemonde comparative, ou Nouveau planisphère*, Paris, 1829, 2 feuillets.

Par M. Vander Maelen : *Atlas de l'Europe, à l'échelle de 1/600,000 (projection modifiée de Flamsteed), dressé sur des matériaux rassemblés et des cartes construites par les plus célèbres géographes*, par Ph. Vander Maelen, gravé sur pierre, sous la direction de J. Collon, 1^{re} et 2^e livraisons, Bruxelles, 1829.

Par M. le baron de Derfelden de Hinderstein : *Revue abrégée*

de l'*Atlas universel de toutes les parties du monde*, sur l'échelle de 1/1,641,836, de Ph. Vander Maelen, contenant une courte notice de ce que cet ouvrage offre de remarquable, ainsi que la désignation des autorités qui y ont été employées, avec quelques notes géographiques, Utrecht, 1828, une brochure in-8°.

Par M. le baron de Hammer : *Sur les Origines russes. Extraits de manuscrits orientaux*, Saint-Petersbourg, 1827, 1 vol. in-4°.

Par M. Jullien : *Essai sur l'emploi du temps, ou Méthode qui a pour objet de bien régler sa vie*, etc., par M. A. Jullien, Paris, 1829, 1 vol. in-8°, 4^e édition.

Par M. Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*, 428^e et 429^e livraisons.

Par la Société d'Agriculture de Poitiers : *Numéro 24 de son Bulletin*.

Par les auteurs : *plusieurs Numéros du Globe*.

Séance du 16 janvier.

Par M. l'amiral de Krusenstern : *Atlas de l'Océan Pacifique, hémisphère boréal*, Saint-Petersbourg, 1827, 1 vol. in-fol.

Par M. Walckenaër : *Histoire générale des voyages*, tome xv^e, Paris, 1828.

Par S. Exc. le Ministre des affaires étrangères : *Collection des auteurs classiques latins*, par M. Lemaire, tomes 95 à 102.

Par M. Albert-Montémont : *Voyage dans les cinq parties du monde*, tome 6^e, Océanie, Paris, 1828.

Par M. Bailly : *Notices sur les bibliothèques anciennes et modernes*, Paris, 1827, 1 vol. in-8°.

Par M. d'Espaignol : *Projet d'une statistique du département de l'Ariège*, 1826, 1 broch. in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de janvier.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de décembre.

Par M. Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*, 430^e et 431^e livraisons.

Par la Société Asiatique : *Cahier de novembre de son Journal*.

Par la Société de la Morale Chrétienne : *Numéro 62 de son Journal*.

Par la Société de l'Aube : *Numéro 28 de ses Mémoires*.

Par les auteurs : *plusieurs Numéros du Globe*.

Les succès de notre compatriote, M. Caillé, paraissent avoir inspiré au gouvernement anglais le désir de faire encore quelques tentatives pour obtenir des renseignemens certains sur l'intérieur de l'Afrique. C'est le capitaine West qui se dévoue à l'accomplissement de cette tâche périlleuse. On se propose de l'envoyer d'abord à Constantinople, afin qu'il puisse s'y procurer des firmans pour les différens princes et chefs musulmans de l'Afrique. On espère que ces recommandations pourront être de quelque utilité, et qu'elles aplaniront au voyageur les difficultés de sa marche jusqu'à Temboctou.

Dans la matinée du 18 septembre 1828, après 7 heures, on a ressenti à Calcutta deux secousses extrêmement fortes de tremblement de terre. Le mouvement, qui était vertical, fit sauter les maisons et leur ameublement avec violence, tandis que le craquement des murs faisait craindre aux habitans de se voir ensevelis sous leurs débris. L'air était entièrement tranquille, mais lourd et étouffant.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ I^{er}. LIVRES.

238. **ANSICHTEN UBER DEN LANDESHANDEL NACH ASIEN DURCH RUSSLAND.** Considérations sur le commerce de la Russie avec l'Asie, par terre, in-8°, Berlin, 1828.

Cet ouvrage fait connaître le projet de la Russie de rétablir entre l'Europe et l'Asie, l'ancienne route par terre, par Odessa, Tiflis, etc.

239. **BIBLIOTHEK DER NEUESTEN WELTKUNDE.** Bibliothèque pour les nouvelles découvertes en géographie, tableau historique des événements les plus remarquables, chez tous les peuples de la terre, leur état politique, littéraire et moral, par Malten, in-8°, Arau, tom. VII-X. Prix pour l'année, 12 cahiers, 12 flor.

Cet ouvrage périodique renferme de bons articles géographiques; on remarque dans les quatre tomes que nous annonçons, des notices sur un voyage dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande; — sur le canal de Suez et la navigation de la mer Rouge; — sur un voyage au sommet de l'Hecla; — sur le voyage en Orient, de M. Alex. de Laborde; — sur le pays situé entre le Danube et Constantinople, etc., etc.

240. **MÉMOIRES GÉOGRAPHIQUES SUR L'EMPIRE DE PERSE**, par *Jos. MacDonald Kiânair*, agent diplomatique employé près du brigadier-général, sir *John Malcolm*, pendant son ambassade à la cour de Perse; traduits de l'anglais par le colonel *Gaspard Drouville*, avec

cartes et notes du traducteur, 2 vol. in-8°, Saint-Petersbourg, 1827, 30 fr.

Cette traduction, publiée à St.-Petersbourg, est importante par les notes que le colonel Drouville, savant distingué, y a jointes: il relève un grand nombre d'erreurs échappées à la plume de l'auteur.

241. **LAND-EN ZEE TOGTEN IN NEDERLANDS INDIE** (en hollandais). Voyages par terre et par mer aux colonies hollandaises dans l'Inde, etc., faits pendant les années 1817 à 1829, par *J. Obiter Ix*, ex-secrétaire de Palembang, in-8°, avec planches, Amsterdam, 1828.

L'ouvrage est divisé en 25 chapitres. Le chap. II est consacré à la description de Batavia, dont la rade peut contenir 1200 vaisseaux: cette ville, nommée autrefois l'Amsterdam des Indes orientales, est aujourd'hui en ruines: ce n'est que dans le faubourg *Kampung Tjing* que l'on trouve le mouvement d'une grande ville.

242. **THE MODERN TRAVELLER**, etc. Le Voyageur moderne, ou description géographique, historique et topographique de différens pays du globe, 4 vol. in-18, Londres, 1828. Ces quatre volumes contiennent la description des Indes.

243. **A SKETCH OF MODERN AND ANCIENT GEOGRAPHY.** Esquisse de la géographie ancienne et moderne, à l'usage des écoles, par *Sam. Butler*, nouvelle édit. augmentée, in-8°, Londres, 1828.

Le même auteur a publié plusieurs atlas de géographie ancienne et moderne.

244. SCANDINAVIEN UND DIE ALPEN. La Scandinavie et les Alpes, avec un appendice sur l'Islande, par *Victor de Bonstetten*, in-8°, Kiel, 1828.

Cet ouvrage offre la comparaison entre les Alpes suisses et celles du Nord, sous le rapport géologique, le long de la côte de Norvège. On remarque sur une étendue de 500 lieues, des roches de granit fendues jusqu'à leur base, en sorte que l'œil peut pénétrer dans leur précipice jusqu'à une profondeur de 400 toises.

245. VOYAGE EN TURQUIE ET A CONSTANTINOPLÉ, par *R. Walsh*, attaché à l'ambassade de lord Strangford; traduit de l'anglais; par *H. Vilmain* et *E. Rives*, attachés au ministère des affaires étrangères, in-8°, avec planches et cartes, chez Moutardier.

246. KELEDOR, histoire africaine, recueillie et publiée par M. le baron Roger, ex-commandant et administrateur du Sénégal et dépendances, deuxième édition revue et corrigée, Paris, 1829, 2 vol. in-12, Moreau, rue Montmartre, n° 39.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, PLANS, etc.

247. GRAND ET NOUVEL ATLAS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE, 30 feuilles en 10 livraisons; dessiné par *Fremm* et autres géographes attachés au dépôt de la guerre, présenté à l'Académie française par *L. H. Berthe*, graveur-éditeur; on souscrit chez l'éditeur, rue Saint-Jacques, n° 41. Le prix de chaque livraison pour les souscripteurs 10 fr., trois livraisons sont au jour.

Cet Atlas doit être remarqué parmi ceux qui s'exécutent en ce

moment. Les feuilles de grande dimension, tirées sur papier grand colombier, ont 31 pouces sur 22. Le savant M. Klaproth a donné ses soins à la rédaction des Cartes de l'Europe et de l'Asie.

248. CARTE SPÉCIALE DES POSTES DE FRANCE, indiquant les divers établissemens de cette administration, et les routes desservies par tous les courriers de la poste aux lettres. Présentée à M. le Directeur-général des postes, et publiée d'après son autorisation, par *C. Viard*, attaché à la direction générale des postes, une feuille grand-aigle.

Sur cette carte sont indiqués les directeurs et bureaux de poste aux lettres; les lieux de distribution et des entrepôts des dépêches; les relais de postes aux chevaux; les conférences servant de limites aux taxes des lettres; les routes parcourues par les malles de première, de seconde sections, et celles desservies par des courriers d'entreprise, soit en voiture, soit à cheval.

249. NOUVELLE CARTE ROUTIÈRE ET ADMINISTRATIVE du royaume des Pays-Bas et du grand-duché de Luxembourg; gravée au burin, par Berthe, 30 pouces sur 20, à Paris, chez Berthe, rue St-Jacques, n° 41.

250. PLAN DE LA VILLE DE PEKIN, accompagné de la description exacte des lieux les plus remarquables de cette capitale. L'éditeur de ce plan, le père Hyacinthe, annonce qu'il a été levé en 1817, par un ingénieur chinois. La description publiée en russe et en français, comprendra environ 10 feuilles d'impression.

On souscrit à Saint-Petersbourg chez Sleunine et Smirdine; à Moscou, chez Polevoï et Chiracoff; prix 20 roubles assig; 25 roubles port franc, pour l'intérieur et l'étranger.

NOIROT, Agent de la Société de Géographie.

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, N° 16, à Paris.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 71. — MARS 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

La Société de Géographie remit en 1821, à son correspondant, M. Fontanier, qui devait se rendre dans l'Orient, une série de questions géographiques sur l'Arménie, la Géorgie, la Perse, etc., que le savant voyageur se proposait de parcourir. Aussitôt son retour à Paris, M. Fontanier s'est empressé de faire connaître à la Commission centrale de la Société, ses réponses aux diverses questions qui lui furent soumises. Elles sont contenues dans le rapport dont l'auteur a donné lecture dans la séance du 20 février, rapport qui a été écouté avec toute l'attention que mérite le sujet, et dont nous reproduisons ci-dessous le contenu, d'après la décision de la Commission, qui en a ordonné l'impression au Bulletin. Pour en faciliter l'intelligence, il est nécessaire que le lecteur ait sous les yeux la première série des questions proposées par la Société, et qui ont été publiées avec l'un des Bulletins de l'année 1824.

*RAPPORT fait à la Commission centrale de la Société de Géographie,
le 20 février 1829.*

MESSIEURS,

Lorsque, sur la présentation de M. Jaubert, vous m'avez fait

l'honneur de me nommer votre correspondant, j'avais déjà été à Constantinople; et les affaires de la Grèce ne me permettant pas de parcourir la Turquie, j'en m'étais rendu à Odessa. De là j'étais parti pour la Crimée, où j'étais demeuré quelque temps. Je m'étais embarqué à Kertch pour Redout-Kalé; j'avais passé en Imiretie, et de là à Tiflis. J'avais après, visité les provinces russes au-delà du Caucase, en suivant de Guendjé à Chumaki, Kuba, Derbent, Bakou; puis retournant à Chumaki, Nuka, et la Kakette, de nouveau j'étais rentré à Tiflis. C'était après cette campagne que je me trouvais en Perse: j'y étais arrivé par Erivan, Nakhchivan, Tauriz, Caswin. Vos lettres me parvinrent à Téhéran. Je ne pouvais aller sur tous les points auxquels vos instructions se rapportaient. Cependant, pour en embrasser le plus grand nombre, je pensai ne pouvoir mieux faire que de me rendre à Bagdad par Hamadan et Kermanschah. Là je me suis embarqué sur le Tigre, et je suis descendu jusqu'à Bassora, d'où je suis allé par mer à Bouchir. De Bouchir j'ai vu Chiraz, Ispahan; je suis retourné à Tauriz. J'en étais parti pour me rendre sur le lac d'Ourmia, et j'étais déjà parvenu à Selmas, à quatre journées de distance, lorsque je fus arrêté par la fièvre qui me tourmentait depuis Kermanschah; mes amis furent obligés de m'envoyer chercher pour me faire transporter à Tauriz. On me conseilla de retourner à Tiflis, dont le climat était plus salubre et moins contraire à l'hépatite, cause de ma maladie, et j'y revins par les provinces du Karadagh et du Carabagh, que je n'avais pas encore visitées. J'y passai l'hiver sans être entièrement rétabli; puis je m'embarquai, après avoir vu le Guriel et la Mingrélie, que d'abord je n'avais que traversés. Je suivis, dans un bateau, la côte des Lazes jusqu'à Trébizonde. De là j'ai gagné Erzeroum, qui me paraissait être, d'après vous, un lieu important d'observations. Je me dirigeai ensuite vers Constantinople, en cherchant la route la moins tracée; et pour cela j'allai à Sivas, de Sivas à Tocate et Boly, par la route ordinaire; de Boly à Constantinople, par celle de Guéivé, qui n'est pas décrite, à ce que je crois.

De Constantinople je me rendis à Smyrne, passant par Brousses je reconnus les ruines d'Apollonie, sur le lac de ce nom. A Smyrne je m'embarquai pour visiter les Cyclades, les Sporades et les îles Ioniennes, seules parties de la Grèce que les circonstances me permissent de voir.

Je ne chercherai pas, Messieurs, à vous intéresser en parlant des dangers que j'ai pu courir pendant mes voyages. Il n'y a de vraiment périlleux que le passage de Kermanschah à Bagdad, de Bagdad à Bassora, ainsi que celui de Redout-Kalé à Trébizonde. Partout ailleurs, pour peu que l'on connaisse les langues et les mœurs des habitans, on peut marcher avec sécurité, quand on a pris les informations et les précautions nécessaires. Cependant il m'est impossible de ne pas vous faire observer qu'ordinairement j'ai voyagé seul, que souvent mes relations ont été interrompues, que j'ai souffert de graves et longues maladies. Vous ferez quelque état de la situation d'un homme isolé au milieu de populations pour lesquelles il est toujours un objet de défiance, quand il n'est pas celui de leur mépris. Vous sentirez combien les informations sont difficiles là où tant d'ignorance se mêle à tant de préjugés, et si la solution que je vais donner à la plupart de vos questions ne vous paraît pas complète, du moins serez-vous persuadés que ce n'est pas sans difficultés que j'ai pu l'obtenir.

1^o Je ne puis présenter aujourd'hui qu'un résumé du travail que j'ai dû faire sur la question première. Les cartes sur lesquelles sont tracées mes annotations, ainsi que mes itinéraires, ont été envoyés à M. le général Guillemainot par M. Lapie auquel ils avaient été communiqués pour servir à son travail sur la Turquie. Voici les observations principales. La chaîne de l'Elvend près de Hamadan : la position de Kengawer n'est pas marquée exactement sur la plupart des cartes ; j'ai rectifié la route jusqu'à Kermanschah, et j'ai tracé la direction des montagnes qui joignent cette chaîne à celle des Monts Zagros, limites de l'Arabie et de la Perse. On a peu insisté jusqu'à présent sur Kengawer où se trouvait un temple de Diane, dont les matériaux servent aujourd'hui à une mosquée.

Les Persans l'attribuent à Cosrow (l'un des cosroës); leur imagination a singulièrement embelli ces débris qui d'ailleurs ont plus d'étendue qu'on ne le suppose, car des fragmens de colonnes se trouvent encore à une distance d'un demi-mille.

De Bagdad à Bassora, j'ai cru reconnaître que le Tigre se portait beaucoup plus à l'Est que ne le montrent la plupart des cartes. Les montagnes du Lourestan sont aussi beaucoup plus rapprochées de son cours; j'ai tracé ce cours avec la boussole: j'ai également indiqué le lieu de pâturages des tribus les plus importantes du pachalik de Bagdad, les Chammars, les Benilam, les Abou-Mehemed, les Mountefiks. J'ai pris des informations sur l'origine de la Diala, du Karasou, du Caroun ou Eulée qui se jettent dans le Tigre ou dans le Chat-el-Arab. A une lieue et demie de Souguechoug, j'ai appris que là se trouvaient les ruines de Tallem, à six lieues plus loin celles que l'on appelle Moughaïra. Près de Zaïne, dans un lieu nommé autrefois Obilla, sont de nombreuses ruines d'Apollogus, aujourd'hui Aboul Felous. De Bassora à Bouchir, j'ai noté l'*Apamea Messeniensis* qu'Alexandre nomma Alexandra, où se trouvent des urnes sépulcrales des anciens Persans. On nomme ce lieu Kouër. L'*Affadana* de Néarque (d'après le docteur Vincent), est à deux tiers de la longueur d'Apamea; on l'appelle Abadan; il reste une coupole que je ne crois pas d'une haute antiquité: j'ai reconnu l'endroit où manqua périr la flotte de Trajan, qui se trouve à la jonction de l'Euleus et du Chat-el-Arab. Vers la pointe d'Alexandra est l'Affar grec qui joignait les deux fleuves; j'ai marqué la hauteur du Tigre et de l'Euphrate à leur embouchure commune, lors de la marée basse. Les cartes de Bouchir jusqu'à Téhéran sont généralement exactes. Je me suis borné à prendre des notes géologiques sur les montagnes que nous avons traversées. En Géorgie, j'ai un tracé des montagnes de ce pays, et des cours d'eau principaux. Pour la Turquie, j'ai fait un plus grand nombre de corrections; j'ai rectifié plusieurs erreurs dans la principale direction du Taurus, et dans la position des lieux indiqués sur les cartes; j'ai signalé quelques erreurs dans le cours du Tigre, de

l'Euphrate, du Chourouq, du Kizil Irmaq, du Tocatlu-Sou (1); la plupart des montagnes ne sont pas très-bien tracées. Cette partie de l'Asie est pour ainsi dire divisée en zones parallèles, courant du N.-O. au S.-E. Je ne connais pas en Perse, ni en Turquie, de volcans actuellement en ignition; j'ai vu les feux de Bakou qui ne rentrent pas dans la classe des volcans, et qui ne projettent aucune substance. Dans le Lourestan est une montagne nommée *Aguer-bardje*, d'où l'on voit sortir une flamme vive et bleuâtre, semblable à de l'alcool en ignition; il n'y a dans les environs ni bitume, ni matières sulfureuses. Mais des débris d'anciens volcans sont nombreux et couvrent de grands espaces. La province d'Erivan, le pied de l'Ararat, le Demawend, près de l'Elbourz les environs de Turcmentchal, la province d'Erzeroum, Tountoum, Constantinople, Santorin, etc., tous ces lieux demandent des descriptions particulières qui ne sauraient entrer dans un simple résumé.

2°. Les déserts de la Perse que j'ai vus ne sont pas d'un terrain que les vents puissent chasser dans certaines directions; le sol est composé de débris schisteux d'une espèce d'argile recouverte de nitre, sur lequel croissent de la soude et des chardons qui servent à la nourriture des chameaux. Lorsque l'on y conduit de l'eau, et qu'on le travaille, il devient productif. Cependant, il est à remarquer que ces déserts s'arrêtent au pied des montagnes. Les vents dominans, m'a-t-on dit, sont ceux du N.-O., le *Chemal* des Arabes.

3°. L'opinion des habitans de la côte de la mer Caspienne est que cette mer reprend son niveau tous les trente ans. Dans ce moment elle décroît. Bakou qui était situé sur ses bords, en est éloigné aujourd'hui de plus de trente pas. J'ai huit observations barométriques, faites sur son rivage. J'ai remarqué sur les montagnes de Derhend à Bakou une trace horizontale qui continue, quelle que soit la nature de roche. La mer aurait-elle eu là son niveau? Dans ce cas un nivellement barométrique fait par le major Monteith, prouverait que le bassin du Kour aurait dû être inondé, ce qui se

(1) C'est le Tzhan-les-Sou, (N. de R.)

rapporterait assez avec les cartes anciennes où l'Ibérie et l'Albanie qui n'ont de villes marquées que sur les montagnes. Je n'ai pas vu de coquilles dans la mer Caspienne, bien que Bakou soit sur un terrain coquiller, recouvert d'un calcaire secondaire formant les montagnes qui dominent la ville, et que la presqu'île où se trouvent les feux souterrains renferme un calcaire coquiller, absolument semblable à celui qui dans le midi de la France, se trouve près de la formation de houille. On y fait une pêche considérable de phoques, d'esturgeons et de harengs que l'on nomme chahmahi;

4° Je ne connais de courant d'eau un peu considérable que le Passi-Tigris qui se jette dans le golfe Persique. Quant à des rivières souterraines, on rencontre bien quelques sources entre des couches de roche, mais rien qui puisse autoriser cette supposition que la mer Caspienne irait se jeter sous terre dans le golfe Persique. Les chaleurs étant très-fortes en Perse pendant l'été, sans que la rosée y tombe le soir, comme en Egypte; l'évaporation oblige les habitants de conduire l'eau par des canaux souterrains; les rivières d'ailleurs, excepté l'Araxe, ne sont guère que des torrens, qui, saignés partout où l'on a pu le faire, ne peuvent suivre leur cours jusqu'à de grandes distances.

5° Je connais en Perse des mines de cuivre dans le Karadagh; une mine d'or à Chiraz; du sel gemme près d'Erivan, de Koum, de Bouchir; les mines de sel sont les seules exploitées. Près de Soliman, dans l'Azerbaïdjan, on a trouvé il y a quelque temps une mine d'émeraudes. En Turquie, j'ai vu les mines de Gumuch-Khané, et je sais où sont les autres: je ne connais de mines de fer que chez les Ascétiens, dans le Caucase.

6° J'ai rapporté du coton et des graines du nord de la Perse. Je crois qu'il pourrait réussir dans les contrées méridionales de la France. Voici sa culture. Au mois de mars on inonde un terrain labouré en automne; en avril on sème et on arrose; quand la plante est sortie, on arrose de nouveau; on récolte en novembre. Terrain léger, maigre et rocailleux; la graine se met à deux pouces de profondeur. — Le sucre du Mazanderan vient de la canne des

Indes. Je n'ai pu en avoir. En Perse on ne sait pas le purifier ; il est rouge et onctueux ; il sert dans la médecine : pour l'usage ordinaire on emploie des petits pains faits avec du sucre terré de l'Inde, que l'on raffine assez mal.

7° Les chèvres de Kerman ont été, dit-on, introduites par Chah-Abbas I^{er}, qui les fit venir de Cachemire. Elles ne peuvent que difficilement être transportées hors de leur pays. M. Bruce, résident anglais à Bouchir, voulut en envoyer six en Angleterre ; mais elles périrent (1). Une personne qui en a vu m'a assuré qu'elles étaient identiques avec celles d'Angora. J'ai vu moi-même ces dernières : une nuée de sauterelles qui avait inondé cette province avait obligé de les mener près de Marsivan, et les fabricans se plaignaient déjà de la différence qu'avait apportée dans leur toison le changement de pâturages. Cet animal est semblable à la chèvre commune, mais plus petit ; ses yeux sont rouges ; sa toison, plus abondante, a un reflet argentin très-remarquable. — Avant d'arriver à Smyrne, je ne savais pas ce que c'était que du chevron de Perse ; j'appris là que c'était le poil de devant des chèvres de la Caramanie et du Curdistan.

9° La Mummîé se trouve à trois milles de Babakhan : la montagne où elle se forme se nomme Tengui-Turcab. On la laisse amasser pendant six mois ; puis on l'enlève des parois de la caverne où elle suinte, en la faisant un peu chauffer. On la mêle ensuite avec de l'huile ou de la graisse de mouton, pour lui donner la consistance que l'on désire ; après, on l'enferme dans de petites boîtes de fer-blanc. La récolte appartient au roi, qui en donne le tiers pour payer les gardes de la caverne. D'après la description, on doit supposer que la montagne est calcaire : à peu de distance on trouve du gypse.

(1) M. Jouannin, l'un de nos confrères, qui a séjourné plusieurs années en Perse, pense que ce n'est pas dans la province de Cachemire qu'existent les chèvres dont le précieux duvet s'emploie à la confection des châles ; mais que c'est du Thibet que l'on retire tout le *teshik* qui sert à alimenter les manufactures cachemiriennes. (N. du R.)

10° Je n'ai pu me procurer que peu de renseignements sur les Guèbres. Je sais qu'ils adorent le feu, qu'ils font deux prières par jour en se tournant vers le soleil ; que leurs prêtres ont des costumes particuliers pour les cérémonies religieuses ; qu'ils donnent à Zoroastre le nom de prophète ; qu'ils ont des livres d'une écriture particulière. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en procurer, ce m'a été impossible ; je ne dois même qu'au hasard ce peu d'informations. Ils habitent Yezd, ville ruinée en partie, mais fameuse par ses étoffes de soie et de coton (1). Le nombre est à peu près de six mille ; ils ont des coréligionnaires à Hérat, à Caboul, au Candahar et dans l'Inde. La plupart sont agriculteurs. Leur amour du travail les fait payer plus que les autres jardiniers. Les mahométans et même les chrétiens de la Perse les accusent de se marier entre frère et sœur ; ils ont une physionomie particulière qui les fait reconnaître aussi bien que l'on reconnaît les Arméniens et les Juifs.

11° Il est presque impossible de répondre à cette question. Seulement la population paraît s'accroître en Perse. La plupart des hommes n'ont qu'un femme.

12°, 13° rentrent dans la première.

14° J'ai répondu dans le temps en détail à M. Jaubert, sur les manuscrits persans et arabes. Voici la note des manuscrits arméniens que l'on dit exister dans quelques couvens. Mais je crois que l'on n'en trouverait guère que dans celui d'Echmiatzin. J'ai pris des informations sur ceux de Van et de la Géorgie ; on m'a assuré qu'il n'y avait rien ; c'est ce que je puis assurer pour ceux d'Ispahan et de Sivas que j'ai visités. Ces manuscrits seraient, dit-on : Koré Narsé, 500 ans après J.-C. ; Mari Abbas, du monde 3857 ; Jeliké, années de J.-C. 500 ; Kazar 500 ; Qanès catholicoz 900, Aketan-Kiagos (en grec) ; Zenop 400 avant J.-C. ; Mizrop Eretz

(1) Suivant M. Jouannin, on trouve aussi des guèbres dans le Kerman. Ces faibles débris de l'ancien peuple de Zoroastre ont déjà été l'objet de recherches et d'observations savantes ; et les travaux d'Anquetil, Du Perron de Hyda, etc., ont jeté quelques lumières sur la nature et l'importance de cet objet. (N. du R.)

1000 avant J.-C.; Aristoeus Lazvertetzi 1100; Arakel Vertabet 1800; Kachadour (très-rare); Pouzend 400; Narchez Chen-erali (poète) 1200; Vartab 1200; Koriozi 500; Thomas 500; Oanès episcopus 800; Stephanos taronatzi 1000; Matheos Oactzi 1200; Grigor Eretz 1200, Samuel Eretz 1200; Guirakos Gansaketzi 1200; Nahakia 1300; Vahara (poète) 1300, Thomas Vartabet Mezopetzi 1500; Greor magistros (poète) 900; Ouctanes episcopus; Erakel; Kosrow; Evaud; Sempate; Thomas; Çhapon Paçatroni; Mosès Kakanetzi; Aman Vertabet; Moukitou Anetzi; Sartavak Vertabet; Zakaria Vertabet; Khorene; Vertabet; Apoussal.

2° J'ai cherché des renseignemens sur les cavernes du Pachalik d'Erzeroum; il y a en effet une construction à quelque distance de Mouch; c'est un rocher détaché de la montagne qui a été précipité sur l'Araxe. On a creusé ce bloc, et l'on y entre par un escalier de trente marches environ; l'intérieur est divisé en compartimens, au fond est une espèce d'église, au milieu un puits qui va à l'Araxe. Une corniche l'entoure sur les quatre côtés. Il est dans un grand état de dégradation; une grande quantité de cavernes qui existe plus loin, le fait supposer de la nature calcaire des montagnes; mais dans des pays souvent révoltés, où ces cavernes servent d'asyle à la population, les habitans se font un devoir de ne pas les découvrir et de donner de fausses indications.

Les questions 4, 5 et 6 rentrent dans la question n° 1.

8° La manière de voyager ne peut être commode et économique tout à la fois. Voici comme j'entendrais un voyage utile, fait dans ce pays pour l'avancement de la géographie. Un homme partant seul ou mal escorté ne fera pas deux lieues sans être dévalisé; il faut donc qu'il se joigne à d'autres voyageurs, qu'il suive une caravane, mais alors il ne pourra s'écarter de la route; il sera forcé de partir quand il voudrait rester, de rester quand il voudrait partir. D'ailleurs, il faut qu'il se règle sur les lieux de haltes; ailleurs, il ne trouvera ni habitations, ni provisions. Il ne s'agit donc que de savoir combien d'hommes il doit avoir avec lui pour être tout-

à-fait indépendant. Je pose en principe que six hommes bien armés, portant peu de bagages, munis de bons firmans, peuvent traverser l'Asie dans tous les sens sans aucun danger. Mais il faudra porter des provisions, et camper quand il n'y aura pas de gîte. L'attirail comportera au moins deux mulets, et un homme pour les conduire. De plus, on aura quelques présens à faire aux chefs des pays que l'on parcourra ; on devra éviter les motifs de discussion et de dispute, et quelque argent les termine toutes. C'est ainsi qu'ont été faits les voyages des Anglais qui ont si bien décrit la Perse ; les nôtres, entrepris avec plus d'économie, ne peuvent avoir les mêmes résultats ; j'estime ces frais à 12,000 francs environ par année. Je ne crois pas que l'on puisse faire des excursions constamment utiles d'une autre manière. On sera toujours obligé de suivre les chemins connus, les routes ordinaires de commerce. Je ne pouvais pas cependant me régler d'après ce système ; mais je l'ai suivi en partie, en achetant des chevaux pour moi et deux hommes armés. J'avais donc la possibilité, tout en suivant la route générale, de m'arrêter et de pousser des reconnaissances à droite et à gauche des chemins, ce qui eût été impossible sans cette précaution. Les frais que j'ai faits ont été, terme moyen, de 5,000 francs par année. Si je n'en compte que 12 pour la méthode que j'indique, c'est parce qu'il y a de l'économie à nourrir soi-même ses chevaux *et ses gens, au lieu de les laisser à la charge des chefs de caravane.*

11° Il existe, en effet, près de Téhéran, des puits profondément creusés, servant à suivre des courans d'eau ; mais ces courans d'eau ne sont autre chose que des canaux souterrains, fabriqués ainsi pour empêcher l'évaporation et ne pas diminuer la quantité d'eau, si précieuse et si rare dans ces contrées. Ces puits existent dans toutes les grandes plaines un peu habitées, près de tous les villages ; il est probable que cet usage remonte à une haute antiquité.

12° Les informations que l'on a en Perse sont assez volontiers données par les habitans, qui spéculent sur la curiosité des Européens : ainsi je crois avoir vu toutes les ruines qui sont près d'Hamadan ; le tombeau d'Esther et de Mardochée ; Ali-Abou-Ben-

Senna (Avicenne) ; le lion d'Eole ; enfin les inscriptions cunéiformes , qui se trouvent en effet au midi de la ville , près d'un ruisseau qui descend de la montagne. Un des fils d'Abbas-Mirza fit faire , sur ma prière , une chasse le long de la montagne , et on ne trouva aucune autre trace d'antiquité. Cependant , je n'ai rien vu qui ressemblât à un ancien aqueduc , si ce n'est sur un des côtés de la montagne une coupe transversale perpendiculaire aux couches schisteuses dont elle est formée ; mais en examinant la roche , je reconnus que c'était une délitation de cette espèce de schiste qui passe au gneiss , et ensuite au granit. Je remarquai , en outre , que le courant était trop bien tracé et trop encaissé pour que jamais il eût été nécessaire de faire un aqueduc à une si grande élévation ; je suivis le ruisseau jusqu'à la ville , et je ne vis rien de plus. D'un autre côté , je ne saurais concilier l'existence d'Ecbatane avec la fraîcheur des monumens qui subsistent encore à Hamadan , opposée à l'absence de toute autre ruine ; et cependant les matériaux que l'on avait employés provenaient sans doute des montagnes voisines ; ce devait être du grunstein , dont on se sert encore aujourd'hui pour couvrir les sépulcres ; ce devait être du marbre de Kengawer , le même qui avait servi au temple de Diane , au tombeau d'Avicenne , matériaux qui résistent au temps. Les mœurs des Persans sont une image trop fidèle de celles de l'antiquité , pour ne pas faire supposer que les souverains de la Babylonie , obligés , pendant les chaleurs de l'été , de se réfugier dans les montagnes , se plaçaient cependant de manière à pouvoir défendre leurs Etats s'ils étaient envahis. Pourquoi donc auraient-ils établi leur séjour derrière un passage aussi difficile que celui de l'Elvend ? Les ruines de Korumabad (1) , des murs nombreux , des restes d'aqueducs , des bastions , me feraient bien plutôt supposer que là était l'ancienne Ectabane , et les marches d'Arrien viendraient à l'appui de ma supposition.

(1) Ne serait-ce pas Khourrem Abad خرم آباد (N. du R.)

Je ne terminerai pas, Messieurs, sans vous communiquer un itinéraire que j'ai fait sur la route de la Sibérie jusqu'à Téhéran. De malheureux Imiretiens que le gouvernement russe avait envoyés en Sibérie, pour avoir voulu s'opposer à l'enlèvement du roi d'Imirete, que l'on transporta à Pétersbourg, sont parvenus à s'échapper de la forteresse de Sinomoplatki. Ils ont d'abord traversé en quatre mois le pays des Kirguis, et de là sont entrés dans le territoire des peuples tartares appelés Tachkins. Ce peuple vit dans des maisons, il a une ville nommée Koussu, et un chef qui prend le titre de koukan. Ils ont mis trois jours de marche dans ce trajet. De là ils sont allés, en cinq jours, à Kodjend, ville, d'après leur rapport, de 25,000 habitans, sous la domination des Usheks; en 2 jours, à Oratopa, ville considérable, habitée par des Tartares soumis et indépendans des Usheks et des Tachkins; en 4 jours, à Zizak, ville dépendante du beig d'Oratopa; en 6 jours, à une autre ville dont ils n'ont pas pu dire le nom; de là à Samarcand, petite ville de Boukharie, où commande le fils du Khan en 6 jours; en 3 jours, à *Nourad*, ville gouvernée par un beig; à 4 jours encore, une ville dont les voyageurs ne savaient pas le nom, et où ils ne sont pas entrés; 4 jours, jusqu'à Bokhara, résidence du souverain de la Boukharie: cette ville est plus considérable que Téhéran; 12 jours jusqu'à Autkoï, petite ville fortifiée, gouvernée par un khan indépendant; 3 jours à Mééman, gouverneur indépendant; 2 jours, jusqu'à Bala-Mourghab, souverain indépendant; 6 jours, jusqu'à Hérat, où est un Chah-Zadeh, fils de Mahmoud-Chah, roi de Caboul. De là arrivée à Téhéran, par la route ordinaire. L'homme dont j'eus ces renseignements se nomme Tcheroff; c'est un prêtre parlant le turc. Il avait trois autres compagnons de route et d'infortune. Leur voyage avait duré plus d'une année. Souvent ils étaient obligés d'éviter les villes et les chemins battus. Je les recommandai au chargé d'affaires de Russie, M. Mazarowitch, qui obtint la grâce de deux d'entre eux. Les deux autres allèrent rejoindre le descendant des Valy de Géorgie, Alexander Mirza, qui habitait Selmas.

EXPÉDITION DE LA PÉROUSE.

Maintenant que la fin malheureuse de l'expédition commandée par le comte de la Pérouse, est trop bien confirmée, nous croyons devoir réunir dans un seul cadre, comme monument historique, tout ce qui se rattache au voyage de découvertes de notre infortuné compatriote; nous exposerons d'abord les différentes circonstances de sa navigation, depuis son départ de Brest jusqu'à son apparition à Botany-Bay, lieu d'où l'on reçut les dernières nouvelles de *la Boussole* et de *l'Astrolabe*. Ce sera retracer une série de malheurs inouïs, qu'aucune autre expédition maritime n'a jamais éprouvés. A cette narration que nous empruntons à l'intéressant abrégé historique et chronologique des principaux voyages de découvertes par mer, que vient de faire paraître notre estimable collègue M. Bajot, nous ferons suivre un extrait traduit de l'*Oriental Herald*, du voyage du capitaine Dillon, envoyé à la recherche de la Pérouse, par la compagnie anglaise des Indes, qui s'est procuré des témoignages irrécusables du naufrage de l'illustre navigateur, et du lieu où s'est passé ce fatal événement. Nous présenterons ainsi le commencement, les diverses phases, et enfin le dénouement funeste de ce long drame.

Louis XVI, le restaurateur de la marine française, se plaisait à cultiver l'étude de la géographie, et prenait l'intérêt le plus vif aux progrès de cette science. Le capitaine Cook venait d'achever ses voyages; les travaux immortels de ce célèbre navigateur frappèrent d'admiration le Roi de France: mais cet auguste prince ne voulut pas que l'Angleterre seule eût l'honneur de perfectionner la géographie de notre globe; et à l'issue d'une guerre où la marine royale de France venait d'apprendre à une nation rivale que les Tourville et les Duguay-Trouin avaient de dignes successeurs, Louis XVI voulut prouver qu'en paix comme en guerre, la France savait cueillir les palmes de la gloire et s'illustrer par les plus nobles entreprises.

Il conçut donc lui-même le projet d'une expédition scientifique, dont le but était d'achever la reconnaissance entière des parties du

monde encore inconnues, ou que Cook n'avait pu explorer qu'imparfaitement. Ce plan était très-vaste ; pour en tracer les détails, le Roi daigna s'adjoindre le savant Fleurieu et s'éclairer de ses conseils. Les instructions données à M. de la Pérouse sont donc l'ouvrage de Sa Majesté et de l'illustre navigateur que la marine française s'honore d'avoir compté parmi ses officiers. Ces instructions sont regardées comme un chef-d'œuvre ; cependant, osons le répéter, puisque la Pérouse l'a dit lui-même, le plan de son voyage était trop étendu relativement au temps qui lui avait été limité pour le mettre à exécution. Il ne put souvent qu'esquisser ce qu'il aurait voulu approfondir, et fut parfois contraint de parcourir trop rapidement des parages dont la reconnaissance eût exigé qu'il s'y arrêtât un certain temps.

Deux flûtes du port de 500 tonneaux furent équipées à Brest pour ce nouveau voyage autour du monde. On les arma en frégates, et l'on substitua à leurs anciens noms ceux de *la Boussole* et *l'Astrolabe*. Le comte de la Pérouse, capitaine de vaisseau, déjà renommé par les connaissances et les talens dont il avait fait preuve dans la guerre d'Amérique, fut choisi par le Roi pour commander en chef l'expédition. Le vicomte de Langle, aussi capitaine de vaisseau, l'un des plus savans officiers de son corps, commanda sous ses ordres le second bâtiment ; les états-majors furent composés d'officiers distingués par leur mérite, choisis par M. de la Pérouse lui-même.

Depuis que les puissances de l'Europe, jalouses de contribuer à l'accroissement des connaissances humaines, envoient des bâtimens chargés d'explorer les contrées lointaines, il n'avait jamais été pris tant de soins, de précautions plus grandes, plus propres à assurer le succès d'un long voyage, qu'il n'en fut pris pour l'expédition de la Pérouse (1). La prévoyance la plus minutieuse ; la

(1). L'Angleterre elle-même voulut y contribuer ; et elle prêta généreusement à la France une partie des instrumens nautiques qui avaient servi au capitaine Cook, pour être confiés à M. de la Pérouse.

sollicitude la plus assidue, présidèrent à l'armement de ses deux navires. Aucune expédition du même genre n'avait été jusque là entreprise avec autant de motifs de sécurité. Par quelle inconcevable fatalité fut-elle la plus malheureuse de toutes !

La Boussole, que monta M. de la Pérouse, et *l'Astrolabe*, commandée par M. de Langle, furent prêtes à partir vers le milieu de l'été de 1785. Ces deux bâtimens appareillèrent de la rade de Brest le 1^{er} août de cette année ; le 13, ils mouillèrent à Madère, et le 19 à Ténériffe. M. de la Pérouse s'assura que les déterminations géographiques de ces îles, ainsi que des Salvages, faites par MM. de Borda, Verdun et Fleurieu, ne laissaient rien à désirer. Quoique pressé par le temps, il se rendit aux vœux des savans de l'expédition, qui désiraient monter au pic ; ils en mesurèrent la hauteur, et y firent plusieurs observations importantes ; malheureusement les papiers qui les contenaient ne sont pas parvenus.

Les deux navires reprirent la mer le 30 août, coupèrent l'équateur le 29 septembre, et, le 16 octobre, furent en vue des îles de Martin-Vaz. Deux jours après, ils atteignirent l'île de la Trinité, où l'on espérait pouvoir faire de l'eau ; mais la chose s'étant trouvée impossible, M. de la Pérouse se hâta de se rendre à l'île de Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil. Dans cette traversée, il chercha vainement l'île de l'Ascension, indiquée par d'Après à cent lieues dans l'O. de la Trinité, et il s'assura que cette île n'était autre chose que la Trinité elle-même, mal placée, sur l'autorité d'anciennes cartes.

Il mouilla à Sainte-Catherine le 6 novembre, s'y procura aisément les rafraîchissemens dont il avait besoin, et en partit le 19 du même mois pour aller doubler le cap Horn. Il chercha sur le 44^e parallèle l'île Grande-de-la-Roche, et s'assura qu'elle n'existait pas, ou que du moins il y avait de grandes erreurs dans la position qui lui avait été assignée. Le 21 janvier 1786, on eut connaissance de la côte des Patagons ; on entra dans le détroit de le Maire, et l'on doubla sans accident le cap Horn. Enfin,

le 22 février , l'expédition arriva à la Conception sur la côte du Chili.

Le journal de la Pérouse contient plusieurs observations intéressantes sur l'état où se trouvait alors cette colonie espagnole , et sur l'histoire naturelle de cette contrée , encore aujourd'hui peu connue , et qui ne l'était à cette époque que par le peu qu'en avait rapporté Frézier.

La Pérouse reprit la mer le 17 mars , se dirigeant sur l'île de Pâques , dont il eut connaissance le 8 avril : il y mouilla le lendemain dans la baie de Cook. Toutes les observations qu'y avait faites le célèbre navigateur dont elle porte le nom , furent trouvées d'une exactitude parfaite par le commandant français ; la partie de l'histoire naturelle seulement laissait beaucoup à désirer. Le séjour beaucoup trop court que l'expédition fit dans cette île ne permit pas à nos observateurs de s'en occuper comme ils l'eussent désiré : on leur doit du moins une description et des figures exactes de ces singuliers monumens , de ces statues colossales dont Cook avait déjà fait mention , dont l'origine inconnue aux insulaires actuels semble avoir appartenu à une peuplade qui n'existe plus aujourd'hui.

La Boussole et *l'Astrolabe* quittèrent l'île de Pâques le lendemain même de leur arrivée , et firent route directement pour les îles Sandwich. Leur traversée jusque là ne présente rien de particulier. Le 28 mai , elles furent en vue d'Owyhee , et mouillèrent le lendemain dans une baie de l'île Mowee : elles s'y procurèrent une assez grande quantité de provisions fraîches , quoique leur séjour dans cette baie n'eût été que d'une seule journée.

Un des points sur lesquels insistaient le plus les instructions données à M. de la Pérouse , était la reconnaissance des parties de la côte N.-O. de l'Amérique d'où Cook avait toujours été repoussé par de gros temps , et où l'on supposait encore qu'il existait quelque entrée communiquant avec la baie d'Hudson. Il se hâta donc de se rendre sur cette côte : mais le vaste plan de sa campagne

lui donnait trop peu de temps à consacrer à une semblable investigation ; il aurait fallu qu'il pût faire en quelques semaines ce qui a coûté trois années de travaux assidus au capitaine Vancouver.

Le 23 juin, il eut connaissance de la côte d'Amérique et du mont Saint-Élie : c'est de ce point qu'il devait commencer son exploration, en revenant vers le S. Il découvrit d'abord une baie qu'il nomma *baie de Monti*, du nom d'un des officiers de l'expédition ; il connut ensuite la rivière de Behring, et entra enfin dans une baie vaste et profonde, inconnue jusqu'alors, et à laquelle il donna le nom de *baie du Port des Français*.

C'est là qu'un affreux événement devait commencer la chaîne des infortunes de cette malheureuse expédition. Jusque là tout l'avait favorisée ; les bâtimens n'avaient éprouvé aucun accident ; la santé des équipages était parfaite. Un si heureux début avait, s'il se peut, redoublé le zèle et l'ardeur dont chaque personne des deux navires était animée pour le succès d'un si intéressant voyage. Mais là la fortune les abandonna, ou plutôt le destin s'attacha dès-lors à les poursuivre jusqu'à ce qu'il eût enfin consommé leur perte totale.

La Boussole et *l'Astrolabe* étaient mouillées depuis dix jours dans le Port des Français ; le plan en avait été levé, et il ne restait plus que les sondes à rapporter. Le 13 juillet, la biscaïenne, le petit canot de *la Boussole*, et la biscaïenne de *l'Astrolabe*, montés par des officiers des deux bâtimens, furent expédiés pour effectuer ce travail. Ces trois embarcations étaient sous les ordres de M. d'Escures, lieutenant de vaisseau, auquel M. de la Pérouse avait fortement recommandé de ne pas s'approcher trop près de la passe de l'entrée avant l'heure de la mer étale, parce que, pendant l'action de la marée, il y régnait une barrière fort dangereuse, occasionnée par la violence du courant qui portait sur des brisans. M. d'Escures, n'ayant pu bien juger jusqu'à quelle distance de la passe ce courant se faisait sentir, se trouva dans ses eaux lorsqu'il croyait encore n'en avoir rien à redouter. Vainement l'é-

quipage de la biscaïenne fit force de rames pour rétrograder ; la chose fut impossible , et l'embarcation , entraînée dans la barre , fut renversée par la force des lames qui s'y déployaient avec fureur : tous ceux qui la montaient furent engloutis. La biscaïenne de l'*Astrolabe* se trouvait encore à une assez grande distance de la passe pour n'avoir rien à craindre ; mais les deux fils de M. de la Borde , qui la montaient , à l'aspect du péril de leurs camarades , n'hésitèrent pas à voler à leur secours , et à s'engager dans les brisans malgré l'imminence du danger ; ils ne purent que partager leur sort. Le petit canot de la *Boussole* , commandé par M. Boutin , entraîné pareillement sur la barre , fut le seul qui ne périt pas. Sa meilleure construction , sa légèreté , qui lui permit , quoique rempli d'eau , de continuer à gouverner , surtout la présence d'esprit et le sang-froid de M. Boutin , lui firent éviter le naufrage. Il fut entraîné hors de la passe , et , rentrant à l'étape marée , alla annoncer à son chef le cruel événement dont il avait été témoin , et sur le point d'être la victime.

Des vingt-une personnes qui montaient les deux biscaïennes , pas une ne fut sauvée ; on ne trouva pas même leurs restes : dans ce nombre étaient six officiers. Sur une petite île de l'intérieur de la baie , un cénotaphe avec une inscription fut érigé à la mémoire de ces infortunés. Il est pénible d'être obligé de dire que , malgré les droits incontestables de première découverte , malgré ceux du malheur , plus sacrés encore , les navigateurs et les géographes anglais n'ont conservé , ni à cette île , ni même au Port des Français , les noms que M. de la Pérouse leur avait imposés.

Le 30 juillet , l'expédition quitta ces funestes bords pour continuer l'exploration des côtes de l'Amérique ; mais M. de la Pérouse ne put la faire que très-superficiellement , n'ayant que peu de temps à consacrer à un travail qui en exigeait beaucoup. La mauvaise marche , les mauvaises qualités de ses bâtimens , dont il ne cesse de

se plaindre (1), lui en faisaient perdre encore. Il n'ajouta donc que peu de chose aux connaissances que Cook avait données sur ces parages. Il y éprouva d'ailleurs une partie des inconvénients qui avaient empêché le commandant anglais de perfectionner cette partie de ses travaux : des brumes continuelles lui dérobaient la vue des terres ; et des courans , portant constamment au large , l'en écartaient sans cesse. Ce furent ces courans qui firent soupçonner à la Pérouse une vérité constatée depuis par Dixon et Vancouver : c'est que ce que Cook et lui avaient généralement regardé comme la côte du continent même , n'était qu'une chaîne d'îles qui la prolongeait , et qui , coupée par des canaux entre lesquels les eaux s'échappaient avec violence vers l'O. , occasionnait la direction constante des courans vers ce point. Ainsi donc l'expédition française , après avoir seulement fixé les positions de quelques lieux isolés , atteignit les bords de la Californie , et y relâcha dans le port de Monterey , le 14 septembre.

M. de la Pérouse reprit la mer le 24 du même mois , et fit route au S.-O. Il chercha d'abord , mais vainement , à retrouver l'île de Nuestra Señora de la Gorta. Il est très-probable que cette île , de même que celles de la Mesa et des Jardins , que les géographes ont tous placées sur leurs mappemondes d'après une vieille carte espagnole prise par Anson à bord du galion qu'il avait capturé ; il est très-probable , dis-je , que ces îles ne sont autre chose que les îles Sandwich elles-mêmes , dont les positions ont été faussement déterminées par d'anciens navigateurs.

Le 14 novembre , étant par 24° de latitude et 168° de longitude , la Pérouse découvrit un îlot ou plutôt un gros rocher de cinq cents

(1) *La Boussole* et *l'Astrolabe*, malgré le titre de frégates qu'on leur avait donné , n'étaient , comme nous l'avons dit , que de grosses flûtes de 500 tonneaux. Au lieu de les doubler en cuivre , on les avait doublées en bois et mailletées ; ce qui ajoutait encore à leur pesanteur , à l'inégalité de la surface de leurs carènes , altérait leur marche , par conséquent les empêchait de bien gouverner et les faisait dériver considérablement.

toises d'étendue, qu'il appela *île Necker*. Trente-six heures après , *la Boussole* et *l'Astrolabe* faillirent se perdre au milieu de la nuit sur un écueil presque à fleur d'eau : on l'aperçut à la faveur d'un très-beau clair de lune ; le temps était si calme , que la mer n'y brisait presque pas ; et les deux navires s'en trouvaient à peine à deux encablures , lorsque , à l'aspect inopiné de ce danger , on changea promptement de route : pour peu que le temps eût été obscur , c'en était fait de l'expédition.

Dès qu'il fit jour , M. de la Pérouse revira de bord , et alla reconnaître en détail l'écueil qui avait failli lui être si funeste : il trouva qu'il avait quatre lieues d'étendue ; sa position fut exactement fixée , et il fut nommé *basse des Frégates françaises*.

Les deux navires se dirigèrent de ce point vers les îles Mariannes , dont on eut connaissance le 14 décembre. Le commandant eût bien désiré faire un examen détaillé de cet archipel , dont toutes les îles sont plus ou moins mal placées sur les cartes ; mais pressé par le temps , afin de se trouver dans les mers de Chine à l'époque de la mousson favorable , il fut obligé de renoncer à ce dessein , après avoir fixé seulement la position de l'île de l'Assomption , où il mouilla pendant quelques heures. Il passa outre , et , le 28 du même mois , aperçut les îles Bashées. Le 3 janvier suivant (1787) il entra dans la rade de Macao. Ses équipages , fatigués d'une traversée si longue et pendant laquelle les relâches avaient été de trop peu de durée , avaient grand besoin de se reposer dans un lieu abondant en rafraîchissements. Ils eurent le plaisir de trouver , à Macao , des compatriotes , des amis , à bord de la flûte française *le Maréchal de Castries* , que commandait M. de Richery , enseigne de vaisseau (1). La Pérouse en reçut trois gardes de la marine et quelques matelots , pour remplacer ceux qu'il avait eu le malheur de perdre d'une manière si désastreuse. Toutefois , il ne put trouver dans ce

(1) Devenu depuis contre-amiral , il s'est distingué pendant la dernière guerre.

port les moyens de faire à ses bâtimens les réparations dont ils avaient besoin , ni de reconstruire deux canots pour remplacer ceux qui avaient naufragé au Port des Français. Il quitta donc ce lieu au bout d'un mois de séjour , et se rendit à Manille , où il devait trouver des ressources de tous les genres. Il découvrit l'île de Luçon le 15 février , et mouilla à Cavite le 28.

Accueilli de la manière la plus favorable par le gouverneur espagnol , tout ce que renfermait l'arsenal de Cavite fut mis à sa disposition pour les besoins de ses bâtimens ; ils y furent parfaitement radoubés , et un séjour de quarante jours permit aux équipages de jouir d'un repos indispensable pour se préparer à de nouvelles fatigues.

Les instructions de la Pérouse lui prescrivaient d'apporter une attention particulière à d'importantes reconnaissances dans les mers orientales , et à explorer avec soin la partie N.-E. des côtes de Tartarie et îles adjacentes , à peine connues jusqu'alors et seulement d'après les indications vagues des Russes et des Hollandais.

En partant de la baie de Manille , le 10 avril 1787 , M. de la Pérouse se dirigea vers le N. , entra dans le canal qui sépare les côtes de la Chine de l'île de Formose , et y découvrit un banc inconnu , lequel , avec les îles Pong-hou , amas confus de rochers , rend très-dangereuse la navigation de ce canal. Contrariées par les vents et le gros temps , *la Boussole* et *l'Astrolabe* ne purent le traverser en entier ; elles en ressortirent pour passer au large de l'île. Elles reconnurent celles de Botol , de Kumi et d'Hoapinsu , dont les positions furent rectifiées ; jusqu'alors elles n'étaient marquées sur les cartes que d'après celle du jésuite Gaubil , qui n'avait pu lui-même les y placer que d'une manière approximative. Continuant ensuite de s'avancer au N. , on alla chercher l'île Quelpaërt , qui avoisine la côte de Corée , île qui n'était encore connue que par le naufrage qu'y fit , en 1635 , le navire hollandais *le Sparrow-Hawk*. Les frégates françaises la retrouvèrent et y abordèrent le 21 mai. La latitude et la longitude en furent déterminées , et l'ingénieur

géographe Bernizet en dressa une carte exacte , assujettie aux observations de M. Dagelet , astronome de l'expédition.

M. de la Pérouse , traversant le détroit qui sépare la Corée des îles du Japon , entra dans la mer de Tartarie , et découvrit , le 27 mai , une île qu'il appela *île Dagelet* , du nom de cet astronome , qui l'aperçut le premier. Quoique petite , elle était habitée , mais n'offrait pas de mouillage. Il alla ensuite reconnaître le cap Noto , sur l'île de Nippon ; et de ce point il alla attaquer la côte orientale de Tartarie , jusqu'alors plongée dans les plus épaisses ténèbres. Il y attérit par 42° de latitude , et en commença la géographie en remontant vers le N. Ses travaux dans ces parages sont les plus importants de la campagne : il y mouilla dans les baies de Ternay , de Suffren , de Langle et d'Estaing , découvertes par lui. Il communiqua avec les naturels , peuples inconnus jusqu'alors. Il parcourut ensuite le canal qui sépare la Tartarie orientale de la grande île de Ségalien , canal que personne n'avait exploré avant lui , mais qui , vers son extrémité N. , se trouva obstrué par des bancs de vase sur lesquels il y avait si peu d'eau que les canots mêmes n'auraient pu passer par dessus. M. de la Pérouse revint donc sur ses pas , faisant la reconnaissance la plus exacte des côtes de l'île de Ségalien et de celles du continent asiatique qui sont à l'opposite. Le 28 juillet , il mouilla dans une baie du continent qu'il nomma *baie de Castries* ; il y séjourna jusqu'au 2 août. Les détails que cette partie de son voyage ont procurés sur la géographie , les mœurs des habitans et l'état physique de ces contrées , sont absolument neufs.

N'ayant pu débouquer par le N. du canal qui sépare la grande terre de l'île de Ségalien , la Pérouse craignit d'être obligé de rétrograder fort avant dans le S. , pour trouver entre cette île et celles du Japon , un passage qui lui permît de gagner la haute mer. S'il eût été dans cette nécessité , il n'aurait pu , comme le comportait le plan ultérieur de sa navigation , se rendre au Kamtschatka dans ce même été , qui déjà était avancé. Mais il découvrit ,

entre l'île Ségalien et la terre de Jesso , un détroit considérable et d'une navigation sûre. Cette importante découverte le mit à portée de suivre ses opérations : il franchit ce détroit , qui fut nommé à juste titre *détroit de la Pérouse*. Il alla ensuite reconnaître toutes les îles découvertes par les Hollandais , mais fort mal indiquées par eux , sous les noms d'*îles des États* , de *la Compagnie* et des *Quatre-Frères*. Il traversa un nouveau passage entre ces dernières et celle de Marikan , la plus méridionale des Kuriles : on le nomma *canal de la Boussole*. Enfin , le 7 septembre , il entra au Port Saint-Pierre et Saint-Paul , sur la côte du Kamtschatka. Il était attendu dans cet établissement russe ; l'impératrice de Russie avait d'avance donné les ordres nécessaires pour qu'il y reçût un accueil distingué et qu'on s'empressât de subvenir à tous ses besoins. Ce fut là que lui parvinrent les paquets de la cour de France , contenant sa nomination au grade de chef d'escadre , et ce fut aussi de cet endroit qu'il expédia par terre pour Paris M. Lesseps , embarqué sur l'*Astrolabe* , qu'il chargea de présenter au Roi les journaux , cartes , dessins , en un mot tous les résultats des travaux de l'expédition jusqu'au jour de son arrivée au Kamtschatka.

Nous ne devons pas omettre ici un fait remarquable. La Pérouse , pendant son séjour à Saint-Pierre et Saint-Paul , fit restaurer le tombeau du capitaine Clerke , qui y était mort en 1778. Il y fit attacher une inscription gravée sur cuivre , ainsi qu'au tombeau de l'académicien français de l'Île de la Crayère , mort en ce lieu , en 1741 , pendant un voyage scientifique entrepris alors par ordre du czar. Et les mânes de cet infortuné la Pérouse , qui élevait si généreusement des monumens à ses prédécesseurs , n'avaient pas même été honorés d'un cénotaphe , jusqu'à ce qu'enfin , en 1825 , M. de Bougainville , capitaine de vaisseau commandant la frégate *la Thétis* , se trouvant au Port-Jackson (Nouvelle-Galles du Sud) , fit ériger , au nom du Roi , une colonne funèbre à la mémoire de la Pérouse. Elle s'élève dans l'emplacement même où il avait établi son observatoire , lors de sa relâche à Botany-Bay , lieu

d'où sont parvenues les dernières nouvelles qu'on ait reçues de lui (1).

Les frégates françaises reprirent la mer le 29 septembre. L'hiver s'approchant à grands pas, il était temps de quitter ces climats rigoureux pour rentrer dans la zone torride; elles parvinrent à l'équateur sans avoir rencontré aucune terre, et coupèrent ce cercle le 21 novembre. Le 6 du mois suivant elles atteignirent les îles des Navigateurs, et mouillèrent le 9 à celle de Maoua. L'ancre y était très-mauvais; mais le besoin urgent de faire de l'eau ne permettait pas de quitter cette île avant de s'être procuré un article si nécessaire. M. de la Pérouse expédia ses embarcations à terre, et y descendit lui-même avec M. de Langle, qu'un trépas prématuré attendait sur ces bords malheureux.

Cet officier alla seul visiter une autre baie, distante d'une lieue de celle de l'aiguade; elle lui sembla si commode et si sûre, qu'il regretta qu'on ne l'eût pas plus tôt reconnue et choisie pour cette opération. Il proposa au commandant en chef d'y envoyer les embarcations le lendemain, pour y prendre un supplément d'eau qui était nécessaire sans doute; mais la Pérouse, pendant la journée qu'il venait de passer à terre, s'était aperçu que les naturels de l'île étaient très-turbulens et difficiles à contenir; il éprouva de la répugnance à exposer ses canots à une attaque de leur part dans cette nouvelle baie, et d'autant plus qu'il avait remarqué que les frégates ne pourraient s'en approcher assez près pour les couvrir au besoin du feu de leurs batteries. M. de Langle, que la fatalité entraînait, pensa qu'un détachement de soldats et les canots bien armés de leurs pierriers suffiraient pour tenir les sauvages en respect. Il insista, la Pérouse céda; et le lendemain matin, les frégates ayant mis sous voile et se tenant bord sur bord devant la baie, y envoyèrent chacune deux embarcations. M. de Langle voulut diriger lui-

(1) Un autre monument s'élève aussi dans la ville d'Alby où naquit la Pérouse.

même cette expédition ; il descendit à terre avec le naturaliste Lamanon et quelques officiers. Les quatre embarcations contenaient en tout soixante-une personnes bien armées. On fut d'abord surpris , en arrivant , de voir que cette baie , qui la veille avait paru si belle et si commode , parce qu'on l'avait vue à la marée haute , se trouvait alors transformée , par l'effet du jusant , en une anse où il ne restait presque pas d'eau , et où l'on ne pouvait pénétrer que par une passe tortueuse entre des récifs de corail. Cependant le débarquement s'effectua sans obstacles ; les naturels , quoique accourus en grand nombre sur la grève , se montrèrent d'abord si pacifiques et même si affables envers les Français , que ceux-ci se persuadèrent qu'ils n'en avaient rien à craindre. Cependant , tandis qu'on remplissait les futailles , la marée continuait à baisser , et les deux grandes chaloupes se trouvèrent échouées : on tint les deux autres embarcations à flot , en les halant sur leurs grapins un peu plus au large. Le nombre des sauvages s'augmentait à chaque instant ; plusieurs d'entre eux même commençaient à prendre une attitude menaçante. Vers quatre heures du soir M. de Langle ordonna le rembarquement , quoique les chaloupes ne fussent pas encore remises à flot. Dès que les Indiens s'aperçurent que les Français se disposaient à partir , ils les attaquèrent avec fureur ; une grêle de pierres et de sagaies fondit sur ces malheureux. M. de Langle fut tué le premier : les sauvages , le voyant tomber , s'emparèrent de son corps , le mirent en pièces , fondirent sur les deux chaloupes , et les pillèrent en un instant. Ceux qui les montaient , accablés sous le nombre , n'eurent pas le temps de résister ; douze d'entre eux , desquels était M. Lamanon , furent victimes de la férocité de ces barbares : le reste eut le bonheur d'atteindre à la nage les deux canots demeurés à flot , lesquels , après les avoir recueillis , se hâtèrent de fuir à force de rames et de regagner les frégates , où l'on était loin de soupçonner leur désastre.

On peut aisément se figurer la consternation que ce malheur , qui rappelait si vivement celui du Port des Français , répandit parmi

les équipages. Au premier moment d'abattement succéda le désir d'une juste vengeance : les matelots sautèrent sur les canons, et demandèrent à grands cris qu'on usât de représailles, en tirant sur les pirogues qui entouraient encore les frégates en grand nombre, et dont les propriétaires, sans défense, ignoraient ce qui venait de se passer à terre. La Pérouse, pénétré de douleur, fut près de céder à ce mouvement; mais réfléchissant que ces misérables insulaires, qui, depuis le matin, trafiquaient paisiblement autour des deux navires, n'avaient eu aucune part au massacre commis par leurs compatriotes; que par conséquent ce serait punir des innocens pour des coupables, son humanité l'emporta : il contint son équipage, se contenta de faire éloigner sur-le-champ toutes les pirogues, et se hâta lui-même de quitter ces rivages.

Ce fut ainsi que la route de ce navigateur infortuné fut jalonnée en quelque sorte par de lugubres événemens, présages trop certains de la catastrophe qui a causé sa perte entière.

M. de la Pérouse, se dirigeant au S.-O., reconnut les îles des Traîtres et des Cocos, découvertes par Schouten, et revues par le capitaine Wallis, qui, selon l'invariable coutume des Anglais, en a changé les noms primitifs en ceux de *Keppel* et de *Boscawen*. De là le général français alla ranger la partie N. de l'archipel des Amis, et communiqua même avec les naturels de Tongatabou. Il eût bien désiré relâcher dans cette île; mais l'événement qui venait d'avoir lieu à celle de Maouana l'avait rendu défiant envers les naturels; et malgré les couleurs favorables sous lesquelles ses prédécesseurs avaient dépeint ceux des îles des Amis, il n'osa s'y fier. Il considérait avec juste raison que ses équipages étant diminués de beaucoup par les pertes qu'il avait essuyées, s'il lui arrivait quelque nouveau malheur qui lui coûtât encore du monde, il n'aurait plus eu un nombre de marins suffisant pour manœuvrer ses deux navires, et il eût été obligé de brûler l'un pour compléter l'armement de l'autre. D'ailleurs il avait perdu ses grandes chaloupes, et il ne pouvait trouver aux îles des Amis les moyens de reconstruire des

embarcations d'une nécessité tellement indispensable, qu'elle a fini par être reconnue même par ceux que, de notre temps, la manie des innovations avait portés à les faire supprimer à bord des bâtimens du Roi.

Ces considérations déterminèrent M. de la Pérouse à se rendre au plus tôt à Botany-Bay, où il espérait trouver les moyens de réparer une partie de ses pertes. Il y mouilla le 26 janvier 1788, et, à sa grande surprise, y trouva une flotte anglaise. C'était celle qui, sous les ordres du commodore Philipp, était venue jeter les fondemens de ces colonies de la Nouvelle-Galles du Sud, dont l'accroissement rapide et l'état actuel si florissant sont bien dignes de l'admiration et des méditations du philosophe et de l'homme d'état.

C'est de là, c'est de ce lieu qu'on reçut les dernières nouvelles de l'expédition commandée par notre illustre compatriote; un voile funèbre semble nous avoir dérobé depuis la connaissance de sa lugubre destinée. Mille et mille conjectures ont été hasardées sur son sort: plusieurs fois de faux indices, des rapports spécieux, ont ranimé l'espoir de retrouver au moins quelques vestiges de son fatal naufrage; mais ces lueurs passagères d'espérance s'éteignaient presque aussi vite qu'elles avaient brillé.

(*La suite au Numéro prochain.*)

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ 1^{er}. *Procès-verbaux des Séances.*

Séance du 6 février 1829.

S. E. le Ministre de l'Intérieur informe la Société qu'elle vient de décider qu'un traitement de 3,000 francs serait alloué à M. Caillé sur les fonds de son département pendant les années 1829 et 1830.

M. Percheron, admis à la dernière séance, adresse ses remerciemens à la Société, et offre de contribuer à ses travaux.

M. Bruguière écrit que la Section de publication ayant jugé nécessaire de suspendre la gravure des planches qui devaient accompagner son mémoire sur l'orographie de l'Europe, il prie la Société de consentir à lui rendre les dessins des diverses coupes de montagnes.

La Section de publication est invitée à se réunir à la Section de comptabilité pour prendre une décision relativement à la demande de M. Bruguière.

M. le baron de Derfelden de Hinderstein transmet à la Société l'extrait d'une lettre adressée à M. le baron de Capellen par M. le docteur Siebold, chargé par le gouvernement Néerlandais d'une mission scientifique dans l'empire du Japon ; cette lettre contient des renseignemens curieux sur les résultats de cet intéressant voyage.

M. de Derfelden annonce qu'il existe à Paris une carte manuscrite du Japon par Titsingh ; il demande qu'elle en fasse l'acquisition et la publie dans ses Mémoires. Il informe aussi la Société qu'il s'occupe de la publication d'une grande carte des colonies orientales du royaume des Pays-Bas, d'après les matériaux manuscrits qui se trouvent dans les archives du département des Colonies, et d'après ceux qu'a recueillis M. le baron de Capellen.

Le même membre signale deux omissions qui ont eu lieu dans le n° 66 du Bulletin, et qui sont relatives aux divers navigateurs qui se sont le plus approchés des pôles.

Renvoi de ces documens au Comité du Bulletin. (Voy. page 154.)

M. Jomard communique une lettre que lui adresse M. Dinomé, avec une dissertation sur le grand fleuve de l'intérieur de l'Afrique, traduite du 15^e chapitre d'un voyage fait à Coumassie, en 1820, par M. W. Hutton. Ce chapitre lui a paru fournir des rapprochemens utiles sur le cours et l'embouchure du grand fleuve central. M. Dinomé y a joint plusieurs annotations relatives à la question

élevée sur l'identité du Nil et du Niger. Renvoi de la lettre et de la traduction au Comité du Bulletin.

M. Jomard communique des remarques sur l'état actuel des connaissances relativement au cours du Dhiolibâ, et donne des détails sur la seconde expédition de Clapperton et le voyage de Lander, dans l'intérieur de l'Afrique ; enfin, il met sous les yeux de la Société la carte du nouveau voyage. (Voy. Bul. 70, pag. 61.)

M. Eyriès ajoute quelques observations sur le même sujet.

M. Jomard annonce que M. Delaporte, vice-consul de France à Tanger, s'occupe de la recherche des papiers de l'infortuné M. Laing, et donne connaissance d'une lettre intéressante où l'on voit les mesures qu'il a prises pour dérober M. Caillé aux dangers qui le menaçaient sur la côte d'Afrique.

Le même membre communique une lettre du capitaine Dillon, qui annonce l'intention de se rendre à Paris avec plusieurs naturels de la Nouvelle-Zélande, dans l'espoir que le Gouvernement ou quelque société savante voudra bien contribuer aux frais du voyage.

M. Warden communique une note de M. le marquis de Fortia d'Urban, qui certifie la réalité de la découverte faite par M. de Sacqui, à 12 lieues de la Hayane, et à 100 pieds de profondeur, d'un vase parfaitement conservé, couvert d'hiéroglyphes et portant quelques figures, dont une entr'autres ressemble au Sagittaire de notre zodiaque, tirant sa flèche sur deux individus qui paraissent être enchaînés ou se tenir par la main ; ce vase, dont la ville d'Orléans a fait l'acquisition, a disparu, et l'on ignore ce qu'il est devenu.

M. Fontanier, voyageur, qui vient de visiter la Perse, l'Arabie et le cours de l'Euphrate, est présent à la séance. M. le président l'invite à vouloir bien communiquer à la Société dans une de ses prochaines réunions la notice de ses voyages.

M. Jomard annonce à la Commission centrale la fin tragique de M. Pacho, l'un de ses membres. Après avoir payé un tribut de regrets à sa mémoire, il propose qu'il soit élevé un monument

modeste en l'honneur de cet intéressant voyageur que distinguaient d'éminentes qualités, et qu'une notice soit insérée au Bulletin.

M. Eyriès exprime les mêmes sentimens, ajoute des détails sur la personne de M. Pacho, et appuie les propositions.

Il a été ouvert, après la séance, une souscription particulière, et MM. les membres présens se sont empressés de s'y inscrire.

M. Lourmand, au nom de la Société des Méthodes, fait deux propositions : la première est relative à l'échange du bulletin périodique des deux sociétés, et la seconde a pour but le renvoi à la Société des Méthodes, des ouvrages élémentaires dont la Société de Géographie n'est point dans l'usage de se faire rendre compte. M. Lourmand est invité à déposer sur le bureau sa proposition pour être examinée par la Société.

La Société reçoit l'hommage de plusieurs ouvrages.

Séance du 20 février 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté après une légère rectification.

Madame la comtesse Andréossy fait don à la Société du portrait de feu le général Andréossy son mari; la Société agréee ce don avec reconnaissance.

M. le lieutenant-général Saint-Cyr-Nugues écrit à la Société pour lui offrir, au nom de madame la maréchale duchesse d'Albuféra, les Mémoires de feu le maréchal sur ses campagnes en Espagne, de 1808 à 1814, accompagnés d'un Atlas, composé de plans et de cartes topographiques. La Commission vote des remerciemens à madame la duchesse d'Albuféra, et charge la Section de correspondance de lui rendre compte de l'ouvrage.

M. le baron de Capellen écrit à la Société pour lui offrir, au nom de M. Kolff, officier de la marine royale des Pays-Bas, la relation d'un voyage que cet officier vient de faire dans la partie orientale de l'Archipel d'Asie et sur la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée. Cet ouvrage est accompagné d'une carte où se

trouve indiquée une rivière assez considérable découverte sur cette côte occidentale de la Nouvelle-Guinée.

La Commission vote des remerciemens à l'auteur et invite la Section de correspondance à lui rendre compte de son ouvrage ; on renvoie à la même section le deuxième volume des Mémoires de la Société royale Asiatique de Londres.

M. le baron de Férussac offre également au nom de M. Emile Trimmel, officier supérieur de la haute Chancellerie du Ministère des Affaires Étrangères d'Autriche, plusieurs ouvrages géographiques et littéraires dont il est auteur.

Remerciemens et renvoi des ouvrages à l'examen de la Section de correspondance.

M. de Vins de Peyssac adresse la suite des Annales des Sciences de la Havane.

M. Barbié du Bocage communique une lettre de M. David, vice-consul de France au Mexique, contenant des détails sur le naufrage qui l'a fait aborder à la Guadeloupe ; M. David annonce qu'il a profité de son séjour dans cette colonie pour faire connaître les statuts de la Société et ses programmes de prix ; il en a remis plusieurs exemplaires à M. le gouverneur baron des Rotours et à M. l'Herminier, naturaliste distingué, qui, pendant un séjour de trente ans dans cette colonie, a recueilli des documens précieux sur l'Archipel des Antilles ; il signale ce savant comme un correspondant utile à la Société.

M. C. Moreau adresse le compte des dépenses pour l'envoi dans les différentes parties du globe, de trente-trois mille exemplaires des réglemens de la Société, en anglais, ainsi que des détails très-satisfaisans sur la distribution de ces programmes et l'accueil que les travaux de la Société ont obtenu dans la Grande-Bretagne.

Il signale le zèle désintéressé qu'ont montré dans cette occasion les directeurs de ces journaux, ainsi que les sociétés anglaises.

M. Fontanier lit une notice sur son voyage dans la Turquie,

l'Arménie, la Perse et l'Arabie ; ce voyageur a procuré la solution de la plus grande partie des questions que la Société lui avait adressées sur ces diverses contrées.

La Commission centrale entend cette notice avec un vif intérêt et la renvoie au Comité du Bulletin. (Voy. page 113.)

M. Corabœuf, au nom d'une commission spéciale, composée de MM. le général Haxo, le colonel Bonne et lui, fait un rapport sur les mémoires envoyés pour concourir aux prix relatifs au nivellement des fleuves et des rivières de la France.

La Commission propose de décerner une médaille d'or à M. Lepeudry, auteur du mémoire sur le nivellement du canal de l'Aisne et d'inviter, par la voie du Bulletin, l'auteur des deux mémoires sur le nivellement du canal de l'Essonne, à compléter son travail, s'il a l'intention de le produire dans le prochain concours.

Les conclusions sont adoptées.

La Commission soumet en outre plusieurs observations relatives au concours sur les nivellements ; elles sont renvoyées à la Commission spéciale pour la carte hydrographique de la France.

Le même membre, au nom d'une seconde Commission, composée de MM. Girard, Jomard, Barbié du Bocage et lui, fait un rapport sur la grande collection de dessins recueillis par M. Rifaud dans son voyage en Egypte et en Nubie.

La Commission, bornant son examen aux seuls objets qui entrent dans les attributions de la Société, s'est occupée de ce qui est relatif à l'état ancien du pays, aux mœurs et aux usages actuels des habitants et aux observations météorologiques.

Pénétrée de l'importance de cette collection, la Commission propose qu'il soit adressé par la Société une lettre de félicitation à M. Rifaud pour le zèle dont il a fait preuve et que le rapport soit inséré au Bulletin. (Voy page 147.)

Ces conclusions sont adoptées.

La Commission centrale examine ensuite les deux propositions faites par M. Lourmand : la première est relative à l'échange des

Bulletins des deux Sociétés. La Commission centrale adopte cet échange et arrête que son Bulletin sera offert à cette Société; sur la seconde proposition tendant à renvoyer à la Société des Méthodes les ouvrages élémentaires de géographie dont la Société n'est pas dans l'usage de se faire rendre compte, la Commission considérant que, sans l'aveu des auteurs, elle ne peut disposer des ouvrages qui lui sont adressés, décide que la demande ne peut être accueillie.

§ 2. *Admissions , Ouvrages offerts , etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 février.

M. CALMET DE BEAUVOISIN, ancien lieutenant-colonel au corps royal du génie militaire, etc.

M. PANCKOUCKE, imprimeur-libraire.

Séance du 20 février.

M. le prince Nicolas SCHERBATOF, major-général au service de Russie.

M. J. F. E. TRIMMEL, officier supérieur de la haute chancellerie du ministère des affaires étrangères d'Autriche.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 février.

Par S. Ex. le ministre des affaires étrangères : *Collection des Auteurs classiques latins*, par M. Lemaire; 103 et 104^e vol. in-8°.

Par M. Van der Chys : *Commentarius geographicus in Arrianum de expeditione Alexandri*. Lugduni Batavorum, 1828, 1 vol. in-4°.

Par M. Schouw : *Specimen Geographiæ physicae comparatiæ Hauriæ*: 1828, 1 vol. in-4°.

Par M. Arthus-Bertrand : *Tournée à la mode dans les États-Unis*. Traduit de l'anglais par M. Bourgeois. Paris, 1829, 1 vol. in-8°.

Par M. Baudouin : *Dictionnaire géographique universel de Vosgien, totalement refondu et mis au niveau de la science moderne, etc.* Par Victor Parisot, Paris, 1828, 1 vol. in-8°.

Par M. le baron Roger : *Kélédor, histoire africaine*, 2^e édition, Paris, 1829, 2 vol. in-12.

Par M. Arthus-Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, tomes 1 et 2 (1827), et cahier de janvier 1829.

Par M. Leuven : *Journal des Voyages*, cahier de décembre.

Par M. le baron Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*, 432^e, 433^e et 434^e livraison.

Par la Société de la Morale chrétienne : n° 63 de son *Journal*.

Par la Société de la Seine-Inférieure : *Séance publique de cette Société, tenue le 22 octobre 1828*.

Par les Auteurs : *Plusieurs n°s du Globe*.

Séance du 20 février 1829.

Par S. Ex le ministre des affaires étrangères : *Les Monumens de la France classés chronologiquement* par M. le comte de Laborde, 28^e livraison in-fol.

Par M^{me} la maréchale duchesse d'Albuféra : *Mémoires du maréchal Suchet duc d'Albuféra, sur ses campagnes en Espagne de 1808 à 1814, écrits par lui-même*, Paris, 1828, 3 vol. in-8°, avec Atlas in-fol.

Par la Société royale asiatique de Londres : *Transactions de cette Société*, vol. II^e, 1^{re} partie, Londres, 1828, in-4°.

Par M. Kolff : *Voyage dans les parties peu connues de l'archipel Sud des Moluques et le long de la côte Sud-Ouest de la Nouvelle Guinée, entièrement inconnue jusqu'à ce jour; exécuté dans les années 1825 et 1826, par D. H. Kolff*. Amsterdam, 1828, 1 vol. in-8°.

Par M. Bajot : *Abrégé historique et chronologique des principaux voyages de découvertes par mer, depuis l'an 2000 avant J. C., jusqu'au commencement du XIX^e siècle*, 1 vol. in-8°.

Par M. Émile Trimmel : *Guide du Voyageur, ou Description naturelle, historique, archéologique et pittoresque du Wildbad Gastein*, Vienne 1827, 1 vol. in-12. — *Monogramme de Venise ou Description de quelques curiosités et usages établis dans cette ville*, 1826, une broch. in-18. — *Description de Bertholdsdorf et de l'église Notre-Dame, de son marché, etc.*, Vienne, 1826, une broch. in-12. — *Edlinde de Strochner*. Vienne, 1827, une broch. in-12. — *L'hommage de la Reine de Saba, esquisse mélodramatique mise en scène par Émile*, in-32.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de février.

Par MM. de Leuven et Ansart : *Journal des Voyages*, cahier de janvier.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, cahier de janvier.

Par M. Arthus-Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, cahier de février.

Par M. le baron Trouvé : *Annales de la littérature et des Arts*, 434^e à 436^e livraisons.

Par M. de Vins de Peyssac : *Annales des sciences de la Havane* par M. D. Ramon de la Sagra, cahiers de juillet, août et septembre de 1828.

Par les Auteurs : *Plusieurs nos du Globe*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

RAPPORT de la Commission nommée pour l'examen de la collection des dessins de M. Rifaud, sur l'Égypte et la Nubie. Commissaires : MM. JOMARD, GIRARD, BARBIÉ DU BOGAGE aîné et CORABŒUF.

Messieurs,

Vous avez chargé une commission, composée de MM. Jomard, Girard, Barbié du Bocage aîné et moi, de se transporter chez

M. Rifaud, pour examiner la collection de ses dessins. La notice que ce voyageur a présentée à la Société de Géographie, dans votre séance du 16 janvier dernier, offre l'ensemble des travaux divers qu'il a exécutés tant en Égypte que dans la Nubie, pendant un séjour de plus de dix-sept ans, et dont les résultats composent une collection très-nombreuse de dessins assez variés.

Votre Commission a dû borner son examen aux seuls objets qui peuvent entrer dans les attributions de la Société, et que nous avons compris dans les trois divisions suivantes :

- 1° État ancien du pays indiqué par les vestiges des monumens ;
- 2° Mœurs et usages actuels des habitans ;
- 3° Observations météorologiques.

En exposant succinctement ce qui a dû fixer plus particulièrement notre attention, nous commencerons par l'Égypte, en allant du Nord au Sud, c'est-à-dire, en remontant le cours du Nil.

Dans la Basse-Égypte, à San (ancienne Tanis), plusieurs dessins représentant différentes antiquités. M. Rifaud a fait exécuter des fouilles dans des monticules formés par l'amas successif des décombres d'habitations particulières : ce voyageur a cru reconnaître, dans la partie la plus basse de ces monticules, les vestiges d'habitations des anciens Égyptiens : si ce fait pouvait être constaté par le témoignage d'objets antiques retrouvés parmi ces mêmes-décombres, il servirait à faire un rapprochement intéressant entre l'état ancien et l'état moderne de l'Égypte.

A Tell-Bastah (ancienne Bubaste), outre quelques ruines de peu d'intérêt, on y retrouve, et le voyageur a dessiné des débris dignes d'être étudiés.

Fayoum.

A Koum-Margam : mosaïques à couleurs vives en briques et en pierres. Le voyageur en a trouvé de semblables à Elethya et aussi à Rosette : elles sont mêlées de croissans semblables au croissant turc. Pyramide d'Haouarah : M. Rifaud avait entrepris de démo-

lir en partie cette pyramide , qui est construite en briques ; cette tentative a été une découverte intéressante dont il n'y a point d'autre exemple en Égypte. On a bien trouvé dans ce pays des briques chargées d'hiéroglyphes , mais ici ce sont des caractères très-variés et bizarres , empreints sur les briques , et que ce voyageur a copiés minutieusement.

M. Rifaud donne aussi des détails topographiques sur le Fayoum ; mais on éprouverait de grandes difficultés si l'on voulait en faire usage et en tirer parti pour ajouter aux cartes existantes , notamment à l'atlas géographique d'Égypte.

Thèbes.

Gournah : M. Rifaud a trouvé dans cette partie de Thèbes un dessin très-curieux représentant un sujet persépolitain ; sous le rapport de l'histoire , il serait très-curieux de voir de pareils sujets se multiplier : la Commission des monumens d'Égypte en a publié un qui fut découvert dans l'isthme de Soueys.

Karnak : La nomenclature qui suit est un court abrégé des résultats des fouilles exécutées sur le sol de Thèbes , pendant dix années , par M. Rifaud : il en a dressé un plan général susceptible d'être réduit , où tous ces détails sont consignés.

1° Un petit temple à la partie Nord de la première cour du palais de Karnak , avec deux colosses de 16 pieds d'élévation , accompagnés , chacun , de deux petites statues d'environ 3 pieds de hauteur ;

2° Sur le devant du propylon du palais , vers la partie Ouest-Sud-Ouest , un petit temple composé de quatre colonnes coloriées en bleu , rouge et jaune : l'auteur y a trouvé des idoles et autres objets en bronze ;

3° En face du propylon , une pierre en granit rose , sur laquelle était une inscription très-longue en caractères grecs , et dans la partie supérieure , des sujets hiéroglyphiques , avec des caractères élémentaires ;

4° Au nord du palais , trois petits temples ou sanctuaires ;

5° Dans cette même direction, et à la distance de 446 pieds du mur du grand temple ou palais, un temple précédé de sept portiques, avec un péristyle de quatre colonnes à chapiteaux variés, dix-neuf statues en granit noir, et une en pierre calcaire;

6° Entre ce temple, et à la distance de 176 pieds du mur du palais, un autre temple moins grand avec un portique et un péristyle à quatre colonnes;

7° A l'Est de la porte orientale du grand temple ou palais, un petit temple avec des colonnes peintes en diverses couleurs;

8° Au Sud-Est de cette même porte, un temple d'une vaste dimension divisé en sept appartemens avec quatre escaliers, et précédé d'un péristyle de huit colonnes;

9° Trois sanctuaires, des piliers carrés, statues cariatides, quantité de statues en granit noir, un monolithe en marbre blanc, un autel de sacrifice en granit rose, quarante-deux colonnes dans une direction, et huit dans une autre partie : tels sont les résultats des fouilles entreprises depuis le mur d'enceinte jusqu'à la porte orientale du palais;

10° Entre l'allée des Béliers et le lac du Sud, trois petits temples, quantité de statues en granit noir, deux béliers en granit rose d'une dimension colossale, des sphinx à corps de lion et à tête humaine en pierre de grès, d'autres à tête de béliers, et tous d'une grandeur colossale;

11° Entre cette partie et le lac, un temple d'une dimension plus vaste, plusieurs statues en granit, et plus à l'Est de ce même temple, un autre petit temple avec les restes ou fragmens de trois colosses en granit noir et en brèche;

12° Enfin, plus à l'Est encore plusieurs petits temples et quantité de statues.

Il est à désirer que M. Rifaud publie ce plan de Karnak, ainsi enrichi de ses découvertes, en ayant l'attention d'indiquer celles-ci par une teinte particulière propre à les faire reconnaître dans l'ensemble général de ce plan.

Ile de Philæ.

Plan du temple de l'île de Philæ : ce même plan existe dans l'ouvrage de la Commission d'Égypte, sauf quelques détails que les fouilles faites postérieurement peuvent avoir fait découvrir.

Nubie.

Le nombre des dessins de M. Rifaud, qui sont relatifs aux monumens de la Nubie, s'élèvent à plus de 80, et concernent les lieux suivans :

Staboue, Cartas, Teif, Calapche, Berbi-Aigbel, Dandourra, Guerche-Assan, Dequé, Saboua, Ameda, Deri, Ibrim, Ebsambol et Gelliba-Meda.

La description de ces monumens se compose généralement du plan, d'une élévation, d'une coupe et de divers détails, soit de chapiteaux, soit d'intérieurs, soit de sujets hiéroglyphiques, ou enfin de statues.

Nous devons faire observer que beaucoup de ces monumens sont décrits dans l'ouvrage de M. Gau sur la Nubie; par conséquent, si M. Rifaud se propose de livrer au public le résultat de ses travaux, il devra s'attacher à ne publier que les sujets inédits. Nous n'omettrons pas non plus de remarquer que le plan de chaque monument offre plusieurs cotes de mesure propres à en tracer le dessin, si ce n'est avec l'exactitude géométrique, du moins avec quelque précision; mais qu'il n'en est pas de même des détails d'architecture et des dessins hiéroglyphiques, qui laissent généralement à désirer sous le rapport de la correction et du style.

Mœurs.

La collection de M. Rifaud offre un grand nombre de dessins curieux et très-détaillés sur les mœurs, coutumes et costumes de l'Égypte et de la Nubie, exprimés à une grande échelle, avec une série d'instrumens, de vases, de meubles et autres objets. Nous citerons particulièrement les détails sur les santons. Malgré le nombre

de sujets déjà publiés sur les mœurs et les usages de l'Égypte dans les descriptions de cette contrée et dans d'autres ouvrages, on pourrait faire un choix très-intéressant.

Observations météorologiques.

M. Rifaud a tenu régulièrement, pendant près de quatre années, un registre d'observations faites à plusieurs époques du jour et de la nuit, tant sur la température que sur les divers phénomènes de l'atmosphère. Il est à regretter que cet observateur n'ait pas eu à sa disposition un baromètre, pour en suivre la marche comparative avec les variations atmosphériques.

La collection de M. Rifaud contient une grande quantité de dessins, d'inscriptions et de médailles; d'autres sont relatifs à l'histoire naturelle des plantes et poissons. Outre ces dessins, ce voyageur a rapporté quantité d'objets d'histoire naturelle très-précieux et en nature, qui attireront sans doute l'attention de l'administration du Jardin du Roi. Plusieurs fragmens relatifs aux mœurs et coutumes, les instrumens, armes et autres objets mériteront aussi d'être déposés à la bibliothèque du Roi.

La Commission, pénétrée de l'importance de cette collection, vous propose, Messieurs, qu'il soit adressé à M. Rifaud une lettre de félicitations, au nom de la Société, pour le zèle dont il a fait preuve, et pour le remercier de son intéressante communication, et que le présent rapport soit inséré au Bulletin.

Paris, le 20 février 1829.

CORABŒUF, rapporteur.

MAÏMADSCHAN, ville frontière de la Chine.

La ville chinoise de *Maïmadschan*, bâtie près de la frontière, à 230 pas seulement de la ville russe de *Kyachta*, compte environ 170 maisons, dont l'architecture n'a rien de remarquable. Le com-

merce est l'unique occupation des habitants ; aussi l'on ne voit partout que des magasins et des boutiques. Celles-ci sont très - spacieuses, tenues très-proprement et ornées de tableaux, qui pour la plupart représentent des paysages chinois. Les marchandises sont renfermées dans des armoires d'ébène : ce sont des étoffes de soie, qui ne le cèdent en rien aux étoffes de Lyon ; des vases de porcelaine, d'une grande beauté, des papiers peints et une foule d'autres objets qui donnent une haute idée des progrès de l'industrie parmi les Chinois. Dans chaque boutique on voit l'image de la principale divinité des Chinois (Foo-Khon), placée dans une niche et couverte d'un rideau de soie. Deux lampes brûlent continuellement devant cette image ; et à certains jours de fête, on allume devant elle des cierges composés d'herbes aromatiques.

Malgré le mouvement occasionné par les caravanes qui arrivent à tout moment à *Maïmadschan*, et par le transport des marchandises que l'on expédie à *Kyachta*, les rues sont d'une grande propreté. On peut en dire autant des maisons et des cours qui les séparent de la rue. Le soir, ces cours sont éclairées par des lanternes de papier de couleur, en sorte que de loin on croit voir une illumination.

L'hiver est très-rude à *Maïmadschan*, quoique la latitude de cette ville ne soit guère supérieure à celle de Paris. Il n'est pas rare de voir descendre le thermomètre de Réaumur jusqu'à 30 degrés au-dessous de zéro. Les maisons sont échauffées par d'immenses poêles qui, dans la saison rigoureuse, servent de lits ; mais le costume des Chinois ne paraît pas bien calculé pour le climat. Ils portent toute l'année une tunique d'étoffe de soie ou de nankin, boutonnée par devant ; l'hiver, ils mettent par dessus une espèce de spencer garni en fourrure. A la ceinture qui serre la tunique, est suspendue une bourse qui renferme un couteau, une pipe et une petite baguette qui leur sert de fourchette. Leurs bottes ont des talons très-hauts, et sont de satin noir. Leur coiffure consiste en un bonnet de fourrure, qu'ils n'ôtent jamais, mais qui ne leur couvre que le haut de

la tête, et laisse les oreilles découvertes. Ils portent constamment à la main une espèce de chapelet de petites boules d'os ou de noir, qu'ils roulent entre leurs doigts.

Dans toutes les maisons on trouve sur une petite table en laque, depuis le matin jusqu'au soir, une grande théière de cuivre jaune, placée sur un réchaud rempli de charbons ardents, afin de pouvoir servir du thé à tout instant, soit aux étrangers qui arrivent, soit aux habitants de la maison, qui en font un usage continu. Ceux-ci sont dans l'habitude de fumer en même temps ; les pipes dont ils se servent sont en métal, de la grandeur d'un dez à coudre.

Quoique les habitants de *Maïmadschan* aient des rapports continuels avec les Européens, ils n'en conservent pas moins pour ceux-ci la défiance qui caractérise les Chinois en général. Ils sont polis, mais froids ; et ils traitent les affaires les plus minutieuses avec un air d'importance qui est très-risible. Étrangers à toute intolérance, ils permettent aux Chrétiens d'assister à leurs cérémonies religieuses, et ne se font aucun scrupule de fréquenter les églises de *Kyachta*.

Extrait de la lettre écrite au Président de la Commission centrale, par M. le baron de Derfelden de Hinderstein, du château de Snelenburg, le 14 janvier 1829.

« Le baron de Capellen, ancien gouverneur général de l'Archipel indien, m'ayant fait part d'une lettre en langue allemande reçue du Japon, je le priai de me permettre d'en communiquer une traduction française à la Société de Géographie, la présumant intéressante pour le Bulletin ; j'ai l'honneur de vous la faire parvenir comme traduction fidèle de l'original, ayant seulement omis, selon le désir de M. Capellen, tout ce qui étant étranger à la science, ne pouvait intéresser la Société (1). »

(1) La lettre dont parle M. de Hinderstein est de M. Siebold ; on en trouvera aussi un extrait à la suite de celui-ci.

M. de Hinderstein témoigne ses regrets de ce que la carte du Japon, de Titsingh, tant louée par plusieurs géographes, n'est pas encore été publiée; il engage la Société à s'arranger avec le propriétaire, afin d'en enrichir ses Mémoires : il pense cependant que celle de M. Siebold pourrait tenir lieu de celle de Titsingh, si elle est aussi remarquable que l'annonce son auteur; mais il est à craindre que le public n'en puisse jouir de long-temps. M. de Hinderstein continue ainsi :

« Je saisis cette occasion pour informer la Société que je travaille à une grande carte des Colonies Orientales du royaume des Pays-Bas qui pourra être regardée comme officielle, puisque le Roi m'a permis de disposer des matériaux manuscrits et inédits qui se trouvent dans les Archives du département des Colonies à la Haye, et que le baron de Capellen, ancien gouverneur général de l'Inde, m'a communiqué très-obligeamment tout ce que sa riche collection offre de nouveau et de remarquable en cartes manuscrites levées sur les lieux, concernant les îles de Sumatra, Java, Borneo, Célèbes et les Moluques. Quand ma carte paraîtra, je ne manquerai pas d'en envoyer un exemplaire à la Société, avec l'indication des sources où j'aurai puisé. » Ici, M. de Hinderstein cite par avance quelques-unes de ces sources qui méritent sans doute toute confiance; il ne négligera pas non plus de consulter les meilleures cartes marines anglaises et françaises : il désirerait à cet égard que la Société s'intéressât pour lui faire obtenir un exemplaire détaché des cartes dont il a besoin, et faisant partie des atlas nautiques de Freycinet, de Duperrey et du baron de Bougainville, etc. (1).

M. de Hinderstein termine sa lettre par signaler une omission et une fausse assertion dans le N^o 66 de notre Bulletin; nous ad-

(1) Le Bureau de la Commission centrale s'est empressé de faire connaître aux parties intéressées le vœu de M. le baron de Derfelden et de le leur recommander.

mettons la correction indiquée par l'auteur, et nous le remercions de son obligeant avis. (*Voir l'errata à la fin du Cahier.*)

Extrait d'une lettre du docteur de Siebold au baron de Capellen, ancien gouverneur général des Indes-Orientales.

Dezima, le 9 décembre 1827.

« J'ai continué cette année mes recherches scientifiques, et je puis assurer V. Exc. que les nombreuses observations et découvertes dans tous les genres que j'ai faites, sans compter la précieuse collection de produits de l'histoire naturelle, compenseront largement tous les sacrifices du gouvernement à l'égard de ma mission en ce pays, et les frais qu'elle pourrait encore occasionner pour la publication de mon ouvrage sur l'empire Japonais..... A l'échantillon que je vous adresse de mes recherches botaniques, j'aurais bien désiré joindre quelqu'autre preuve de mes travaux; mais des occupations multipliées ne m'ont pas laissé le temps de transcrire d'autres manuscrits : les ouvrages concernant *Jetzo*, *Kraffo*, *Seghalien*, les îles de *Liu-Kiu*, *liqueos inseln*, *la Corée* et les pays situés à l'embouchure du *Kanguo*, Amur, qui durant mon séjour à Yedo, m'ont été communiqués à la bibliothèque impériale, sont du plus grand intérêt pour les sciences; à l'aide des plus savans Japonais je les ai tous traduits de leur langue dans la nôtre, de manière qu'ils pourront avec le temps être livrés à l'impression. Je ne puis aucunement me glorifier moi-même de ces travaux, car ce sont les fruits de recherches et d'observations, faites durant trente années par des savans Japonais par ordre de l'empereur; mais je puis assurer qu'il n'existe jusqu'à ce jour, aucun document plus certain, ni plus fidèle sur ces pays, que ceux que j'ai ainsi rassemblés et arrangés dans un ordre scientifique : ceci est particulièrement applicable à la partie géographique, puisque toutes les cartes qui en font partie et où se trouvent d'exactes positions géonomiques, ont été tracées

d'après des observations faites avec des instrumens européens et cela avec la patience et l'attention minutieuse qui caractérisent éminemment les Japonais, de manière à surpasser même en ce genre les travaux du célèbre voyageur Krusenstern.

» Je prends cette occasion pour avouer une liberté que j'ai prise lors de mon voyage à la cour d'*Yedo* en 1826, et dont je n'ai pas encore fait mention à V. Exc. J'avais eu occasion, durant mon séjour à Simonoski et avec l'aide et la comparaison des plans obtenus à la bibliothèque impériale, de faire un nouveau relevé du détroit qui sépare l'île de *Kiusiu* de celle de *Nippon*; c'est le troisième détroit qui coupe cette chaîne d'îles depuis *Seghalien* jusqu'à *Kiusiu* : *Seghalien* est séparé de *Yetzo* par le détroit de la *Pérouse*, *Yetzo* de *Nippon* par celui de *Sangaar*, qui s'appelle proprement *Tsugar*; enfin *Nippon* sera désormais séparé de *Kiusiu* par le détroit que je prie V. Exc. de me permettre de nommer du nom de l'illustre protecteur des sciences, d'après les ordres duquel j'ai eu l'occasion de faire des recherches géographiques dans ces contrées lointaines.

» Proche du détroit se trouve un temple où l'on conserve les restes du célèbre *Kubo Soritomo*; près de là, j'ai fait ériger un monument avec l'inscription suivante :

Hier de Straat ; van der Capellen (1).

» *Transitus illius nomen , mandata videndi*

» *Hoc regnum nobis , qui dedit , alma ferat.*

Amidasi, 24 Février, 1826.»

Le docteur Siebold annonce qu'il est possesseur d'une copie parfaitement exacte de la grande carte de l'empire qui se trouve dans la bibliothèque impériale à *Yedo*; cet ouvrage, dit-il, a excité l'admiration de plusieurs habiles géographes, à cause de la patience infinie, de l'élégance et de la parfaite exactitude avec lesquelles il

(1) Ici se trouve le détroit de *Capellen*, ou bien d'ici l'on voit le détroit de *Capellen*.

a été dessiné, et serait reçu en Europe avec le plus haut degré d'assentiment.

M. Siebold termine par manifester le vif désir d'être bientôt rappelé dans sa patrie, pour s'occuper exclusivement de la publication des richesses scientifiques qu'il a recueillies au Japon.

Le gouvernement des États-Unis vient d'expédier, à ses frais, trois navires pour explorer l'Océan pacifique, rechercher, reconnaître et visiter les nombreuses îles et écueils de cette vaste mer, dont les positions ne sont pas bien déterminées, afin d'en fixer exactement l'emplacement sur la carte. Au nombre des personnes qui concourent à cette grande et utile entreprise scientifique, dont la durée sera de trois années, se trouvent quelques naturalistes embarqués comme volontaires; le commandement est confié à trois officiers les plus distingués de la marine américaine.

ERRATA.

Cahier d'octobre 1828, page 187 : au nombre des voyageurs qui se sont élevés à de hautes latitudes boréales, ajoutez le capitaine français M. de Pagès, qui en 1776, a atteint la latitude de $81^{\circ} 30'$ au nord du Spitzberg.

On a ajouté que Cook était jusqu'à ce jour celui qui s'était le plus approché du pôle sud, cela n'était vrai que jusqu'en 1823, époque à laquelle le capitaine anglais Weddel atteignit le 20 février, la latitude de $74^{\circ} 15'$ dans son voyage autour du pôle sud, publié à Londres en 1825.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ I^r. LIVRES.

251. **VERGLEICHEDES WÖRTER-BUCH**, etc., dictionnaire comparatif, de la géographie ancienne du moyen âge et moderne : par MM. Bischoff, et J. H. Müller, Gotha. 1829, in-8°.

Ce dictionnaire, contenant 28000 articles, commencé par M. Bischoff, mort en 1827, qui l'avait conduit à moitié, a été achevé par M. Müller. Il est suivi d'une table qui donne les synonymes géographiques de l'antiquité, du moyen âge et de nos jours. Cette table est de 6000 articles : ce qui donne un prix particulier à ce grand travail, c'est l'indication exacte des sources dans lesquelles les auteurs ont puisé.

252. **ITINÉRAIRE DESCRIPTIF DE L'ESPAGNE**, par le comte *Alex. de Laborde*. Troisième édition, considérablement augmentée; précédée d'une Notice sur la configuration de l'Espagne et son climat, par *de Humboldt*; d'un Aperçu sur la Géographie physique, par *Bory de Saint-Vincent*; et d'un Abrégé historique de la monarchie espagnole et des invasions de la Péninsule jusqu'à nos jours; enrichie de vignettes et d'un atlas in-4°. Chez *F. Didot*. T. IV, part. 1.

Cette édition formera 5 à 6 vol.

253. **MÉMOIRES RELATIFS A L'ASIE**, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient; par *J. Klaproth*. In-8°, avec cartes et pl. *Dondey-Dupré*. T. III. 12 fr.
254. **DESCRIPTION DE LA VILLE DE SCHUMLA**, ses monumens, ses for-

tifications et ses environs. In-8°. Imp. de *Coniam*.

§ 2. VOYAGES.

255. **VOYAGE AUTOUR DU MONDE**, exécuté par ordre du Roi, sur la corvette la *Coquille*, pendant les années 1822-23, 24 et 25; par *L. J. Duperrey*. Six vol. in-4°, avec un atlas et 376 planches, dont 230 coloriées. Paris, chez *Arthur-Bertrand*. Partie botanique, par MM. *d'Orville*, *Bory de Saint-Vincent* et *A. Brongniart*. Quatrième livraison. Prix, 14 fr. pour les souscripteurs à la botanique séparément.

256. **VOYAGE AUTOUR DU MONDE**, fait en 1817-18-19 et 20, par *M. de Freycinet*, capitaine de vaisseau. In-folio. Chez *Pillet aîné*. XI^e et XII^e livraisons. Prix, 14 fr. chacune.

Contenu : Historique. — Iles des Papous. — Abas, frère de Kimahala, et Aas, chef du village de Kabaréi. — Idoles trouvées dans l'île Rawak. — Iles des Papous; maisons sur pilotis. — Plans et détails d'une pirogue des îles Carolines. — Ile Gaam: vue du jardin et d'une partie du palais du gouverneur. — Lèpre ichtyose. — Iles Rawak; tombeau des Papous. — Iles Mariannes; usages des anciens habitans. — Pêche.

La partie historique formera 24 livraisons, composées chacune de quatre ou cinq planches.

257. **VOYAGE PITTORESQUE DANS LE BRÉSIL**, par Maurice Rugendas. Mœurs et usages des Indiens et des Européens. In-fol. Chez *Engelmann*. VII^e livraison.

258. VOYAGE PITTORESQUE DANS LES PYRÉNÉES FRANÇAISES et les départemens adjacens ; par Melling. In-fol. Chez Treuttel et Würtz. Neuvième livraison.

§ 3. CARTES.

259. CARTE GÉNÉRALE DE L'AFRIQUE, par A. Brué, géographe du roi, d'après les découvertes les plus récentes. Paris, 1828.

260. CARTE GÉNÉRALE DES ÉTATS DU NORD DE L'AFRIQUE, DE LA MER MÉDITERRANÉE ET DE L'EUROPE, par Brué, géographe du roi. Paris, 1828.

261. MAPPEMONDE COMPARATIVE, ou Nouveau Planisphère, contenant la charpente des deux continens, leurs grandes divisions naturelles et les rapports homologues des principales contrées du monde avec les pays de l'Europe ; par Denaix, ancien élève de l'École polytechnique, chef de bataillon au corps royal d'état-major. Deux feuilles colombier vélin. Prix, 15 fr. A Paris, chez l'auteur, rue d'Assas, n° 5 ; et chez Picquet, géographe ordinaire du roi, quai de Conti, n° 17.

Cette Mappemonde a l'avantage de réunir dans un cadre facile à embrasser, plus de notions positives que l'on ne peut en acquérir par la lecture des meilleures méthodes. Les divisions mathématiques, naturelles, physiques et politiques du globe s'y trouvent dans des dépendances continues, et dans des rapports exacts. Le rabattement ingénieux de la géographie des pays les plus connus sur les moins connus,

et une échelle des climats y donnent lieu, pour la longueur des jours, la répartition de la chaleur et l'alternance des saisons, à des rapprochemens qui frappent les sens et exercent le jugement. Les noms des fleuves et des lacs, ceux des États et des villes principales sont accompagnés de chiffres qui indiquent le rang de ces élémens dans des séries déterminées, dont les lois sont faciles à retenir. Des lettres et des chiffres de renvoi, placés près des données rassemblées dans les marges pour établir l'importance relative de chaque État, permettent de trouver immédiatement sur la Carte les pays sur lesquels on veut porter son attention.

La Mappemonde de M. Denaix est, sous tous ces rapports, digne de servir de frontispice au beau monument qu'il élève avec zèle et dévouement à la science de la Géographie.

262. CARTE HYDROGRAPHIQUE DE LA FRANCE, divisée en vingt et un grands bassins, avec l'indication de la partie flottable et navigable de chaque rivière, ainsi que le tracé des canaux de navigation, tant exécutés qu'en construction, dressée au dépôt des ponts et chaussées par ordre de M. Becquey, conseiller d'État, directeur général des ponts et chaussées et des mines ; par V. Dubrena, chef du bureau du dépôt, ancien ingénieur-géographe du roi. 1828.

Cette Carte, composée de six feuilles grand aigle et de six demi-feuilles, a été dressée sur l'échelle de 2 millimètres pour 1000 mètres.

NOIROT, *Agent de la Société de Géographie.*

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, N° 16, à Paris.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 72. — AVRIL 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Renseignemens sur le pays situé entre le Missouri et les provinces intérieures du Mexique, obtenus d'Augustus Storrs, de Franklin, état de Missouri, et communiqués par le sénateur Thomas-H. Benton, au sénat des États-Unis, le 3 janvier 1825.

L'expédition de commerce qui traversa ce pays, pendant l'été de 1824, et dont M. Storrs faisait partie, se composait de 81 hommes, 156 chevaux et mulets, avec 23 voitures à quatre roues et une pièce d'artillerie de campagne. Elle partit du port Osage, (lat. 39° 9') sur la limite occidentale de l'état du Missouri, et prit une direction O.-S.-O. jusqu'à l'Arkansas qu'elle remonta l'espace de 240 milles : de là elle marcha 40 milles au S. jusqu'au Semerone qu'elle suivit en se dirigeant vers l'O., sur une distance de 100 milles, et gagna ensuite Taos qui est le premier établissement du Mexique, de ce côté, après avoir cheminé vers le S.-O.

Le pays, dans toute cette étendue, était ouvert, plat, et d'un accès facile jusques au pied des montagnes Rocheuses. Entre le Missouri et l'Arkansas, le terroir est mou, d'une couleur foncée et extrêmement fertile, mais au S. de cette dernière, il est aride et sablonneux jusqu'aux montagnes. Vers le N. les bords des rivières sont escarpés, et leurs lits profonds, et pour la plupart fangeux. L'expédition avait, d'un côté les grandes et petites rivières Bleues et le Kansas, et de l'autre, l'Osage, le Néocès et le Verdegri dont les nombreux tributaires, en s'entrelaçant, opposaient de fréquents obstacles au passage des voitures. Il fallait plusieurs fois aplanir leurs bords, à l'aide de bèches et de houes, et en garnir le fond de gaules et de broussailles, pour l'affermir. Les arbres forestiers y sont les mêmes que ceux de l'état du Missouri, à une espèce de frêne près, qu'on y rencontre le long des cours d'eau. L'herbe, dans certaines vallées, était plus haute qu'un homme à cheval et les prairies émaillées d'une variété innombrable de fleurs, présentaient, au mois de mai, un coup d'œil délicieux.

Près de l'Arkansas, l'expédition eut à franchir des collines sablonneuses où sa marche fut lente et pénible à cause de la friabilité de leur surface. Formées par l'action des vents, leur aspect est fort varié, et la largeur moyenne en est d'environ 7 milles. De ce côté de la rivière, elles ne s'étendent guère qu'à 25 milles du point où on la traverse habituellement, de sorte qu'en prenant une route plus septentrionale, il serait aisé de les éviter.

Le long de l'Arkansas, le sol est sec, ferme et uni, et les voyageurs rencontrèrent seulement trois tributaires, dont les lits sablonneux ne les arrêtrèrent point dans leur marche. Le cotonnier (*populus angulata*) qui forme çà et là des petits bouquets, est le seul arbre qu'ils y remarquèrent. Ayant quitté l'Arkansas, ils franchirent d'autres élévations de sable, sur une étendue de dix milles, et trouvèrent ensuite une plaine haute jusqu'au Semerone qu'ils longèrent sans éprouver d'obstacle, jusqu'à un point où ils virent pour la première fois des rochers. Ils passèrent de là à la

Fourche Canadienne, dont les bords formés de roches noirâtres, ont 40 pieds de hauteur presque perpendiculaire. De cette rivière à la base de la grande chaîne des montagnes Rochy, on trouve épars dans la plaine des monticules semblables à ceux des bords de l'Arkansas, mais qu'on peut aisément tourner. Les montagnes ont ici une largeur de 40 milles, et sont traversées par un chemin battu, escarpé seulement en quelques endroits.

Tout le pays au S. de l'Arkansas, jusqu'au pied des montagnes, est aride et sablonneux. Les pluies périodiques y sont absorbées à mesure qu'elles tombent, de sorte qu'il ne s'y forme pas de ravins. L'Arkansas a une largeur moyenne de 150 toises; les eaux en sont peu profondes et limoneuses comme celles du Missouri, et le fond consiste en un sable fin et mouvant, tellement uni que les voitures y passèrent sans difficulté. Le Semerone qui n'a encore été indiqué sur aucune carte, prend sa source dans les montagnes, à l'Ouest de l'Arkansas : elle roule presque parallèlement avec cette rivière, l'espace de plus de 400 milles, et se perd, à ce qu'on croit, dans des sables. L'expédition, en le remontant, ne remarqua point d'eau courante, et très-peu d'eau stagnante; mais elle était toujours sûre de s'en procurer en creusant à la profondeur de 18 pouces. A son retour, elle trouva un fort courant dans la rivière, et ses bords étaient partout inondés. Les eaux du Semerone sont imprégnées de substances nitreuses ou salines.

L'espèce d'herbe élevée, qu'on rencontre dans les prairies du Missouri, domine aussi entre les établissemens des États-Unis et l'Arkansas, et plus loin elle fait place à celle dite de *bison*, qui fournit de gras et excellens pâturages. Dans cette dernière région, les pluies tombent en juillet et août, époque à laquelle commence la végétation; et au mois de septembre, les terres hautes se recouvrent de la plus riche verdure. Quant aux moyens de subsistance, aucun désert au monde de la même étendue, n'en possède, dit-on, de plus abondans. On y rencontre partout le bison, l'élan et l'antilope. La chair du premier est estimée supérieure à celle du bœuf,

et celle de l'antilope ne le cède en rien au mouton, auquel il ressemble par le goût et par l'apparence. L'expédition avait tous les jours, de la viande fraîche; le daim seul y est rare.

Les indigènes du pays que parcourt la ligne de communication entre le Missouri et les provinces intérieures, sont les Osages, les Kanzas, les Pawnees, les Chicunes, les Arapahoes, les Serpens, les Kiaways, les Camanches et les Apaches. Les trois premières tribus sont fixes, et les autres nomades, celles-ci ne connaissent point l'agriculture, et vivent principalement de la chasse de bison. Un fait bien surprenant et prouvé néanmoins par l'expérience, c'est que ce quadrupède s'éloigne des contrées traversées par les blancs, et qu'il séjourne dans celles que fréquentent les Indiens.

Les naturels de cette région y ont pillé et tué plusieurs trafiquans américains. En 1818, 300 Pawnees attaquèrent la compagnie de commerce de M. Chouteaux, de St.-Louis, sur une île de l'Arkansas. Ils furent repoussés avec perte d'une trentaine d'hommes hors de combat. C'était le premier essai que ces nations faisaient des armes américaines, et ce fut, suivant eux, l'engagement le plus meurtrier où ils se fussent jamais trouvés. En 1822, les Camanches assassinèrent M. Maxwell et blessèrent un autre chasseur, près des montagnes. L'année suivante, ils tuèrent un Espagnol, au service de William Anderson, sur les bords de l'Arkansas, et lui enlevèrent 13 mulets. La même année, ils surprirent une autre compagnie de trafiquans, à une quinzaine de milles de cette rivière, lui tuèrent un homme et lui dérobèrent 40 chevaux et mulets. Un autre Américain nommé John-Mac Night, fut aussi massacré par les Indiens, au S. de l'Arkansas.

Les marchandises exportées aux provinces de l'intérieur, consistent en étoffes de coton et de laine, châles de soie, et en objets de coutellerie et de miroiterie, pour lesquels on prend en retour des piastres espagnoles, de l'argent et de l'or en lingots, des mules et des fourrures de castor.

La ville de Santa-Fé, est à 250 milles du point le plus proche de l'Arkansas, à 510 de l'affluent le plus voisin de la Kansas, et à 70 des tributaires de la rivière Rouge, laquelle prend sa source à un degré N. de Santa-Fé.

Il n'existe point de communication par eau, pour le transport des marchandises aux provinces intérieures; le Rio del Norte porte des bateaux de 20 tonneaux à quelque distance au-dessus de Santa-Fé; mais à la passe del Norte, la navigation est interrompue par des barres de sable. Le Rio Colorado de la Californie parcourt le pays l'espace de 800 milles, mais à travers un désert, et une chaîne de montagnes le sépare des établissemens. On croit que les bateaux pourraient remonter l'Arkansas durant plusieurs mois de l'année, mais la navigation en est regardée comme très-incertaine. Jusqu'ici on a expédié les marchandises destinées aux provinces intérieures, par la Vera Cruz et la ville de Mexico, d'où elles étaient transportées sur des mulets, conduits par des hommes armés. Ils passaient par San Luis, Potosi, Zacatecas et Durango.

Les provinces intérieures ont une superficie de 990,000 milles carrés et une population de 620,000 individus.

Les renseignemens suivans sur le pays de la côte N.-O. de l'Amérique, qui fait actuellement partie des États-Unis, ont été fournis par M. Ruddock, à un comité du congrès, auquel avait été renvoyé, en 1826, un message du président, relatif à l'établissement d'un port militaire à l'embouchure du fleuve de Colombia et à la reconnaissance de la côte du N.-O. qui est baignée par l'Océan Pacifique.

Une compagnie de trafiquans, dont M. Samuel Adam Ruddock faisait partie, quitta les Council Bluffs, le 12 mai 1821, et prit sa route le long du bord septentrional de la Platte. Le 18, toute l'expédition montée sur des chevaux indiens, arriva aux villages Pawnee, d'où elle chemina vers l'Ouest, l'espace de 200 milles et franchit la rivière un peu au-dessous de ses fourches, le 26 mai. De là, elle fit route vers le S.-O., sur une distance de 350 milles,

traversa les ravins des hautes montagnes du nouveau Mexique, le 6 juin, et, le 8, après avoir marché encore 60 milles, elle entra à Santa-Fé. Le lendemain, ces voyageurs ayant gagné l'autre rive du Rio del Norte, longèrent ensuite le bord septentrional de la rivière de Chamas, dans une direction N.-O., et après avoir passé les montagnes, ils arrivèrent au lac Trinidad. Continuant alors leur route dans la même direction, ils évitèrent les affluens supérieurs du Rio Colorado de Californie et pénétrèrent jusqu'au lac Timpanagos. Ce dernier, situé sous le 42° degré de latitude (ligne de démarcation entre les États-Unis et le Mexique) est la source principale de la rivière du même nom, qui est la Multnomah de Lewis et de Clarke. L'expédition suivit celle-ci jusqu'à son confluent avec la Colombia, qu'elle descendit ensuite jusqu'à l'Océan, après un trajet de soixante-dix-neuf jours. La route de Washington à St.-Louis, sur le Missouri, avait été de 853 milles : celle de St.-Louis, à Santa-Fé, de 850, et de là à l'embouchure de la Colombia, de 1,260 ; en tout 2,963 milles. La distance de St.-Louis à l'embouchure de la Colombia, en prenant par les villages Mandans, est de 2,196 milles, et de Washington, de 3,049. En jetant les yeux sur la carte, on verra qu'il y aurait moyen d'arriver à l'Océan Pacifique par une route plus directe et de plusieurs centaines de milles plus courte.

Plusieurs géographes ont placé le lac de Timpanagos, par le 40° de latitude, le confondant sans doute avec celui de Teguayo qui s'étend du 39°, 40' au 41° et dont il n'est séparé, en un endroit, que par un intervalle de 20 milles.

La rivière de Multnomah, qui est le grand affluent méridional de la Colombia, est, dit-on, navigable sur une étendue de 150 milles. A 70 milles de son confluent, elle reçoit les eaux du Clatmus, grand tributaire qui s'y rend de l'Est, et à dix milles au-dessus celle de Callapoio qui a sa source près de l'Océan, au Sud du 42° de latitude. La distance de son premier *rapide* au lac de Timpanagos, est de 325 milles, ce qui lui donne un cours de 475 milles de

longueur. On la dit navigable dans toute cette étendue, à certaines époques de l'année, pour des bâtimens tirant huit pieds d'eau. Malheureusement son lit est obstrué çà et là par des *rapides*, dont le plus considérable est de la dimension de celui de l'Ohio à Louisville.

D'autres affluens de la Multnomah s'entrelacent avec celui du Louis.

Le cours de la Multnomah, suivant M. Ruddock, est presque semi-circulaire et ressemble assez à celui du Tennesseé. Elle arrose une vallée délicieuse dont le climat est fort doux, et le sol et les arbres forestiers les mêmes que ceux du Kentucky, du Tennesseé et de l'Ohio.

Les premiers renseignemens sur le lac Teguayo ont été fournis par le Père Antonia Velez y Escalante, en 1777, qui parcourut les plaines qu'arrose le Rio de San-Buenaventura, pour chercher une route qui mènerait par terre de Santa-Fé du Nouveau-Mexique, à Monterey.

Dans son Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne (Lib. III), en parlant de la Californie, M. de Humboldt dit, dans une note: Les auteurs du *xvi^e* siècle placèrent un second Dorado au N. de Cibora, sans le 41^o de latitude. C'est là que se trouvait, selon eux, le royaume de Tatarraz, et une immense ville appelée Quivira, sur les bords du lac de Teguayo, assez près du Rio de Aguilar. Cette tradition, si elle se fonde sur l'assertion des Indiens d'Anahuac, est assez remarquable, car les bords du lac Teguayo qui est peut-être identique avec le lac de Timpanagos, sont indiqués par les historiens Astèques comme la patrie des Mexicains.

On lit sur sa belle carte du Mexique et des pays limitrophes, où le lac Timpanagos est marqué comme douteux, que ce lac dont les limites ne sont que très-imparfaitement connues par des reconnaissances de route du P. Escalante, serait-il identique avec le lac Teguayo des bords duquel, d'après quelques historiens, les Astèques passèrent au Rio Gila.

Les limites occidentales de l'autre lac d'eau salée (Teguayo) sont marquées comme inconnues dans la partie N. E. Le Rio de San-Buenaventura qui coule des montagnes y décharge ses eaux.

L'ouvrage d'Alcedo, *Diccionario Geografico-Historico de las Indias occidentales o America*, quoique publié, en 1789, douze ans après le voyage d'Escalante, ne contient pas même les noms de ces deux lacs. Depuis cette époque plusieurs expéditions sont passées non loin de cette partie de l'Amérique sans rien apprendre de leur existence ; qui est aujourd'hui mise hors de toute contestation par les trafiquans de Saint-Louis.

Expédition du général Ashley dans le pays voisin des montagnes Rocheuses, en 1826.

Cet officier traversa ces montagnes à la source de l'affluent le plus septentrional de la Platte, avec les gens qu'il y avait laissés, l'année précédente, et descendit une rivière qu'il prit pour la Buenaventura, l'espace de 150 milles, jusqu'à un grand lac, dont il estima la longueur à 100 milles et la largeur de 60 à 80. L'expédition s'y embarqua dans des canots, et mit 24 jours à en faire le tour, sans lui trouver de débouché. L'eau en était plus salée que celle de la mer. Le général a rapporté plusieurs échantillons de sel qu'il a obtenu par l'ébullition : et il dit avoir rencontré sur ses bords, à la surface du sol, des couches de sel de roche que sillonnaient d'innombrables petits ruisseaux. C'est là que les habitans des montagnes viennent s'approvisionner du sel qui leur est nécessaire.

Le général Ashley quitta St.-Louis au mois de mars, et y retourna en septembre suivant, avec 50 hommes et 100 chevaux et mulets, après avoir marché pendant 70 jours. Chacun de ces derniers portait une charge de fourrures de castor de 200 livres pesant. Les hommes avaient subsisté principalement de la chasse des bisons qui abondent dans le pays : les bêtes de somme s'étaient nourries d'herbages, et jamais l'expédition n'éprouva le manque d'eau. La

route à travers les montagnes était si facile (l'élévation n'excédant pas trois degrés) que la caravane ne se vit nulle part dans la nécessité de ralentir sa marche. Le général ajoute qu'il ne mourut pas un seul de ses hommes pendant le voyage, bien que le plus grand nombre fût resté 4 ou 5 ans dans ce pays sauvage.

Les trafiquans des Etats-Unis, qui ne poussaient jamais leurs courses au-delà des montagnes neigeuses, et du Rio del Norte, visitent maintenant la Multnomah et les nombreux tributaires de l'Océan Pacifique. Ils partent de Taos, près de la source de ce fleuve, dans les premiers jours d'août, s'avancent, dans la direction de l'Ouest, durant un mois entier, l'espace de 700 milles, avant de commencer leurs opérations. Ils se partagent ensuite en petites bandes de trois ou quatre. Il arrive quelquefois qu'un seul individu se procure, en une saison, plus de 400 livres pesant de castor, et il est rare qu'il en prenne moins de 130 livres; le produit de la chasse, dans une saison, est évalué à 40,000 dollars (1).

WARDEN.

MANIÈRE de voyager des Caravanes du désert d'Arabie, avec un Précis sur la Mésopotamie; extrait des nombreux Voyages d'Honoré VIDAL, premier interprète de France à Bagdad, agent à Trébizonde, etc., membre de la-Société de Géographie de Paris.

La plupart des voyageurs ont parlé de caravanes qui parcourent l'intérieur de l'Asie; mais personne, que je sache, n'a fait quelque récit circonstancié sur celles qui sont destinées à traverser l'Arabie déserte: ces caravanes transportent souvent la valeur de dix, quinze et même vingt millions de piastres en marchandises, et lorsqu'elles sont dépouillées, leur perte entraîne presque toujours celle de la fortune de quelques-uns des négocians européens en Levant.

(1) Le dollar vaut 5 fr. 42 c. de notre monnaie.

Chaque année il part ordinairement de Bagdad , par le Grand-Désert , une ou deux caravanes de chameaux , à la destination d'Alep et de Damas. Elles choisissent le printemps à raison des pâturages , et effectuent souvent leur retour en été , saison qui rend le voyage très-pénible.

A l'époque où le territoire de Bassora formait un pachalik séparé, et même long-temps après sa réunion au gouvernement de Bagdad par Hassan-Pacha , qui y fut nommé en 1702 , tout le commerce de cette ville avec la Syrie se faisait directement et au moyen de ses propres caravanes ; mais depuis une quarantaine d'années que Suleyman Pacha II conçut et exécuta le projet de priver Bassora de cet avantage , pour augmenter ses revenus , les productions de l'Inde , en passant par Bagdad , se trouvent assujéties à une seconde douane , et à des droits considérables prélevés par les tribus établies sur les bords du fleuve : ces obstacles réunis occasionnent aux négocians une perte de 100 pour 100 , d'après le relevé que j'en ai fait dans un mémoire sur le commerce de cette contrée.

Pour qu'une caravane se forme , il y a diverses formalités à remplir , dont voici les principales :

L'élection du chef suprême de cette caravane , sanctionnée par le gouvernement local ; la fixation du prix de transport par charge de marchandises dite *sâgh* صاغ , et *sakat* سقط , c'est-à-dire , celles qui se mesurent et celles qui se vendent au poids , et la détermination de la route à suivre ; si c'est par le grand désert , en passant par *Hite* هيت , *Ana* عنا ; ou par celui de la Mésopotamie , dit *Tchol eldjézire* چول الجازيرة , laissant le (Djabal) mont Sindjar جبل سنجر , à droite , et ne traversant l'Euphrate qu'à Biré , ou enfin par le milieu de cette contrée , voie qui rapproche des bords du *Khabour* خابور ou de Mardin , et des tribus qui en occupent le territoire ; mais cette route est dangereuse , et les droits qu'il faut se résoudre à payer en la suivant sont énormes.

La conduite d'une caravane ne peut être jamais confiée qu'à un

Arabe *Eguéli* (1), pris parmi les plus anciens et plus renommés des chameliers, qui sont tous de la même tribu, originaire de Nédjd نجد, mariés et domiciliés à Bagdad et à Zobeir ou Bassora. Ces Arabes, autrement connus sous le nom d'Ewlad-âli *اولاد علي* les enfans d'Ali, sont braves, d'une force prodigieuse, et fidèles dans leur engagement, dont la validité ne repose que sur la parole donnée « en face de l'Éternel, qui est le meilleur des témoins. » Ce sont leurs propres expressions : *Amâm oullahi wa houë khair-uchchahidin* *امام الله وهو خير الشاهدين*.

Un nombre assez considérable d'entre eux, sont à la solde du pacha de Bagdad, qui les considère comme ses meilleures troupes; ils forment eux-mêmes l'escorte de la caravane, dont les chameaux sont leur propriété; de manière qu'ils ont à défendre à la fois leurs personnes, leurs biens et leur réputation. *Nef souhom wa málouhom wa 'itibárouhom* *نفسهم ومالهم واعتبارهم* Aussi doit-on être sûr que jamais la lâcheté n'entre pour rien dans leur conduite, et qu'ils ne cèdent qu'à l'impossibilité bien reconnue de résister. Ils sont sobres comme tous les Arabes, accoutumés à toutes les privations, d'une résignation exemplaire à la volonté de la Providence, et d'une moralité à toute épreuve. Leur arme principale est le fusil à mèche; ils voyagent à pieds presque nus, et sont habillés d'une simple tunique de toile grossière (2); ils portent une double ceinture, l'une qu'ils gardent à leur gré sur leur vêtement, et l'autre qu'ils ne quittent jamais; elle est en peau tressée, de deux à trois doigts de largeur, attachée avec une agrafe sur la chair; au-dessous du creux de l'estomac. Leur coiffure consiste en un grand carré d'étoffe de coton et de soie appelé *éguélié*. Ce mou-

(1) Son titre ordinaire est Cheikh-ul-Karwan شيخ الكروان chef de la caravane.

(2) Au-dessus de cette tunique ils mettent souvent un *aba* عبا ou manteau de bure. Les chefs portent ordinairement au-dessus de leur tunique une robe d'étoffe de Damas.

choir, plié et disposé d'une certaine manière dont la description serait superflue, est fixé sur la tête par un turban formé d'une seule pièce, ou même un morceau de corde en laine, noué négligemment. Ces Arabes ne se rasent jamais la barbe, et à l'opposé des Musulmans des villes, plusieurs laissent croître et tressent leurs cheveux.

Lorsqu'une caravane se met en route, elle est divisée en autant de bandes de chameaux qu'il y a de cheikhs, et ces bandes sont escortées par un nombre d'*égueli*, proportionné à celui des charges.

Presque tous les *Cheikhs* sont montés sur des chevaux ou des dromadaires ; le pas du chameau étant très-lent, ces chefs, ainsi que les voyageurs qui ont leurs montures particulières, devancent la caravane, et vont à la découverte : ils forment ainsi une sorte d'avant-garde. Dès-qu'ils s'en trouvent éloignés d'environ trois-quarts d'heure, ils descendent de leurs chevaux qu'ils débrident pour les laisser paître, s'asseoient par terre, fument et boivent du café en attendant leurs compagnons ; et cela se continue ainsi jusqu'au lieu fixé pour y passer la nuit. Les caravanes ne voyagent jamais que de jour dans le désert, où il n'existe ni chemins tracés, ni sentier connu, et où les Arabes franchissent les plus grands espaces sans boussole, guidés par la simple habitude qu'ils ont d'errer sans cesse dans cette immensité.

Outre l'escorte dont j'ai parlé ci-dessus, une caravane du désert a ses règles pour le campement, la disposition des tentes et pour la discipline militaire. Pendant la marche un des cavaliers qui prend le titre de Baïraktâr *بيراقتار* porte un drapeau qui ne se déploie qu'en cas d'alarme et lorsqu'on fait halte.

Pour bien juger de la bravoure des *Egueli*, il faudrait les avoir vus au milieu du combat, dépourvus de leur coiffure, la poitrine découverte, les cheveux épars, courant en avant, au son du tambour, précédés de leur drapeau, et chantant des poésies guerrières qui inspirent le mépris de la vie et le désir de la victoire.

Avant l'attaque qui est prévue de loin, à raison de l'uniformité des plaines du désert, les divers pelotons de la caravane qui se

trouvent assez éloignés les uns des autres, se resserrent d'abord, et si l'on juge par le nombre des ennemis, que le combat est inévitable et le danger imminent, l'on décharge les chameaux et l'on dispose les ballots comme un retranchement, au milieu duquel ces animaux sont agenouillés et les pieds attachés pour les empêcher de se relever; mais les Eguelis ne se réfugient derrière ce rempart que quand ils sont aux abois et qu'ils doivent se défendre en désespérés, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul.

Lorsqu'il s'agit de camper, le drapeau est déployé une demi-heure auparavant; et tandis qu'une partie des cavaliers cherche un endroit qui lui convienne, l'autre se disperse pour éclairer les environs aussi loin que possible.

C'est un spectacle curieux que de voir ces chameaux, accablés sous le poids de leurs charges, redoubler d'ardeur à la vue du signal du repos, et, lorsque ce drapeau est planté, accourir avec empressement, à la voix de leurs maîtres qui les appellent pour les débarrasser de leurs fardeaux; mais cette opération ne s'effectue qu'en leur donnant des petits coups de bâton sur le col et en prononçant avec force un son guttural très-dur, qui est celui de la lettre arabe *Khé*, et qui représente une sorte de râlement; le chameau tombe alors sur les genoux, ensuite sur les jarrets, et par deux autres mouvemens qui balancent le corps les jambes se trouvent pliées et le ventre à leur niveau.

A mesure qu'ils sont déchargés, les chameaux se relèvent d'eux-mêmes et se dispersent pour paître dans une demi-lieue de rayon: chaque bande est confiée à la garde d'un ou deux pasteurs; et ils rentrent au campement au coucher du soleil.

Il règne beaucoup d'ordre et de symétrie dans la disposition des tentes qu'on fait abattre le soir, parce que l'on couche à la belle étoile. Au centre est placée celle du Cheikh principal, qui règle la marche de la caravane, les rétributions ou droits à payer aux Arabes, et chez lequel chaque jour les Cheikhs tiennent conseil; viennent ensuite à droite et à gauche, circulairement, les autres

tentes suivant le rang ou l'âge de chaque propriétaire : nulle part la vieillesse n'est plus respectée qu'en Orient, et surtout en Arabie.

Au coucher du soleil, la prière prescrite à cette heure, se fait publiquement : elle est proclamée par un Arabe qui, sans donner à sa voix, le chant ordinaire des Mouauzénin مؤذنين, se fait entendre de tous. A l'entrée de la nuit, on place, à une petite distance des sentinelles relevées à minuit par d'autres gardiens : à l'aube du jour la caravane se dispose à continuer sa route.

Après leur souper, ces Arabes s'assemblent au centre de la caravane, accroupis par terre, sans distinction de rang. Là réunis en cercle, au milieu duquel on allume un grand feu de fiente de chameau, ils boivent, en causant, du café qu'on leur présente à la ronde : cette distribution souvent renouvelée, se fait gratis et aux frais du Cheikh. Ceux qui composent l'escorte étant considérés comme militaires, forment autour du feu, le fusil en main, des danses qu'ils accompagnent de chants héroïques. Ces danseurs ne ressemblent guères à ceux de l'Opéra ; mais leurs mouvemens ont quelque chose de bizarre dont il serait difficile de donner une juste idée. Ces réjouissances se renouvellent assez souvent, surtout lorsqu'on s'approche des bords de l'Euphrate ou du terme du voyage. C'est ainsi que l'on traverse le grand désert. Mes voyages dans cette contrée, en 1809, 1810, 1811 et 1812, dont j'ai envoyé l'itinéraire à la Société de Géographie, m'ont initié à tous ces détails. Mais, afin de compléter ce récit, je vais donner quelques renseignemens sur la route de la Mésopotamie dont la description générale est consignée dans mes journaux de 1815, 1822 et 1824.

A cette dernière époque, ayant acquis la certitude que la peste régnait à Jérusalem, et que des troubles survenus sur la côte de Syrie, en rendaient le chemin extrêmement dangereux, je profitai de la réunion précipitée de quelques voyageurs qui se rendaient d'Alep à Diarbèkir, Suérik et Mardin, pour continuer mon voyage de Constantinople à Bagdad.

Notre petite caravane n'avait point de marche réglée à cause

des désordres qui troublaient tout le pays ; mais arrivé à Biré , mon conducteur se décida à suivre la voie de Suérik سوریک afin d'éviter la rencontre de Mahmoud fils aîné et successeur de Tamer-Pacha , si célèbre dans le pays par ses brigandages. Cette circonstance en nous éloignant d'Orfa , me mit à même de côtoyer pendant quelques lieues , la rive orientale de l'Euphrate , en le remontant , et de reconnaître Samosate , patrie de Lucien , située sur la rive opposée du fleuve. Durant ce trajet j'eus soin de noter exactement , comme à l'ordinaire , les noms et la distance des bourgs et villages que je rencontraï.

Nous suivions jusqu'à environ huit lieues de Suérik , la direction N. E. ; mais lorsqu'il fallut marcher vers Mardin , nous prîmes notre route tantôt au S.-S.-E. et tantôt à l'Est.

J'arrivai enfin à Mardin ماردين le 6 octobre. Cette ville est située sur le penchant d'une haute colline : ses maisons en amphithéâtre , présentent un aspect très-pittoresque et jouissent d'une belle vue sur une campagne aussi vaste que fertile.

De ce point , deux chemins également pénibles et périlleux conduisent de Mardin à Moussoul ; celui de *Djézire* , plus long , est le moins fréquenté ; celui dit *Tchol Sindjar* چول سينجر , par Nissibin , plus direct , mais souvent plus impraticable pour les Tartares eux-mêmes.

Nissibin est dans une superbe plaine à 12 lieues de Mardin ; cette ancienne cité ne conserve plus rien de son antique splendeur ; on n'y voit que quelques misérables habitations kurdes et peu de débris qui annoncent ce qu'elle était jadis.

Muni de tous les papiers dont j'avais besoin , je quittai Mardin le 14 octobre , et me rendis auprès d'Al-Taï آل طي , une des plus nobles et des plus anciennes tribus arabes. Elle était campée aux environs de *Tal-Ibraïche* تل ابرایش , village distant d'une lieue E. S.-E. de Nissibin. Le Cheikh , était chargé de pourvoir à ma sûreté , aussi se hâta-t-il de mettre à ma disposition un cavalier

qui, seul, devait me servir à la fois de guide et d'escorte au nom de son maître.

La voie de Djéziré fut celle qu'on me conseilla de prendre; elle paraissait, dans les circonstances d'alors offrir plus de sûreté. J'étais bien aise de parcourir cette contrée, si peu connue, et où les voyageurs européens ne pénétraient presque jamais.

Pendant le trajet, je fus dans le cas de cheminer et de converser avec des *Yézidi*, peuple redoutable auquel est attribué le culte du démon, *Cheithan* شيطان. Cette secte, dont le principal foyer est le mont Sindjar, me paraît être moins acharnée qu'on le croit contre les chrétiens. Elle ne parle de nos lieux saints qu'avec vénération; mais elle porte une haine implacable aux mahométans, qu'elle regarde comme ses ennemis les plus acharnés.

Le 17 octobre, j'arrivai à Djéziré جزيرة dont l'aspect inspire à la fois la tristesse et la terreur. Cette ville est bâtie en pierres noires, dans un vallon sur la rive droite du Tigre; elle est entourée par un canal que le fleuve remplit lors de sa croissance et dans lequel il communique. L'air y est mal sain et fiévreux en été, et surtout en automne. Dans la citadelle demeure le gouverneur, qui prend le titre de Bey بك et qui se considère comme indépendant de la Porte même: c'est en effet un prince héréditaire dans son gouvernement, quoiqu'il soit censé relever du pachalik de Bagdad. Il se montre rarement en public.

Le commerce de cette ville, l'étendue de son territoire, ses productions et les mœurs de ses habitants kurdes, formeraient une description trop longue pour trouver place dans ce simple extrait de mes voyages.

Aucun étranger ne peut aborder Djéziré sans que le Bey en soit informé; et personne ne peut en sortir sans une permission expresse de sa part.

Notre guide, qui s'était chargé de faire annoncer notre arrivée à ce gouverneur et de lui remettre la lettre du cheikh d'*Al-Taï* en ma faveur, vint dans la soirée du lendemain avec un officier d'as-

sez mauvaise mine, me prévenir que ma petite caravane pouvait continuer sa route, et que deux cavaliers étaient désignés pour m'accompagner jusqu'à *Zakho* زَاخُو. Ce message a dû être largement récompensé, dans la crainte que quelque mauvais rapport ne fit mettre obstacle à notre voyage que, par précaution, je voulus poursuivre avant minuit.

En effet, le même jour, 18 octobre, à 11 heures du soir, le signal du départ fut donné. Nous quittâmes notre logement dans un désordre extrême; et nous eûmes à passer, sous la citadelle, un mauvais pont de bois, fort étroit, établi sur des bateaux. Cette opération dura une demi-heure pour nos bagages.

On compte 12 lieues de Djéziré à *Zakho*. Nous côtoyâmes d'abord le Tigre; mais, après six heures, on nous fit changer de direction, ce qui rendit notre marche plus longue et plus pénible, la chaleur se faisait aussi vivement sentir sous cette atmosphère embrasée, et nous ne pûmes prendre quelque repos qu'à *Zakho* même. Cette petite ville dépend de *Immadièh* عَمَادِيَّة, dont les princes héréditaires descendent des Abassides *Al-Abbas* آل عَبَّاس; race qui prétend seule avoir le droit de succéder à la dynastie régnante d'*Osmán* آل عَثْمَان, dans le cas où elle viendrait à s'éteindre.

Le 19 octobre, je quittai *Zakho*, lieu qu'il ne faut pas confondre avec *Zehaw*, autre petite ville dans le Kurdistan-Turc, dépendante de Bagdad. L'espace de 22 lieues qu'il me restait à parcourir jusqu'à Moussoul, était habité par diverses peuplades, kurdes, jézidi et chrétiennes. Cette étendue de terrain offre beaucoup d'intérêt sous tous les rapports, et exigerait plutôt un série d'observations exactes qu'une description brillante. J'arrivai le 21 du même mois à Moussoul, ville célèbre par sa position sur le Tigre, par l'étendue de son commerce et par son voisinage de l'antique Ninive, dont l'emplacement est encore désigné aujourd'hui sous le nom de *Ninawa* ou *Nouniya* نُونِيَا.

La relation d'un voyage par terre de cette ville à Bagdad, en-

traiterait trop de détails. Je vais transcrire ici l'extrait du journal de ma traversée en 1815.

Le 25 mai, je m'embarquai sur le Tigre, que les Arabes appellent Didjilé دجله. Ahmed-Pacha, voulut bien ordonner qu'on m'assignât une place convenable sur un beau kalak (espèce de radeau), et j'y fis dresser un grand bois de lit, couvert de tentes, appelé *arché* عرشه. La saison était bonne, et la crue des eaux facilitait notre traversée : nous avions pour compagnons de voyage cinq jeunes dames arabes et trois passagers respectables. Des vases de giroflées placés sur des pierres de marbre, qu'on transportait à Bagdad, ornaient notre kalak. Je jouissais en même-temps de tous côtés de la vue du fleuve, et, par un concours assez singulier, notre radeau réunissait à la fois, suivant l'expression arabe, la verdure, l'eau et la beauté الحضره والماء والوجه الحسن.

Pour construire le kalak كلك, qui forme ordinairement un carré long, on attache ensemble plusieurs outres, dont le nombre doit être proportionné à sa grandeur et à la cargaison. Sur ces outres, qu'on enfile auparavant, on jette un lit de rameaux bien liés, sur lequel on pose, à deux ou trois pieds de distance l'un de l'autre, quatre bancs de grosses perches, en sorte qu'il règne tout à l'entour une galerie commode. L'on y étend ensuite d'autres solives, dont chaque extrémité est appuyée sur un des bancs. Le kalak ainsi disposé, on embarque les hommes et les marchandises.

L'équipage d'un kalak consiste en 3 ou 4 rameurs qui manœuvrent ce radeau, à l'aide de deux rames disposées vers un des coins, de chaque côté. Ces rames ont à leur extrémité des ailerons de deux à trois pieds de long, faits de plusieurs morceaux de roseau, de quelques pouces de longueur. Ainsi cette embarcation particulière au fleuve, dépourvue de voile, de mâts et de gouvernail, et dont les parties ne sont pas fixées par des clous, est mise en mouvement dans toutes les directions. On enfile les outres de temps à autre, et l'on répare celles qui sont crevées.

La traversée du Tigre offre presque à chaque pas, un nouveau sujet

d'entretien avec les habitans des deux rives dont on voit les divers campemens, ainsi que plusieurs villages peu distans les uns des autres; j'ai cru devoir en classer les noms dans mon itinéraire, en deux colonnes, afin de donner plus de clarté à leur énumération.

Le 26 à l'aurore, nous nous éloignâmes de la digue appelée *sikr-Namroud* سكر نمروود. L'aube était fraîche et délicieuse; un léger zéphir se faisait agréablement sentir, et le clair de lune, réfléchissant sur l'eau, en rendait l'aspect plus riant encore.

Le 27, nous passâmes la nuit près de *Tikrit* تكريت, bourg situé à droite sur un haut rocher, pour changer nos rameurs qui ne connaissaient pas bien la traversée de ce point à Bagdad, et le 28, nous continuâmes notre navigation de bon matin.

Un coup-d'œil vraiment singulier était celui que présentaient les femmes arabes, qui habitent les bords du Tigre; s'élançant dans le fleuve à notre approche, elles venaient sur des outres gonflées, aborder notre kalak, pour nous demander un peu de tabac à fumer, de pain de Moussoul, ainsi que d'autres bagatelles. Ce spectacle, dont je jouissais depuis mon départ de cette ville, augmentait à mesure que nous nous avançons vers Bagdad : ici ces nymphes du Tigre avaient l'attention de nous offrir du lait, du beurre frais; et c'était à moi qu'elles s'adressaient de préférence comme le seul qui eût un *arché*, luxe qui annonçait un passager à son aise. Pour tout vêtement, ces femmes portaient une tunique de toile blanche ou rouge, qui leur couvrait le corps; et plusieurs n'avaient pour coiffure que les tresses de leurs cheveux élégamment nouées autour de leur tête. En ville, elles portent au-dessus de cette tunique, un *aba* ou manteau de laine, dont elles s'enveloppent depuis le front jusqu'aux pieds, qu'elles ont pour la plupart toujours nus. Leur coiffure ordinaire consiste en un grand mouchoir de soie noire carré, appelé *bochiyé* بوشية, plié en deux diagonalement, et disposé de manière que le grand côté flotte sur le dos, tandis que les deux pointes du mouchoir, nouées sur le front, sont entrelacées dans les plis déjà formés tout

autour de la tête : à la cheville, elles portent des anneaux d'argent, appelés *khalkâl* ou *hédjel* جمل. Le 29, nous dépassâmes *Samarra* سمرى, qu'on laisse à gauche.

Le 30, un gros vent nous retint une grande partie de la journée près de *Yénidja*; le soir nous passâmes la nuit devant le jardin d'Assad-Pacha, d'où j'aperçus dans la Mésopotamie, et proche de la porte appelée Cheikh-Marouf باب شيخ معروف le dôme qui couvre le tombeau de la célèbre reine *Sit-Zobéïda*, épouse du calife Haroun-ul-Rachid هارون الرشيد, contemporain de Charlemagne.

Le 31, je débarquai à la douane de Bagdad, surnommé *dar-esse-lâm* دار السلام, maison du salut; ville qui occupe le premier rang parmi les métropoles de l'empire ottoman.

Tel est, Messieurs, le simple aperçu, fait à la hâte, d'une partie de mes voyages dans le désert et la Mésopotamie; puissent les détails qu'il contient mériter votre indulgence, et vous faire oublier l'insuffisance de la rédaction.

Paris, le 29 mars 1829.

H. VIDAL.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ 1^{er}. *Procès-verbaux des Séances.*

Séance du 6 mars 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté après rectification.

M. Adrien Cochelet, nommé au consulat général du Mexique, offre ses services à la Société, et réclame ses instructions. Renvoi à la section de correspondance.

M. Jollois, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Orléans, écrit en réponse à la lettre de la Société, qu'il a fait d'inu-

viles recherches pour reconnaître le vase couvert d'hiéroglyphes , que l'on assure avoir été donné à cette ville par M. de Sacqui.

M. Spencer-Stanhope adresse un plan de la navigation des rivières d'Aire et Calder, et une vue du port de Goole.

M. Jomard informe la Société de l'arrivée prochaine de six jeunes Africains, nés dans des régions très-reculées de l'Ethiopie , et envoyés en France par M. le chevalier Drovetti, pour y recevoir de l'éducation, et se former aux connaissances de l'Europe. Il se réserve d'instruire la Société du résultat de ses démarches relativement à leur placement.

Le même membre annonce que les jeunes Egyptiens qui se destinent aux arts chimiques, et qui doivent porter dans leur pays des connaissances positives sur cette science et ses applications, viennent de subir un examen sous la présidence de M. le comte Chaptal, pair de France ; il donne des détails très-satisfaisans sur les progrès qu'ils ont faits dans l'étude de cette science.

M. Vidal communique l'exposé succinct des différens voyages qu'il a entrepris et exécutés, depuis vingt-cinq ans, dans plusieurs contrées de l'Orient, difficiles à parcourir : *l'Arabie déserte, la Mésopotamie, la Babylonie, la Syrie, l'Anatolie, la Turquie asiatique, la Perse, l'Arménie, les côtes de la mer Noire et l'Égypte*. Cette lecture est écoutée avec un vif intérêt. (Voy. p. 169.)

La commission centrale prolonge à trois années le sujet de prix sur la Guyane, et à deux années le sujet de prix sur la Caramanie, qui n'ont pas été décernés en 1828, et renvoie à une commission spéciale, composée de MM. Brué, Eyriès et de Larenaudière, la rédaction d'un nouveau sujet de prix d'encouragement proposé par M. Jomard, pour la découverte des lieux indiqués sur les cartes sous les noms de *Marawi* et lac *Marawi*.

La commission fixe au 27 mars la première séance générale pour l'année 1829, et invite MM. Fontanier et Vidal, présens à la séance, à vouloir bien communiquer à l'assemblée les résultats de leurs intéressans voyages.

Séance du 20 mars 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. James Brown, ministre plénipotentiaire des États-Unis à Paris, transmet à la Société, au nom de l'assemblée générale de l'état de Virginie, la belle carte de cet état, qui vient d'être publiée en plusieurs feuilles. Cet envoi est accompagné des lettres-patentes contenant le décret de l'assemblée, et d'une lettre très-flatteuse de S. Exc. W^m. Giles, gouverneur de la Virginie.

La commission centrale vote des remerciemens à l'assemblée générale de l'État, et décide que le Recueil de ses Mémoires lui sera adressé pour sa bibliothèque, comme un témoignage de sa vive reconnaissance.

M. Becquey, directeur général des ponts-et-chaussées et des mines, adresse à la Société la nouvelle carte hydrographique de la France, qui vient de paraître sous ses auspices ; et il renouvelle l'offre de contribuer de tous ses efforts aux succès de la Société, dont il sait apprécier les utiles travaux.

M. le lieutenant-général Fririon offre à la Société un exemplaire de deux ouvrages qu'il vient de publier sous le titre de *Observations sur l'éducation militaire*, et *Essai sur les moyens de faciliter l'étude du grec et du latin d'après un procédé nouveau*.

M. Busset offre la première feuille et le titre de son Atlas du Puy-de-Dôme. Des remerciemens sont adressés aux auteurs de ces ouvrages.

M. Bruguère adresse la suite de son Mémoire sur l'orographie de l'Europe.

M. Ch. Ed. Guys, par ses lettres datées de Ben, de Cafarsgal et de Kanobin, les 15, 30 septembre, et 24 octobre 1828, donne la suite de son Itinéraire au mont Liban, avec la description des principaux lieux qu'il a visités. Renvoi de ces documens au comité du Bulletin.

M. Corabœuf communique l'extrait d'une lettre de M. Peytier,

capitaine au corps royal des ingénieurs-géographes, attaché à l'expédition de Morée.. Cette lettre contient les premiers résultats des observations astronomiques et géodésiques que cet ingénieur a faites dans le Péloponèse. Renvoi au comité du Bulletin. (Voy. pag. 216).

M. Warden communique des renseignemens sur les pays situés entre le Missouri et les provinces intérieures du Mexique ; sur divers points de la côte nord-ouest de l'Amérique, principalement sur les lacs Timpanagos et Teguayo, et enfin sur l'expédition du général Ashley, dans les contrées voisines des montagnes Rocheuses.

La commission entend avec un vif intérêt la lecture de ces documens, qu'elle renvoie au comité du Bulletin. (Voy. p. 161.)

MM. Barbié du Bocage communiquent une notice manuscrite sur les Baloutches. Ce travail rédigé par M. Raymond, ancien consul de France au Levant, renferme des détails précieux sur ce pays encore peu connu.

M. Fontanier lit une notice sur les villes de Sivas et Amassia. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Jomard soumet à la commission centrale la rédaction d'un nouveau sujet de prix proposé pour les découvertes dans l'Afrique méridionale, et annonce qu'un anonyme a offert une somme de 500 fr. pour former le noyau de ce prix d'encouragement.

La Société accepte cette offre, et arrête qu'une médaille de la valeur de deux mille francs sera offerte au voyageur qui sera parvenu le premier aux lieux connus sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Maraoui*, et aux rives du fleuve appelé *Loffih*, et qui aura procuré une description exacte des lieux. Une souscription sera ouverte pour ce sujet de prix.

Le même membre présente un résumé des divers voyages de découvertes, entrepris et exécutés dans l'intérêt des sciences, pendant le cours des années 1826, 1827 et 1828 ; il propose à la commission centrale de faire porter le choix sur l'année 1827, et

de décerner à M. le capitaine Franklin la médaille annuelle offerte pour la découverte la plus importante en géographie, à cause de son second voyage à la mer Polaire, que l'année 1827 a vu terminer.

M. de Larenaudière propose que la Société accorde une mention honorable au dévouement du docteur Richardson, qui a secondé avec tant de zèle le capitaine Franklin dans son entreprise.

Ces deux propositions sont appuyées et adoptées à l'unanimité par la commission centrale.

Procès-verbal de l'Assemblée générale du 27 mars 1829.

M. le baron Cuvier, président titulaire de la Société, ouvre la séance à 8 heures du soir, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville.

Le secrétaire-général donne lecture du procès-verbal de la dernière séance annuelle. La rédaction en est adoptée.

On passe à la lecture de la correspondance.

Lettre de S. Exc. M. W. B. Giles, gouverneur de la Virginie, qui annonce l'envoi d'une carte de cet Etat. L'assemblée vote des remerciemens.

Lettre de M. Legoarant de Tromelin, avec des remarques pour servir à la rectification de la géographie de plusieurs lieux dans l'Océan Pacifique, et de nouveaux renseignemens sur l'île de Vanicolo, où ont été retrouvés les débris du naufrage de La Peyrouse.

Annnonce d'une notice sur les peuplades indiennes, par M. Giraud, et d'une relation sur l'expédition envoyée par le gouvernement des Etats-Unis, pour l'exploration de la rivière Rouge de la Louisiane, par le même auteur.

L'assemblée écoute avec une attention soutenue la lecture faite par M. le capitaine de Freycinet, d'une lettre de MM. Quoy et Gaymard, relative à l'expédition de la corvette l'*Astrolabe* commandée par M. le capitaine de frégate d'Urville.

M. le président annonce qu'il vient d'apprendre que la corvette l'*Astrolabe* est arrivée à Toulon le 26 du présent mois.

La Société offre une somme de mille francs, et accepte celle de cinq cents francs faite par un anonyme, pour servir à fonder un prix d'encouragement, en faveur du premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné dans les cartes d'Afrique, sous le nom de Marawi, que l'on croit être situé vers le 32^e degré de longitude orientale et par 10° de latitude sud. Elle proroge à trois ans le prix d'encouragement pour un voyage de découvertes dans l'intérieur de la Guyane; à deux ans celui qui a été proposé pour un voyage dans la partie méridionale de la Caramanie.

Sur les conclusions d'un rapport fait par M. Jomard, au nom de la commission centrale, la médaille en or de la valeur de mille francs offerte aux découvertes ou aux travaux géographiques les plus importants, est décernée par la Société à M. le capitaine John Franklin, et mention honorable est accordée à M. le docteur Richardson.

M. Corabœuf fait, au nom d'une commission composée de MM. le général Haxo, le colonel Bonne et lui, un rapport relatif au nivellement des fleuves et des rivières de France. Trois Mémoires ont été présentés au concours. La Société décerne une médaille en or de la valeur de 100 francs à M. Lepeudry, auteur du Mémoire n° 1, ayant pour titre *Nivellement du cours de la rivière de l'Aisne, entre Evergnicourt et l'Oise*.

M. Fontanier lit une notice intéressante sur la ville de Bagdad, sur une réception du Pacha de cette ville, et M. Jouannin lit pour M. Vidal une notice non moins curieuse sur la manière de voyager des caravanes du désert d'Arabie, suivie d'un précis sur la Mésopotamie.

Après ces communications, la Société vote des remerciemens aux auteurs dont les ouvrages lui sont offerts, et elle admet plusieurs nouveaux membres.

La Société avait à nommer à deux places vacantes dans le sein de

la commission centrale, MM. César Moreau et Jouannin, ayant obtenu la majorité des suffrages, ont été proclamés membres de cette commission.

L'assemblée devant, aux termes de son règlement, renouveler son bureau, procède au dépouillement du scrutin, ouvert dès le commencement de la séance. Les résultats ont été proclamés ainsi qu'il suit :

Président. S. Exc. M. le baron HYDE DE NEUVILLE, ministre de la marine et des colonies.

Vice-présidents. { M. le baron BENJAMIN DELESSERT.
M. le baron COSTAZ.

Secrétaire-général. M. DEZOZ DE LA ROQUETTE.

Scrutateurs. { M. le général FRIRION.
M. le général HAXO.

La séance est levée à 10 heures et demie.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 mars.

M. MORET, ancien lieutenant-colonel au corps royal du génie.

Séance du 20 mars.

M. FONTANIER, voyageur-naturaliste du gouvernement.

M. Charles WHITE, aide-de-camp de S. A. R. le duc de Cambridge, etc.

Séance générale du 27 mars.

M. ALLOU, ingénieur au corps royal des mines.

M. BOURGEOIS, ancien secrétaire du conseil de ville de la Nouvelle-Orléans.

M. de CASSAIGNOLES, membre de la chambre des députés.

M. le comte DARU, pair de France.

M. MAUROY, avocat aux conseils et à la cour de cassation.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 mars.

Par MM. Dufour et Walckenaer : *Carte de la Sénégambie et des côtes occidentales d'Afrique, depuis le cap Blanc jusqu'au cap Sainte-Anne, pour servir à l'Histoire générale des Voyages*; 1 feuille.

Par M. Spencer-Stanhope : *Plan de la navigation des rivières Aire et Calder*, accompagné d'un mémoire, 2 feuilles.

Par M. Hoff : *De la mesure de la hauteur des différentes montagnes comprises entre Gotha et Cobourg*, Gotha, 1828, 1 vol. in-folio.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de janvier.

Par M. le baron Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*; 437^e et 438^e livraisons.

Par les auteurs : *plusieurs numéros du Globe*.

Par le directeur de l'Atlas : 1 numéro.

Séance du 20 mars.

Par M. le général Fririon : *Essai sur les moyens de faciliter l'étude du grec et du latin, d'après un nouveau procédé*; 1 brochure in-8^o.
Observations sur l'éducation militaire; 1 brochure in-8^o.

Par M. : *Précis statistique sur Nanteuil-le-Haudouin, arrondissement de Senlis (Oise)*; 1 brochure in-8^o.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*; cahier de janvier.

Par MM. de Leuven et Ansart : *Journal des voyages*; cahier de février.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*; cahier de février.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*; cahier de février.

Par M. le baron Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*; 439^e et 440^e livraisons.

Par M. Rifaud : *Notice analytique de ses voyages*, in-8^o.

Par M. Magnier : *Réponse aux observations d'un officier d'état-major russe, sur la dernière campagne de Turquie.*

Par la société de la Charente : *Annales de cette société*; N° VI, novembre et décembre 1828.

Par la société de la Seine-Inférieure : *Extrait de ses travaux*; N° XXXI, trimestre d'octobre 1828.

Par les auteurs : *plusieurs N°s du Globe.*

Par le directeur : N° 17 de l'*Atlas.*

Séance générale du 27 mars.

Par l'Assemblée générale de l'État de Virginie : *Nouvelle carte de cet état.*

Par M. Becquey : *Carte hydrographique de la France*; Paris, 1829, en 12 feuilles.

Par M. Jomard : *Description de la ville et des environs du Kaire, avec planches*; 1 volume in-folio.

Par MM. Lapie père et fils : 3^e et 4^e livraisons de leur *Atlas universel.*

Par M. Dufour : 1^{re} et 2^e livraisons de son *Atlas classique et universel.*

Par M. Busset : 1^{re} livraison de son *Atlas du Puy-de-Dôme.*

Par M. Rey : *Dissertation sur l'emploi du vinaigre à la guerre, comme agent de destruction et comme moyen de défense*; 1 br. in-8°.

PROGRAMME DES PRIX.

MÉDAILLE ANNUELLE

POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE.

Médaille d'or de la valeur de 1,000 francs.

La Société de Géographie offre une médaille d'or de la valeur de mille francs au voyageur qui aura fait en géographie, pendant le

cours de l'année 1828, une *découverte* marquante, et jugée la plus importante parmi celles dont elle aura eu connaissance; il recevra en outre le titre de correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut d'une découverte de cette espèce, une médaille d'or du prix de cinq cents francs sera décernée au *voyageur* qui aura adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles aux progrès de la science. Il sera porté de droit, s'il est étranger, sur la liste des candidats pour la place de correspondant.

PRIX D'ENCOURAGEMENT

POUR LES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

1^o VOYAGES DANS LE SOUDAN, à l'Ouest du Darfour.

Les pays situés entre le Darfour et le lac central de l'Afrique (ou le lac Tchâd), peuvent être considérés comme totalement inconnus des Européens. Cette contrée, qui renferme le nœud des principales difficultés que présente la Géographie de l'Afrique centrale, doit partager, avec la région de Temboctou, la curiosité et les recherches des voyageurs et des géographes.

Pour accélérer le moment où ces pays cesseront d'être étrangers à la science, un anonyme offre une somme de 500 fr. pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du voyageur qui, le premier, aura pénétré sur les rives du Misselad, en partant du Darfour, déterminé la source et l'embouchure de cette rivière, et décrit avec exactitude les montagnes situées dans cet intervalle.

Un PRIX ÉGAL sera offert à celui qui, en partant des rives du Misselad ou de la ville de Ouarò, résidence du sultan de Bargou, sera parvenu jusqu'au lac Tchâd, aura reconnu les principales rivières qui coulent dans cet espace et aura procuré des lumières sur l'origine, le cours, l'importance, enfin la direction générale de

ces rivières, telles que Bahr-Koulla (ou Goulla?), Bahr-Dago, Bahr-el-Ghazal, les branches ou les affluens présumés du Schary.

On appelle particulièrement l'attention des observateurs : 1° sur le lit et l'ancien cours d'une rivière qu'on dit être à sec, vers la côte orientale du lac Tchâd, entre Tangalia et Mabah; 2° sur le lac appelé Fitré et les rivières qu'il reçoit ou qui en sortent. Ils chercheront quelles sont la direction et la pente des eaux dans tout cet espace, et ils donneront au moins des idées générales sur le relief du pays, sur la nature et l'élévation relative des montagnes (1).

2° VOYAGE aux lieux connus sous le nom de MARAWI.

La Société offre une somme de deux mille francs, et un anonyme celle de cinq cents francs pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Marawi*, et qu'on croit situé vers le 32° degré de longitude orientale; et vers le 10° parallèle sud. Il s'efforcera de reconnaître quelque partie du cours du fleuve appelé *Loffih*, qui, dit-on, coule vers ce parallèle et descend, dans la direction S.-E., du revers de la grande chaîne transversale d'où sort le Nil Blanc. Il recherchera s'il existe

(1) *Renseignemens sur les pays à l'ouest du Darfour, d'après des relations récentes fournies par des Indigènes* à M. Kœnig, voyageur français (Voir le Bulletin de la Société, en Nubie, N° 42, tome VI, pag. 169 et suivantes, octobre 1826.)

Le royaume de *Bargou*, dont l'étendue de l'est à l'ouest est d'environ 18 journées, est situé à l'ouest-nord-ouest du *Darfour*; il n'y a que neuf heures d'intervalle entre les limites des deux royaumes. La distance entre *Kobé* et *Nemrou*, capitale de *Bargou*, est d'environ 16 jours de marche, au pas de caravane. Le sultan actuel, nommé *Yousseuf*, réside à *Ouarè*.

Boulala est une province large de 7 jours d'étendue; sa capitale est *Kouka*, peut-être le *Koukou* que l'on voit sur les cartes au N. E. de Barnou.

Le lac situé au N. E. du grand lac *Moukbi* (ou lac de Barnou), s'appelle *Atachin Koumri*.

quelque communication entre le Loffih et les eaux courantes ou stagnantes, désignées sur les cartes sous le nom de *Marawi* (1).

On désire que le voyageur fixe d'une manière certaine la position des lieux qu'il aura visités, et qu'il donne une relation de son voyage, avec les matériaux d'une carte exacte sur laquelle sera tracé son itinéraire; qu'il décrive autant que possible le climat, les montagnes, les accidens du sol, en un mot la géographie physique des contrées qu'il aura parcourues, et qu'il recueille des renseignemens sur les montagnes et les contrées environnantes.

Il observera la population, les mœurs et les usages des habitans, les principales espèces d'animaux et productions du pays, enfin il essayera de former les vocabulaires des différentes nations.

Une souscription est ouverte au Bureau de la Société, afin que

On prétend que la rivière *Goula* (peut-être *Koulla* des cartes), venant du sud, se divise en deux branches à la hauteur de *Gebel Koumri*; que l'une forme le *Bahr-Abyad* et que l'autre vient passer à *Baghermi*. Selon un autre rapport, la *Goula*, à 8 jours au sud de *Baghermi*, se sépare en deux branches, allant l'une au S.-E. et l'autre au N.-E.; celle-ci, à la hauteur de *Dâr-Rounga*, va passer à *Denka*, et de là à *Choulouk*, pour se jeter dans le *Nil*; elle prend le nom d'*Ambirkey*, depuis sa naissance jusqu'à la hauteur de *Denka*.

On trouvera dans le même Bulletin, des renseignemens fournis par des habitans de *Mandara*: 1° sur le cours du *Châry*; 2° sur la montagne *Koumri*, située à plus d'un mois au sud-est de *Mandara*; 3° sur une grande rivière inconnue, qui prend sa source dans la montagne nommée *Guidim*, à plus de deux mois, dit-on, au S.-S.-E. de *Mandara*; 4° sur le mont *Quintou*, situé dans le sud du mont *Koumri*; on prétend qu'à l'est de *Gebel Quintou*, il existe une rivière qui va se jeter dans le *Nil*; 5° sur le mont *Ouartchia*, à 25 jours au sud de *Baghermi*, renfermant une source dont les eaux se dirigent vers l'est.

(1) Ce fleuve, si l'on en croit plusieurs rapports, aurait une communication avec la principale rivière du Soudan. Un habitant de *Baghermi* a rapporté aussi à M. Kœnig, qu'il existe au Sud de son pays, une montagne d'où sort une grande rivière dirigée vers l'Est. (Bulletin, tome VI, pag. 171 et 175.) — (Voy. la Note qui précède.)

ce prix d'encouragement et les deux prix précédens puissent être portés à la valeur des récompenses qui sont réservées pour les découvertes importantes.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DANS L'ANCIENNE BABYLONIE
ET LA CHALDÉE.

Une médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

Visiter et décrire tout le pays qui s'étend depuis le fond du golfe Persique jusqu'à la hauteur de Hit et de Baghdad, le long du cours de l'Euphrate et du Tigre, entre les monts Zagros et les déserts de l'Arabie, et en dresser une carte où l'itinéraire du voyageur sera tracé avec l'indication des distances parcourues. L'auteur joindra à sa relation les plans particuliers qui doivent servir à son intelligence : entre autres, ceux du vieux et du nouveau Baghdad, des ruines de Babylone, en désignant et cotant les monumens principaux qui existent encore ; ceux des ruines de Séleucie et de Ctésiphon, du fameux Pallacopas et des travaux qui ont été faits partout aux alentours, et les dessins des inscriptions.

La position de Baghdad est déjà déterminée à 33° 19' 40" lat. et 42° 4' 30" longit. orientale de Paris (1). Niebuhr a fixé celle de Hillah ; il faudrait également donner astronomiquement celle de Bassora, que Beauchamp n'a relevée qu'à peu près, et, en général, celles du plus grand nombre de lieux que l'on pourra. On recherchera vers son embouchure l'ancien Eulceus ou Choaspes, et l'on remarquera si le lac Chaldaïque ne présente point encore quelques parties de sa surface qui ne soient pas comblées par les sables.

Il est à désirer que le voyageur puisse relever la chaîne qui court à l'orient du Tigre, la hauteur des montagnes qu'il rencontrera, les niveaux du cours de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que leur vitesse respective.

(1) Connaissance des temps.

Toutes les observations qu'il lui sera possible de recueillir sur le climat, le sol, sa constitution, la nature de ses productions, sur l'importance de chacun des lieux qu'il verra, sur le genre des constructions et sur les matériaux mis en œuvre, sur les endroits d'où ils auront été tirés, sur les ruines des villes ou des monumens encore subsistans, sur les canaux anciens servant à l'irrigation des terres ou à la navigation, sur les travaux de l'industrie moderne et les objets de commerce, enfin sur la force physique et morale du peuple, et son caractère, entrent dans le plan de cette description; mais la Société ne fait pas une condition indispensable d'un travail complet sur les questions accessoires. On doit s'attacher surtout à la Géographie positive, à la Géographie comparée et à la Géographie physique.

Les noms des lieux et des monumens, indépendamment de leur traduction, devront être écrits dans la langue et les caractères en usage dans le pays.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de l'année 1830.

La Société accordera à la relation qui approchera le plus des conditions du présent Programme, une portion du prix ci-dessus, portion dont elle se réserve de fixer le montant.

La relation et les pièces à l'appui devront être déposées au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

OCÉANIE.

Une médaille d'or de la valeur de 1,200 francs.

La Société rappelle qu'elle a remis au concours, en 1824, le sujet suivant :

« Rechercher l'origine des divers peuples repandus dans l'Océanie ou les îles du Grand-Océan, situées au sud-est du continent d'Asie, en examinant les différences et les ressemblances qui existent entre eux et avec les autres peuples sous le rapport de la configuration et de la constitution physique, des mœurs, des

» usages, des institutions civiles et religieuses, des traditions et des monumens; en comparant les élémens des langues, relativement à l'analogie des mots et aux formes grammaticales, et en prenant en considération les moyens de la communication d'après les positions géographiques, les vents régnans, les courans et l'état de la navigation. »

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale annuelle de l'an 1830.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Une médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description plus complète et plus exacte que celle qu'on possède des ruines de l'ancienne cité de Palenquè, situées au N. O. du village de Santo-Domingo Palenquè, près la rivière de Micol, dans l'État de Chiapa de l'ancien royaume de Guatemala, et désignées sous le nom de *Casas de Piedras* dans le Rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens avec les plans, les coupes et les principaux détails des sculptures (2).

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plu-

(1) *Voy. Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenquè, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of Capitain don Antonio del Rio : London, 1822, in-4^o.*

(2) Il est à désirer qu'il soit fait des fouilles pour connaître la destination de galeries souterraines pratiquées sous les édifices, et pour constater l'existence des aqueducs souterrains.

sieurs autres de Guatemala et du Yucatan, font désirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utatlan, près de Santa-Cruz del Quichè, province de Sololà (1), l'ancienne forteresse de Mixco et plusieurs autres semblables, les ruines de Copan, dans l'État d'Honduras (2); celles de l'île Peten, dans la laguna de Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nocab (3); enfin les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos (4).

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix, tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage de del Rio.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices, regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande : 1° des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques : ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes; 2° la hauteur absolue des principaux points au-dessus de la mer; 3° des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiômes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur l'âge

(1) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.

(2) On compare les restes d'Utatlan, pour leur masse et leur grandeur, à tout ce que le plateau de Cozco et le Mexique offrent de plus grand. On donne au palais du roi 728 pas géométriques sur 376.

(3) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(4) Ces derniers étaient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

de ces édifices, et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Votan ou Wodan des Chiapanais, personnage comparé à Odin et à Boudda (1). Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1830.

Les mémoires, cartes et dessins, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DANS LA PARTIE MÉRIDIIONALE DE LA CARAMANIE, CONTRÉE DE L'ASIE MINEURE.

Une Médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

La Société entend par la partie méridionale de la Caramanie, les contrées qui, au midi de la chaîne du mont Taurus, portaient autrefois les noms de Lycie, Pamphylie et Cilicie. Le capitaine anglais Beaufort a levé les côtes de ce pays; on pourra s'appuyer sur ses reconnaissances pour visiter l'intérieur.

On décrira le pays en parcourant les villes, bourgs et villages qui peuvent se trouver dans les vallées formées par les contre-forts du Taurus. Plusieurs de ces contre-forts sont très-élevés: on mesurera leur hauteur barométriquement, et l'on pénétrera dans la chaîne du Taurus qui les domine, et dont il sera nécessaire de mesurer également les plus hauts sommets. On examinera la nature du terrain, et on vérifiera si cette chaîne ne consiste pas dans une suite de plateaux élevés, semblables à ceux de la Cordillère d'Amérique. On suivra le cours des rivières en observant qu'elles ont formé beaucoup d'attérissemens à leurs embouchures.

« La Société demande une relation manuscrite et détaillée, » faite par l'auteur, d'après ses observations personnelles, et ac-

(1) Voy. Vues des Cordillères et Monumens, etc., par M. le baron de Humboldt, tom. I, pag. 383, in-8°, tom. II, pag. 592 et pl. ix.

» accompagnée d'une carte géographique sur laquelle sa route sera tracée. »

L'auteur présentera le pays sous son aspect physique ; il en fera connaître le climat , le sol , les productions , la culture , l'industrie , le commerce et la population , dont il décrira les mœurs et les usages. Il donnera , autant qu'il lui sera possible , le plan des villes anciennes , dessinera les monumens , copiera les inscriptions grecques , romaines , arméniennes , et même musulmanes , qu'il rencontrera , et fera mention des monnaies anciennes qui lui seront offertes , en ayant soin d'indiquer les lieux où elles auront été trouvées. Il poussera ses reconnaissances au-delà du mont Taurus , afin de pouvoir rattacher ses itinéraires à des villes connues , telles que Erecli , Konieh , Ak-shéer , Kara-Hissar , etc. , et il cherchera même à pénétrer jusqu'à l'Euphrate.

Il fera des observations de latitude en plusieurs endroits , et déterminera les longitudes soit astronomiquement , soit par le moyen de la montre marine. On recommande particulièrement à son attention la transcription des noms des lieux dans la langue et dans les caractères du pays , et on le prie de remarquer si ces lieux ne portent pas différens noms , suivant le langage des différens peuples qui les habitent.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1831.

La relation devra être remise au bureau de la Commission centrale , avant le 31 décembre 1830.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

Une Médaille d'or de la valeur de 7,000 francs.

Reconnaître les parties inconnues de la Guyane française , déterminer la position des sources du fleuve Maroni , et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible , à l'ouest , dans la direction du deuxième parallèle de latitude nord , et en suivant la ligne du partage des eaux entre les Guyanes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après des méthodes savantes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.

La Société désire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de l'an 1832.

La relation devra être déposée au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1831.

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

1^o Une Médaille d'or de la valeur de 800 francs, et une autre de la valeur de 400 francs.

La Société a mis au concours, en 1824, le sujet de prix suivant :

« Description physique d'une partie quelconque du territoire » français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes : les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, les bassins de l'Adour, de la Charente, du Cher, du Tarn, le Delta du Rhône, la côte basse entre Sables-d'Olonne et Marrennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France, distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique les hauteurs trigonométriques et barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites des diverses végétations.

Ces deux prix seront décernés dans la première Assemblée générale annuelle de l'année 1830.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

2°. NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES DE FRANCE.

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à chaque ingénieur ou autre personne qui aura procuré le nivellement géométrique d'une partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France.

La Société n'admettra pas au concours les copies des nivellemens déjà déposés dans les archives des Ponts-et-Chaussées et des autres administrations publiques.

Dix médailles seront consacrées chaque année pour le même objet. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dix lieues de 25 au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 francs.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

M. PERROT, *membre de la Société, a bien voulu faire en outre les fonds de trois prix, dont voici le sujet.*

Trois médailles d'or d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de 100 francs chacune, seront décernées dans la première Assemblée générale annuelle 1830.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

Total du nombre des Prix , vingt-quatre , de la valeur de 21,400 fr. , indépendamment des souscriptions qui sont ouvertes afin d'ajouter aux prix d'encouragement pour les voyages en Afrique.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

La Société désire que les mémoires soient écrits en français ou en latin ; cependant elle laisse aux concurrens la faculté d'écrire leurs ouvrages en anglais , en italien , en espagnol ou en portugais.

Tous les mémoires envoyés au concours , doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer , ni sur le titre ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée , et qui contiendra , dans l'intérieur , le nom de l'auteur et son adresse.

Les mémoires resteront déposés dans les archives de la Société ; mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les Membres de la Société peuvent concourir , excepté ceux qui *sont membres de la Commission centrale.*

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé *franc de port* et sous le couvert de M. le Président , à Paris , *rue et passage Dauphine* , n° 36.

Paris , 30 mars 1829.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.*Nouvelles colonies au Mexique et dans le district d'Arkansas.*

La colonie de M. Austin, entre les fleuves Brazos et Colorado, dans l'état de Cohahuila-Texas, compte actuellement de 12 à 15,000 habitans, la plupart émigrés des États-Unis. Chaque émigré avec sa famille reçoit gratuitement du gouvernement une lieue carrée mexicaine, de 4,446 acres, et le célibataire un quart de lieue; mais on exige des certificats de bonne conduite. La capitale se nomme *San Felipe de Austin*. Le climat est doux et salubre; les bestiaux n'y manquent point. On y plante avec succès la canne, le coton, l'indigo, le tabac, le froment et toutes sortes de légumes. Les pâturages sont toujours verts.

Dans le district d'Arkansas, il a été également fondé une nouvelle colonie par le colonel *Milam*. Elle porte le nom de son fondateur. Deux cents familles y sont déjà établies. On y cultive le meilleur coton, du tabac et du maïs. D'innombrables troupeaux paissent sur les hautes prairies; et les montagnes voisines fournissent des métaux précieux. Les colons ne paient point de taxe ni de droits d'entrée sur les marchandises importées. La loi qui défend l'esclavage est éludée par le règlement qui oblige les nègres à servir pendant 99 ans.

(Columbus, octobre 1828.)

COPIE d'une lettre écrite par MM. QUOY et GAIMARD, médecins, embarqués sur la corvette l'*Astrolabe*, à M. Louis DE FREYCINET, en date du Port-Louis de l'Ile-de-France, le 18 octobre 1828.

Nous vous devons, cher commandant, la relation des travaux de l'*Astrolabe*, depuis son départ de l'Ile Van-Diëmen jusqu'à son

arrivée à l'Île-de-France. En quittant Hobart-Town le 5 janvier, M. d'Urville se porta de suite sur l'île Tikopia, d'après les renseignemens assez vagues du capitaine Dillon. Il s'attacha à bien déterminer la position de l'île Mathieu, qui gît par $22^{\circ} 30'$ de latitude sud, et $169^{\circ} 25'$ de longitude orientale. Ce n'est qu'un rocher volcanique fumant de toutes parts. Nous reconnûmes bientôt la petite île Mitre, puis Chery, enfin Tikopia, où nous espérions avoir des renseignemens sur l'île du Naufrage de La Pérouse. En effet, dès que nous fûmes assez près de Tikopia, une des premières personnes qui vint à bord fut le prussien Blucher, arrivé depuis dix jours seulement de la Nouvelle-Zélande, sur un navire que le capitaine Dillon avait frété en partie exprès pour le ramener. Il fut le premier à s'offrir de nous accompagner à l'île du Naufrage, que les habitans de Tikopia nomment Vanikolo; mais étant aussitôt retourné à terre pour y chercher sa femme et ses effets, il changea d'avis, et à peine même put-on le revoir de nouveau un seul instant. De sorte que le commandant n'obtint d'autres renseignemens de lui que la direction de l'île que nous cherchions, à la distance d'une journée de Tikopia, et que Dillon avait eu infiniment de peine à trouver un port à travers les rescifs; enfin, qu'il avait eu beaucoup de malades. Deux Anglais qui se trouvaient, on ne sait trop comment, à Tikopia, vinrent avec nous, de même que cinq naturels.

Cette île, assez élevée, n'a que 30 milles de circonférence et n'a aucun port. Elle est peuplée d'environ 500 hommes de la belle race polynésienne proprement dite, c'est-à-dire des mêmes individus qu'on trouve à la Nouvelle-Zélande, à Tonga, aux îles Sandwich, etc. Nous vîmes aussi le *lascar* dont parle Dillon. Rien ne put le déterminer à nous accompagner et à quitter une île dans laquelle il paraît avoir trouvé le repos. Les renseignemens qu'il donna sur les deux hommes qui pouvaient encore rester de l'expédition de La Pérouse furent très-vagues. Il remit au commandant une lettre du capitaine Dillon que ce dernier avait laissée,

lorsqu'en passant à Tikopia, il y prit Blucher pour l'aider à trouver l'île du Naufrage. Elle ne contenait que l'indication de la route qu'il allait faire. Il fallut donc, en quelque sorte, découvrir l'île et le port que nous désirions trouver. Nous portâmes sur l'île Pitt du capitaine Edwards, qui est la même que l'île de la *Recherche* de D'Entrecasteaux. Elle est enclavée au milieu de rescifs qui s'étendent au large. Deux peuples qui l'habitent appartiennent à la race nègre. Bien loin d'être communicatifs comme les Polynésiens, ils sont au contraire très-défiants, et ne s'avancent point au-devant des navires qu'ils aperçoivent : il fallut donc que nos embarcations prissent terre. Nous apprîmes des naturels, que le lieu où l'on venait d'aborder était celui où avait mouillé le capitaine Dillon, et que cette même île de la *Recherche* était aussi celle du Naufrage.

L'*Astrolabe* entra dans une baie ouverte, peu sûre, et où elle eût pu se perdre par un mauvais temps. Il fallut la mettre en sûreté avant de commencer nos recherches, et la faire, pour cela, passer au travers des rescifs par des passes aussi tortueuses qu'étroites. Ces travaux pénibles, faits sous un soleil ardent, demandèrent plusieurs jours. L'endroit où avait eu lieu le naufrage des deux navires se trouvait à l'opposé de celui où nous étions et à six lieues environ, ce qui nécessita un service pénible d'embarcations.

Cette terre est l'assemblage de deux îles, dont l'une est plus petite, et qui se touchent presque ; leur ensemble a environ douze lieues de circonférence. Elles sont entourées, à 2 ou 3 milles de distance, de rescifs sur lesquels la mer roule toujours avec force. Les habitants sont noirs, à cheveux crépus, l'aplatissement de leurs tempes est remarquable. Ils peuvent être mille individus en tout, divisés en sept à huit peuplades, constamment en guerre entre elles. Ils sont misérables, et cultivent peu les productions que la nature leur présente. Ils n'ont point de nom particulier pour leur île ; leurs idées ne s'étendent pas jusqu'à un nom collectif ; ils ne connaissent pas de districts. Ainsi, *Vanikolo* est le nom d'un village

qui a suffi aux Tikopiens, leurs voisins, pour désigner toute l'île. Ce ne fut qu'à force de présens que nous obtînmes des renseignemens sur le lieu où s'étaient perdus les navires français, encore nous fallut-il le secours de nos interprètes.

Notre premier soin fut de demander s'il existait encore des naufragés. La réponse fut négative, et les espérances que nous avions conçues à cet égard entièrement déçues. Les plus vieux des naturels se ressouvenaient à peine d'avoir vu des hommes blancs, et cet événement du naufrage était déjà confus dans leur mémoire.

Un des navires s'est perdu devant le district de *Païou*, en donnant dans une passe étroite, entre des rescifs qui sont à la distance de 3 milles de terre. On ne trouve aucune partie du bois du vaisseau; mais on voit, au fond de l'eau, tous les objets en métal qui entrent dans l'armement d'un navire, ce qui est indiqué par les masses qui servaient de lest, dont plusieurs sont des saumons de plomb. Les ancres, les canons en sont peu éloignés, ce qui semble indiquer que ce n'est pas pendant une tempête que le navire s'est perdu. Parmi ces objets nous pûmes reconnaître un canon, des pierriers, une grosse ancre qu'on eut beaucoup de peine à transporter à bord de la corvette, et nous obtînmes des naturels toutes les petites pièces qu'ils avaient recueillies, parmi lesquelles sont des portions d'instrumens de physique. Mais, après tout, nous n'avons point été assez heureux pour rencontrer un seul indice des armes de France, bien que nous soyons très-moralement convaincus que les canons, et surtout les pierriers, sont sortis de nos arsenaux. Nous eussions persévéré dans nos recherches dans l'espoir d'obtenir des résultats plus satisfaisans, si des pluies continues, et les maladies, ne nous eussent pas repoussés de cette île dangereuse.

Il résulte des renseignemens que nous avons pris, qu'un des navires de La Pérouse a fait naufrage sur les rescifs, et s'est perdu corps et biens; que le deuxième s'est perdu aussi à peu de distance; mais qu'une portion de son équipage aurait pu gagner la terre à la

nage. Ce sont ces mêmes hommes qui, par la suite, se sont répandus dans les îles environnantes. Il est probable aussi que plusieurs auront été massacrés en abordant au rivage, et que la misère et les maladies auront détruit ceux qui étaient demeurés à Vanikolo.

D'après l'inspection des localités, on peut faire sur l'événement du naufrage de La Pérouse les suppositions suivantes : 1^o par un mauvais temps, un des navires aura donné sur les rescifs en avertissant sa conserve ; le second trop avancé aussi, n'aura pu espérer de salut qu'en entrant dans la première passe venue et s'y sera perdu ; 2^o ou bien en conservant l'espérance d'être encore utile aux naufragés du premier, il aura pu volontairement entrer dans cette coupure des rescifs, et s'échouer. La première supposition nous paraît plus vraisemblable. Nous n'avons vu aucun débris de l'autre navire : peut-être n'en existe-t-il pas, s'il s'est réellement perdu en dehors des brisants.

Ainsi a fini la plus malheureuse de toutes les expéditions, qu'un destin funeste a semblé poursuivre dans toutes les mers, qu'elle a marquées par d'épouvantables catastrophes ; il semble qu'elle doive faire participer à sa destinée ceux qui s'occupent d'elle. Que de victimes dans l'expédition de d'Entrecasteaux ! Dillon a eu beaucoup de malades. Pour nous, capitaine, officiers, matelots, tous ont été pris de fièvres de mauvais caractère, dont plusieurs d'entre nous sont devenus plus tard les victimes.

Avant de quitter cette terre de tribulations, nous élevâmes, de nos débiles mains, un modeste monument à la mémoire de La Pérouse et de ses compagnons, vrais martyrs des sciences. Il fut consacré par des décharges de mousqueterie et vingt-un coups de canon. Malheur aux navires baleniers que l'appât du gain attirerait à Vanikolo pour y recueillir quelques débris du vaisseau de La Pérouse ! Ayant peu d'équipage, ces bâtimens courraient le risque de succomber par l'effet des maladies, ce qui les mettrait bientôt à la merci d'habitans peu sociables.

Pour sortir, il nous fallut trouver un passage plus facile que celui

par lequel nous étions entrés. Enfin, nous laissâmes Vanikolo, après y être demeurés vingt-huit jours. Nous y acquîmes la certitude que l'île Tomago existe. Plusieurs habitans de Vanikolo, qui y étaient allés, nous indiquaient son gisement, et sans nos malades et les mauvais temps, M. d'Urville eût restitué à la géographie une île qu'on a prise long-temps pour Rotouma.

L'intention de M. d'Urville était d'aller faire des vivres au Port-Jackson, et de revenir ensuite au détroit de Torrès; mais les vents contraires et l'équipage entièrement malade au point de n'avoir souvent que cinq hommes sur le pont, y compris l'officier de quart, le déterminèrent à gagner le lieu le plus convenable pour se rétablir. Il fit donc voile vers les Mariannes. En traversant les Carolines, le temps permit de faire compléter la géographie de l'île d'Hogoleu.

Le 2 mai 1828, nous arrivâmes à Guam, absolument dans le même état où l'*Uranie* était venue, neuf ans auparavant. Nous y trouvâmes la même hospitalité, les mêmes attentions, la même générosité de la part du gouverneur Don José de Medinilla. Un mois de séjour à Guam ne rétablit pas entièrement nos malades. Nous partîmes cependant, traversâmes l'archipel des Carolines, reconnûmes les îles Palaos; et, après avoir relâché à Bourou, nous partîmes de nouveau à Amboine. En quittant cette colonie, nous accompagnâmes M. le gouverneur Merkus à l'île Célèbes. Là, une course dans les montagnes avec cet excellent homme, nous mit à portée d'observer les Alfours de cette contrée, qui sont aussi doux qu'ailleurs ils passent pour méchans. C'est une variété de l'espèce humaine remarquable par la rondeur de sa face et la blancheur de sa peau. Ils ne connaissent point l'islamisme, n'ont aucun culte extérieur, etc., etc.

L'*Astrolabe* a fait dans les Moluques un assez grand nombre de découvertes ou plutôt de reconnaissances géographiques jusqu'à son arrivée à Batavia où s'est terminée la campagne. Ce lieu vaut infiniment mieux que sa réputation; mais le petit comptoir d'An-

ger , dans le détroit de la Sonde , peut fournir aux navigateurs , et à très-bon compte, tous les vivres frais dont ils peuvent avoir besoin, sans presque avoir l'ennui des formes administratives.

Pour ne pas interrompre notre narration, nous avons remis à la fin de notre lettre à vous parler plus amplement de Guam et de son gouverneur. M. d'Urville, ne voulant rester qu'un mois dans cette relâche, et ayant presque tout son monde malade, ne pouvait, sans des embarras infinis, aller mouiller au port d'Apra et envoyer ses hommes à l'hôpital d'Agagna; il demeura donc à Umata, et le couvent servit d'hôpital. Le gouverneur était indisposé et ne put venir nous voir; mais il donna des ordres pour qu'on nous vendît tout ce dont nous pouvions avoir besoin, ainsi que l'avait demandé M. d'Urville. Comme l'indisposition de M. de Médinilla, d'après ce que nous dit Anderson, n'était point assez grande pour l'empêcher de venir nous visiter, lui, ou ses officiers, s'ils en avaient eu envie, nous crûmes remarquer une sorte d'indifférence de sa part, et nous ne manifestâmes point le désir d'aller à Agagna. D'ailleurs, nous n'avions point assez d'hommes pour armer une embarcation. Mais, dans cette circonstance, sa générosité parut augmenter avec les moyens qu'il avait de la satisfaire; et ce qu'il donna à l'*Uranie* n'est rien en comparaison de ce qu'il fournit à l'*Astrolabe*, en vins, sucres, liqueurs et en vivres de toute espèce. Cependant, sur la fin de la relâche, il désira consulter un médecin. L'un de nous se transporta près de lui, quoiqu'ayant la fièvre. Ce bon gouverneur est toujours le même, rajeuni peut-être depuis que vous ne l'avez vu. Si le roi jugeait à propos de lui accorder la croix de la légion d'honneur ou celle de Saint-Louis, cet homme respectable se trouverait bien récompensé de tout ce qu'il a fait pour l'*Uranie* et pour l'*Astrolabe*.

Guam a changé en mieux depuis votre départ. Il y a maintenant presque toujours des baleiniers qui vont y faire des vivres. Le peuple est mieux vêtu, et dans un magasin on trouve toute sorte d'étoffes, de vins, et d'objets divers, depuis des peignes dorés jusqu'à de la

moutarde de Maille. Don Luis de Torrès est toujours le même. Sa fille est maintenant vêtue à l'européenne, avec des étoffes de nos fabriques. Le gouverneur Ganga, qui avait remplacé M. de Medinilla, ayant commis des exactions, et un capitaine baleinier anglais ayant été tué par son ordre, Don Justo de la Cruz, commandant la garde, et lui, ont été cassés. On a prié M. de Medinilla de venir rétablir l'ordre aux Mariannes, de sorte qu'il ne voudrait y rester encore qu'une année, si cela lui est possible.

Veuillez, cher commandant, agréer, etc.

Nouvelle colonie sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande.

Depuis quelque temps le gouvernement anglais fait de grands préparatifs pour fonder un établissement près du Swan - River, dans la Nouvelle-Hollande; et déjà des ordres ont été donnés pour prendre formellement possession de ce pays, encore presque entièrement inconnu. La *Literary gazette* de Londres donne, à ce sujet, les détails suivans :

Au commencement de l'année dernière, le capitaine Stirling, commandant le *Success*, de la marine royale, reçut l'ordre d'explorer les côtes occidentales de la Nouvelle - Hollande, depuis le cap Leuwin, en remontant vers le Nord. Le cap Leuwin est l'extrémité sud-ouest de la Nouvelle - Hollande. Il a pris son nom du vaisseau hollandais qui le découvrit en 1660.

Le but de l'expédition du capitaine Stirling était de chercher un emplacement propre à une nouvelle colonie. D'après son rapport, fondé sur l'examen détaillé de cinq cents milles de côtes, on s'est arrêté définitivement au Swan - River (rivière des Cygnes), situé à 32° 4', et qui a tiré son nom des nombreux cygnes noirs qui la fréquentent. L'expédition française, sous le capitaine Freycinet, avait reconnu cette rivière jusqu'à 60 milles dans l'intérieur. Le capitaine Stirling a pénétré jusqu'à sa source, et même au-delà, au

travers d'un pays extrêmement pittoresque et fertile. Il est arrivé à une grande chaîne de montagnes, d'où l'œil n'apercevait plus qu'une plaine immense et sans bornes.

La première entrevue du capitaine Stirling avec les naturels, qu'il trouva en remontant la rivière; eut un caractère hostile; mais bientôt la meilleure intelligence s'établit, et ne fut point troublée. Ces naturels sont tout-à-fait sauvages; ils ne portent d'autres vêtements qu'une peau de kangarou ou d'opossum, et sont armés de lances avec des pointes d'os ou de caillou. Une hache de pierre, des hameçons d'écaillés et des lignes à pêcher, faites d'écorces d'arbres, sont leurs seuls ustensiles. Pendant l'été, ils viennent en grand nombre sur les côtes, et se nourrissent des poissons qu'ils tuent à coups de lance. Ils n'ont point de filets, et ne savent pas même construire un canot ou un radeau. L'hiver venu, ces naturels se retirent dans l'intérieur, où ils font la chasse à l'opossum, au kangarou, aux tortues de terre et aux oiseaux divers, dont le pays est abondamment pourvu. Ils se nourrissent aussi de plantes et de racines. Leur aspect est repoussant et sauvage; ils s'irritent à la plus légère provocation, et en viennent subitement à des actes d'hostilité. Ils sont capricieux et vindicatifs; ils ont la tête très-grosse et en disproportion avec le reste de leur corps. Cependant ils font preuve de beaucoup d'agilité; et ils ont la vue singulièrement perçante.

Le climat de Swan - River paraît très-salubre. La chaleur, qui est très-forte vers le milieu du jour, est tempérée par des pluies fréquentes et par les brises fraîches qui viennent des montagnes. Les matinées et les soirées offrent pour le travail un temps suffisant; et les nuits sont belles et sereines. Il est probable que les chaleurs sont plus intenses sur le rivage de la mer que dans l'intérieur, et cependant pas un seul homme de l'équipage du capitaine Stirling n'en a éprouvé le moindre inconvénient.

Le sol semble particulièrement propre à l'agriculture. Des sources jaillissent de toutes parts. La végétation est très-vigoureuse; et l'on

y voit les chardons et les songères atteindre à la hauteur de douze pieds. Les arbres sont d'une belle croissance et couverts d'un épais feuillage. Le capitaine Stirling a rapporté plusieurs échantillons de minéraux, qui ont été déposés à la Société de géologie. Les principaux oiseaux du pays sont l'enue ou *cassowary*, le cygne, le canard de plusieurs espèces, la caille, le pigeon, les perroquets, le faucon et plusieurs oiseaux chantans. On voit fréquemment sur les côtes des veaux marins, des requins et des baleines. Le poisson y est fort abondant et de la meilleure qualité. Deux vaisseaux de guerre ont été équipés pour transporter des colons; et le capitaine Stirling a été nommé gouverneur du nouvel établissement. Le lieutenant Roe, qui a fait partie de l'expédition du capitaine King à la Nouvelle-Hollande, remplira l'office d'inspecteur-général de la colonie. Plusieurs autres officiers ont été attachés à l'établissement, en qualité de savans (*Literary gazette*).

* + *

De Bantam, du palais et de la cour du sultan de cette province de l'île de Java. (Suite, voy. Bulletin n° 69, page 57).

La ville de Bantam n'est pas un port de mer; la baie est entourée d'un nombre infini de petites fles, dont la principale est Poulo-Panjang, ce qui, dans l'idiome javan, signifie fle longue. Au fond de ce golfe, qui est très-sûr, se trouve l'embouchure d'une rivière qu'on remonte avec la marée; car, dans le moment du reflux, elle pourrait à peine porter une chaloupe. Cette embouchure est commandée par la forteresse de Spilwyck. A environ un mille du littoral, on trouve la ville de Bantam.

En arrivant à Bantam, on n'aperçoit pas la ville; on ne l'aperçoit même que quand on y est entré. Si ce n'étaient les forteresses du Diamant et d'Anjer, on croirait se trouver dans un bois en entrant dans cette cité. Ce sont çà et là des cabanes construites de roseaux recrépis d'argile. On s'avance au milieu de ces

habitations, qui ne sont jamais adossées les unes contre les autres. Les rues sont des chemins; ces rues conduisent au pacheban; c'est une grande plaine découverte, qui est au sud, et qui se prolonge jusqu'au pied des hautes montagnes qui bordent l'horizon. Cette plaine est coupée par la rivière. Sur les deux rives, sont dispersées le restant des habitations qui complètent cette capitale.

Il y a quelques édifices plus importants, disséminés au milieu des huttes des Javans : ce sont le temple de la Circoncision et la mosquée. Le temple, où l'on a coutume de circoncire les enfans, est supporté par de nombreux piliers; il est ouvert de tous côtés; le dôme est parsemé d'étoiles grossièrement peintes. La demeure de l'yman est souterraine; c'est une trappe qui conduit à une espèce de grotte placée sous le pavé du temple. Dans ce réduit sont conservés les ornemens, tentures, tapisseries dont on décore l'édifice dans les grandes cérémonies, comme la circoncision des enfans du sultan ou des notables de sa cour.

La mosquée tient du goût chinois; elle paraît avoir été bâtie par des architectes venus du *céleste empire*. Cependant les Chinois, dont on est assailli, et qui, pleins de prévenances et d'un zèle officieux, font ici l'office de *cicérone*, assurent aux étrangers que cet édifice, avant que la religion du prophète eût été introduite dans l'île, servait aux sacrifices humains que les Javans offraient à leurs idoles, et que ce n'est que depuis que l'islamisme a pénétré chez ces insulaires que, changé en mosquée, il a eu une autre destination. La rivière se divise ici en deux bras, qui courent, en sens opposé, vers la mer, et ne se rejoignent plus. Le long de leurs rivages sont les magasins royaux.

Le sultan de cette ville n'a qu'un pouvoir illusoire. Sous le prétexte de le garder, les Hollandais en ont fait comme leur prisonnier. Le gouverneur de Batavia, sous les apparences d'une chaude amitié, a voulu lui fournir une garde d'honneur composée d'un bataillon de Néerlandais. Les ministres du sultan, ses fils mêmes, ne peuvent approcher de Sa Majesté qu'auparavant ils ne se soient

adressés au chef de poste, qui délivre le permis, s'il juge qu'il n'y a rien à craindre pour les intérêts de la compagnie. Il est vrai que ces précautions sont supposées être prises pour la plus grande sûreté du prince. Le commandant, délégué par la chambre de commerce de Batavia, prend autant de part aux ventes du poivre, du coton et du girofle du prince que ses inghebis ou ministres.

Lorsqu'on veut faire des achats, on se présente au bureau commercial dirigé par les préposés de la compagnie, où l'on fait la déclaration de la quantité de denrées que l'on veut acheter dans les magasins du sultan. On y reçoit une permission avec laquelle on se présente aux magasins. Alors s'assemblent des inghebis et des douaniers néerlandais, pour procéder au poids et à la vente des marchandises. La mesure usitée est le pikle, qui équivaut à environ 125 livres. Le prix total des marchandises doit être compté sur-le-champ, en présence des préposés néerlandais et bantamiens. L'or et l'argent sont enfermés dans un coffre que scellent ceux qui ont présidé à la vente.

Dans l'enfoncement du fort du Diamant, se trouve le palais du sultan. On pénètre dans le fort par une porte tournée vers la ville et où se trouve un pont-levis. Cette citadelle est entourée d'un fossé qui est inondé dans la saison des pluies, et qui reste à sec pendant le reste de l'année. Elle est enfoncée, ainsi que la ville, au milieu de bosquets de cocotiers. Il faut y arriver pour la découvrir.

La musique du sultan se compose de prétendus musiciens, qui font résonner à leur manière d'aigres clarinettes, des tambours de différentes grosseurs, des tam-tam, des flageolets, des bassins de cuivre frappés avec rapidité et des triangles en fer, produisent un charivari à ne plus s'entendre. Lorsqu'il y a réception, les gardes du sultan sont rangés en haie dans la cour de la citadelle; il y a force étendards, flammes, banderoles de diverses couleurs, sur lesquels sont peints d'une manière tranchante des dragons, des tigres, des éléphants, des couleuvres, le soleil et la lune, et tout ce qui

formait la mythologie de l'ancienne religion du pays avant l'établissement de l'islamisme. Ces figures forment les armoiries du sultan. Il paraît qu'elles sont restées sur ses étendards sans conserver le caractère mystique qu'elles avaient du temps de l'idolâtrie primitive.

M. Descoudray, ancien officier de marine, qui fit le voyage à Bantam, en 1825, et qui s'introduisit près du roi, en se faisant donner pour un Esculape habile, a donné des détails sur la cour de ce souverain.

L'entrée ou dalm, dit-il, n'est guère imposante ; il faut s'incliner pour s'introduire dans cette espèce de trou ; elle se ferme par une herse qui tombe lorsque l'on est entré. Nous nous trouvâmes tout de suite dans une salle spacieuse, faiblement éclairée par quelques ouvertures. Les murs, grossièrement recrépis, sont couverts de bonnets de plumes, de cottes-de-mailles matelassées, d'armes indiennes. Je supposai que c'étaient là des trophées, et que ces dépouilles attestaient les victoires du sultan ou de ses aïeux. Des femmes esclaves jouaient de leur gongom ; mais leur musique n'était pas plus harmonieuse que la première dont nous avons été régalez. Ceci n'était qu'un vestibule. Au fond de cette spacieuse salle, se trouvait la porte des appartemens royaux. La seconde pièce était propre et meublée d'ottomanes, qui formaient autour de la salle comme un divan turc. Tous les meubles étaient dans le goût chinois ; ce qui me fit conjecturer qu'à cette extrémité de l'Orient la Chine est à la tête de la civilisation et du luxe..... Au milieu de la salle était une table peinte en lacque ; elle était chargée de vases de porcelaine, dans lesquels se trouvaient de l'arç et du betel, que les Indiens mâchent sans cesse. Il est dans l'étiquette de ne pas se présenter devant le roi qu'avec de pareils ingrédients à la bouche. Ces productions végétales sont supposées donner une agréable odeur à l'haleine. Enfin nous parvîmes à la troisième pièce, où était sa majesté. Elle était assise au bout d'une grande table, sur un fauteuil de fabrique chinoise. Autour de cette

table et à une certaine distance du roi, étaient assises les reines, au nombre de cinq. Quelques-unes avaient des enfans en bas âge. Nos introducteurs se prosternèrent, et s'avancèrent en rampant le plus bas possible. Ils me présentèrent, et allèrent s'accroupir sur leurs talons, au bas bout de la salle. La cour n'était composée que de femmes; mais les reines seules étaient assises à la table du roi. Tout ce qui était d'un rang inférieur se tenait debout, le long des murs de la salle..... Les femmes qui remplissaient les fonctions domestiques portaient des plats d'argent remplis d'arek et de betel. Elles venaient en présenter aux reines et au roi, quand on leur en demandait. D'autres tenaient des cassolettes, d'autres des miroirs, d'autres des boîtes à tabac en or, d'autres de longues pipes.

Mais derrière le roi, se tenaient celles dont les fonctions sont complètement militaires : ce sont de véritables gardes du corps, montant alternativement et par détachement la garde auprès du monarque. Elles étaient armées de cimeterres de moyenne longueur, mais sans baudrier, sans ceinturon. Aussi les femmes les portaient-elles à la main, sans les tirer du fourreau..... L'interprète, qui porte le titre de pangorangué ou chef des inghebis, reste assis sur ses genoux devant le roi, en signe de respect.

+

Société formée en Angleterre pour l'abolition des sacrifices humains de l'Inde.

L'épouvantable coutume chez les Indous, de brûler vivantes les veuves qui survivent à leurs maris, y subsiste toujours malgré tous les efforts des Européens, qui n'ont pu réussir à faire cesser ces sutées ou sacrifices volontaires que les Brahmes recommandent aux veuves, comme moyen efficace d'atteindre à un haut degré de félicité dans le ciel, de le faire partager à leurs maris et de recommencer dans un empyré dont les joies sont ineffables, une union qui doit avoir autant de mille ans de bonheur, qu'elles ont de cheveux

sur la tête. Le gouvernement anglais de l'Inde, regardant toute intervention de la part de ses sujets, comme dangereuse pour son autorité sur les bords du Gange, a donné l'exemple d'une coupable apathie : aussi loin de diminuer, le nombre des victimes s'est plutôt accru, et dans la présidence du Bengale seulement, pendant neuf années, de 1815 à 1824, cinq mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept veuves ont été brûlées ou enterrées vivantes.

Le révérend docteur Word, dans son tableau de *l'histoire de la littérature et de la mythologie des Indous*, estime que d'après des documens authentiques, au moins dix mille cinq cents personnes sont sacrifiées par an aux divinités de l'Inde :

Veuves brûlées dans tout l'Indoustan.	5,000.
Pélerines périssant sur les routes et aux lieux saints. . .	4,000.
Fanatiques qui se noient dans le Gange, ou qu'on enterre vivans.	500.
Enfans immolés, y compris ceux des raipouts.	500.
Malades dont les ablutions dans le Gange hâtent la mort.	500.

Une société qui vient de se former à Coventry, a pour but d'appeler sur ces auto-da-fé l'intérêt et la sollicitude publique. Elle se propose de répandre des renseignemens de toute espèce sur leur nature et leur étendue, de publier des écrits propres à éclairer les esprits, à persuader et à anéantir enfin le préjugé qui porte à ces suicides affreux, inspirés par le fanatisme et souvent conseillés par la cupidité. Cette philanthropique société, qu'on ne saurait assez encourager, et dont on peut faire partie moyennant une souscription de six francs par an, adressera des pétitions aux chambres britanniques qui seront sans cesse renouvelées et qui partiront de tous les points de l'Angleterre et de l'Irlande, pour demander l'abolition de ces sacrifices humains.

S. M.

*EXTRAIT d'une lettre de M. PEYTIER, capitaine au corps royal des
Ingénieurs Géographes, attaché à l'expédition de Morée.*

Corinthe, le 29 janvier 1829.

..... « Les inégalités du sol de Corinthe, et quelques restes antiques à conserver, gênent l'exécution des travaux dont je suis chargé par le président (1), pour faire de belles places et des rues droites. Il y a sept colonnes d'un ancien temple, que quelques voyageurs supposent être celui de Neptune, ce qui n'est pas du tout certain, et autour desquelles je construis une place de 90 mètres de côté. Les rues auront en général 10 mètres de largeur (2).

» Je vois d'ici le mont Parnasse et l'Hélicon, dont les sommets sont couverts de neiges, et de l'Acro-Corinthe, j'aperçois la citadelle d'Athènes; j'ai parfaitement distingué avec ma lunette, les colonnes du Parthénon.

» Les montagnes de la Morée sont beaucoup plus élevées que je ne l'avais cru, et qu'on ne le croit généralement. D'après le travail que j'ai commencé, la montagne la plus haute est le Taygète en Laconie, près de Mistra, lieu voisin de l'ancienne Sparte.

» Voici les hauteurs de quelques-unes des montagnes les plus élevées du Péloponèse, et de quelques points intéressans, que j'ai obtenues par des mesures géodésiques, et dont je garantis l'exactitude, à l'exception de la hauteur de Tripolitza, qui peut être affectée d'une erreur de 20 mètres environ.

(1) Ces travaux ont pour objet le déblaiement de la ville et la construction de nouvelles maisons.

(2) Dans une autre lettre, M. Peytier écrit : J'ai terminé le plan des ruines de Corinthe. Je vais m'occuper du tracé des rues, après quoi je ferai quelques reconnaissances et des observations géodésiques et astronomiques. Je menerai une base d'une lieue environ, que je lierai à celle que j'ai mesurée dans la plaine d'Argos, afin d'avoir une idée de l'exactitude de ces opérations.

<i>Le Taygète</i>	2417 mètres.
<i>Mont Zyria</i> , ancien <i>Cyllène</i> , près <i>Tricala</i> . .	2360
— <i>Zagoura</i> , <i>Anchise</i> , au N. de <i>Tripolitza</i> .	1980
— <i>Malevo de Laconie</i> , entre <i>Saint-Pierre</i> et <i>Prasto</i>	1940
— <i>Malevo</i> , ancien <i>Artemisius</i>	1775
<i>Ville de Tripolitza</i>	680
<i>Larisse</i> , citadelle d' <i>Argos</i>	290
<i>Palamide de Nauplie</i>	226
<i>Butte de Tyrinthe</i>	31

» Ces montagnes élevées ne forment point des pics isolés ; elles appartiennent à des chaînes qui elles-mêmes sont très-élevées. L'une d'elles, par exemple, part de *Zyria*, qui me paraît être le nœud des chaînes de la Morée, passe pas les deux *Malevos*, et court jusqu'au cap *Saint-Ange*.

» Depuis que je suis ici, j'ai admiré dans mon logement l'habileté des couvreurs du pays ; le toit des maisons n'est pas latté, et les tuiles ne sont soutenues que par quelques morceaux de bois arrondis, gros comme le bras, espacés de 5 à 6 pouces, et servant de chevrons. Les tuiles se maintiennent là-dessus en équilibre, les unes par les autres ; en général les maisons n'ont point de cheminées, et la fumée s'échappe par les jours que laissent les tuiles.

» Dans l'intérieur d'une maison à la campagne ; on trouve un petit four, dans lequel on fait cuire le pain nécessaire à la consommation de la famille ; ce pain n'est qu'une espèce de galette faite avec de la farine de maïs. Ce four est souvent un meuble presque inutile, car on ne se donne pas toujours le temps de l'allumer, et alors on fait cuire cette galette sous la cendre. Dans ce cas, un feu ordinaire, placé en avant du four, et qui se trouve aussi au centre de la chambre, le plus souvent la seule que renferme la maison, fait l'affaire. J'ai goûté de ces galettes que je n'ai pas trouvées mauvaises, mais je les crois indigestes. C'est, au surplus, le défaut du pain de tout le pays, que l'on ne fait pas assez cuire.

» Deux énormes caisses en bois et en terre, assez semblables à de grands pots de terre et adossées à la muraille, servent à contenir la provision de grain. La porte d'entrée n'a que quatre pieds de haut, et le jour arrive par une ou deux petites fenêtres. On ne connaît point encore l'usage des ferrures. La place du lit de la famille, est l'endroit le plus propre de la maison, ordinairement près et de chaque côté du feu; on la couvre d'une étoffe de laine ou d'un tapis chez les gens aisés, ou bien d'une paille en joncs. C'est là ce que l'on offre au voyageur; la paille est même un luxe que l'on ne rencontre pas toujours. Les Grecs portent tous une grosse capotte à capuchon, sous laquelle ils s'abritent comme le soldat dans sa guérite, et ainsi enveloppés, ils s'étendent par terre tout habillés. Les femmes ne se déshabillent point davantage, et tout le monde est ensemble. Depuis que je suis en Grèce, je ne sais plus ce que c'est qu'un matelas; le meilleur lit que j'aie en voyage, est une couverture ployée en quatre, et que je place sur une table de six pouces de hauteur, lorsque j'en trouve.

» Comme en général on a peu d'effets, on n'a pas besoin d'armoires; et c'est tout au plus si, chez une famille nombreuse, on trouve une petite caisse, à peine aussi grosse qu'une de nos petites malles de voyage.

» Ce qui étonne tous les étrangers, c'est que dans un pays où règne tant de misère, il ne se forme pas de bandes de voleurs, et que l'on voyage avec tant de sécurité.

» Le peuple paraît très-facile à gouverner : le moindre soldat d'un commissaire de police frappe les paysans sans que ceux-ci disent un mot, il me semble même qu'on ne ménage point assez les pauvres *barbakis*, c'est ainsi que les *tacticos* et les *palicars*, soldats réguliers et irréguliers, appellent les paysans. Ils méritent cependant bien que l'on ait quelques égards pour eux; car l'opinion générale est que c'est ce qu'il y a de meilleur dans la nation grecque.

» Le peuple est tellement ignorant, et les grands le sont davantage en proportion, qu'aucun des paysans qui apportent des den-

rées au marché ne peut dire, lorsqu'il vend un œuf 5 paras, combien on doit lui donner pour quinze œufs. J'ai acheté plusieurs fois quelques douzaines d'œufs et des poules, et le pauvre paysan qui me disait combien il vendait chaque œuf et chaque poule, ne pouvait me dire combien je lui devais pour trois douzaines d'œufs et deux poules : il était obligé de s'en rapporter à ma bonne foi.

» Les Grecs se nomment *Adelphoi*, frères, à chaque instant de la conversation, comme nous autres nous disons *mon cher*. Un soldat appelle son chef *Adelphos*; un domestique son maître souvent de la même manière, et réciproquement. Cela serait fort beau s'ils se traitaient réellement en frères, mais ce n'est qu'en paroles.

» Les *palicars*, soldats irréguliers, portent ordinairement cinq armes : deux pistolets qu'ils ont à la ceinture, avec un yatagan, sabre assez semblable à un couteau de chasse, destiné à couper les têtes des prisonniers que l'on fait à la guerre ; un petit poignard, et un fusil sans baïonnette ; mais sans armes pour se défendre contre un cavalier, ils en ont une grande peur. On serait bien étonné en France, de voir des hommes ainsi couverts d'armes, se colleter et se battre à coups de poings ; c'est pourtant ce que j'ai vu ici, où le duel n'est pas en usage. Ce n'est pas cependant que je n'en aie vu un entre un Grec qui avait insulté les philhellènes, et un philhellène français, tous deux officiers de cavalerie, le Grec succomba ; on craignit un moment que cela ne causât quelques mouvemens parmi les Grecs ; mais cela n'a pas eu de suite.

» Les *palicars* s'habillent et s'arment comme ils veulent ; aussi, n'est-il pas rare de voir un soldat avoir un habit plus riche que celui de son capitaine. Ils sont contents d'avoir de belles armes, et les soldats eux-mêmes ont des pistolets dont le canon ne vaut rien, mais dont la monture est tout en argent, et qui valent 100, 200, 300 francs. Les chefs en ont dont la valeur est de plus de 1,000 fr. Ils portent ordinairement leur avoir dans leur ceinture, et n'ont d'autre bagage en route que leur capote. Je crois vous avoir parlé de la lessive du *palicar*, voici ce que c'est : tous les six mois,

ou peut-être un peu plus souvent, le palicar allume un grand feu, et fait tourner au-dessus de la flamme sa *fustanelle*, espèce de jaquette, tandis qu'un autre la frappe avec une baguette, pour en faire tomber les insectes, que l'on a aussi nommés *palicars*.

» J'ai découvert dans la ville de Corinthe une antiquité fort remarquable ; c'est un cirque taillé dans le roc, et qui est, je crois, peu connu et dont Pouqueville ne parle pas.

» Le climat de la Morée passe pour être malsain ; le pays est peu habité et inculte, ce que l'on donne pour les principales causes d'insalubrité ; aussi presque tous les étrangers paient-ils leur tribut au climat. Il y a même dans la saison des pluies, beaucoup de fièvres parmi les gens du pays : c'est une espèce de typhus qui a fait de grands ravages cette année. Contre l'ordinaire, il y a eu beaucoup de maladies dans les pays élevés, qui passent cependant pour être très-sains.

» Le lièvre est regardé ici comme un animal qui porte malheur. Pouqueville vous apprend que lorsqu'un Grec voyage et qu'un lièvre vient à couper sa route, il rebrousse chemin, à moins que quelqu'un qui n'a pas vu l'animal ne passe devant lui : cela est très vrai. Les Grecs font aussi une douzaine de signes de croix quand ils passent devant une chapelle, ou bien quand ils vont manger, ou commencer quelque travail, afin que cela leur porte bonheur.

» On ne peut guère voyager sans faire de la dépense ; il faut une suite de mulets pour porter effets, lits, vivres, pour les hommes et les chevaux ; et comme il n'y a point d'auberges, il faut payer généreusement la portion de plancher que l'on veut bien vous offrir pour lit. »

(Communiqué par M. le lieutenant-colonel Corabœuf.)

Détails circonstanciés sur le tremblement de terre arrivé dans le royaume de Murcie (Espagne).

Le 21 du mois de mars , à six heures et demie de l'après-midi , une terrible secousse ébranla tout à coup la ville de Murcie pendant une seconde. La secousse se manifesta par un bruit effrayant, semblable à celui d'un monceau de pierres qui s'écroule avec fracas. Les habitans fuyaient dans l'état où ils se trouvaient, en jetant des cris lamentables. Plusieurs édifices s'entr'ouvrirent ; la cathédrale et sa tour magnifique, les couvens *del Carmen, de la Merced, de Santo-Domingo et des Capucins*, le palais épiscopal, le pont de la Merie et plusieurs maisons particulières ont été renversés ou entr'ouverts. Mais combien est affreuse la désolation dans toute la province ! Tous ces endroits, si rians naguères, si agréablement situés, et que la nature semblait préférer au reste de la péninsule, n'ont présenté en un instant que des amas effroyables de décombres, ensevelissant sous leurs débris les infortunés que ces habitations renfermaient !

A Orihuela, presque tous les édifices ont été entr'ouverts ; la cour du couvent de la Sainte-Trinité a été détruite, un enfant y a été tué, et l'église est hors de service. La tour de St.-Julien, sous laquelle des imprudens s'étaient réfugiés, s'étant écroulée, a enseveli un grand nombre de victimes.

A Torrevieja, il n'est pas même resté pierre sur pierre, et on ignore encore le nombre des habitans qui y ont péri. Les capitaines des navires étrangers qui se trouvaient sur cette plage pour y charger du sel, voyant de leur bord la désolation qui y régnait, envoyèrent leurs chaloupes chargées de vivres, et ramenèrent des habitans qui ne savaient où fuir.

A Almoradi, à peine reste-t-il un seul édifice, les environs sont inhabitables et ruinés à jamais ; on porte le nombre des personnes blessées à 200. A Rafat, l'église paroissiale s'est aussi écroulée. A

Benejuzar, l'enceinte des maisons est ruinée, et les habitans sont ensevelis sous les décombres ; on en avait déjà retiré 30, mais les secousses continuant, les travailleurs étaient atterrés. A Guardamar, tout était dans l'état le plus déplorable dans la ville et dans la campagne.

Près la petite ville de Dolores, la terre s'est entr'ouverte, et a formé deux cratères d'où s'élancent des torrens d'eau hydro-sulfurée et de bitume exhalant une odeur insupportable. Plusieurs autres crevasses se sont formées sur différens points, desquelles découle une eau pareille, mêlée de sables calcinés. Les bains des eaux thermales de Musa ont aussi lancé des torrens d'eau bouillante, et l'on présume qu'il en a été ainsi partout où il existe de pareils établissemens.

Depuis le 21 mars, les secousses ont continué mais avec moins de violence. Cependant le spectacle de ces affreux ravages, et le danger qui semble se prolonger, tiennent les malheureux habitans de ces horribles déserts plongés dans la consternation ; tous se sont réfugiés au milieu des places publiques, ou au loin dans la campagne. Le bruit sourd qui continue de se faire entendre sous terre, l'arrivée successive d'un grand nombre de familles ruinées, abandonnant leurs foyers détruits, pour chercher un abri dans la capitale, tout enfin contribue à porter l'épouvante parmi les habitans, qui, à leur tour, fuient vers les campagnes.

On porte à 3,600 le nombre des maisons englouties et écroulées. Toute la province, en un mot, n'offre que le tableau hideux et lugubre de la dévastation, du deuil et de la mort.

(*Album national.*)

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

263. *SPECIMEN Geographiæ physicae comparatiuæ*; auctore *Showw.* in-4^o: Hafnise, 1828.
264. LECTURE SUR LA GÉOGRAPHIE DES PLANTES; trad. de l'anglais de *J. Barthon*, avec des notes par *J. Marchal*, de Bruxelles; in-8^o. Bruxelles, 1828. (1 flor. 89 cts.)
265. CARACTÈRES PHYSIOLOGIQUES DES RACES HUMAINES, considérés dans leurs rapports avec l'histoire, par *W. F. Edwards*, in-8^o. Paris, 1829.
- Cet ouvrage, rédigé sous la forme d'une lettre adressée à M. Améd. Thierry, auteur de l'Histoire des Gaulois, prouve les grands secours que l'histoire doit retirer de l'étude de la physiologie. Son auteur a beaucoup voyagé et beaucoup observé. C'est le type caractéristique de la physionomie des peuples qu'il a étudié en France, en Italie, en Angleterre et dans les Pays-Bas et qu'il a examiné; ses observations l'ont amené aux mêmes résultats que M. Thierry, relativement aux *Kymri* et aux *Galls*, anciens habitants de notre territoire. Cet ouvrage, rempli de vues neuves, est d'un très-grand intérêt. A.
266. COMMENTARIUS GEOGRAPHICUS IN ARRIANUM DE EXPEDITIONE ALEXANDRI MAGNI; auctore *van der Chys*, cum tabulâ æri incisâ, in-4^o. Lugduni-Batavorum, 1828.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

267. NATUR UND SITTENGEMALDE DER TROPENLANDER. — Esquisse d'un voyage dans l'Amérique méridionale et autour du monde; par

le docteur *Wollmer*; in-8^o, avec une carte et 8 planches. Munich, 1828. (5 fl. 24 kr.)

Océanie.

268. PRESENT STATE OF VAN DIEMEN'S LAND. — Etat actuel du pays de Van Diemen, contenant la description de son agriculture, etc.; par *H. Ffildowson*; in-8^o, avec une carte du pays. Londres, 1829. Robinson. (8 sch. 6 d.)

EUROPE.

269. EUROPA IN JAHRE 1829. — L'Europe en 1829. Manuel généalogique, statistique et historique; par le baron de *Zedlitz*; in-4^o. Berlin, 1829. Voss.

Empire ottoman.

270. DIE EUROPAISCHE TURKEY. — Description, par ordre alphabétique, de toutes les provinces turques en Europe, leur position géographique, population, montagnes, rivières, routes, etc.; par *Fr. Thuler*; in-8^o, avec carte. Vienne, 1828. Gerold. (1 flor. 45 kr.)

France.

271. EXPOSÉ des travaux relatifs à la reconnaissance hydrographique des côtes occidentales de France; par M. *Beautemps-Beaupré*, suivi d'un Précis des opérations géodésiques qui ont servi de base aux cartes et plans des trois premières parties du Pilote français; par M. *Dauvssy*, ingénieur hydrographe de la marine; in-4^o. Paris, 1829. Impr. royale. (V. ci-après.)

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, PLANS, etc.

272. ATLAS UNIVERSEL de Géographie physique, politique, ancienne

et moderne, rédigé conformément aux progrès de la science, pour servir à l'intelligence de l'histoire de la Géographie et des voyages; dédié à l'Académie royale des sciences par *A. Brue*; 2^e édition, composée de 65 feuilles. Paris, 1828. Chez l'auteur (190 fr.). — L'extrait de cet Atlas, composé de 36 feuilles, se vend séparément (106 fr.).

Cet Atlas, que l'auteur a eu soin de distinguer de toutes les autres productions qui portent son nom, par un timbre particulier dans lequel on lit ces mots, *du fonds de l'auteur*, est remarquable non pas tant encore par son exécution que par les données vraies, exactes et neuves qu'il présente; c'est, nous osons l'affirmer, sous tous les rapports, le meilleur corps d'ouvrage de ce genre que nous possédions. L'on sait que depuis 30 ans la Géographie semble renouvelée. Tout ce que les expéditions militaires et scientifiques, la politique, les révolutions, les voyages ont mis à découvert, se trouve relaté dans cet Atlas avec le soin minutieux et éclairé que l'on connaît à l'auteur. Il est, en un mot, autant au niveau de la science qu'il est possible qu'un semblable travail le soit. Nous citerons pour exemple les cartes d'Afrique et d'Océanie, mais plus particulièrement les premières. Aucun ouvrage ne permet de lire les Voya-

ges avec plus de fruit. Débarrassant la carte d'Afrique de toutes ces villes, de toutes ces contrées que l'on y voyait encore naguères, il n'y a placé que ce qui est connu, ou à peu près connu; se servant, dans ce dernier cas, d'un signe conventionnel qui indique l'incertitude. Il a suivi, sous ce rapport, l'exemple de d'Anville. C'est ainsi que devraient agir tous ceux qui s'occupent de la construction des cartes géographiques; on saurait un peu mieux à quoi s'en tenir sur l'état de nos connaissances. A.

73. *PILOTE FRANÇAIS*, 2^e partie, comprenant les côtes orientales de France, depuis la pointe de Penmarck jusqu'à l'île d'Yeu, levées de 1819-1822 par les ingén.-hydrogr. de la marine et plusieurs officiers du C. R. de la marine, sous les ordres de M. *Beautemps-Beaupré*, ingénieur-hydrographe en chef, membre de l'Académie royale des sciences et du bureau des longitudes; in-f^o, 82 planches. Paris, au dépôt général de la marine. 1829.

Cet Atlas, supérieurement exécuté, comme tout ce qui est entrepris par M. *Beautemps-Beaupré*, témoigne hautement des talens et de l'exactitude d'observation des officiers placés sous ses ordres, autant que des siens. Il fait le plus grand honneur à la marine française. A.

NOIROT, *Agent de la Société de Géographie.*

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, N^o 16, à Paris.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 73. — MAI 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Notice sur les Baloutches, communiquée par MM. Barbié du Bocage.

Selon la tradition des Baloutches, leur pays, qui fut d'abord habité par des Arabes vivant entre eux comme en famille et s'occupant du soin de leurs troupeaux et de la culture de leurs terres, fut soumis par deux Indiens qui étaient frères et que l'on appelait Djadi et Galli, d'où leur vient le nom Djedgallis. Ceux qui ne voulurent pas reconnaître la loi du vainqueur, passèrent dans l'Oman. Les Djedgallis restèrent long-temps maîtres de ce pays; mais, asservis à leur tour par un nommé Abdellah de la tribu des Brahovis, ils furent contraints de lui payer un tribut qu'ils acquittent encore à présent. Dans la suite, obligés d'aller habiter les bords de la mer près Caratchy (Crotchey), ils y bâtirent une ville et un fort qu'ils occupent encore aujourd'hui. Depuis bien des années, ils dépendent du prince de Scindi; c'est Miah Hadji qui les gouverne actuellement.

Cet Abdellah dont les Brahovis se plaisent à chanter les victoires, était un homme d'un grand courage, fort aimé des siens; il mourut laissant ses enfans dans un âge où l'on est incapable de gouverner. Les fils de son frère Kerim-Dad profitèrent de leur jeunesse pour les éloigner de la succession de leur père; on dit même qu'ils les firent massacrer. Dès qu'ils eurent usurpé le pouvoir de leur oncle, ils se choisirent un chef parmi eux. Ils étaient cinq, les quatre premiers, préférant le soin de leurs troupeaux à celui des affaires, placèrent à la tête de leur tribu leur jeune frère Cambar, qui était le plus pauvre de tous. Celui-ci, en acceptant leur choix, leur fit observer qu'il n'aurait plus le temps de pourvoir à la subsistance de ses enfans; ils partagèrent alors le pays.

La contrée depuis Kalaat-Nassir-Khan jusqu'à Dader et à Sevi à l'Orient, le territoire du Keitchy au Sud-Est, Kosdar avec ses dépendances, Ubian et les terres de Sorghuez qui se trouvent aussi du même côté, furent cédés au jeune Cambar. Ses frères gardèrent pour eux les plaines et les montagnes qui sont à l'Occident de cette forteresse.

Aussitôt qu'il se vit établi dans Kalaat-Nassir-Khan, Cambar eut à cœur d'approvisionner cette ville; dans la vue d'agrandir son autorité et d'amasser des richesses, il envoya une grande quantité de bétail et de grains à Candahar d'où il recevait en retour de l'argent comptant. Ces relations commerciales lui attirèrent la protection et l'amitié du roi Kéledjé, à qui il feignait d'obéir sans lui payer aucune redevance. Lorsqu'il se vit bien affermi dans son gouvernement, ce jeune prince exigea que ses frères lui payassent un tribut. Ceux-ci reconnurent leur faute; mais ne pouvant lui résister, ils lui accordèrent ce qu'il leur demandait. Il est à remarquer que Cambar et ses frères, Miro, Sasso, Gourkin et Bizen, ont donné leurs noms à autant de tribus qui se nomment encore les Cambralis, les Mironanis, les Sassolis, les Gorghuinis et les Bizendjohs. Je parlerai plus bas de ces diverses tribus.

Après Cambar, ce pays fut gouverné par plusieurs princes dont

le plus remarquable fut Nassir-Khan. Ce prince soumit le Mokran , le força à lui payer un tribut , et lui fit abandonner la religion de Dai-Mezeh. Aussi magnanime que magnifique dans tout ce qu'il faisait, Nassir-Khan était aimé de tout le monde. Il mourut âgé de soixante-dix-neuf ans, vivement regretté de ses sujets qu'il avait gouvernés pendant cinquante-sept ans. Ce prince était entré à la fleur de l'âge au service de Nadir-Schah avec un fort détachement de Brahovis ; j'ai connu quelques personnes qui l'avaient accompagné dans cette campagne; elles racontent avec plaisir les brillantes actions de leur chef dont elles pleurent encore la mémoire.

A sa mort, Nassir-Khan laissa trois enfans, Mahmoud-Khan, Moustapha-Khan et Mir-Mahammed-Rahim-Khan. Nés d'une mère esclave, les deux premiers vivent ensemble dans une parfaite union. Le dernier, fier d'être issu d'une femme de la tribu des Cambralis, méprise ses frères à cause de leur naissance. Soutenu par cette tribu, il voudrait se rendre indépendant, mais il est encore trop jeune pour être chef de parti. C'est Mahmoud-Khan qui gouverne aujourd'hui : ce prince ne ressemble pas à son père, il n'a hérité ni de ses vertus, ni de son courage. Aussi la puissance des Baloutches s'est-elle déjà affaiblie ; sa plus belle époque était du temps de Nassir-Khan, qui s'était fait respecter de ses voisins, et s'était même rendu redoutable aux Afghans.

La capitale du Baloutchistan est Kalaat-Nassir-Khan que j'ai citée plus haut. Située près des montagnes, cette ville est bien fortifiée ; elle est défendue par plus de cent pièces de canon. Mahmoud-Khan y fait sa résidence. Un canal souterrain creusé près du beau village de Skalka, bâti au pied de la fameuse montagne d'Harboi que l'on assure s'étendre depuis Lahore jusqu'à Bender-Abassi, fournit abondamment de l'eau à cette forteresse, à laquelle Nassir-Khan donna son nom à cause des réparations qu'il y fit faire.

Parmi les chefs-lieux qui forment le gouvernement de Kalaat-Nassir-Khan, on compte : à l'Est, Chal, Peching, Dadar et Sevi, et au Sud-Est, le Keitchy qui renferme les villes de Nassir-Abad,

de Soran, de Gadjan, de Cottoh, de Kalaot, de Djafar-Khan, de Phitipour, de Kampour et de Sagar-Bakar, dont une partie dépend de Talipour. On voit même encore de ce côté Zahri, Ubian, Kosdar et Sorghuez. Au Midi, sont les villes de Nal, Ornatch, Beloh et Summiany (Somgmiany); au Sud-Ouest, celles de Parku, de Machkeï, de Pavar, de Gouardjak, de Sikek; la contrée de Kolva (Kelvè), Djahon et le Mokran. Enfin, à l'Occident de Kalaat-Nassir-Khan s'étend le pays de Caran, où l'on voit les villes de Pingegour, de Djalk, de Dizék, de Bompour, de Mascoton, de Kou-Potche, de Pannotche, de Guèh, de Nassir-Khan, et les ports de Tchabar (Jask), de Soro, d'Ormalu, de Pazui et de Guadar, d'où l'on va en côtoyant la mer à Summiany. Voilà à peu près tous les noms des principaux endroits du Baloutchistan, y compris les bourgs. Je vais en énumérer les tribus, en déterminant le lieu de leur demeure.

Les Brahovis que je regarde comme la mère-tribu des Baloutches, habitent Peching, Chal, Mastunk, qui est dans les environs, et le village de Skalka, et sont aussi répandus dans les cinq tribus qui leur doivent leur origine. Les chefs de cette tribu jouissent de beaucoup de considération auprès de Mahmoud-Khan qui les admet dans tous ses conseils.

Les Cambralis habitent Kalaat-Nassir-Khan, quelques villages près de cette forteresse, et les villes de Dadar et de Sevi. Ce pays est arrosé par plusieurs ruisseaux qui descendent des montagnes voisines. Les richesses des Cambralis consistent en troupeaux de chèvres et de moutons, et en chameaux. Leurs chefs sont Mammorad-Ali, Seyd-Khan et Tchapar-Khan.

Les Mironanis se sont établis dans le Machkeï où ils ont plusieurs forts dont les quatre premiers sont Parvar, Gouardjak, Kalaat-Machkeï et Kolva. Leur chef, Mir-Melig-Dinar, demeure à Parvar. Quoique courageux, il a été souvent battu par Kerim-Dad de Caran. Son pays s'étend jusqu'à la province de Mokran. L'air y est fort salubre; il y a beaucoup de terres propres à la culture,

mais dans la partie orientale on ne trouve d'autre eau que celle de la pluie. La vallée de Sikek est pleine de forêts ; tout près se voit celle de Djahou fertilisée par une rivière qui donne de bons poissons, et où se trouvent des crocodiles. Cette vallée produit une grande quantité de bled ; et possède d'excellens pâturages ; mais c'est inutilement que l'eau coule dans la plaine déserte, les habitants ne savent pas en tirer parti. Les Mironanis sont riches, mais leurs tributaires sont si pauvres, qu'ils sont souvent obligés, afin de satisfaire au tribut annuel qu'ils leur paient, de leur donner leurs enfans qui sont ensuite vendus comme des esclaves.

Les habitants de Djahou habitent aussi la montagne de Dronne qui sert de retraite à ceux de la plaine, lorsqu'ils sont attaqués par un ennemi supérieur. Cette montagne est taillée à pic presque de toutes parts ; on la gravit par un sentier étroit, où l'on ne peut passer qu'une personne à la fois, et il faut au moins vingt heures pour parvenir à son sommet qui présente à la vue une belle plaine de six heures de largeur sur soixante de longueur. Cette plaine est dans toute son étendue traversée par une petite rivière que forme une source abondante qui jaillit de l'endroit le plus élevé, et la montagne est couverte d'une espèce d'arbres différens de ceux de Djahou. Il y fait très-froid, et il y a beaucoup de bêtes sauvages, surtout des ours. J'y ai vu quelques ruines de maisons et de tombeaux, et trouvé une grande quantité de pointes de fer, et de flèches rongées par la rouille.

Les Sassolis qui demeurent à Sorghuez et dans ses environs qui sont bien cultivés, se sont emparés d'une partie de la contrée de Caran, près d'Ubian. Ils ont un grand nombre de troupeaux, et font souvent des incursions dans le Mokran, où ils commettent toute sorte de brigandages. Leur chef s'appelle Mir-Haybet.

Les Gorghuinalis n'ont point de possessions, j'en ignore la raison ; ils vivent sous des tentes dans le pays des Siahpads, et s'adonnent à l'agriculture ; ils possèdent beaucoup de troupeaux. Ce sont de braves gens, courageux dans les combats ; mais ils ne sont pas aussi nombreux que les Mironanis.

Les Bizendjohs , pour la plupart adonnés au brigandage , mettent à contribution les caravanes qu'ils rencontrent ; ils habitent Nal et Ornatohe , deux villes situées au milieu de riches vallées qui leur rapportent beaucoup de bled ; ils demeurent aussi près de Porali , petite rivière où ils gardent leurs troupeaux. Négligent la culture , ils s'occupent du soin de conduire avec leurs chameaux des marchandises à Beloh , à Kalaat-Nassir-Khan , qui en est éloignée de vingt jours. Nal est considérée comme leur capitale : Mir-Khera , leur prince , en a fait sa résidence. On trouve près de cette ville des mines de fer et de plomb : tel est le pays habité par les Brahovis et les Cambralis ; je vais parler de leurs alliés tributaires.

Afin de mettre , autant que le sujet me le permet , quelque ordre dans l'énumération de ces alliés , je commencerai par la contrée de Keitchy. Le Keitchy est un vaste territoire , très - fertile , environné de montagnes et habité par les *Rends* , dont le prince appelé Serdar-Khan est issu , à ce que l'on m'a assuré , des descendants du fameux Tchaker d'Alep , qui avait conquis ce pays. Ce prince demeure à Soran , et peut avoir 40,000 hommes à ses ordres. Tous ses sujets lui paient une redevance annuelle , excepté ceux qui sont disséminés.

Les *Magassis* sont aussi dans le Keitchy. Du temps de Tchaker , c'étaient des esclaves qui avaient été achetés ; ils s'affranchirent dans la suite , et devinrent fort puissans , mais ils ne sont ni aussi nombreux , ni aussi riches que les *Rends* , avec qui ils sont continuellement en guerre ; s'ils n'habitaient pas des montagnes inaccessibleles , ils seraient bientôt anéantis. Leur chef se nomme Dja-far-Khan , et leur principale ville est Kampour.

Comme le Keitchy abonde en toutes sortes de provisions , et que l'air y est très-sain , à l'approche de l'hiver , Mahmoud-Khan se rend avec les Cambralis , chaque année dans le mois de novembre , à Nassir-Abad , jolie ville bâtie par Nassir-Khan , et après y avoir passé six à sept mois , il retourne dans sa capitale

avec une grande quantité de bled. Enfin ce pays est renommé par sa fertilité ; on peut le regarder comme le grenier de la partie orientale du Baloutchistan.

Les *Siahpas* se sont établis dans les montagnes de Parku qu'habitent les Gorghuinalis, comme il a été annoncé plus haut. Leur chef s'appelle Mir-Gulam. Les *Siahpas* étaient autrefois des sujets de Tchaker ; mais ils sont actuellement comptés parmi les Brahovis. Ils sont propres à la guerre, et s'adonnent à toute sorte de brigandage.

Les *Mam-Hassanis* descendent de Mahomed-Hassan-Khan, des environs de Schiraz, lequel ayant vaincu les Brahovis est resté avec les siens dans le pays qu'il leur avait enlevé. Ces alliés sont de dangereux voisins, ils volent et massacrent les habitants du Mokran. Leur chef actuel est Rustam-Khan, homme d'un courage à toute épreuve, et qui ne marche jamais sans être accompagné d'une garde de 600 hommes ; Nassir-Khan ne put jamais les soumettre. Cette tribu est extrêmement riche ; habitant les environs de Machkeï, elle étend ses incursions jusqu'aux villes de Minaï (Mina), de Bam, et même de Kerman.

A l'Occident de Kalaat-Nassir-Khan, il y a une autre tribu appelée *Rèche-Kany*, du nom du cheval de Nadir-Schah dont les palefreniers avec plusieurs de leurs compatriotes suivirent Nassir-Khan retournant dans sa patrie. Mir-Abas-Kérime est à leur tête. Les *Rèches-Kanys* habitent la contrée de Caran, qui est une vallée de trois jours de large sur dix de long, entourée de montagnes de sable l'espace de six heures. Il n'y a aucune eau courante, on y rencontre seulement des puits, et dans les endroits où il n'y en a pas, on a creusé des réservoirs pour y conserver l'eau de pluie que les habitants boivent pendant six mois de l'année. Cette tribu nourrit beaucoup de bœufs, de buffles, de chameaux, de moutons et de chèvres ; et dans les montagnes sont plusieurs forteresses environnées de plantations de dattiers, de jardins et d'arbres à fruit. Sous prétexte qu'ils descendent de Nadir-Schah, les *Rèches-Kanys*, ne

paient point de tribut au gouverneur de Kalaat-Nassir-Khan.

Enfin viennent les *Narohis* dont une partie habite le Sistan. Placés dans la dépendance des Afghans, les *Narohis* demeurent dans la ville de Bompour bâtie sur une montagne. Ce pays est beau ; on y compte vingt-quatre canaux qui fournissent l'eau nécessaire à la culture des terres. C'est Mir-Mèrab-Khan qui le gouverne : il a également sous son obéissance les villes de Nassir-Khan, de Ghèh et de Tchabar, peuplées de Sunnis et de Zihkris. On y récolte beaucoup de riz, et l'on y voit d'immenses troupeaux. A cette tribu il faut joindre la grande tribu de *Ghetch-Kys*, qui se divise en deux autres tribus, les *Ghetch-Kys propres* et les *Zihkris* ou les *Daï-Mezehs*. Les premiers occupent Djalk, ville bâtie dans la plaine, et où il y a quelques canons, et Dizek située sur une montagne dans une belle position. Ces deux villes, assez bien fortifiées, confinent avec le Mokran, et sont gouvernées par Cheik-Mèrab qui a 1500 cavaliers Lores, habillés à la persanne, dévoués à ses ordres, et ne craignant ni le fer, ni le feu. Ce Cheik commande tout le pays jusqu'au territoire de Bompour. Il a trois forts construits au milieu des montagnes dans les défilés les plus étroits, et où il se retire pour se défendre lorsqu'il est attaqué.

Les autres, les Zihkris, sont nombreux et répandus dans toute l'étendue du Mokran. C'est un nommé Cheik-Mèrab qui est à leur tête ; il fait sa résidence à Keitch-Mokran, ville ainsi appelée par les gens du pays pour ne pas la confondre avec le Keitchy dont il a été parlé plus haut. Le Mokran abonde en riz et dattiers qui donnent les dattes les plus délicieuses du Baloutchistan. Cheik-Mèrab-Zihkri possède aussi la ville de Tomb et les ports de Soro, d'Ormalan, de Pazny et de Guader.

Je ne puis terminer cet article sans y ajouter le fait suivant. Les habitants de Pengegour étaient de la religion de Daï. Nassir-Khan, les ayant vaincus, les força d'embrasser le mahométisme, et les transporta du Mokran dans le beau pays de Pengegour ; leur chef s'appelle Mir-Hassan, qui habite la ville d'Issaï. Il y a cinq

forts dans les environs , beaucoup d'eau courante et de dattiers , dont le fruit est si excellent, qu'on en porte à vendre à Candahar.

Les Baloutches sont très-sobres. Au-delà du Kalaat-Nassir-Khan , ils se nourrissent de viande , de laitage et de légumes ; depuis cette capitale jusqu'à la contrée du Mokran , ils vivent de laitage , de riz et de dattes , et dans le Mokran , de riz , de poisson , de dattes et de toutes sortes de légumes. Il est digne de remarquer que dans tous les lieux où le dattier peut se cultiver , il y a une autre espèce de dattier *bâtard* , appelé le dattier de Pharaon. Cet arbre produit un fruit qui n'est pas du tout ressemblant à la datte ; on le fait sécher et réduire en une espèce de farine que l'on conserve pour l'hiver. Les gens aisés en engraisent leur troupeaux ; mais les pauvres en font leur nourriture ordinaire ; c'est un aliment qui est sain et qui a beaucoup de saveur. Les Baloutches font aussi des feuilles de cet arbre , qui est gros et peu élevé , des sacs , des souliers et des cordes qu'ils vont vendre à Mascate , à Surate , à Bombai et même à la Chine. Enfin le noyau de ce fruit est aussi un objet de commerce ; on en fait des chapelets que l'on porte dans l'Inde.

Il n'y a dans tout le Baloutchistan que deux sectes , les *Sunnis* et les *Zihkris*. Comme la première est particulièrement connue , je ne m'arrêterai qu'à donner une idée de la seconde. Les *Daï-Mézebs* ou sectateurs de la religion de *Daï* , rejetant Mahomet et sa doctrine , ne connaissent que Mèhdi , et soutiennent qu'il a déjà paru dans le Mokran , et que , depuis son apparition , ils sont exemptés de prier , de jeûner et d'aller en pèlerinage. Ils prétendent que Dieu s'est servi d'un arbre pour leur communiquer sa loi écrite dans un livre , et que c'était à un nommé *Daï* à qui il avait révélé l'endroit où était caché ce livre. Ces sectaires révérent avec le plus grand respect cet arbre dont il ne reste plus que le tronc desséché , et autour duquel ils se rassemblent une fois chaque année dans une plaine appelée *Dachté-Kâorer* , près de la ville de Keitch.

L'habillement des Baloutches consiste en une chemise et des

caleçons de toile blanche brodée en soie ; leur bonnet de forme cylindrique se nomme *kulah* ; leur ceinture est de toile de couleur , lorsqu'ils doivent voyager. L'habillement des femmes est aussi simple que celui des hommes ; c'est une chemise brodée avec goût en soie de diverses couleurs. Elles portent en forme de voile , sur la tête , une mousseline très-fine et très-large qui descend jusqu'au bas de leur chemise.

Les Baloutches se servent du sabre , du fusil à mèche , d'un grand coutelas , d'un bouclier et quelquefois d'une lance. Les chevaux étant rares dans leur pays , leur monture la plus ordinaire est le chameau. Aussi , lorsqu'ils vont à la guerre , la plus grande partie de leur armée est-elle composée de piétons ; il n'y a que les Marohis qui soient de bons cavaliers.

Je joins ici les routes que suivent les caravanes qui vont et viennent de Bender-Abassi à Kalaat-Nassir , et de celles qui de Caratchy vont à la même destination.

De Kalaat-Nassir-Khan à Zahri , 6 jours ; de Zahri à Caran , 6 jours ; de Caran à Djalk , 8 jours ; de Djalk à Dizék , 1 jour ; de Dizék à Bompour , 12 jours ; de Bompour à Rodbar , 5 jours ; de Rodbar à Minab , 2 jours , de Minab à Bender-Abassi , 2 jours. Les caravanes qui sont destinées pour Bender-Tchabar , vont de Bompour à Ghèh en 8 jours , et de Ghèh à Bender-Tchabar en 4 jours.

Les caravanes qui vont de Caratchy à Kalaat-Nassir-Khan , se rendent en 12 jours à Bèloh ; de Bèloh à la rivière Sorali , 2 jours ; de cette rivière à Arnatch , 4 jours ; d'Arnatch à Nal , 4 jours ; de Nal à Kosdar , 4 jours ; de Kosdar à Zahri , 6 jours ; de Zahri à Kalaat-Nassir-Khan , 6 jours , et de Kalaat-Nassir-Khan à Candahar , 12 jours.

Voici quelques autres distances pour fixer la position de Kalaat-Nassir-Khan. Il y a de cette capitale à Skalka , 6 heures ; à Dadar et à Sevi , 4 jours ; de Dadar à Keitchy , 16 heures ; de Keitchy à Ubian , 8 jours ; d'Ubian à Kosdar , 6 heures ; de Kosdar au Keït-

chy, 8 jours; d'Ubian à Sorghuez, une journée et demie; de Kosdar à Parka, 2 jours; de Parka à Machkeï, 6 jours; de Machkeï à Kolva, 8 jours, à Pengegour, 5 jours; de Pengegour à Kalaat-Caran, 6 jours, etc.

Dans le courant de l'année 1808, j'ai vu arriver par mer à Tchabar un officier anglais, appelé M. Grant⁽¹⁾, que le résident de Mascate, M. Siston, envoyait à Candahar. Il avait avec lui une garde de Sépaïs, et logeait sous des tentes. Avant de pénétrer dans le pays, il prit la profondeur du bassin du port de Tchabar que les gens du pays appellent aussi Tasp (selon les Européens Jask), examina quelques ruines, et prit des notes de tout ce qu'il voyait. Il resta dix jours dans cette ville, et ayant fait quelques présens au cheik Yar-Mahammed-Khan, et loué une escorte de gens armés, il prit le chemin de Nassir-Khan, où il arriva le septième jour. Voyant que je savais la langue des Baloutches, et que j'étais considéré parmi eux qui me regardaient comme un Seyd, M. Grant m'invita à l'accompagner dans sa mission. Je lui promis de le suivre jusqu'à Ghèh. Là, il donna comme à Tchabar des présens au chef de cet endroit qui lui permit de poursuivre sa route, et arrivé à Ghèh, il ne négligea rien pour se concilier la bienveillance des principaux habitans de cette ville, où il fit un séjour de 20 jours, afin de lever le plan des montagnes qui étaient dans le voisinage. Cependant cet Anglais rencontra ici quelques difficultés, dont il ne se tira que par l'assurance que je donnai qu'il n'avait d'autre dessein que celui d'aller acheter des chevaux à Bompour. On lui permit de partir, je ne pus me résoudre à le laisser seul avec sa suite; c'était avec raison, car à peine eûmes-nous fait trois jours

(1) M. Grant est l'officier anglais, aide-de-camp du général Malcolm, dont il est parlé au Bulletin de la Société, tom. X, pag. 134. Nous avons alors rapporté le sommaire de la Relation donnée par lui à la Société Royale Asiatique de Londres au commencement de l'année 1828.

de chemin que des Baloutches l'attaquèrent, et prenant pour de l'or les boutons de son habit (il était malheureusement habillé à l'européenne), ils voulaient le massacrer. Par bonheur pour M. Grant, je fus reconnu par ces Baloutches, qui lui donnèrent deux ou trois hommes pour l'escorter jusqu'à Bompour, où il parvint cinq jours après. Pour moi, le voyant hors de danger, je retournai à Ghèh.

Cet Anglais fut bien accueilli de Mir-Mèrab-Khan ; mais quoiqu'il tentât tous les moyens possibles pour avoir la permission de s'avancer jusqu'à Kalaat-Nassir-Khan, il ne put jamais l'obtenir. Au bout de vingt jours, je le vis revenir à Ghèh, bien mortifié d'être obligé de retourner à Mascate, sans avoir rempli sa mission. Le lendemain de son arrivée, nous reprîmes ensemble le chemin de Bender-Abassi, en côtoyant le revers des montagnes qui bordent la mer. Ce fut alors que M. Grant me découvrit le but de sa mission. Il me dit que le capitaine Siston devait aller à Candahar avec un corps de troupes, et que c'était pour s'assurer de la possibilité de traverser le Baloutchistan, qu'il l'avait chargé de faire la reconnaissance de ce pays. Il me demanda ensuite s'il y avait assez d'eau pour une armée de quatre à cinq mille hommes, à quoi je lui répondis négativement, ajoutant que d'un autre côté les Rèche-Kangs, toujours en guerre avec leurs voisins, s'opposeraient à l'exécution d'une semblable entreprise, etc. Cet Anglais se rembarqua pour Mascate.

Bagdad, le 20 novembre 1811.

Signé JEAN RAYMOND.

Relation du Voyage du capitaine Dillon, à la recherche de La Pérouse.

(Suite. Voir le Bulletin de mars, n° 71, pag. 125.)

Après tant d'inutiles recherches, tant d'illusions détruites, le lieu du naufrage de notre infortuné navigateur semblait devoir rester

à jamais inconnu, lorsqu'un nouvel indice vint ranimer toutes les espérances. Le capitaine anglais Dillon, commandant le *Saint-Patrick*, ayant eu l'occasion de visiter, en 1826, l'île de *Tucopia*, en rapporta une garde d'épée en argent qui se trouvait entre les mains des insulaires, et qu'on jugea provenir d'une fabrique française. Un témoignage matériel si important, joint à quelques renseignemens obtenus par le capitaine Dillon et communiqués à la compagnie des Indes à Calcutta, engagea celle-ci, dans un but purement philanthropique, à envoyer sur les lieux le navire *la Research*, dont le commandement fut confié au même capitaine Dillon, avec la mission de faire les recherches les plus exactes pour découvrir enfin le lieu où l'expédition française avait pu périr, et de recueillir les naufragés qui existeraient encore. Il fut accompagné dans ce voyage par notre compatriote M. Chaigneau, alors en mission dans l'Inde. Notre collègue le capitaine de frégate Dumont-d'Urville, commandant la corvette l'*Astrolabe*, chargé d'un voyage de découverte dans ces parages lointains, et de rechercher encore les traces de l'expédition de La Pérouse, instruction d'ailleurs commune à tous nos bâtimens, eut connaissance à Amboine du voyage du capitaine Dillon, à bord du *Saint-Patrick*, et des objets rapportés par lui de *Tucopia* à Calcutta. Cette circonstance était de nature à rendre encore plus actives les recherches de M. Dumont d'Urville, mais, malgré toute la diligence qu'il put faire, il devait être précédé à Mannicolo par le capitaine Dillon. Néanmoins les embarcations de l'*Astrolabe* se transportèrent, non sans dangers, sur le lieu même du naufrage, et tirèrent du fond de la mer une quantité considérable d'objets divers de ferremens, et notamment une ancre de 1800 livres pesant, qui avaient appartenu à l'expédition. Ainsi, un nouveau témoignage vint confirmer encore le triste événement déjà prouvé par le capitaine Dillon, que nous allons laisser parler lui-même.

Je mis à la voile du port Jackson le 4 juin 1827, et jetai l'ancre dans la baie des îles de la Nouvelle-Zélande le 1^{er} juillet.

Le 24, au matin, du même mois, je mis à la voile pour la rivière *Thames*, et, pendant la nuit, je me trouvai à la hauteur de son embouchure; le vent ne me permettant pas d'y entrer le matin, et désirant ne pas perdre de temps, je me dirigeai sur Tongatabou, des îles des Amis, pour y faire de l'eau et des vivres, etc. J'avais un autre motif pour aller à Tongatabou, c'était le désir de rencontrer le capitaine Dumont d'Urville, commandant l'*Astrolabe*, sloop de guerre de Sa Majesté très-Chrétienne, qui était parti de la Nouvelle-Zélande, environ deux mois avant que j'y fusse arrivé.

Le 15 août, je jetai l'ancre dans la rade de Tongatabou, et fus bientôt visité par un Français de l'*Astrolabe*, et un Anglais, qui avait fait partie de l'équipage du *Port-au-Prince*, corsaire anglais de 32 canons, qui se perdit sur l'une de ces îles, en décembre 1806 (1).

Cette personne m'apprit que l'*Astrolabe* était parti de Tonga pour visiter les îles Fidji, vers le milieu du mois de juin dernier, après avoir été maltraité pendant sa relâche ici.

L'*Astrolabe*, après être entré dans le havre de Tongatabou, fut jeté sur le rivage, et demeura dans cet état pendant huit jours, exposé au plus grand danger, ayant perdu sa fausse quille, deux ancres, et rompu ses câbles.

Il fut enfin tiré de cette périlleuse situation par un flux de haute marée qui le remit à flot : tel fut, pendant un moment, le danger de sa position, que le capitaine se préparait à abandonner le navire aux insulaires, et, dans cette intention, il avait envoyé sa vais-selle, ses coffres, son argent à l'établissement anglais des Missions, près du mouillage. Lorsque l'*Astrolabe* fut remis à flot, il entra dans le port, où il resta à l'ancre pendant un mois, pour réparer les avaries qu'il avait souffertes.

(1) Ce bâtiment fut enlevé par les naturels d'une des îles de *Hapai*, situées à peu de distance au nord de Tongatabou.

Quelques jours avant le départ de l'*Astrolabe*, un différend s'éleva entre les habitans et l'équipage, et, dans la rixe qui s'ensuivit, trois des premiers et un marin furent tués (1).

Le lendemain matin, je reçus la visite de plusieurs de mes vieilles connaissances, dont l'une m'offrit un canon double de fusil de fabrique française à double percussion, et une montre d'argent, qui avaient été pris à des officiers de l'*Astrolabe*. Le Français de mon bord et moi nous achetâmes, lui la montre, et moi le fusil, dans l'intention de les rendre à leurs propriétaires, que j'espérais rencontrer bientôt en parcourant ces îles.

Outre ces détails, j'appris le sort du vaisseau américain le *Duc de Portland*, qui fut détruit à Tonga, et qu'une partie des équipages de trois haleiniers avait été tuée en défendant les bâtimens contre les attaques des insulaires, dans l'espace des quatre années précédentes; tout cela, quoique je fusse une vieille connaissance très-bien accueillie parmi ces enfans de la nature, me détermina à ne point confier ma sûreté à leur amitié.

Pour prévenir toute surprise, je divisai mon équipage en trois quarts et mis un officier à la tête de chacun; je lui fis connaître le sort dont nos compatriotes avaient été victimes, et lui recommandai la plus stricte vigilance.

Je suis fâché d'être obligé de dire que, malgré ces injonctions, je trouvai, à ma grande surprise, l'officier du second quart ainsi que les hommes, endormis avant le jour, le matin du 20 août.

Ce jour-là, je fus réveillé par un bruit qui se faisait sous la poupe; je me mis à la fenêtre, et aperçus un grand canot monté par environ soixante hommes, et puis immédiatement dix-huit autres de la même grandeur.

Epouvanté de cette visite inattendue, je supposai que le vaisseau

(1) Voir sur ces malheureux événemens, dont quelques détails sont in-exacts, le rapport du capitaine Dumont d'Urville, en date d'Amboine, le 7 octobre 1827, inséré dans les Annales maritimes et coloniales.

était sur le point d'être escaladé ! J'avais dans ma chambre une paire de pistolets et un mousquet chargés ; mais , à cause de l'obscurité , je ne pus mettre la main que sur un seul pistolet , avec lequel je m'élançai sur le gaillard-d'arrière , où je trouvai le second officier entièrement endormi , et , courant à la poupe , je déchargeai mon pistolet sur les insulaires.

Je fus bientôt suivi par un naturel de l'île , vieux matelot de mon bord , qui avait embrassé le christianisme , et qui cria aux habitants de l'île de se retirer , et les avertit qu'autrement l'artillerie du vaisseau allait tirer sur-le-champ et les couler bas. Pendant ce temps , l'équipage avait pris l'alarme , et tous étaient à leur poste.

La Research dut son salut à cette manœuvre. Si j'avais tardé de quelques minutes , elle eût sans doute éprouvé le même sort que le *Port-au-Prince* et le *Duc de Portland*.

Les insulaires , interrogés le jour suivant sur le motif qui les avait amenés si près du vaisseau pendant la nuit , répondirent qu'ils étaient venus pour trafiquer. Quoi qu'il en soit , ils ont toujours le double dessein de trafiquer et de surprendre , puisqu'ils ne quittent point leurs armes.

Ayant complètement renouvelé mes vivres et fait de l'eau , je quittai Tongatabou le 26 août , et pris avec moi trois insulaires pour me servir d'interprètes.

Le 1^{er} septembre , je jetai l'ancre dans les eaux de l'île de *Rothuma* , et fus ensuite visité par quelques naturels et deux marins anglais qui demeuraient sur le rivage.

Ces derniers m'apprirent que l'*Astrolabe* n'avait point touché à cette île : je laissai entre leurs mains une lettre pour le capitaine Dumont-d'Urville , dans laquelle je l'informais du motif de mon voyage , en l'engageant à suivre *la Research* à *Tucopia* , où je pourrais lui donner des détails plus circonstanciés (1).

Le 5 septembre , j'aperçus *Tucopia* , et j'envoyai à terre Martin

(1) M. le capitaine Legoarant de Tromelin , commandant la corvette *la Bayonnaise* , a trouvé cette lettre à *Rothuma* , et l'a conservée.

Busshart, pour se procurer des interprètes et ramener à bord le lascar qui avait visité Mannicolo. Vers le soir, l'embarcation revint avec le lascar et un petit chef nommé Rathea, ayant à peu près dans l'île le même rang qu'un écuyer en Angleterre : il nous offrit ses services comme pilote et interprète pour Mannicolo.

Je fis tous mes efforts pour engager le lascar à m'accompagner, mais en vain. Il persista, comme il avait fait au premier voyage, à ne vouloir point quitter sa femme, ses amis et sa patrie adoptive.

Cet homme est né à Surate. A notre première entrevue, nous ne pouvions nous entendre, son langage étant un mélange d'anglais, de bengalais, et des langues des îles Fidji et de Tucopia.

J'appris de lui qu'il y avait six ans qu'il avait visité l'île de Mannicolo dans un canot tucopien : à cette époque vivaient dans l'île deux hommes blancs âgés, qui faisaient partie des équipages des vaisseaux naufragés dans cette île : il avait aussi vu quelques débris du naufrage, tels que des pièces de fer, des canons de cuivre, etc.

La nuit approchant, je me contentai de courir des bordées jusqu'au lendemain matin 6, et j'envoyai à terre les dessinateurs avec Martin Busshart et une autre personne, pour recueillir parmi les insulaires tous les objets ayant appartenu aux vaisseaux naufragés à Mannicolo, et qu'ils pourraient avoir en leur possession.

Les embarcations revinrent dans l'après-midi avec tous les objets qu'elles purent se procurer. La poignée qui en fait partie appartient à l'épée dont je rapportai la garde à Calcutta sur le *Saint-Patrick* ; elle porte les mêmes chiffres et les mêmes empreintes (1).

Je laissai en ces lieux une seconde lettre pour le capitaine Du-

(1) Ces différents objets consistent en canons, ustensiles, ferremens, etc., dont quelques-uns portent des indices des manufactures françaises. Ils ont tous été présentés au roi, par le capitaine Dillon, qui a reçu la récompense promise par le gouvernement français, à celui qui recueillerait des indices certains du sort éprouvé par nos malheureux compatriotes.

mont d'Urville, lui indiquant les moyens de me rencontrer (1).

Ayant terminé tout ce que j'avais à faire à Tucopia, je mis dès le soir même à la voile pour Mannicolo, et le pilote se dirigea sur une étoile brillant à l'ouest. A dix heures du lendemain matin, je me trouvai à moitié hauteur de l'île.

A midi, nous n'en étions éloignés que de trois ou quatre lieues : je pouvais apercevoir que l'abord de l'île était excessivement dangereux, à cause des bancs de sable et des nombreux rescifs, dont les uns étaient à fleur d'eau, et les autres couverts de deux ou trois brasses d'eau.

Le jour était trop avancé pour envoyer des canots chercher un mouillage ; je passai donc la nuit à faire des bordées en tous sens devant l'île.

Le lendemain matin, 8 septembre, dès la pointe du jour, j'envoyai à terre deux embarcations armées, dans lesquelles étaient M. Buss-hart et Rathea, pour reconnaître un port et ouvrir des communications amicales avec les insulaires : ils revinrent une heure après la nuit close. Ils nous annoncèrent qu'ils avaient découvert un port dont l'entrée n'était pas très-difficile.

L'officier que j'avais chargé de cette mission m'informa, de plus, qu'en doublant une pointe de l'île, les bateaux s'étaient trouvés en face d'un village dont les habitants, à leur vue, avaient aussitôt fait retentir leurs instrumens de guerre, et armés d'arcs et de flèches empoisonnées, étaient accourus sur le rivage, où ils avaient commencé leurs danses guerrières.

Rathea le Tucopien cependant les harangua dans le langage de Mannicolo, et leur dit de ne point s'alarmer, qu'il leur conduisait un vaisseau chargé de colliers et de coutellerie, et qu'ils n'avaient rien à craindre de la part des blancs, qui n'étaient point des esprits, mais des habitans d'autres terres, qui faisaient des présens à tous les chefs des peuplades qu'ils visitaient.

(1) Le capitaine Dumont d'Urville a effectivement trouvé cette lettre à Tucopia, mais elle lui indiquait seulement qu'il pourrait rencontrer le capitaine Dillon au mouillage de *Santa-Cruz*.

Ce discours les tranquillisa : ils furent chercher leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, qui s'étaient réfugiés dans les bois pour échapper à ceux qu'ils regardaient comme venus pour envahir leur pays. Ils invitèrent Rathea à venir à terre, le reçurent avec douceur et le prièrent de faire descendre un matelot sur le rivage, afin qu'ils pussent s'assurer qu'il était un homme comme eux.

Martin Busschart saisit l'occasion de les convaincre en s'élançant sans crainte sur le rivage : ils l'accueillirent avec des manières amicales, examinant avec un soin minutieux ses membres et sa peau, et restèrent tous persuadés qu'il n'était réellement qu'un homme.

Des présens, tels que des colliers, des boutons, furent distribués aux insulaires, qui promirent à leur tour de venir visiter le vaisseau le jour suivant. Jusqu'au 12 septembre, nous nous occupâmes à chercher un meilleur abri ; mais n'en trouvant pas, je jetai l'ancre, le 13, dans le port premièrement découvert.

La saison des pluies avait déjà commencé ; et le climat était malsain. Plusieurs Européens de mon bord étaient atteints de la fièvre, qui ne les quitta qu'après notre départ de la Nouvelle-Galles du Sud.

Je fis plusieurs questions aux habitans, relativement aux deux hommes blancs laissés à Mannicolo, et les plus vieux d'entre eux me donnèrent les détails suivans sur les vaisseaux qui les avaient amenés.

Lorsque des vieillards n'étaient encore que des enfans, il s'éleva pendant une nuit un ouragan furieux qui renversa les toitures de leurs cabanes, brisa leurs arbres fruitiers, exerça dans l'île de grands ravages : deux grands vaisseaux se perdirent sur la côte sud-ouest de l'île, près des villages de Wannow et Priow. L'un d'eux s'engloutit, et l'autre se brisa contre les écueils. Les esprits qui montaient le dernier vaisseau rassemblèrent sur le rivage, à Priow, plusieurs objets qui leur servirent à construire un petit navire à deux mâts, sur lequel ils s'embarquèrent, laissant derrière eux deux de leurs compagnons. J'étais sur les lieux où ce petit navire fut construit.

Ces hommes étaient connus des insulaires sous le nom de Mara.

L'un d'eux mourut environ trois ans et demi avant mon arrivée ; l'autre demeurait avec un chef de la tribu des Pawcories ; il suivit son protecteur dans la guerre, où celui-ci, ayant été vaincu, fut contraint, pour son salut, de fuir dans une des îles voisines : l'homme blanc, son ami, l'accompagna dans ce voyage.

Cet événement arriva une saison et demie (ou un an et demi, car ils calculent leur année d'après le retour de deux saisons, froide et chaude), avant mon arrivée. Depuis ce temps on n'a plus entendu parler de la tribu des Pawcories.

Les naturels de Mannicolo rapportaient que de grandes guerres avaient eu lieu entre les blancs et les habitants de la côte ouest et sud-ouest de l'île, et que pendant ces guerres, cinq des chefs de Wannow et quarante de leurs hommes avaient été tués.

Nous jetâmes l'ancre à l'est de l'île dans la baie de W. B. Bayley, et nous apprîmes bientôt que les peuplades voisines étaient généralement en guerre avec celles qui habitaient la partie ouest et sud-ouest de l'île ; qu'ils ne se mêlaient pas des différends de leurs ennemis avec les blancs, et qu'ils n'avaient vu aucun des naufragés.

Les naturels de la côte en vue de notre mouillage, communiquaient volontiers tous les détails qu'ils connaissaient sur le malheureux événement, tandis qu'il en était tout autrement de ceux qui habitaient la partie voisine du lieu du naufrage. Ils étaient bien moins portés à répondre à nos questions, s'excusant sur ce que tous ceux qui pouvaient se rappeler cet événement étaient morts ; mais ce n'était qu'une réponse évasive, car la contenance débile, les cheveux blanchis et l'âge avancé de ceux qui se servaient d'un pareil subterfuge, me prouvaient assez qu'ils avaient bien pu être témoins oculaires.

Le fait est que les habitants de Wannow et Priow me regardaient avec jalousie et soupçons : ils craignaient que je ne vinsse pour leur demander satisfaction des cruautés qu'ils avaient exercées sur les malheureux naufragés.

Je partis de Mannicolo le 8 octobre, avec l'intention de visiter les îles sous le vent, pour chercher le Français qui avait pris la fuite avec la tribu des *Pawcories*.

La plus près de Mannicolo est l'île d'Ourry, ou la Nouvelle-Alderney du capitaine Carteret, en A. D. 1767. Il avait placé cinq îles dans ces parages ; maintenant il n'en existe plus qu'une, appelée *Owoboa* par les habitans.

J'avais pris à Mannicolo un naturel d'Otooboa ; je l'envoyai à terre le lendemain matin avec deux embarcations armées, qui revinrent le soir sans avoir pu recueillir aucuns renseignemens sur le Français. Ces embarcations ramenèrent deux Tucopiens.

Le 10 au matin, je mis le cap sur l'île la plus voisine, appelée par les Espagnols *Santa-Cruz*, par le capitaine anglais Carteret, *île de lord Egmont*, et par les naturels, *Indenny*.

Je passai la nuit entre cette île et Tinnacoraw, autrement appelée île du Volcan, par Carteret ; elle était en un complet état d'ignition, et de toutes parts jaillissait une lave enflammée qui coulait comme un torrent sur les côtes de l'île.

Le lendemain matin 11, j'entrai dans la baie *Graciosa*, de l'île d'*Indenny* ou *Santa-Cruz*, et fus aussitôt environné par 175 canots de trois ou cinq hommes chacun.

Avant que j'eusse atteint le mouillage, ils commencèrent l'attaque en lançant à bord des flèches empoisonnées, auxquelles je ripostai par une décharge de neuf mousquets pour leur démontrer à temps que, quoiqu'animés d'intentions pacifiques, nous n'étions pas disposés à nous laisser attaquer avec impunité. Le seul mal que leur fit cette décharge fut une blessure que reçut un insulaire dans la partie charnue du bras.

Je jetai l'ancre à l'entrée de la baie près des lieux où l'amiral espagnol Mendana établit et abandonna une colonie, 232 ans environ avant mon arrivée ; je ne pense pas que depuis ce temps, il soit entré d'autre vaisseau dans la baie *Graciosa*, si ce n'est la *Research*.

Mon interprète tucopien, Rathea, ne put rien comprendre au lan-

gagé des insulaires ; les deux autres tucopiens le remplacèrent dans les fonctions d'interprète.

Je m'informai si le chef de la tribu des Pawcories , venu de Manicolo avec un homme blanc , était parvenu à *Indenny*. Les naturels répondirent qu'ils ne les avaient jamais vus.

Étant toujours mouillé dans la baie Graciosa , je formai un conseil composé de mes officiers , conformément aux ordres que j'avais reçus à cet égard , pour délibérer sur la question de savoir si nous pousserions plus avant nos recherches ou non , afin de découvrir le seul homme survivant des naufragés. L'opinion unanime fut que toutes recherches ultérieures seraient infructueuses ; le mauvais état de mon équipage me fit aussi donner mon avis en ce sens.

Rathea et Martin Busshart demandèrent alors à être reconduits à Tucopia , comme nous en étions convenus avant de quitter cette île ; dans les circonstances actuelles , il était difficile pour moi d'agir par moi-même ; je convoquai donc encore le conseil de mes officiers , qui décidèrent que nous devions débarquer ces hommes à Tucopia , et nous conformer à nos conventions d'après lesquelles ces hommes avaient quitté leurs maisons pour suivre une expédition qui ne leur présentait aucun intérêt personnel.

Je mis donc à la voile le 14 octobre pour *Indenny* où *Santa-Cruz* , et le lendemain le Français , les dessinateurs et un officier tombèrent malades , et le 18 , je fus moi-même atteint de la même maladie qui exerçait dans ce moment de grands ravages dans mon équipage.

Il ne restait plus qu'un seul homme pour commander les manœuvres , et peu de marins européens pour les exécuter. L'hôpital renfermait vingt-deux malades.

Le 30 du même mois , le médecin m'envoya une opinion écrite , par laquelle il me conseillait de chercher au plus tôt un port dans la Nouvelle-Galles du Sud ou dans la Nouvelle-Zélande , parce qu'en restant sous les tropiques avec un aussi grand nombre de malades à bord , le mal prendrait de plus grands développemens , et que je

compromettrais le salut du vaisseau et la vie de tout l'équipage.

Considérant qu'il ne restait plus pour conduire ce navire qu'un seul officier, qui pouvait lui-même tomber malade, je crus qu'il était prudent d'adopter l'avis du médecin, et je fis gouverner sur la baie des îles de la Nouvelle-Zélande, où nous arrivâmes le lundi 5 novembre.

Le lendemain, le médecin me fit comprendre la nécessité de nous procurer une cabane sur le rivage, pour en faire un hôpital, et de débarquer aussitôt que possible les hommes qui se trouvaient sur la liste du docteur. Je me procurai une cabane sans perdre de temps, et mis aussitôt les malades à terre.

J'étais moi-même très-mal, et je savais que d'ici à long-temps il ne serait pas prudent de passer les tropiques avec un équipage qui était dans un état aussi déplorable. Je pensais à tous les dangers que pouvait courir notre navire sur une mer parsemée d'écueils, et considérant les précieux restes que nous avions à notre bord, voyant, surtout, que mes provisions étaient presque toutes épuisées, je me mis à réfléchir sérieusement à la marche que je devais suivre dans cette circonstance critique.

D'abord, j'étais convaincu que mon équipage ne serait pas en état de quitter la Nouvelle-Zélande au plus tôt dans un mois ou six semaines; ensuite il nous aurait fallu deux mois pour aller à Tucopia et de là au port Jackson, faire des vivres, puisque la saison était trop avancée pour nous rendre dans l'Inde en suivant la route ordinaire par le sud de la Nouvelle-Hollande, et trop peu pour naviguer dans le passage du Nord par le détroit de Torres ou le canal Saint-Georges; ce qui me plaçait dans l'impossibilité d'arriver à Calcutta avant le commencement de juillet prochain.

Je consultai donc mes officiers sur ce que nous avions à faire dans une pareille situation; on fut d'avis qu'il fallait se procurer un petit navire afin de débarquer les interprètes.

Peu de temps après cette délibération, le capitaine Kent, commandant le brick le *Governor Macquarie*, du port Jackson, m'offrit de reconduire sur son bord les interprètes à Tucopia. Je soumis cette proposition à un conseil composé de M. Chaigneau, de M. Russel et moi. Nous décidâmes unanimement qu'il fallait accepter la proposition du capitaine Kent. M. Russel s'embarqua sur le *Governor Macquarie* avec les interprètes, et peu de temps après mit à la voile pour Tongabatou et Tucopia.

Je partis de la baie des îles le 13 décembre, et j'arrivai au port Jackson, dans la Nouvelle-Galles du Sud, le 29 du même mois.

Le jour de mon arrivée au port Jackson, j'appris que le sloop de guerre français l'*Astrolabe* avait touché à la terre de Van-Diemen le 19 décembre, et que son commandant, M. Dumont d'Urville, avait recueilli quelques informations à Amboine, sur les découvertes que j'avais faites à bord du *Saint-Patrick*.

J'appris aussi qu'il avait quitté la terre de Van-Diemen, pour se diriger vers la *Malicola* du capitaine Cook; mais j'espérais qu'ayant eu connaissance de mes succès sur la côte de la Nouvelle-Zélande, il arriverait au port Jackson vers le 27 du mois de janvier; en conséquence je l'attendis jusqu'au 31, lorsque ne voyant plus de probabilités qu'il touchât à ce port, je mis à la voile le 1^{er} février, et je me dirigeai directement sur Calcutta.

Ici se termine la relation du capitaine Dillon. Nous donnerons dans un prochain Bulletin, une note sur le résultat des recherches particulières du capitaine Dumont d'Urville, laquelle servira de complément à notre article.

(*La fin au prochain numéro.*)

Tournée à la mode dans les États-Unis, ou Voyage de Charleston à Québec, et d'Albany à Boston ; avec une Carte topographique.

Traduit de l'anglais, avec notes et additions, par M. Bourgeois, ancien secrétaire du conseil de ville de la Nouvelle-Orléans. Paris, Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23 ; 1 vol. in-8°.

Cet ouvrage est de nature à piquer la curiosité publique, puisqu'il s'agit d'un vaste pays peu connu en Europe, pays où la nature a déployé toute sa grandeur et toute sa majesté, où l'activité et l'industrie de ses habitans ont enfanté des prodiges dans l'espace d'un petit nombre d'années, et qui a été le théâtre de grands événemens.

Ceux de nos médecins qui désireraient recommander comme boisson l'usage des eaux minérales de Ballston et Saratoga, trouveront dans cet opuscule l'analyse chimique de ces eaux et l'énumération des maladies contre lesquelles leur efficacité est reconnue. Mises dans des bouteilles bien bouchées, ces eaux peuvent être transportées sur tous les points du globe, sans perdre leurs qualités essentielles ; elles contiennent du muriate et du carbonate de soude, du carbonate de chaux, du carbonate de magnésie et du carbonate de fer ; mais ce qui les distingue d'une manière toute particulière, c'est qu'elles contiennent une quantité de gaz acide carbonique excédant leur propre volume, quantité jusqu'ici sans exemple dans aucune des eaux minérales formées par la nature.

Les sources de ces eaux sont en très-grand nombre ; mais l'une d'elles, connue sous le nom de *Grand-Rocher*, mérite une mention particulière. Ce rocher est d'une forme pyramidale ; sa base a neuf pieds de diamètre et sa hauteur est de cinq pieds ; il semble avoir été formé par une concrétion de particules pierreuses, amenées successivement par des eaux jaillissantes, qui coulaient ensuite sur son cratère en suivant les sinuosités du rocher. Depuis quelques années, l'eau reste à deux pieds au-dessous du cratère, et ce changement provient sans doute de ce que cette masse pierreuse, formée non dans la profondeur du sol, mais seulement à la surface, a

péché par la base, c'est-à-dire que celle-ci minée, et dégradée depuis long-temps par l'action continuelle des eaux, a fini par céder, et les a laissé filtrer entre elle et la terre humide qui l'environne. Cette idée acquiert de la consistance par la seule inspection du pied de ce rocher ; on est parvenu à y enfoncer des morceaux de fer et de bois jusqu'à la profondeur de plusieurs pouces.

Les sources brûlantes présentent un phénomène non moins curieux : l'eau pénètre par filtration dans une ravine très-profonde, et laisse voir à la surface une flamme d'un très-vif incarnat. Si l'on en approche des brins de bois, de paille, ou autres matières combustibles, le feu y prend à l'instant : elle est au degré de température ordinaire, et n'a ni odeur ni goût particulier. Dans le voisinage se trouvent plusieurs sources sulfureuses.

Non loin de Ballston et Saratoga se trouve le lac Georges ; c'est le rendez-vous à la mode de tous les environs. Il n'est peut-être aucun point du globe plus fait pour exciter la curiosité. C'est à l'extrémité sud de ce beau bassin que l'on jouit d'un coup-d'œil magnifique : on y découvre le charmant village de Caldwell, et un archipel d'îles innombrables s'élevant au milieu de cette nappe d'eau si belle et si calme, forme un contraste frappant avec les hautes montagnes nues et pelées, qui en occupent parallèlement les deux rives, sur plus de quatre milles d'étendue. Ce lac est très-profond, mais ses eaux sont tellement limpides, qu'on aperçoit presque partout et très-distinctement leur lit de gravier. Il abonde en poissons de toute espèce, et on y prend une quantité considérable de truites saumonées de dix à vingt livres pesant. Son étendue en longueur est de trente-six milles, et il communique au lac Champlain par un goulet ayant deux milles de long et une pente de cent pieds. Le lac Champlain a cent quarante milles de long sur quatorze dans sa plus grande largeur. Sur les rives de ces deux lacs se sont passés de grands événemens liés aux guerres entre les Français et les Anglais, pour la possession du Canada, et à la guerre de l'Indépendance américaine. On trouvera le récit des principaux faits de ce genre dans l'ouvrage que nous analysons.

« Ces deux réservoirs, formés par la nature, ne sont plus que des miniatures à côté des cinq grands lacs, ou plutôt des cinq mers méditerranées de l'Amérique septentrionale : nous voulons parler des lacs Supérieur, Huron, Michigan, Érié et Ontario. On sait que *la chute du Niagara*, sur la rivière du même nom, réunit les eaux du lac Érié, et autres lacs supérieurs, avec celles du lac Ontario et du fleuve Saint-Laurent. L'auteur de ce Voyage donne la description physique de cette cataracte ; voici comment le traducteur a rendu ce morceau : « Il est au-dessus de nos forces de retracer les profondes émotions que fait éprouver au cœur de l'homme l'aspect de cette merveille de la nature ; laissons ce soin à de plus habiles peintres, et bornons-nous à donner une idée imparfaite de ces phénomènes. D'un seul coup-d'œil vous voyez les rives escarpées et les forêts immenses qui environnent cette scène majestueuse ; la force irrésistible de ces flots, de ces tourbillons, de ces nuages d'écume et la rapidité de leurs mouvemens, l'éclat et la variété magique des couleurs, le volume, la vélocité de ces vagues en furie, les masses de vapeur qui s'élèvent à perte de vue et se condensent dans les airs ; tel est l'ensemble de ce vaste tableau. Et le bruit, le mugissement de ces montagnes d'eau qui tombent et se brisent, vous agite, vous trouble, vous frappe de terreur, avant que l'âme puisse s'élever à la hauteur des idées qu'inspire ce grand, ce magnifique, ce sublime spectacle. »

Après avoir parlé de ces masses d'eau, de ces grands accidens de la nature, si nombreux dans cette partie de l'Amérique septentrionale, nous dirons quelques mots sur le parti que l'industrie humaine a su en tirer pour l'avantage du commerce et de la navigation.

Le commerce intérieur des États-Unis se fait avec la plus grande facilité, au moyen des rivières qui parcourent le pays dans toutes les directions. Il est facile aussi d'établir, sur un développement de quinze cents lieues, un commerce intérieur, par le moyen des lacs ou mers d'eau douce ; et comme si tous ces avantages étaient insuffisants, la nature a placé les sources du Mississipi

si près des lacs Michigan, Érié et Supérieur, qu'il n'y a rien de chimérique dans l'espérance de les voir bientôt réunis par les travaux des hommes.

Dans le système de canalisation, on a conçu l'idée de ne se servir des rivières que comme de simples réservoirs pour alimenter les canaux. On commença par en creuser deux : l'un part du lac Champlain, l'autre du lac Érié, et tous deux se rencontrent au confluent du Mohawk avec l'Hudson ; de là ils se dirigent sur Albany et se jettent dans l'Hudson. Le premier, nommé canal de l'Ouest, parcourt un espace de 60 milles, le second un espace de 360 milles (120 lieues). Celui-ci, nommé le canal du Nord ou le grand canal, surpasse en étendue tout ce qui existe dans ce genre en Europe. Les travaux furent commencés en 1817, et sont entièrement achevés.

Les avantages immenses qui en résultent ont fait construire une multitude de canaux semblables : l'un réunit l'Ohio avec le lac Érié, et établira une communication entre New-York et la Nouvelle-Orléans, qui sont à 200 milles de distance : il est déjà très-avancé. Les droits de péage sur le canal du Nord montaient, en 1827, à 850,000 dollars ; et après avoir payé l'intérêt des fonds souscrits pour l'entreprise, il restait encore une somme considérable pour frais d'entretien et de réparation.

La Tournée dans les États-Unis contient en outre des morceaux historiques du plus grand intérêt, tels que les événemens relatifs à l'établissement de ces contrées, notamment sur les guerres du Canada entre les Français et les Anglais, sur la guerre de l'Indépendance américaine, et sur celle de 1812 à 1815 ; le récit de la bataille de Saratoga, extrait des Mémoires du général Wilkinson, témoin oculaire ; l'épisode du major André, et des notes et additions du traducteur, qui, à elles seules, occupent près de la moitié du volume. Parmi ces notes, nous avons surtout remarqué le récit de la bataille de la Nouvelle-Orléans, rédigé par M. Bourgeois, qui se trouvait sur les lieux à l'époque de ce fait d'armes, si fécond en résultats pour les Américains et pour le général Jackson,

qui vient d'être appelé, par le suffrage de la nation, à la première magistrature des États-Unis.

On y trouve aussi une notice sur les institutions des États-Unis : le cadre en est très-resserré, et cependant cette notice nous a paru satisfaisante et plus complète que tout ce que nous avons vu jusqu'ici en ce genre, pour faire comprendre à l'étranger le mécanisme du gouvernement de cette république fédérative, et le degré d'accroissement et de prospérité où elle est parvenue. Pour en donner une idée, nous citerons le titre de chacun des articles qui la composent : Nature de la confédération. — Constitution fédérale. — Gouvernement d'état. — Gouvernement territorial. — Régime municipal. — Instruction publique. — Finances. — Armée. — Marine. — Commerce.

Ce livre, enfin, peut être considéré comme un manuel utile pour toutes les personnes qui entreprendront le voyage qui en fait le sujet. Nous le recommandons à nos lecteurs.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 3 avril 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

S. E. le Ministre des Affaires Ecclésiastiques répond au désir que lui a manifesté la Société, d'ouvrir une correspondance avec les Missions étrangères, qu'il s'empressera, dans l'intérêt de la science, de seconder tous ses efforts, et de concourir à l'accomplissement de ses vues.

Renvoi de cette lettre à la section de correspondance.

M. Jouannin communique deux fragmens de ses voyages, intitulés : *Souvenirs d'un séjour à Brousse en Bithynie*, dans l'année 1825, et *Thermes de Brousse*. La commission entend la lecture de ces frag-

mens avec un vif intérêt, et les renvoie au comité du Bulletin. Elle accueille également l'offre que lui fait M. Jouannin de lui soumettre de semblables communications dans les séances suivantes.

M. Warden communique une notice de M. le major Saint-John Blacher, contenant une relation succincte de son voyage dans l'Himalaia, et une description du bassin de Setledge.

M. Eyriès fait quelques observations sur cette lecture, et sur les lacunes de la géographie dans ces contrées, d'une exploration si difficile.

L'heure avancée ne permet pas à la commission d'entendre la lecture d'une notice sur les peuplades indiennes qui habitent les déserts à l'ouest du Mississipi jusqu'aux montagnes Rocheuses, et d'une relation de l'expédition envoyée par le gouvernement des États-Unis, pour l'exploration de la rivière Rouge de la Louisiane, extraites du Voyage de M. Long, par M. Giraud, ancien consul, membre de la Société.

La commission décide que MM. C. Moreau et Jouannin, nommés membres de la commission centrale à l'assemblée générale du 27 mars, seront attachés à la section de publication pour y remplir les deux places vacantes.

M. le colonel Bonne, au nom de la section de comptabilité, rappelle à la commission centrale que la souscription au jeton de présence recommence à compter du 1^{er} avril, et demande que tous les membres en soient prévenus.

Il sera écrit en conséquence par le bureau.

Séance du 10 avril 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard annonce que le bureau de la commission centrale s'est présenté à l'audience du Ministre de la Marine, récemment nommé président de la Société. S. Exc. a promis de seconder activement les efforts de la Société, en accordant à ses travaux toute la protection dont ils étaient dignes.

L'assemblée entend avec intérêt la lecture de la notice que lui a communiquée M. Giraud, sur l'expédition envoyée par le Gouvernement des États-Unis, pour l'exploration de la rivière Rouge de la Louisiane. Elle adresse des remerciemens à l'auteur, et renvoie ce document au comité du Bulletin, ainsi que la notice sur les peuplades indiennes qui habitent les déserts à l'ouest du Mississipi jusqu'aux montagnes Rocheuses, communiquée par le même membre.

M. Bottin rend compte des Mémoires du maréchal Suchet, duc d'Albufera, sur ses campagnes en Espagne, de 1808 à 1814.

Renvoi au comité du Bulletin.

Le président invite les Souscripteurs au monument à élever à la mémoire de feu Pacho à se réunir pour prendre des mesures préparatoires.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 10 avril.

M. le lieutenant-colonel BRIGGS, membre de la Société asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

M. le chevalier de LOSTANGES, ancien officier de la marine royale.

M. Edouard THAYER, avocat.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 avril.

Par M. Jomard : *Mémoire sur la population comparée de l'Égypte ancienne et moderne*, 1 vol. in-f^o.

Par MM. A. Balbi et Guerry : *Statistique comparée de l'état de l'instruction et du nombre des crimes dans les divers arrondissemens des Académies et Cours royales de France*; Paris, 1829. 1 feuille.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de mars.

Par M. le baron Trouvé : *Annales de la littérature et des arts*, 44^e livraison.

Par les auteurs : *Plusieurs numéros du Globe*.

Par le directeur de l'*Atlas*, 1 n^o.

Séance du 10 avril.

Par M. Bottin : *Almanach du Commerce pour 1829*.

Par M. Julien : *Revue Encyclopédique*, cahier de mars.

Par M. de Férussac : *Bulletin des Sciences géographiques*, cahier de février.

Par les auteurs : *Plusieurs numéros du Globe*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Nouveau Voyage autour du monde.

Une nouvelle expédition scientifique se prépare en ce moment à Toulon. La corvette *la Caroline*, mise à la mer dans le courant du mois de mai, est destinée pour un voyage autour du monde. Elle sera commandée par M. Laplace, capitaine de frégate. Il paraît qu'après avoir touché à Ténériffe, aux îles du cap Vert, l'expédition se rendra à Rio-Janeiro, de là au Chili, doublera le cap Horn, et ira explorer les côtes de la Californie, non encore suffisamment connues. Les îles Mariannes, la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Guinée et quelques parties des côtes de la Chine seront tour à tour visitées. C'est par le détroit de la Sonde, l'île de France et le cap de Bonne-Espérance que le retour aura lieu.

Océanie. — Colonies Néerlandaises.

Les ingénieurs géographes néerlandais continuent encore par ordre du roi leurs relevés des différentes parties des colonies néerlandaises ; le ministre de la marine vient d'ordonner l'envoi en Europe de cartes au fur et à mesure qu'elles seront dressées. Pendant le temps de son administration, le baron de Capellen avait déjà poursuivi ces travaux avec activité. Les lecteurs connaissent le sort qu'a subi l'infortuné M. Muller, occupé à des travaux de ce genre dans l'île de Borneo.

Ile d'Ualan et nouveau groupe d'îles.

Le vaisseau de découvertes *le Seniawin* partit, le 19 octobre 1827, du port de Peter - Paul, et arriva le 22 novembre près d'une île qu'il reconnut pour être l'île d'Ualan (1) déjà découverte en 1824 par le capitaine de frégate Duperrey, commandant *la Coquille*. L'équipage russe fit connaissance avec un peuple inconnu jusqu'à ce jour, surtout des Européens, et vivant dans le plus pur état de nature, un peuple dont la langue même diffère de celle des autres habitants des Carolines. Il paraît qu'on n'aurait eu jusqu'à ce jour aucune relation avec ces insulaires, et qu'ils ont vécu dans un état de paix si patriarcal que l'on n'a pas même trouvé dans toute l'île une seule arme, ni rien qui pût y ressembler. Ce fait est d'autant plus surprenant que le gouvernement de ce peuple est aristocratique, et que plusieurs chefs se considèrent comme seigneurs de l'île ; cependant ils ont vécu constamment entr'eux dans la paix et dans la concorde. Leur couleur est d'un brun luisant ; leurs bras et leurs cuisses sont tatoués, et ils portent des cheveux tressés en nœud au-dessus de la tête, et

(1) Cette île, qui est située par les 5° 21' 30" de latitude nord et les 160° 40' 42" de longitude orientale, n'existe pas encore sur nos atlas modernes, quoiqu'elle ait été découverte en 1824.

ornés de fleurs : leur physionomie ressemble à celle des Malais. Tout prouve qu'ils ignoraient complètement ce que c'était que l'hostilité. Les Ualanais se distinguent surtout des habitans des autres îles Carolines, en ce que le désir de voler ou de prendre le bien d'autrui leur est tout-à-fait étranger ; ils traitent leurs femmes avec beaucoup de bonté, ne les gênent en rien, et aiment à badiner et plaisanter avec elles. On n'a pu se former aucune idée précise de la religion de ces insulaires. Leur nourriture consiste en fruits de l'arbre à pain, bananes, cannes à sucre, noix de coco, poissons, bécasses, pigeons et quelques poules sauvages. D'après ce qu'on a pu comprendre, toute l'île est divisée en quarante cantons, dont chacun comprend plusieurs villages et obéit à un chef ; plusieurs de ces chefs vivent dans une petite île séparée, isolés des autres habitans. L'un d'eux recevait des marques de respects particuliers ; il était en quelque sorte considéré comme le roi de l'île : on ne put découvrir quels titres lui ont valu cette dignité. Ce n'était certainement pas la richesse ; car le roi ne possédait que deux villages, tandis qu'un autre chef en avait huit sous sa dépendance. Après un séjour de trois semaines parmi ce peuple si aimable dans son innocence naturelle, le *Seniawin* mit à la voile pour continuer son voyage. Le 2 janvier 1828, il découvrit un nouveau groupe d'îles, les plus élevées et les plus grandes de toutes les Carolines, après les îles Palaos ou Pelew. Le vaisseau croisa pendant huit jours entre ces îles, dont il fit le tour ; mais il n'entreprit aucun débarquement, car leurs habitans se montrèrent d'un tout autre caractère que les Ualanais, c'est-à-dire très-hostiles. Le *Seniawin* mit une chaloupe à la mer pour chercher un endroit propre à jeter l'ancre ou à faire un débarquement ; mais cette chaloupe se trouva aussitôt suivie et observée par d'autres dont les équipages faisaient des gestes et des démonstrations menaçantes. Ils portaient des lances courtes, dont les pointes étaient garnies de mâchoires d'espérons, et avaient autour de la tête une fronde faite de tresses de roseaux ; des coups de pistolets chargés à poudre, que l'on tira contre eux, ne firent aucune im-

pression sur ces sauvages, ce qui prouva qu'ils n'avaient jamais vu d'Européens; ils avaient de beaux cheveux bouclés et taillés avec soin, et ils portaient autour des hanches une ceinture garnie de longues franges rouges, qui était attachée sur une épaule et leur couvrait une partie de la poitrine. Quelque attrayant que fût l'aspect de ces îles élevées qui se présentaient à nos regards, le philanthrope et pacifique capitaine de *Luche* ne voulut entreprendre aucun débarquement, parce qu'il vit clairement qu'on ne pourrait y parvenir sans effusion de sang.

+

Voyages de M. Rifaud, en Égypte et en Nubie.

(Extrait du rapport de M. le baron CUVIER à l'Académie royale des Sciences.)

« L'Académie a chargé MM. Desfontaines, de la Billardière, Geoffroy-Saint-Hilaire, Duméril, de Blainville, H. Cassini et moi, de lui faire un rapport sur les collections et les dessins d'histoire naturelle rapportés d'Égypte et de Nubie par M. Rifaud, artiste exercé, associé de l'Académie de Marseille, qu'un goût pour les arts et pour les voyages a déterminé à parcourir les diverses parties du Levant. Il a mis 22 ans à parcourir l'Italie, l'Espagne, les îles de la Méditerranée, l'Asie mineure, et surtout l'Égypte où il s'est fixé et où il a fait un séjour de treize années, occupé principalement à la recherche des antiquités. Cependant cette occupation n'a pas été la seule à laquelle il se soit livré; il a employé une bonne partie de ses loisirs à recueillir et à représenter les productions de ce pays singulier, et nous pensons que les amis de l'histoire naturelle doivent lui savoir gré d'une résolution à laquelle les hommes occupés d'autres branches de connaissances humaines se déterminent si rarement, malgré tous les avantages qu'ils pourraient procurer à cette science et à la société, et dont M. Rifaud donne une preuve sensible. Livré sans relâche à son

projet, c'est par milliers qu'il a rassemblé des dessins ; quadrupèdes, oiseaux, poissons, insectes, végétaux. On trouve de tout dans ses cahiers, des squelettes même de toutes les classes de vertébrés s'y voient en quantité, et bien que les caractères zoologiques n'aient pas été un objet particulier d'attention de la part de l'auteur, il n'est pas impossible aux naturalistes exercés de les retrouver dans ses figures. M. Rifaud a rapporté d'ailleurs en assez grand nombre les pièces originales sur lesquelles il a travaillé, et l'on peut s'en servir pour compléter ou rectifier ce qui lui a échappé dans ses dessins. Malheureusement tout n'est pas également bien conservé dans ses collections ; le climat brûlant d'Égypte y accélère trop la destruction des parties animales desséchées pour que l'on puisse les préserver long-temps, et l'obligation où M. Rifaud a été, au lazareth de Livourne, d'ouvrir ses caisses, et d'exposer ce qu'elles contenaient à la pluie et au soleil, a beaucoup ajouté aux pertes que le climat de l'Égypte lui avait occasionnées, néanmoins il possède encore des choses très-précieuses en squelettes, particulièrement pour ce qui concerne les poissons du Nil. Notre confrère, M. Geoffroy-Saint-Hilaire, avait déjà, dans la grande description de l'Égypte, vivement frappé l'attention des naturalistes sur les animaux de cette classe que ce fleuve, descendu des hauteurs du centre de l'Afrique, entraîne dans ses crues et qui sont inconnus dans le reste du monde. On avait vu avec plaisir et surprise dans les planches de ce magnifique ouvrage, le bichir, les schals, les chilbès, les mormyres et tant d'autres espèces remarquables par des conformations peu communes ; mais il y a tout lieu de croire qu'un homme établi sur les bords de cette rivière pendant un grand nombre d'années, et attentif à saisir tout ce qui se présenterait, pourrait ajouter plusieurs espèces notables à celles qu'avait données un séjour de quelques semaines ; en effet, ayant comparé avec attention les dessins et les squelettes de M. Rifaud, avec ceux de M. Geoffroy, nous croyons pouvoir annoncer que le premier possède, dans la famille des silures, une

nouvelle espèce de chilbè, une de pinclode, trois de schals, une de macropteronote ; dans celle des mormyrs, il y a une nouvelle espèce voisine de l'oxyrinque ; parmi les salmônes, il y a un nouveau chalceus, un nouveau cytharine ; dans la famille des clupes, nous avons reconnu une grande et belle espèce du genre vastrès. Il possède aussi de nombreuses espèces de cyprins, et le Nil lui a fourni quatre espèces d'anguilles ; mais, avant de déterminer celles qui peuvent être nouvelles, il sera nécessaire d'en faire un examen plus soigné, et de les comparer exactement avec celles de nos rivières. Ce que nous avons trouvé de plus intéressant en ichthyologie, c'est un genre entièrement nouveau de l'ordre des apodes qui, précisément à l'inverse des gymnotes, manque de nageoire anale, mais a le dos garni tout le long d'une nageoire à rayons mous extrêmement nombreux. Le total des poissons est de 78, et les figures que M. Rifaud en a exécutées, ont le mérite d'en offrir les couleurs naturelles à l'état frais, partie de leurs caractères que jusqu'à présent la peinture est seule en état de conserver, l'auteur a de plus noté avec soin les noms que chaque espèce porte dans la Haute-Égypte, les époques de leur apparition, de leur frai ; le goût de chacune aux différentes époques de l'année, les usages que l'on en fait, les procédés que l'on emploie pour leur pêche, et le revenu qu'ils produisent au pays. Les coquilles du Nil, au nombre de 25, peuvent aussi offrir quelques nouveautés ; mais, comme l'on n'a encore sur ce sujet que les dessins de M. Savigny, et que l'état de la santé de notre malheureux confrère ne nous permet pas d'espérer qu'il en publie bientôt le texte, nous n'avons pas eu les mêmes moyens de comparaison que pour les poissons. Quant aux productions terrestres, on comprend qu'elles ne doivent pas offrir le même caractère d'originalité que celles de l'eau douce. Quelque séparée du reste du monde que soit la terre d'Égypte par des déserts inhabitables, elle ne l'est pas autant que le Nil, ce fleuve unique dans son genre, qui parcourt un espace de 350 lieues sans recevoir aucun affluent. Il se pourrait néanmoins que M. Rifaud

eût aussi des espèces nouvelles, surtout dans les insectes qu'il a dessinés au nombre de plus de 800. Malheureusement les moyens de rectification qui, dans cette partie, auraient été plus nécessaires, à cause des détails si petits et si multipliés sur lesquels reposent les divisions entomologiques, ne se trouvent pas dans ses collections au même degré de conservation que pour les animaux vertébrés; la plupart de ces insectes sont mutilés ou réduits en fragmens: en un mot, pour les animaux terrestres, c'est surtout dans les notes et les figures que M. Rifaud a rassemblées, que la zoologie trouvera à s'enrichir.

» Notre confrère, M. de Cassini, est à peu près de la même opinion sur la partie végétale des récoltes de M. Rifaud. Son herbier, beaucoup mieux conservé que ses animaux, offre un grand nombre de plantes connues, et toutefois dans un examen rapide, notre confrère en a trouvé qui lui ont paru tout-à-fait nouvelles, et il ne doute pas qu'en étudiant à loisir cet herbier, un botaniste exercé ne puisse y découvrir la matière d'observations intéressantes. Les figures de plantes, au nombre de 500, dessinées et coloriées sur le vivant, sans être au niveau de l'état actuel de la science pour l'analyse des parties délicates de la fleur et du fruit, sont loin d'être dépourvues d'intérêt, et donnent une représentation satisfaisante du port de la plante, de ses parties extérieures et de leurs couleurs naturelles. Comme pour les animaux, M. Rifaud a pris note des noms arabes de ces plantes, de l'emploi que les habitans du pays en font, soit en médecine, soit dans l'économie domestique ou dans les arts industriels, et des croyances superstitieuses qui se rattachent à beaucoup d'espèces. Cette partie de son travail est manifestement celle dont on doit espérer plus d'accroissement pour la science, parce que trop souvent négligée par les voyageurs ordinaires dans leurs courses rapides, elle ne pouvait être exécutée avec succès que dans la position rare et difficile où l'auteur a eu le courage de se placer et de persister pendant une longue suite d'années; on voit par là ce que pourraient faire tant d'hommes

établis dans les colonies ou dans les pays étrangers, et à qui leurs occupations lucratives laissent des momens de loisir, s'ils se défiaient moins du service qu'ils pourraient rendre à l'histoire naturelle. Un sens droit, une position heureuse, du zèle, l'habitude de l'art du dessin, ont mis M. Rifaud à même de rendre à l'histoire naturelle des services qui n'auraient peut-être été au pouvoir d'aucun naturaliste ; on comprend cependant que, pour faire jouir utilement le public de toutes ces richesses, il sera nécessaire qu'il s'associe quelque homme instruit qui l'aide à faire un choix et à donner à ses observations la forme sans laquelle on les accueillerait peut-être difficilement. Nous n'en croyons pas moins devoir proposer à l'Académie de témoigner sa satisfaction à M. Rifaud pour l'exemple si rare qu'il a donné, d'allier à ses recherches d'antiquités, des recherches d'un ordre plus élevé, et dont tous les hommes éclairés pourront tirer parti. »

Côtes de Guinée. — Ville d'Ussu. — Civilisation.

Le roi de Danemarck a fait élever à Copenhague un jeune Africain, fils de l'un des chefs de la ville d'Ussu, ville située à peu de distance de la forteresse danoise de Christianbourg, sur la côte de Guinée. Ce jeune homme se nomme *Noi-Davunna* et est âgé de 16 ans. C'est son père lui-même qui l'a envoyé, en 1826, pour recevoir une éducation européenne. M. d'Abrahamson, aide-de-camp du roi, a été spécialement chargé de prendre soin de *Noi-Davunna*, qui a reçu une instruction aussi étendue qu'il a été possible de le faire dans un espace de temps aussi court. C'est avec de vives démonstrations de reconnaissance que ce jeune homme a consenti à recevoir le baptême. Le roi, représenté par M. d'Abrahamson fut son parrain. Retourné dans sa patrie en 1828, *Fred. Davunna* a emmené avec lui quatre jeunes ecclésiastiques qui doivent le seconder dans ses projets de répandre dans son pays les lumières de l'Évangile, et les connaissances primaires à l'aide de l'enseignement mutuel.

Il serait à désirer qu'un exemple semblable eût des imitateurs, cela aurait sur la civilisation de l'Afrique une influence, qu'il est du devoir des puissances de l'Europe de hâter par tous les moyens qu'elles ont en leur pouvoir. Les lecteurs du Bulletin connaissent à ces égards les vues philanthropiques de MM. Roger, Drovetti et Pacho.

Communication entre le lac des Bois et le lac Winnepeek, dans l'Amérique Septentrionale.

L'hydrographie de cette région est aujourd'hui très-imparfaite, et le sera probablement toujours, bien que l'on puisse la parcourir dans une infinité de directions, si l'on doit regarder, comme base essentielle de cette science, la connaissance complète de la forme, la grandeur et la position d'innombrables lacs renfermant des myriades d'îles, comme aussi celle du cours, des sinuosités et des inclinaisons de la quantité infinie de canaux qui leur servent de communications. Cette contrée est littéralement un monde de lacs, d'îles et de péninsules ; un désert effrayant, si inhospitalier, si repoussant, qu'il semble se jouer de l'art et des efforts humains, et défier toute industrie.

La route la plus fréquentée entre le lac des Bois et le lac Winnepeek, est une communication par eau, connue sous le nom de rivière de Winnepeek, qui se jette dans le dernier de ces lacs par 50° 36' 30" de lat. N. après un cours d'environ 70 milles. Elle se compose d'une suite de bassins larges et profonds, s'élevant les uns au-dessus des autres, et servant comme de canal à un immense volume d'eau, qui se précipite d'un bassin dans l'autre en cataractes tumultueuses de l'aspect le plus sauvage. On ne compte pas moins de trente-une de ces cataractes dans le cours de cette route, qui interrompent la navigation des canots, et à chacune desquelles existe un portage. La somme totale de la pente des eaux dans la rivière Winnepeek, peut être estimée à 410 pieds

que l'on peut considérer comme l'élévation véritable du lac des Bois au-dessus du lac Winnepeek. La route par les rivières *Covert* (couverte) et *sturgeon-dam* (barrage de l'esturgeon), dont la partie inférieure est la même que celle mentionnée ci-dessus, est probablement la plus directe; mais on assure que les difficultés de la navigation sont bien plus nombreuses et bien plus formidables, particulièrement au temps des basses eaux. Outre ces communications, il existe plusieurs autres déviations de la route principale, dont quelques-unes ont déjà été parcourues; mais le nombre de celles qui sont encore à explorer est bien plus grand.

A la distance d'environ 60 milles au-dessus du lac des Bois, la rivière Winnepeek reçoit, venant du Nord, un fort tributaire appelé *English river* (rivière anglaise), dont le caractère paraît être le même que le principal courant, et presque aussi large que ce dernier au-dessus de la jonction. Ses premières eaux semblent se confondre avec celles de la rivière Albany qui se décharge dans James'bay, et est le canal principal de communication entre le lac Winnepeek et les factoreries établies sur cette rivière (1).

Le lac des Bois a environ 75 milles de long sur une largeur irrégulière, qui varie depuis 10 jusqu'à 35 et 40 milles. Si on le compare aux autres lacs, il réclame à juste titre un rang élevé dans l'échelle de la beauté. Son aspect est sauvage et sublime au plus haut degré, ses rivages étant entourés de précipices et couronnés de montagnes et de collines plus ou moins élevées, revêtues d'un sombre feuillage de ronces et d'arbres verts. Sa surface est agréablement parsemée d'îles sans nombre, de diverses formes et grandeurs; découvrant entre elles la continuité de cette immense nappe d'eau dont l'étendue augmente à mesure que le voyageur s'avance sur le lac, jusqu'à ce qu'enfin la grande terre soit dérobée à sa vue par les îles qui se multiplient autour de lui.

(1) On peut suivre très-facilement cette communication, par le lac du Gouverneur Wegg, sur la belle carte de la Louisiane et du Mexique, dressée en 1820 par M. P. Tardieu fils aîné.

Le 49^e parallèle de latitude Nord traverse le lac à la distance d'environ 12 milles de son extrémité méridionale.

La région qui entoure les eaux dont on vient de parler est une des plus horribles que l'on puisse s'imaginer. Son climat est rigoureux, sa surface excessivement rude et rompue, et ses productions si limitées, si maigres, qu'il y a tout lieu de croire qu'elle n'a jamais pu être la résidence soit de l'homme, soit de la brute. A de longs intervalles, on rencontre par-ci par-là, quelque cerf ou élan égaré, ou bien un ours solitaire, parfois aussi une famille d'indigènes mourant de faim, fixe sa demeure temporaire sur quelques-uns de ces cours d'eau, et y subsiste misérablement du produit de la pêche; mais il y a toute apparence que les uns et les autres ne peuvent y trouver ni tranquillité, ni suffisance de nourriture.

Au-dessus du lac des Bois, la rivière des Pluies (*Rainy River*), devient le canal de communication, et se joint, après un cours de 100 milles, au lac de ce même nom. Sa largeur commune est de 300 verges; elle est profonde et tranquille, et jusqu'à 48 milles de son embouchure, on ne rencontre aucun obstacle à la navigation; c'est à cette distance que sont situés les rapides de la rivière des Pluies, d'environ un mille de long et d'une pente d'à peu près dix pieds. Dix milles plus loin, est un autre rapide presque insignifiant, dont la chute n'est que de trois pieds. A la sortie du lac des Pluies (*Rainy Lake*), est un rapide d'environ cinq pieds de pente, et deux milles et demi plus loin on rencontre la chute de la rivière de ce nom, dont le torrent se précipite, avec une majesté effrayante, d'une hauteur de 25 pieds dans le court espace de quelques verges. C'est ici que sont placées, sur la rive septentrionale, une factorerie de la compagnie de la baie d'Hudson, et sur le bord opposé, celle de la compagnie américaine des fourrures. A la distance de 20 milles au-dessous des chutes, cette rivière reçoit du S.-O. un affluent considérable, appelé le Grand Bras, qui offre un canal de communication entre la branche principale et le petit lac Winnepeek du Mississipi; navigable dans la

saison pluvieuse. Elle reçoit aussi plusieurs autres ruisseaux moins remarquables. Entre le lac des Bois et le lac des Pluies existe une autre communication par eau, que quelques voyageurs suivent parfois; elle est indiquée sur la carte comme route des derrières (*Back-Route*).

— Une description particulière du spectacle qu'offrit aux explorateurs l'aspect du lac Winnepeek et de ses environs, bien qu'elle précède ce qu'on vient de lire du rapport du major Long, ne sera pas déplacée ici, et j'espère qu'elle sera reçue avec la même indulgence :

« Ce fut, dit M. Keating, au moment de notre halte du soir, que, pour la première fois, le magnifique spectacle du Winnepeek se déploya devant nos yeux, réalisant tout ce que l'imagination peut se figurer d'une beauté sauvage et sublime, et surpassant de beaucoup tout ce que nous avions jamais vu. Ce que nous admirons dans le superbe tableau du Winnepeek, c'est l'immense volume de ses eaux; l'extrême rapidité de leur cours; la grande variété de formes que présentent leurs chutes et leurs cascades, et l'aspect incomparable de la scène *sauvage* produite par ces chutes sur les rochers, dont la tristesse, les traits fixes et immuables, forment un si prodigieux contraste avec l'effet brillant, éblouissant de la nappe argentée de l'eau passant tout à coup d'une surface unie et presque immobile, au bouleversement écumeux d'une cataracte. C'est par les effets que produit le lit rocheux du Winnepeek, que ses nombreuses chutes surpassent toutes celles que nous avons vues; le saut de Niagara, lui-même, bien qu'il les laisse, par son volume, loin derrière lui, est, en comparaison, uniforme et monotone. Les couches horizontales de rocs secondaires de ce dernier, sont autant au-dessous des effets pittoresques des sombres rochers granitiques et sienites, et rongés par l'eau du premier, que les hauteurs des falaises du Niagara surpassent les rivages rocheux du Winnepeek.

» Les chutes de cette rivière ont un autre avantage; elles donnent

à tout le pays une apparence pittoresque qui prépare l'esprit et le tient dans une disposition propre à apprécier la splendeur de ses cataractes, tandis que la contrée qui environne Niagara est plate, uniforme et dénuée d'intérêt.

» Le lieu où nous campâmes était caractérisé par un de ces effets particuliers de l'eau qui, une fois qu'on les a vus, laissent dans la mémoire une impression ineffaçable. Après avoir franchi de nombreux rochers, formant diverses cascades, dont la hauteur totale peut être de trente pieds, l'eau est tout à coup reçue dans un bassin renfermé entre des rochers élevés où elle est contrainte de s'arrêter pendant quelque temps, attendu le peu de largeur de l'ouverture qui lui sert d'issue; ici ces eaux présentent le caractère d'une mer agitée, dont les vagues s'élèvent à une grande hauteur et battent les rivages voisins et le petit nombre d'îles de roches que l'on aperçoit au milieu de ce bassin : c'est à ce caractère particulier, que ce lieu doit le nom que lui ont donné les indigènes, et qui signifie *la chute des eaux agitées*. On peut le nommer les basses chutes de la rivière Winnepeek. Nous les atteignîmes assez tôt pour jouir de l'effet qu'y produit le soleil couchant, dont les rayons, réfléchis par le courant, lui donnaient l'apparence d'une mer de feu. A cet admirable tableau, succéda celui de la lune qui, répandant sur les vagues une lumière plus douce, augmenta le charme de ce spectacle par l'espèce de voile mélancolique dont elle l'enveloppa. Un des caractères les plus imposants de cette scène majestueuse, est le bruit épouvantable que produisent ces chutes, et qui, comparativement à leur volume, surpasse, dit-on, celui de Niagara, de Montmorency, de Schaffouse, de Saint-Antoine, du Cohoës ou autres chutes visitées par aucun des membres de notre expédition. La rareté de la végétation sur les rochers contribue encore à l'effet pittoresque que produit la vue de ce lieu. Loin de rencontrer ici les épaisses forêts qui ombrageaient autrefois Niagara, on n'y trouve que le tremble, le bouleau, le sapin et autres arbres verts, dont la dimension rabougrie ajoute

encore à l'aspect sauvage et aride de ces rochers. La nuit que nous passâmes auprès de ces cataractes, est l'une des plus intéressantes de l'expédition; nos tentes étaient placées de telle sorte que nous jouissions de la vue complète de l'effet admirable des rayons de la lune sur la surface de cet océan en miniature, et nos yeux y demeurèrent constamment attachés jusqu'à ce qu'enfin le bruit de la cataracte nous eût bercés dans un doux sommeil. » (*Extrait du Voyage de Steph. Long en 1823, traduit par M. Fr. Giraud.*)

Tremblement de terre de la province de Murcie.

Les nouvelles reçues de l'Espagne au moment de la catastrophe, ont dépeint sous les couleurs les plus sombres le phénomène qui a éclaté dans le royaume de Murcie. Depuis, une feuille quotidienne, en répétant que de nouveaux ébranlemens du sol avaient eu lieu, les a représentés d'une manière encore plus alarmante. Sans doute, et nous-mêmes, nous l'avions pensé d'après ce que nous avons rapporté dans le N^o 72, page 221 du *Bulletin*, les désastres ont été grands, mais non tels qu'on l'avait pensé au premier abord. Voici des détails qui sont plus circonstanciés, et qui mettront à même de se former une idée moins exagérée de ces malheureuses scènes. La lettre que nous rapportons a été écrite à la date du 8 mai, d'Alicante, à M. Bertrand Gerlin jeune naturaliste déjà connu par d'importans travaux.

« La secousse du 21 mars et toutes celles qui l'ont suivie pendant plus d'un mois, ne se sont fait sentir dans toute leur violence, que sur un espace de terrain d'environ quatre lieues carrées, situé entre Orihuela et la mer, et dont la rivière de Segura occupe le centre. Tous les villages situés dans cette partie de la Huerta d'Orihuela, ont été renversés de fond en comble, en quelques secondes, par le tremblement de terre du 21 mars, qui, d'après plusieurs observations, paraît avoir agi dans un sens vertical. Il

était accompagné, ainsi que les suivans; de très-fortes détonations; on a remarqué aussitôt après l'événement, sur toute l'étendue du terrain que j'ai indiquée, un nombre infini de crevasses de diverses longueurs, n'ayant pas plus de quatre à cinq pouces de largeur, et tout ce même terrain était et reste encore comme criblé de petites ouvertures circulaires très-rapprochées les unes des autres, et qui n'ont que deux ou trois pouces de diamètre. C'est là ce qu'on pourrait appeler les cratères, s'il en était sorti quelque matière d'apparence volcanique; mais je n'en ai nulle connaissance.

» Toutes ces petites ouvertures ont vomé une grande quantité les unes du sable gris jaunâtre fin, sans aucun mélange de parties métalliques; d'autres ont jeté également en grande abondance une fange noire et liquide; quelques-unes de l'eau de mer, des coquillages et des herbes marines. Il n'existe pas de sources minérales sur le terrain en question; les sources sulfureuses d'Archina et d'Alhama en sont éloignées de sept à huit lieues, et les tremblemens de terre n'ont produit aucun effet sur elles, non plus que sur le cours de la Segura.

» Le sol qui doit être considéré comme le foyer de ces tremblemens de terre, est de deux natures bien distinctes sur la rive gauche de la Segura : c'est un terrain d'alluvion qui se compose d'une couche de terre végétale, de quatre à cinq pieds d'épaisseur, au-dessous de laquelle on rencontre d'abord une couche d'argile molle et une couche de sable jaunâtre, dont les petites ouvertures que j'ai décrites, ont jeté une grande quantité; la rive droite de la Segura est un terrain secondaire, composé de petites collines gypseuses et calcaires. L'effet de ces tremblemens de terre a été terrible des deux côtés de la Segura; mais il est à remarquer que les secousses ont été plus multipliées et de plus de durée sur la rive droite. »

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

274. TASCHENBUCH ZUR VERBREITUNG GEOGRAPHISCHER KENTNISSE. — *Almanach pour la propagation des connaissances géographiques*, par JOH. GOD. SOMMER. 7^e ann.; in-8^o avec sept pl., Prague 1829. Calve.

Cet ouvrage a pour but d'offrir tous les ans, l'état des connaissances nouvellement acquises en géographie.

275. TABLEAU de l'industrie et du commerce, contenant l'origine, la découverte et les progrès successifs des arts agricoles, mécaniques, chimiques, ainsi que ceux du commerce et de la navigation, tant avant que depuis l'ère vulgaire, avec l'aspect commercial des principaux peuples, le tableau de l'industrie française jusqu'à celui de ses importations et exportations, en 1789 et 1827, par M. Odolant-Desnos, in-32; Paris, 1829. Bureau de l'Encyclopédie-portative. 3 f. 50 c.

Ce petit volume rempli de faits appartient à la jolie Collection de l'Encyclopédie portative que M. Bailly de Merlieux dirige avec tant de succès, et dont il forme la 34^e livraison. Il renferme, malgré la petitesse de son format, une multitude de détails, qu'il est intéressant d'avoir pour ainsi dire sous la main. On remarquera surtout, ce qui tient aux relations commerciales des peuples les uns avec les autres, aux produits et aux ressources qu'ils possèdent. C'est sous ce rapport que ce tableau de l'industrie et du commerce, se rattache aux études du géographe

et qu'il se recommande particulièrement.

A.

276. A SYSTEM OF ANCIENT AND INTERMEDIATE GEOGRAPHY. — Système de géographie ancienne et du moyen âge, en rapport avec la chronologie et l'histoire par Ch. Authon, professeur de langues au collège Colombien. In-8^o; New-Yorck, 1829.

277. DISSERTATION sur l'emploi du vinaigre à la guerre, comme agent de destruction et comme moyen de défense, par M. REY. In-8^o; Paris, 1829.

Sous un titre assurément bien étranger à la géographie, M. Rey, examine une question géographique, depuis long-temps controversée, le lieu du passage des Alpes par Annibal. Il a eu l'ingénieuse pensée de résumer, dans un tableau synoptique, toutes les opinions émises jusqu'à présent sur cet intéressant sujet; et d'après lui, sauf erreur ou omission, sur 90 avis, 33 sont pour le *Petit St-Bernard*, 24 pour le *Mont-Genève*, 19 pour le *Grand-St-Bernard*, 10 pour le *Mont-Cenis*, 3 pour le *Mont-Viso*, et 1 pour la *Roche Melon*, et probablement la lice n'est point encore fermée. Il est bon toutefois d'observer que *Tite-Live* et *Polybe*, textes à expliquer, n'auraient peut-être point dû se trouver dans les colonnes de ce tableau. Dans tous les cas, cette brochure brille par l'esprit et le talent que l'auteur a mis à traiter son sujet.

A.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

278. GUATIMALA — Guatimala ou les

Provinces - Unies de l'Amérique centrale, en 1827 et 1828, résultats de recherches faites, et d'observations recueillies, pendant un séjour d'une année dans cette république, par *Henry Duun*. In-8°. New-Yorck, 1829.

279. A. GEOGRAPHY AND HISTORY OF THE WESTERN STATES OR MISSISSIPPI VALLEY. — Géographie et histoire des états occidentaux, ou de la vallée du Mississipi, par *Tim. Flint*, 2 vol. in-8°; Cincinnati, 1828.

ASIE.

280. TRANSACTIONS. — *Transactions de la Société royale Asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, vol. II, 1^{re} partie. In-4°. Londres, 1829.

Cette partie du volume deux des Transactions de la société, renferme entr'autres notices, 1° une description des ruines de *Buddha Gaya*, par le docteur *Fr. Buchanan Hamilton*; — 2° une description de l'état de l'agriculture et du revenu du village de *Pudu-Vayal* dans la Carnatic, par *J. Hodgson*; — 3° une notice géographique sur les frontières des empires *Birmans et Chinois*, avec une traduction de la carte chinoise, par *J.-Fr. Davis*; — 4° Notice sur la *Tartarie occidentale*, par le même. — 5° *Ruines d'Ahwaz*, par le lieutenant *Robert Mignan* et le capitaine *Robert Taylor*; — 6° Divers tableaux d'observations thermométriques et barométriques.

EUROPE.

Allemagne.

281. GEOGRAPHISCH - STATISTISCHE DARSTELLUNG. — *Exposé géographique statist. des forces sociales des états qui composent la confédération germanique*, par *AUG.-FRÉD.-G. CROME*, professeur de droit public et d'économie politi-

que, à Gicssen, 4° et dernier vol. gr. in-8°. Leipsig, 1828. Fleische.

Italie.

282. UN VIAGGIO SUL LAGO MAGGIORE. *Voyage sur le lac Majeur* dans un bateau à vapeur, par *FR. MEDONI*. In-16 avec carte; Milan, 1828. Visay. (1 lir.)

Grèce.

283. GEOGRAPHISCHE DARSTELLUNG DER HALBINSEL MOREA. — *Description géographique de la péninsule de Morée*, avec une carte et 14 vues lithog. de villes. In-8°, Vienne, 1828.

L'auteur de la carte qui représente toute la Morée, est le lieutenant-colonel *Wanick*.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, PLANS, etc.

284. ATLAS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE, par *M. Lapie* père, premier géographe du roi et *M. Lapie* fils, 3^e, 4^e et 5^e livraisons. Paris, 1829. Eymery, par souscription, pap. ord., 75 fr.; vel. 150 fr.

Ces trois livraisons se composent 1° de trois feuilles de texte comprenant la géographie physique; — 2° de la carte de France par départemens et divisions militaires; — 3° de la carte des îles Britanniques; — 4° de la carte de la Barbarie, comprenant l'empire de Maroc, et les régences d'Alger, de Tunis et Tripoli; — 5° de la carte générale de l'Amérique méridionale; — 6° de la carte du Pérou; — 7° carte ancienne de l'Afrique propre, de la Numidie et d'une partie de la Mauritanie. Le nom des auteurs est une forte garantie du soin apporté à la rédaction de ce travail remarquable, qui ne peut être que d'une grande utilité pour l'instruction et pour le cabinet. A.

NOIROT, Agent de la Société de Géographie.

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, N° 16, à Paris.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 74. — JUIN 1829.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Note sur le Canal de jonction de la Baie de Chesapeake à la rivière d'Ohio, entre Washington et Pittsburg. (Voir la carte ci-jointe) (1).

Le général Alexandre Macomb, chef du corps du génie, a remis au président des Etats-Unis, par l'intermédiaire du secrétaire de la guerre, un mémoire relatif au projet du canal à ouvrir entre la baie de Chesapeake et la rivière d'Ohio, pour faire communiquer l'Atlantique avec le golfe du Mexique à la Nouvelle-Orléans. C'est l'ouvrage du général Bernard, membre du conseil de perfectionnement pour l'intérieur, autrefois général du génie en France, et aide-de-camp de Napoléon, en 1813, 14 et 15.

Ce mémoire comprend un rapport détaillé sur le tracé du canal, sur les moyens de l'exécuter, sur la dépense, etc., et il est accom-

(1) Nous devons cette note à M. le lieutenant-général baron HAXO.

(N. du R.)

pagné d'une carte dressée à l'échelle d'un pouce pour 8 milles ou ⁸⁰⁶²³⁷, laquelle comprend tout l'espace que le canal doit traverser depuis Washington, où il entre dans le Potomac, jusqu'à Pittsburg sur l'Ohio.

Le général Bernard commence par rappeler que les premières opérations exécutées dans l'année 1824, avaient eu pour objet principal de s'assurer que le canal projeté était exécutable. Les travaux de 1825 étaient relatifs à la détermination des points principaux par lesquels il passerait, et à la recherche des élémens nécessaires pour établir un plan général de l'ouvrage et une estimation sommaire de la dépense. Il reste encore beaucoup d'opérations de détails à exécuter ; mais comme elles se rapportent à la construction même, plus qu'à l'ensemble du projet, on peut, dit-il, les différer jusqu'à ce que les travaux soient définitivement approuvés, et il ne s'occupe ici que du plan général et de la dépense en masse.

Il rappelle aussi que, dans un précédent rapport, en date du 2 février 1825, il a déjà discuté différens tracés qu'on pourrait adopter pour le canal, et qu'il en a indiqué quelques autres qui restaient encore à examiner. Il a donné alors des aperçus sur l'hydrographie des pays à traverser, et se borne en conséquence à discuter les tracés qu'on n'avait pu examiner en 1824, et à les comparer avec ceux qui avaient été reconnus précédemment.

Examen de divers points de partage entre les eaux du Potomac et celle de l'Youghagany.

1° A la source du Deep-Creek.

On a supposé jusqu'ici que le canal, à partir du passage souterrain, qu'il est indispensable d'ouvrir entre les deux versans, suivrait le ruisseau de Deep-Creek et la rive gauche de la rivière Youghagany. Mais il fallait comparer ce tracé avec un autre qui, quittant le Deep-Creek, irait directement joindre le Bear-Creek à 6 ou 7 kilomètres au-dessus de son embouchure. Or, l'inspection des lieux

a fait voir qu'il faudrait augmenter de 4 mètres environ la hauteur des digues qui doivent barrer l'Youghagany pour forcer ses eaux à alimenter le point de partage, et de plus ouvrir encore une percée souterraine pour traverser la colline qui sépare les deux ruisseaux du Deep et du Bear-Creek.

Il fallait examiner aussi le tracé qui suivrait constamment la rive droite de l'Youghagany, et ce dernier se trouve être le plus avantageux des trois, quoique de 13 kilomètres et demi plus long que celui qui passerait par le Bear-Creek.

2° A la source du *Flaugherty-Creek*.

Pour passer par ce point, on quitterait la vallée du Potomac à Cumberland, et on remonterait le Vill's-Creek jusqu'à sa source, d'où, après avoir traversé souterrainement la montagne, on descendrait dans le Flaugherty-Creek, et de là dans la vallée de Casselmans, que l'on suivrait jusqu'à son embouchure dans le Youghagany.

Le résultat des recherches et calculs relatifs à ce tracé a été que la plus courte percée souterraine qu'on pût admettre, relativement à la quantité d'eau à y amener et aux autres conditions à remplir, s'étendrait sur une longueur d'un peu plus de 6 kilomètres, avec une tranchée profonde à chaque extrémité. La hauteur du sommet du terrain au-dessus du sol de la percée ne serait pas de moins de 261 mètres.

Le général Bernard entre ensuite dans des détails sur les moyens d'alimenter ce bassin de partage, et donne les calculs comparatifs des dépenses à faire, soit en adoptant le dernier tracé que nous venons d'indiquer, soit en passant par Deep-Creek. Nous ne le suivrons pas dans tous ces détails, et nous nous bornerons à énoncer le résultat de ses recherches, désignant, comme lui, par *route de Casselmans*, et *route de Deep-Creek*, les deux tracés en question.

Lorsqu'on part de Cumberland, point commun aux deux tracés, on a, par la route de Deep-Creek, 133 mètres à monter de plus que par celle de Casselmans.

Cette augmentation de hauteur apporterait, dans les frais de construction des écluses, une différence de 11,577,000 fr.

Mais, d'autre part, la percée souterraine de la route de Casselmans coûterait 18,272,000 f., tandis que celle de Deep-Creek n'en coûterait que 5,175,300; en sorte que la différence en faveur du Deep-Creek serait de 13,096,700 fr.

Les tranchées aboutissant à la percée de Casselmans coûteraient 2,433,239 fr. de moins que les tranchées analogues du Deep-Creek, ci. 2,433,239

De même, les digues et barrages donneraient une différence de 972,400 fr. en faveur de la route de Casselmans 972,400

Enfin, cette dernière route aurait 29 kilomètres de développement de moins, qu'il faut porter au compte de l'autre, et qui, dans la supposition la plus favorable, doivent être estimés à 525,414

13,096,700 fr. 15,508,053 f.

On voit donc que le tracé par Casselmans coûtera environ deux millions et demi de moins que l'autre, et comme d'ailleurs le chemin sera plus court, tout doit faire accorder la préférence à cette route.

L'auteur passe à l'exposé des différens projets de détail présentés pour l'exécution du canal dans la partie torrentueuse et es-

carpée du cours de l'Youghagany, c'est-à-dire, là où cette rivière semble avoir ouvert un passage entre les montagnes de Briery et de Laurel. Ces détails n'étant point de nature à intéresser d'une manière spéciale la Société de Géographie, nous ne nous y arrêterons pas, non plus qu'à rendre compte d'une analyse de prix complète et bien rédigée que l'auteur a jointe à son travail. Nous finirons par transcrire quelques-unes des considérations générales qui terminent son rapport.

Les travaux publics qui s'exécutent de nos jours, dit-il, diffèrent essentiellement, sous le point de vue des frais de construction, de ceux qui ont été exécutés par les anciens. Autrefois des populations nombreuses et désœuvrées, de grandes masses d'individus réduits à l'esclavage par la guerre et les conquêtes, fournissaient des ressources tellement puissantes pour les travaux publics, qu'il y avait peu à s'occuper d'économie : se bien battre et construire de grands ouvrages semblent, en effet, avoir été l'affaire principale des anciens peuples, ou du moins de ceux qui étaient parvenus à un haut degré de civilisation. Les choses sont fort différentes de nos jours : la répartition du travail entre les diverses classes de la société, l'abolition de l'esclavage ou l'amélioration apportée à l'état des esclaves dans les pays où il en existe encore, rétablissant l'homme dans toute sa dignité et le rendant maître de ses actions, ont attaché à son travail une valeur qu'il n'avait point autrefois.

L'économie est devenue dès-lors un objet à considérer dans l'entreprise des travaux d'utilité publique, et indépendamment des conditions de durée et de convenance, on veut que les sacrifices à faire soient en rapport avec les avantages qu'on cherche à se procurer. Aussi les monumens qui remplissent toutes ces conditions sont-ils, à juste titre, des objets d'orgueil national; ce sont eux qui, avec les institutions civiles et politiques, les palmes littéraires et les trophées de la victoire, forment un faisceau de gloire où viennent se rallier les sentimens de toute une nation, pour se

perpétuer d'âge en âge. Tous les gouvernemens éclairés favorisent maintenant les entreprises de cette espèce ; ils savent trop bien qu'à une époque comme celle où nous vivons , tout ce qui contribue à la splendeur nationale et promet des avantages certains , doit être promptement mis à exécution. Tel est, pour les Etats-Unis, le grand canal de Chesapeake et de l'Ohio.

Cette entreprise n'a son égale dans aucun pays , tant sous le rapport des travaux de toute espèce qu'elle obligera à exécuter, que relativement aux avantages politiques, commerciaux et militaires qui en résulteront. C'est un ouvrage vraiment national ; et si, d'un côté, sa mise à exécution dépasse les moyens toujours plus ou moins limités dont pourrait disposer une association particulière, de l'autre, il intéresse trop la prospérité de l'Union, pour que différer de l'entreprendre ne soit pas négliger des avantages bien supérieurs aux dépenses.

L'auteur entre ensuite dans le détail de ces avantages : il fait voir que le canal, indépendamment de l'utilité immédiate dont il sera pour les pays mêmes qu'il traverse, procurera un débouché dans l'Atlantique à plusieurs provinces de l'ouest, particulièrement aux États de Kentucky, Ohio et Indiana, dont les parties les moins riches produisent cependant des bois de construction d'excellente qualité, et recèlent des mines inépuisables de charbon et de fer. Aussitôt que le canal sera en activité, il ouvrira à ces provinces de l'ouest un nouveau débouché plus commode et plus économique dans l'Océan. Leurs produits seront plus faciles à exporter, et ils augmenteront de valeur par suite de la création d'une nouvelle place d'entrepôt, d'un nouveau marché, qui délivrera les vendeurs, forcés d'aller maintenant à la Nouvelle-Orléans, de la crainte où ils sont presque constamment de trouver les magasins de cette ville encombrés déjà des marchandises qu'ils y apportent, et d'être ainsi à la merci des acheteurs.

M. le général Bernard termine son intéressant rapport par les réflexions suivantes, qui ont pour objet de faire voir que, dans

l'énumération des avantages que doit procurer l'exécution du canal, il est resté bien au-dessous de la réalité, et que les résultats qu'il promet ne doivent être considérés que comme un *minimum* ; ces réflexions sont les suivantes :

1° Tous les calculs de bénéfice sont basés sur la population de 1820, tandis qu'il aurait fallu supposer cette population telle qu'elle sera réellement après l'exécution du canal, c'est-à-dire en 1838 (si les travaux sont entrepris en 1827). Or, d'après la loi que suit son accroissement aux États-Unis, elle sera à cette époque de moitié en sus de ce qu'elle était en 1820.

2° On n'a point parlé du canal qui est projeté de Pittsburg au lac Érié, et qui sera la continuation de celui qui nous occupe. La baie de Chesapeake se trouvant alors jointe au lac Érié, par une communication d'eau de 740 kilomètres de développement, tout le territoire qui avoisine les grands lacs participera au commerce du Chesapeake et de l'Ohio ; et ces nouveaux avantages seront achetés à peu de frais, parce qu'il y aura beaucoup moins de dépense à faire pour le canal de l'Ohio au lac Érié, que pour celui de l'Ohio au Chesapeake.

3° On n'a point parlé non plus de l'utilité dont sera pour ce dernier canal, celui qui est projeté de Washington à Baltimore, et dont on est en droit d'espérer les plus brillants résultats.

Enfin le canal de l'Ohio au Chesapeake, conjointement avec tous les autres qui pourront par la suite franchir la chaîne de l'Alleghany, procurera aux pays dont le commerce se fait par le Mississippi, une communication assurée avec la mer, dans le cas où la guerre interdirait tout-à-fait, ou rendrait dangereux de sortir par l'embouchure de ce grand fleuve, qu'on peut justement appeler l'artère principale de toutes les provinces de l'ouest. Pour apprécier cet avantage à sa véritable valeur, il faut remarquer que les côtes de la Louisiane ne présentent pas une seule position d'où les flottes des États-Unis puissent protéger utilement le débouché du Mississippi dans le golfe du Mexique. Les côtes seront, il est vrai,

dans peu de temps, mises à l'abri de toute attaque ; mais l'embouchure du fleuve restera toujours exposée à être bloquée. La destination de Cuba est encore incertaine, et malheureusement Pensacola ne peut pas recevoir des vaisseaux du premier rang. Ainsi ce n'est point assez d'avoir mis le littoral de la Louisiane en état de défense, et de s'être assuré la possession du Delta du Mississipi ; il faut encore procurer, aux pays qu'arrose ce noble fleuve, des débouchés latéraux dans l'Océan. Sans ces débouchés, le commerce pourrait, en temps de guerre, se trouver entièrement paralysé sur une étendue considérable de l'Union, ainsi que cela est déjà arrivé ; et les conséquences d'un tel état de choses sont incalculables.

Le canal de Chesapeake à l'Ohio, non-seulement mettra en communication cette rivière et l'Atlantique par le chemin le plus court, mais au moyen de l'autre canal qui doit s'exécuter entre Pittsburg et le lac Érié, il donnera un débouché direct des lacs supérieurs dans l'Océan, et formera en temps de guerre une ligne d'opérations qui ne pourra, dans aucun cas, être coupée ni interrompue. Cette ligne joindra le centre de la frontière du nord au centre de la côte de l'Atlantique, et à la ville capitale de l'Union : elle donnera les plus grandes facilités pour rassembler promptement et à peu de frais des troupes ou des approvisionnemens de toute espèce sur l'une ou l'autre de ces frontières, et procurera ainsi, particulièrement à la frontière du nord, une augmentation de force et de moyens de défense qu'on ne pourrait pas espérer des ouvrages de fortification les plus dispendieux.

Voyage de la Corvette l'ASTROLABE, commandée par M. le capitaine DUMONT D'URVILLE. — Nouveaux détails sur l'expédition de La Pérouse. (Suite et fin : voir le Bulletin de Mai, n° 73, p. 235.)

Les renseignemens consignés dans les Bulletins de mars et de mai de cette année sur l'expédition de La Pérouse et sur sa fin

déplorable, seraient incomplets, si nous n'y joignons ceux obtenus, en 1828, par M. Dumont d'Urville, capitaine de frégate, pendant sa navigation sur la corvette du Roi *l'Astrolabe*. Ces renseignements seront peut-être les derniers qu'il sera possible d'obtenir sur le sort de nos compatriotes. Un fait reste trop malheureusement certain, c'est la perte des deux navires de l'expédition, sur les récifs de l'île *Vanikoro*; mais ce qui nous manquera probablement toujours, ce sont les détails de ce fatal naufrage, auquel aucun des compagnons de La Pérouse paraît n'avoir survécu, et dont le souvenir est déjà presque entièrement effacé parmi le peu de naturels de *Vanikoro* qui existent encore, et qui furent témoins de la catastrophe.

Voici comment s'exprime M. Dumont d'Urville dans son rapport sur le voyage de *l'Astrolabe*, lu à l'Académie royale des sciences le 11 mai de cette année :

« Le 20 décembre 1827, *l'Astrolabe* fut mouillée sous les murs de la cité naissante de *Hobart-Town*, chef-lieu du gouvernement de la *Tasmanie*. Déjà les rives du beau fleuve *Derwent*, qui n'offraient aux compagnons de d'Entrecasteaux que de vastes solitudes, se couvrent de riantes habitations et de belles cultures.

» En arrivant en ce port, mon intention était de n'y faire qu'une très-courte relâche, pour reprendre ensuite l'exploration de la Nouvelle-Zélande. Mais ce fut là que j'eus, pour la première fois, connaissance des découvertes de Dillon (1); l'affaire désagréable qu'il avait eue avec le savant et estimable docteur Tytler l'avait forcé à faire un long séjour à *Hobart-Town*, et sa mission était devenue le sujet de toutes les conversations. Malgré le peu de confiance que les personnes les plus distinguées de la colonie témoignaient à l'égard de ses dépositions, je trouvai, après avoir mû-

(1) Dans le précédent article sur La Pérouse (*Bulletin de mai*), ce serait à Amboine que le capitaine Dumont d'Urville aurait eu connaissance, pour la première fois, des découvertes du capitaine Dillon.

rement examiné l'affaire sous tous les rapports, qu'elle présentait un grand degré de vraisemblance, et je restai convaincu qu'il importait à la gloire de notre expédition, à l'honneur de la marine et même de la nation française, soit de constater ce qu'il pouvait y avoir de réel dans ces rapports, soit d'en établir la fausseté.

» Déterminé à me diriger immédiatement sur les îles *Mallicolo*, je pris sur-le-champ les vivres et les objets qui m'étaient nécessaires, et sans accorder une minute de plus de repos à l'équipage, je remis à la voile dès le 5 janvier 1828.

» Avant de quitter *Hobart-Town*, j'avais eu la précaution de réunir les matériaux les plus intéressans de la mission, tels que cartes, dessins et collections zoologiques, pour les expédier en France, voulant ainsi assurer leur conservation, quelle que pût être l'issue de nos tentatives. Au moment de périr, nous eussions eu du moins la consolation de penser que les fruits de nos travaux n'eussent pas été entièrement perdus pour notre patrie.

» Nous essayâmes encore quelques coups de vent dans le canal de la Nouvelle-Zélande, mais nous atteignîmes bientôt des régions plus tempérées. Nous vîmes, le 20 janvier, les îles *Norfolk* et *Philipp*, et le 26, nous passâmes à deux milles du rocher *Matthews*, qu'à notre grande surprise nous reconnûmes pour un véritable volcan en activité, nonobstant son peu d'étendue. Le 28, devant *Erronan*, le temps nous permit de rattacher nos opérations à celles de l'année précédente; mais ensuite les vents mous et constants du nord à l'est rendirent notre navigation très-lente : ce ne fut que le 9 février que nous pûmes approcher et fixer la position des îles *Fataka* et *Anouda* (*Mitre* et *Cherry* de la *Pandora*).

» Enfin, le 10 février au soir, nous arrivâmes devant *Tikopia* (1), et les communications que nous eûmes sur-le-champ avec les naturels nous prouvèrent l'exactitude des récits de Dillon, quant au fait essentiel. Nous vîmes le Prussien Buchert, qui se trouvait de

(1) Le capitaine Dillon écrit *Tucopia*.

retour de *Tikopia* depuis trois semaines seulement ; il nous promit d'abord de nous accompagner à *Vanikoro* (1), mais il nous manqua de parole. Je ne pus non plus déterminer aucun naturel intelligent à me servir de guide ; ils disaient, pour réponses à mes instances, à mes promesses, que la fièvre les tuerait. Je dus ainsi me contenter de deux matelots anglais, déserteurs de leur navire, établis depuis neuf mois sur ce rocher, et qui me prièrent instamment de les recevoir à bord. Le lendemain, dans l'après-midi, je mis le cap sur *Vanikoro*, gouvernant à l'ouest-nord-ouest, d'après les indications des naturels.

» Le 12, au coucher du soleil, nous aperçûmes à l'horizon les sommets de *Vanikoro*, et le 14, de bonne heure, nous commençâmes à prolonger les récifs qui ceignent la côte du sud, cherchant une issue pour pénétrer au dedans. Nos efforts furent inutiles, et nous étions déjà près de la pointe occidentale, quand un vent d'ouest inattendu me mit à même de revenir au vent de l'île. J'en profitai pour rechercher, durant trois jours, l'île *Taumako*, célèbre par le voyage de Quiros, et dont les habitants de *Tikopia*, ainsi que ceux de *Vanikoro*, venaient de me constater l'existence.

» Le 19, je vins me présenter de nouveau devant cette dernière île : le 21, je conduisis la corvette dans un petit espace, entre les récifs situés sur sa partie orientale, que nous avons nommé havre d'*Ocili*. Dès le 23 février, j'expédiai M. Gressien, avec plusieurs autres officiers, dans le grand canot armé en guerre, vers les récifs de l'ouest. Il revint le lendemain, après avoir fait le tour entier de l'île ; il rapporta quelques débris qu'il s'était procurés par les insulaires ; mais ceux-ci n'avaient pas voulu lui indiquer le lieu même du naufrage. M. Jacquinet et quatre autres personnes de l'état-major repartirent, le 26, dans le grand canot ; ils furent plus heureux, car, séduit par l'appât d'un morceau de drap rouge, un sauvage les conduisit à l'endroit même où avait échoué l'un des

(1) Le capitaine Dillon écrit *Vanicolo*.

malheureux bâtimens de La Pérouse. Là, nos gens virent, disséminés au fond de la mer, à trois ou quatre brasses, des ancres, des canons, des boulets, des saumons en fer et en plomb, etc., principalement une immense quantité de plaques de ce dernier métal, seuls témoins durables de cette funeste catastrophe : tous le bois avait disparu, et les objets plus minces en cuivre ou en fer étaient corrodés par la rouille ou complètement défigurés. M. Jacquinot tenta de soulever une des ancres ; mais les coraux qui, depuis quarante ans, avaient bâti tout à l'entour, la retenaient avec trop de force au fond.

» Je me décidai alors à y envoyer la chaloupe même ; et, pour mettre la corvette en sûreté durant son absence, je la conduisis dans la baie intérieure, qui a reçu le nom de baie de *Manevai*. Cette manœuvre pénible, au travers d'un canal étroit, obstrué de coraux et bordé de brisans redoutables, nous coûta deux journées entières de travaux opiniâtres, et nous força à mouiller et relever plus de quarante ancres tant grosses que petites, par des fonds de vingt-cinq à trente brasses, courant le danger de voir à chaque instant le navire se briser et s'engloutir le long de ces tristes récifs.

» *L'Astrolabe* fut enfin amarrée dans le paisible bassin de *Manevai*, et à l'abri de toutes craintes par rapport aux vents et à la mer. Après cette opération, le 3 mars, à trois heures et demie du matin, la chaloupe, armée en guerre, et la baleinière, partirent sous les ordres de MM. Gressien et Guilbert. La mission du premier était de reconnaître, avec tout le soin possible, les récifs de *Paiou* et *Vanou* ; et celle du second, de se procurer des débris remarquables du naufrage. Ils furent deux jours entiers absens du bord, et ils ne revinrent que le 5, à cinq heures et demie du matin. Quoique contrariés par le mauvais temps, M. Gressien exécuta sa reconnaissance, et M. Guilbert, après de grandes difficultés et de violens efforts qui fatiguèrent et même endommagèrent la chaloupe, parvint à se procurer une ancre de 1800 livres environ,

un canon court en fonte du calibre de 8, tous deux corrodés par la rouille et couverts d'une croûte épaisse de coraux ; un saumon de plomb et deux pierriers en cuivre assez bien conservés.

» La vue de ces objets et les renseignements obtenus par les naturels me donnèrent l'intime conviction que les frégates de La Pérouse avaient péri à Vanikoro, et je m'assurai facilement que tous les officiers de l'*Astrolabe*, sans exception, partageaient le même sentiment. Alors je leur communiquai le projet que j'avais depuis long-temps conçu, d'élever près de notre mouillage, à la mémoire de nos infortunés compatriotes, un monument modeste, mais suffisant pour attester notre passage à Vanikoro, et y laisser un témoignage de nos regrets. Cette proposition fut reçue avec empressement de tous mes compagnons de voyage : sans différer et accompagné de plusieurs d'entre eux, je descendis sur le récif qui s'avance en pointe basse et cerne en partie le havre de *Mangadei* ; nous choîsîmes une petite touffe de mangliers verdoyans pour y placer ce cénotaphe. Leurs racines entrelacées devaient consolider sa base, tandis que son chapiteau serait assis sur quatre pieux solidement fixés au sol. Je désignai M. Lottin pour suivre le travail des charpentiers et l'érection de ce monument, qui fut commencé le 6 mars au matin.

» Malgré les chaleurs brûlantes d'un soleil vertical, malgré les travaux excessifs et les fatigues inouïes que chacun de nous avait essayés, tout l'équipage s'était maintenu en bonne santé. M. Sainson et le maître d'équipage, seuls malades en arrivant à Vanikoro, s'étaient même rétablis : nous commençons à rire des puériles frayeurs du Prussien et du peuple de Tikopia ; mais au retour de la chaloupe, tout changea rapidement de face. Le temps, jusqu'alors constamment sec et serein, se gâta tout-à-fait. Le vent souffla du nord-ouest au sud-ouest, accompagné de raffalles assez fortes et de grains pesans. Les torrens de pluie furent continuels durant 8 à 10 jours, et ils nous plongèrent dans une atmosphère de chaleur et d'humidité, qui devint, vraisemblablement, la source des maux dont nous fûmes bientôt accablés.

» En effet, en débarquant de la chaloupe, M. Gaimard fut obligé de se mettre au lit, où la fièvre le retint long-temps; dès le 6, au matin, je me sentis moi-même atteint par cette triste maladie, dont les progrès furent désormais si rapides, qu'en moins de dix jours elle enleva successivement 40 hommes de l'équipage aux travaux du bord. Cependant la construction du cénotaphe avait été poursuivie; le 14, il fut entièrement terminé, et son inauguration fut consacrée par trois décharges de mousqueterie et une salve de 21 coups de canon.

» Dès-lors, j'eusse vivement souhaité pouvoir reprendre la mer; mais les passes du nord m'étaient inconnues: je dus attendre un temps un peu moins affreux pour expédier M. Gressien à la reconnaissance de ces dangereux labyrinthes. Il apporta à cette importante exploration tout le zèle et toute l'exactitude qui le caractérisent; mais ce ne fut qu'après trois tentatives inutiles, qu'il parvint à découvrir un canal par lequel l'*Astrolabe* pût se hasarder avec quelques chances de succès.

» Enfin, le 17 mars, nous profitâmes d'une faible brise du sud au sud-est pour mettre à la voile. Cette opération ne put se faire qu'avec beaucoup de lenteur, car nous avions à peine une vingtaine d'hommes en état d'agir; en outre, nous étions obligés de surveiller avec soin les démarches des naturels, que notre extrême faiblesse avait rendus audacieux. Je donnai dans la passe: à peine la fièvre me laissait-elle la force de me soutenir pour commander la manœuvre; mais M. Gressien me servit de pilote, et il le fit avec tant de sang-froid et d'habileté, que la corvette franchit rapidement et sans accident le canal étroit et difficile par lequel il nous fallait gagner le large. Ce mouvement décidait du sort de l'expédition, et la moindre fausse manœuvre la jetait sur des écueils d'où il eût été impossible de jamais la retirer. D'un autre côté, nous ne pouvions plus différer notre départ; et si le mauvais temps nous eût retenus quelques jours de plus dans la rade de *Manevai*, la fièvre eût sans doute saisi la plupart des hommes qui restaient sur

piéd; dès-lors, notre perte devenait également inévitable. Aussi, malgré notre détresse, nous éprouvâmes tous, en nous voyant délivrés des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui de prisonniers qui échappent aux tourmens de la plus dure captivité.

» D'après les renseignemens que j'ai pu me procurer des naturels, par le secours d'Hambilton (l'un des Anglais recueillis à *Tikopia*), il paraîtrait que les frégates de M. de La Pérouse seraient tombées sur les brisans de Vanikoro, par une nuit obscure et pendant laquelle aurait régné un violent coup de vent de sud-est. L'un des bâtimens aurait touché dans la partie du sud; là, bientôt détruit par la force du vent et des flots, il aurait coulé en très-peu de temps, et une trentaine d'hommes, au plus, fussent parvenus à gagner la terre. L'autre vaisseau, échoué sous le vent de l'île et mieux abrité, serait resté long-temps en place. L'équipage entier aurait pu débarquer à la côte dans le district de *Païou*, où il aurait sur-le-champ travaillé à construire un petit navire des débris du grand. Ce travail aurait exigé sept lunes de séjour dans l'île, après lesquelles, suivant l'opinion la plus répandue, tous les Français, sans exception, seraient partis de Vanikoro; quelques-uns cependant prétendent qu'il en resta deux qui moururent en moins de deux années. Du reste, il nous paraît presque impossible qu'il puisse maintenant exister aucun Français, soit à Vanikoro, soit même dans les îles voisines. Les dépositions unanimes des habitans, nos courses et nos observations sur Vanikoro, semblent ne laisser aucun doute à l'égard de cette île. En outre, nous avons trouvé et interrogé des naturels de *Nitendi* et *Toupoua* (Ste.-Croix et Ourry), qui nous ont affirmé qu'il n'y avait qu'un seul blanc à Ste.-Croix, provenant d'un navire baleinier qui y était passé il y a quelques années. Ceux de *Nitendi* conservent encore le souvenir de l'apparition des vaisseaux de M. d'Entrecasteaux sur leurs côtes.

» Le groupe de Vanikoro se compose de quatre îles, dont deux assez grandes et fort élevées, et deux très-petites, qui, toutes en-

semble, au premier abord, semblent n'en former qu'une seule, environnée d'un récif immense de 30 à 40 milles de circuit. Cette terre paraît avoir été vue pour la première fois, en 1791, par le capitaine Edwards de *la Pandora*; qui la nomma *Pitt*; et c'est certainement la même île que le général d'Entrecasteaux appela l'île de la Recherche, en 1793, et qu'il jugea beaucoup plus petite qu'elle n'est, à cause de la grande distance (12 à 15 lieues) à laquelle le vent l'obligea d'en passer. Enfin nous-mêmes, sur *la Coquille*, en 1823, nous n'en passâmes qu'à 5 ou 6 lieues. N'était-ce pas une sorte de fatalité attachée au nom de notre illustre La Pérouse, que deux expéditions françaises dussent passer si près du théâtre de son infortune, sans en avoir connaissance, et qu'une troisième ne pût y pénétrer qu'au risque de partager son sort?...

» J'ai conservé au groupe entier le nom de Vanikoro (1), depuis long-temps célèbre par la connaissance qu'en eut Quiros à *Taumako*, et qu'il écrivit *Mallicolo*; à l'île la plus grande et la plus élevée, celui d'île de la Recherche. J'ai donné à la seconde île le nom de *Tevai*, d'un de ses villages, quoique celui proprement appelé *Vanikoro* s'y trouve aussi situé, et j'ai laissé aux deux petites îles les noms des naturels, *Manevai* et *Nanounha*. *Paiou* et *Vanou* ne sont point des îles distinctes, mais des districts de la grande île. »

Souvenirs d'un séjour à Brousse en Bithynie, dans l'année 1825. (Extrait d'un voyage inédit, lu à la Société de Géographie, le 3 avril 1829.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

Si les deux fragmens que je vais lire présentaient un peu d'intérêt à la Société de Géographie, j'aurais l'honneur de lui en sou-

(1) Le capitaine Dillon a donné au groupe des quatre îles *Vanikoro* ou *Vanicolo* le nom d'*Iles de La Pérouse*, en l'honneur de notre célèbre compatriote. Nous devons désirer que ce nom soit consacré désormais par les Géographes, et que le lieu où le célèbre navigateur a trouvé la mort, et qui recèle son cénotaphe, soit pour la postérité inséparable de sa mémoire.

mettre successivement un certain nombre d'autres, parmi lesquels se trouveraient :

1° Une description assez étendue de la ville de *Brousse*, avec des détails sur son administration municipale, sa population, son industrie, etc.

2° Une excursion sur le *mont Olympe de Bithynie*, avec une série d'observations qui peuvent servir à apprécier la hauteur de cette montagne, et à donner un plan assez détaillé du bassin de *Brousse*, etc.

3° *Nicée*, son beau lac, et son bassin si fertile et si bien cultivé, avec des matériaux pour en faire la topographie.

4° *Lefké*, aliàs *Leucæ*, sur la *Sakaria (Sangarius)*; — *Gueïtchè*, dans la vaste plaine d'*Ak-Seraï*, arrosée par le même fleuve, et si riche de ses produits agricoles, tels que le *coton*, l'*opium*, etc. — Les gorges du *Tchäirli-Dagh*, que la *Sakaria* traverse pour pénétrer dans la Basse-Bithynie, en se rendant à la mer Noire, au travers des terrains d'alluvion qui entourent le lac de *Sabandja (Sophon Lacus)*.

5° Le beau pont voisin du gros bourg d'*Ada-Bazari (Mukhannès-Kupriçi)*, monument qu'un heureux hasard m'a fait, pour ainsi dire, découvrir en novembre 1825, dans ce canton peu fréquenté par les Francs, et que l'année suivante a visité M. le comte de Laborde, l'un des membres les plus respectables de la Société, auquel j'en avais parlé comme d'un objet digne de son attention.

6° La reconnaissance des ports de *Calpé* et de *Kefken*, sur le rivage du Pont-Euxin, position intéressante dont parle Xénophon dans la retraite des Dix-mille, etc.

Je me permets de présenter cette nomenclature sommaire de mes notes principales, afin que la Société me désigne les points qui lui paraîtraient les plus dignes de son attention; et c'est d'elle que j'attends un signal de bienveillance et d'encouragement dont je sens le besoin, pour m'engager à poursuivre, avec un peu de confiance, des travaux qu'elle ne jugerait point inutiles au but

qu'elle s'est proposé dans sa charte d'institution. — Je dois, à l'exemple de mes collègues, lui payer mon tribut, quelque faible qu'il soit ; car j'ai à cœur de lui prouver ma vive gratitude pour le choix dont elle vient de m'honorer, en m'appelant à faire partie de sa commission centrale.

J. M. JOUANNIN.

- Ce 3 avril 1829.

PREMIER FRAGMENT.

LA TENTE.

Après dix-huit années d'interruption, me voilà redevenu *nomade* : je viens de m'établir sous une tente.

J'avais déjà goûté ce genre de vie, il y a une vingtaine d'années, dans les plaines de la Perse, au milieu d'une cour qui a conservé les antiques usages de l'Orient, et qui aime à passer la belle saison loin des villes, dans les camps (1), comme les premiers dominateurs de ces régions. Maintes fois j'avais regretté cette existence aventureuse, fidèle image de la vie des patriarches. C'est donc avec un véritable sentiment de joie que je l'ai momentanément reprise. Il y a des charmes si puissans attachés à certains jours de bonheur et de paix ! et si ces jours sont rares pour tous les hommes, ils le sont encore plus pour ceux dont la destinée est de vivre loin de leur patrie !

..... Malgré l'aimable hospitalité qui essayait de nous retenir à la ville, je me sentais impatient d'abandonner le séjour de Brousse, et de m'éloigner des rives escarpées et trop bruyantes du torrent, *Gucuk - Dèrè*, qui en traverse le faubourg oriental, pour me rapprocher des thermes magnifiques auxquels je vais de-

(1) *Ordou*, mot turc, dont nous avons fait celui de *herde*, en le détournant de son sens primitif. *Ordouï-humaïoun*, camp impérial.

voir le retour de ma santé ; car tel est le but de mon excursion. Tout semble se réunir pour en assurer le succès : l'éloignement du bruit et des affaires ; un repos, une sécurité parfaite ; la plus belle saison de l'année, un temps superbe, une nature admirable ; enfin, un bien-être si doux, *il dolce far niente*, que ne trouble même pas sérieusement la curiosité, quelquefois importune, dont nous sommes l'objet, au milieu d'une population encore peu accoutumée à notre costume étranger, et surprise de voir des Européens préférer une *tente* aux habitations ordinaires des hommes.

Je voudrais réussir à vous faire partager les émotions de cette vie toute nouvelle pour mes jeunes compagnons de voyage, et surtout vous peindre fidèlement le tableau qui se déroule autour de nous, et dont nos yeux ne sauraient se rassasier : toutes les descriptions sont bien froides et bien pauvres auprès d'une vérité aussi riche et aussi animée ; elles ne présentent trop souvent, en effet, qu'un assemblage, qu'un amas de mots sans couleur et sans vie ; aussi pour qui n'a pas joui du plaisir que nous donne cette admirable nature, rien ne saurait la rendre d'une manière satisfaisante. Je tâcherai cependant de vous en tracer une esquisse légère, en n'employant que des expressions simples et naturelles, les seules que je crois propres à vous faire aussi goûter quelque peu de ce que j'éprouve.

Nous avons choisi, pour l'emplacement de notre *maison de toile*, l'angle oriental d'une plate-forme triangulaire de verdure, connue sous le nom de *Badamli-Baghtché* بادملی باغچه, le jardin des Amandiers. Nous dominons la plaine inférieure, comme si nous étions campés au sommet d'un bastion. Sur ce boulingrin se rassemblent les groupes variés des baigneurs des deux sexes, attirés de toutes les contrées voisines par les eaux thermales de Brousse ; et du rocher même qui sert de fondement à notre jardin des Amandiers, on voit sortir les belles eaux dont sont alimentés les bains de notre voisinage. Deux de ces établissements

sont toujours ouverts aux femmes ; les autres ne leur sont livrés qu'à certains jours fixes : jours de fêtes et de plaisirs pour toutes les dames de l'Orient ; car les réunions dans les bains, où elles peuvent étaler leurs bijoux et leurs toilettes à des yeux étrangers, et où elles se voient entourées de leurs enfans et de leurs femmes, leur tiennent lieu de nos bals et de nos assemblées les plus brillantes.

Devant nous, et à une demi-lieue de distance, s'élève en amphithéâtre et en demi-cercle, la ville de Prusias avec son antique citadelle aux murailles pittoresques, avec ses cent trente-deux mosquées et ses nombreux caravansérails. Comme dans les autres villes turques, toutes ces constructions sont entremêlées d'arbres à feuillages divers ; et ici, plus que nulle autre part peut-être, cette verdure est riche et brillante ; tant elle est bien entretenue par les eaux qui surgissent de tous côtés. Au-dessus de la ville paraît le mont Olympe, couvert à sa base de superbes maronniers et d'autres beaux arbres, et chargé sur ses flancs escarpés et presque à pic, de forêts épaisses, et, pour ainsi dire, vierges. Voilà tout ce que nous avons vu jusqu'ici de cette montagne fameuse ; mais lorsque les tribus tarcomanes auront transporté leurs tentes noires dans les plaines supérieures, et seront venues animer et peupler temporairement avec leurs nombreux bestiaux cette solitude alpine, nous irons en visiter les chalets, et nous tâcherons d'atteindre le sommet le plus élevé de l'Olympe, qui doit son nom actuel de *Kéchich-Daghy* کشیش طای, la Montagne du Prêtre, à l'ermitage ou chapelle aujourd'hui en ruines, construite par les premiers chrétiens.

Au-dessous de Brousse s'étend une vaste plaine, semée de villages et de riches cultures, et féconde en fruits excellens (1). Mille

(1) Les fruits de Brousse sont justement renommés, surtout ceux du village de *Demir-Tsch*, situé à deux lieues N. de cette ville. Les raisins, les fruits à noyaux, les cerises, les figues, les mûres, les marrons, les pommes et les poires y sont d'une qualité remarquable. L'art de la greffe y est pratiqué de-

ruisseaux qui se jettent dans le *Niloufer*, fertilisent cette belle plaine, et y nourrissent une végétation aussi puissante que celle des rives de Trébisonde, et des campagnes si célèbres de Grenade et de l'Andalousie. Aussi, lors de l'expulsion des Maures de la contrée qu'ils nomment encore le *Paradis-Terrestre*, les tribus juives qui partagèrent leur sort et vinrent demander un asile aux sultans ottomans, crurent-elles avoir trouvé une nouvelle Grenade dans la ville hospitalière qui leur offrait les mêmes objets, le même aspect, les mêmes habitudes que cette terre chérie quittée avec tant de larmes. Mais c'est au mûrier surtout que Brousse doit sa prospérité; tout le monde y élève des vers à soie : le peuple y trouve des moyens assurés d'existence; le propriétaire et le négociant fondent sur l'exploitation de cette branche d'industrie la création ou l'augmentation de leur fortune. Le bassin que parcourt le *Niloufer* (1) est borné, au nord, par une chaîne de hautes et riches collines; elles le séparent du golfe de Moudania, et se rattachent au mont *Katyrli*, au pied duquel on admire le beau lac de Nicée.

En portant nos regards vers la droite, nous les arrêtons sur le tapis de verdure de *Badamli-Baghtché*, que termine en l'ombrageant un bouquet de vieux noyers. Un ruisseau et une fontaine avivent ce *repasir*; le voyageur s'y assied avec plaisir. Un pauvre derviche y a établi son modeste et champêtre café en plein air; nous le fréquentons nous-mêmes par un sentiment de bienveillance et de charité : son air souffrant, quelques prévenances de bon voisinage nous ont intéressés à son sort; et je me plais

puis un temps immémorial; et c'est de Brousse que l'on retire la meilleure partie des jeunes arbres à fruit qui décorent les jardins et les vergers de Constantinople.

(1) Cette rivière, dont le cours va de l'est à l'ouest, se nomme *Deli Tchai* (le Fleuve Fou), à sa sortie des gorges orientales du mont Olympe. Elle cause en effet de grands ravages dans la plaine de Brousse, et se répand à droite et à gauche, de manière à rendre marécageuses et incultes les portions de cette plaine, qui seraient si fertiles, et où les chaleurs de l'été développent des miasmes funestes à la santé des habitants.

chaque matin à aller causer avec lui, et à le distraire un peu du sentiment de ses maux et de la perspective d'une fin prochaine (1). Mais lorsque le soleil est dans sa force, nous abandonnons notre tente, et nous parcourons le plus souvent le revers de la branche occidentale et inférieure de l'Olympe, qui se dirige vers le lac d'Apollonie. Rien de gracieux et de frais comme le penchant de cette montagne, où l'on rencontre à chaque pas des points de vue ravissans, et où la promenade est rendue facile par une multitude de sentiers pittoresques; des routes pavées et bordées de haies fleuries suivent en serpentant toutes les sinuosités de la montagne, à travers de beaux vergers et de riches vignobles, et semblent former les étages de cet édifice de verdure, couronné de grands marronniers. Ces chemins conduisent à *Tchèkirguè* چکرکه, village renommé par ses bains, ses cultures et la mosquée de *Molla-K'ouldawendghiar*, surnom de Murad I^{er}, le conquérant d'Andrinople, de la Serbie et de l'Albanie, le 3^e et l'un des plus grands princes de la dynastie d'Osman. — Enfin, quelque part que nous allions, nuit et jour, l'air retentit des chants du rossignol, et sa mélodie non interrompue redouble encore le bien-être que nous devons à cette nature enchantée.

Je ne vous parlerai point de nos travaux pour rendre notre établissement *confortable*; il suffira de dire que rien ne nous manque. Une grotte creusée dans le rocher, au-dessous même de notre tente, sert de cuisine à ces nomades de nouvelle création; l'eau froide, l'eau chaude presque bouillante coulent auprès de nous pour satisfaire à tous nos besoins, et c'est au milieu de ce que je viens d'essayer de vous décrire, que se passent doucement nos journées : chacun à son gré boit et mange, dort ou rit, se baigne ou se promène en chassant, travaille ou *paresse* , sans nul souci et presque sans songer au lendemain.

(1) En effet, dans le mois d'octobre suivant, lorsque je revins à Brousse, le bon derviche n'existait plus; on le trouva mort un matin, et son tombeau est voisin de son café champêtre.

SECOND FRAGMENT.

Les Eaux thermales.

J'ai déjà dit quelques mots sur les thermes, près desquels nous sommes campés : mais ce n'est point assez, et je vais tâcher de laisser peu de chose à désirer au lecteur que ces détails pourraient intéresser.

A en juger par tout ce que j'ai pu voir et lire jusqu'à ce moment, aucun pays ne possède un si grand nombre de sources thermales dans un si petit rayon. Le seul village de *Tchèkirguè* offre quatre bains publics, fréquentés par un concours continuuel d'étrangers et d'indigènes, de tout âge, de toute religion, musulmans, chrétiens, juifs, Européens et Asiatiques, sans désordre et sans confusion. Mais ces bains ne suffisent point encore ; chaque habitant du village en a aussi dans sa maison ; il les loue, avec quelques chambres attenantes, aux personnes qui répugnent à fréquenter les bâtimens publics, et à y paraître avec leurs infirmités. L'eau, qui circule toujours et en abondance dans tant de lieux divers, y arrive à une température moyenne de 33 à 34° R. Elle provient d'une seule source, coulant dans un grand réservoir, où elle se mêle à des eaux froides pour être maintenue à la température indiquée. Le plus beau des quatre bains publics porte le nom d'*Eski-Kaplidja* اسکی قبلودجہ, l'ancien *therme*. L'étuve principale est un bâtiment de construction grecque, antérieure à la conquête des musulmans. Cette salle est ornée de huit colonnes de marbre blanc qui soutiennent la coupole, et environnent un bassin circulaire ou piscine de cinquante à soixante pieds de tour, également en marbre blanc. Les autres parties de l'édifice sont d'un style différent. Elles sont dues à Sultan Murad I^{er}, qui les fit construire au milieu du 14^e siècle, sur une grande échelle et avec une solidité parfaite : une inscription turque, placée au-dessus de l'entrée principale du *Vestiarium*, Djamèghian, جامگان, rappelle avec simplicité cette circonstance et l'époque de la reconstruction. J'en

ai levé le plan, afin de pouvoir donner une idée exacte de ce genre d'édifices publics et de leurs usages. Il existe encore, il est vrai, en Europe et en France même des ruines de thermes antiques, mais on ne s'en sert plus depuis long-temps; et les Orientaux, héritiers des anciens, en cela, comme en beaucoup d'autres choses, bien plus que ne le croient parmi nous la plupart des admirateurs de la vénérable antiquité, ont conservé par tradition tous ces usages, et le système de construction de ces établissemens publics, si nécessaires à leur existence hygiénique et religieuse.

Tchékirgué, bâti sur le penchant de la montagne, domine la plaine et s'aperçoit de fort loin, tandis que les autres sources thermales, qui n'en sont éloignées que d'une petite demi-lieue à l'orient, coulent au bas de la même branche de l'Olympe inférieure, et le long de la grande route de Moudania مدانية à Brousse. Là, dans un espace de moins de 200 toises carrées, surgissent ces belles eaux, de quatre endroits différens, pour alimenter *Yeni-Kaplidja*, *Kaïnardjé*, les deux *Kukurdli* et *Hadjî-Moustapha*. Dans la plaine-même, et à une cinquantaine de toises au nord de *Yeni-Kaplidja*, existe encore une source aussi abondante (1), au milieu d'un jardin potager : mais elle coule aujourd'hui, sans utilité vers les ruines d'un vieux bain اسكى احمام (Eski-Hammam), abandonné depuis long-temps par suite de l'exhaussement successif du terrain qui l'environne, et dont le niveau actuel s'élève de plusieurs pieds au-dessus de l'ancien pavé.

Yeni-Kaplidja يېنى قېلوجە, le nouveau therme, est le plus beau et le plus grand de ces édifices; il a été réparé depuis peu aux frais du trésor, car ces bains sont autant de propriétés du domaine impérial, qui les afferme d'ailleurs à des prix très-modérés. Trois grandes salles principales, indépendamment de plusieurs chambres ou petits réduits, composent ce beau monument d'utilité publique,

(1) J'ai observé sa température; elle s'élevait à 41° R., celle de l'air étant 13° 5.

couvert de dômes et de coupoles. Deux sources, sortant du rocher de *Badamlî-Baghtchè*, à la température moyenne de 68 à 70° R., perdent cet excès de chaleur par le mélange d'eaux froides, de manière à n'entrer dans la grande étuve qu'à 33° environ : proportion que j'ai constamment trouvée à peu près la même dans tous les autres bains. Il est cependant aisé d'obtenir ces eaux à un degré supérieur ou inférieur ; il suffit d'en témoigner le désir.

Yèni-Kaplidja possède une piscine en marbre blanc, de forme circulaire, ayant de 4 à 5 pieds de profondeur, avec trois gradins, dont le diamètre est double de celui du bassin d'*Eski-Kaplidja*. Une eau limpide et claire comme le cristal s'y renouvelle sans cesse, et nonobstant ce renouvellement, chaque soir la piscine est mise à sec et nettoyée avec soin. On prend les mêmes mesures dans les autres bains.

Tout auprès, *Kâinardjè* (l'eau bouillonnante), qui reçoit ses eaux de la même source que *Yèni-Kaplidja*, est uniquement destiné aux femmes. Ce bâtiment n'est construit ni avec la même solidité, ni avec la même élégance : aussi les Dames n'y vont-elles jamais ; elles attendent le jour des grands bains, qui attirent un si nombreux concours à *Badamlî-Baghtchè*.

Hadji-Moustapha, dans la plaine, au bord de la route de Moudania à Brousse, est un établissement particulier qui porte le nom de son fondateur. Quoiqu'il ne soit séparé de *Yèni-Kaplidja* que par la largeur du grand chemin, ses eaux sont d'une autre nature ; elles passent pour être chargées d'une dissolution de plomb, tandis que celles de *Yèni-Kaplidja* et de *Kâinardjè* sont sulfureuses, mais à un faible degré. Quant aux premières, elles surgissent dans un bassin couvert et fermé ; elles ont une limpidité supérieure à celle des autres bains, et elles produisent sur la peau des baigneurs le même effet que l'extrait de saturne étendu d'eau, c'est-à-dire qu'elles la rendent douce et comme savonneuse. Je n'en ai fait usage qu'une seule fois ; j'en fus incommodé. Cependant elles sont recherchées et préférées pour certaines maladies.

Il me reste donc à parler des *thermes sulfureux* proprement dits, qualité qui leur a fait aussi donner par les Turcs le nom de *Kukurdli* (1). Les Grecs les ont en une vénération particulière ; c'est un lieu de pèlerinage pour les chrétiens de cette contrée ; ils s'y réunissent en grand nombre dans le mois d'octobre, en commémoration du martyre de saint Patrice ; la tradition dit que le proconsul de Brousse fit jeter le saint personnage dans le réservoir qui recevait les eaux de cette source presque bouillante, pour le punir de n'avoir point voulu sacrifier aux faux dieux.

La source qui chauffe et entretient ce double édifice, dont le plus petit est réservé aux femmes, fournit avec une abondance toujours égale des eaux un peu troubles et d'une couleur légèrement jaunâtre ; elles répandent aussi une odeur plus hépatique que celles de *Yeni-Kaplıdja* ; mais elles n'ont pas une température moins élevée, car toutes les fois que j'y ai plongé le thermomètre, il ne m'a pas indiqué moins de 68 à 70° R. Les bords de la source se chargent d'une concrétion sulfuro-calcaire, dont j'ai pris un échantillon. L'eau thermale entre immédiatement, à sa sortie de la terre, dans un réduit voûté de 3 toises cubes environ, où l'on a pratiqué un banc pour la commodité des baigneurs. Lorsque l'on y pénètre, la chaleur est étouffante ; mais peu à peu on s'accoutume à respirer cet air brûlant, et l'on finit par y rester 10 à 15 minutes, afin d'exciter une abondante sueur, propre à dissiper des douleurs rhumatismales. A un pied au-dessus du sol le thermomètre marque 31°, et progressivement jusqu'à 36° à la hauteur de 6 pieds. Ce *sudatorium*, à bon droit nommé par les Turcs *Echek-terlèdèn*, c'est-à-dire *faisant suer les ânes*, est précédé d'un autre réduit où pénètre l'air extérieur, de manière à en faire tomber la température à 31°. — Dans la salle de bain ou étuve principale, l'eau froide, qui y circule abondamment, en a déjà modéré l'atmosphère ; le thermomètre n'indique plus que 30°, et l'eau de la grande baignoire dans laquelle on

(1) Kukurd, کورد signifie soufre en turc et en persan.

se plonge, va jusqu'à 33 ou 34°, comme dans les autres piscines déjà décrites ; mais on peut la faire refroidir à volonté. — C'est dans cette pièce que les garçons de bain vous massent, vous savonnent, vous inondent d'une eau toujours renouvelée. — Après vous avoir enveloppé de linges secs, ils vous conduisent dans une salle antérieure, consacrée au même usage que l'étuve principale, mais où l'atmosphère n'a déjà plus que 20, 21... 24 et 25° de chaleur. Vous vous y reposez quelques instans, et vous rentrez enfin dans le *vestiarius* où vous aviez déposé vos vêtemens en entrant au bain. Là, on essuie la sueur avec de nouveaux linges, on vous offre la pipe et le café, et on vous laisse ensuite étendu sur un petit matelas, jusqu'à ce que les pores se soient refermés, et que l'on puisse se r'habiller sans danger.

Les plans de *Yeni-Kaplidja* et de *Kukurdli* rendront plus facile l'intelligence de ces détails : j'ai eu le bonheur de réussir à les lever avec la plus grande exactitude.

Un point que je ne dois pas négliger de noter ici, c'est l'étonnante modération du prix auquel l'administration locale a soin de maintenir l'usage de ces bains. Les pauvres ne paient guère plus de trois paras, environ trois à quatre centimes de notre monnaie; encore leur fournit-on du linge pour entrer dans l'étuve et pour en sortir. L'étranger est sans doute moins favorisé; mais un Européen en est quitte pour trente ou quarante sous au plus, tout compris, à moins qu'il ne soit un personnage, tel qu'un ambassadeur, qui paie par *convenance* encore plus que par un vain décorum. Si nous possédions de si riches trésors dans l'Europe chrétienne, quel parti n'en tireraient pas nos *spéculateurs*, et quelles fortunes à la *Vigier* n'en verrions-nous pas naître rapidement! On veut généralement en Turquie que tout le monde puisse jouir, presque à vil prix, de ces bienfaits d'une Providence universelle; et l'on y est encore loin de ce point de haute civilisation où tout est soumis à certains calculs lucratifs, qui s'étendent peut-être même quelquefois jusqu'au soulagement des pauvres et des infirmes.

Pour achever ce tableau, que j'ose dire vrai et fidèle, qu'il me soit permis d'ajouter encore quelques mots sur une autre espèce de fondations d'utilité publique, si communes dans l'empire ottoman. Je veux parler de cette multitude de fontaines que l'on rencontre de tous côtés, et où les voyageurs et les caravanes peuvent se désaltérer si facilement. Dans mes diverses excursions en Turquie, j'avais déjà bien souvent remarqué et apprécié cet usage, recommandé par la religion musulmane, comme une œuvre agréable à Dieu, de même que l'établissement des écoles, des collèges (*medrèsses*), des ponts, des hospices et des mosquées, plus particulièrement imposé aux princes, aux grands et aux riches, tandis qu'une simple fontaine est souvent l'acte charitable du pauvre. Les chaleurs de l'été donnent un grand prix à ces dernières fondations, et j'ai souvent regretté que notre Europe ne jouît pas des mêmes avantages. Mais dans les environs de Brousse, ces fontaines m'ont paru exister en plus grand nombre que partout ailleurs, et elles sont presque toutes dues à des femmes. J'appellerai un instant encore vos regards sur un de ces monumens de la plus touchante pitié. Comme les bains thermaux de Brousse y attirent un grand nombre de pauvres, une dame nommée *Fathmè-Khanum*, épouse d'un des magistrats municipaux de cette ville, a voulu leur procurer quelque soulagement : elle a donc fait construire au pied de la muraille orientale de *Kainardjé*, six lavoirs en marbre blanc dans lesquels parvient un filet d'eau chaude, afin d'offrir aux pauvres et aux ouvriers étrangers un moyen de laver leur linge et leurs vêtemens. Mais la philanthropie de la fondatrice est allée plus loin ; elle a eu l'attention de faire placer auprès de ces lavoirs une autre pierre creusée comme une margelle de puits, où vient aboutir un courant d'eau froide qui sert à tempérer la chaleur de cette eau presque bouillante à sa sortie du rocher. Ce petit bassin est si bien entendu, que l'eau froide s'y maintient toujours à la même hauteur, de manière à ce qu'on peut y puiser aisément avec la main. Cette bienfaitrice du pauvre y a fait graver son nom et celui de son mari, et

elle demande une simple prière pour son ame au voyageur et au passant, qui, si j'en juge par ce que j'ai ressenti moi-même, ne sauraient demeurer froids devant ces marbres consacrés à une œuvre si pieuse et si respectable.

J. M. J.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ 1^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 1^{er} mai 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. Bourgeois, Reinganum et Vidal remercient la Société de les avoir admis au nombre de ses membres, et promettent de seconder ses efforts.

MM. de Rossel, au nom du ministre de la marine, de Vins de Peyssac, le comte de Sambucy, baron Roger, de Baulmont, Nadault, Morlent et Frédéric Gray, écrivent à la Société pour lui offrir divers ouvrages qu'ils viennent de publier. Remercîmens.

M. Huber envoie la continuation de quelques considérations géographiques et historiques sur l'île de Cuba.

M. Giraud adresse une note sur la communication entre le lac des Bois et le lac Winnepeck, dans l'Amérique septentrionale. Remercîmens et renvoi au comité du bulletin.

M. Warden communique de nouveaux renseignements sur le voyage du major Blacker, dans l'Himalaya.

M. Gauttier d'Arc annonce à la Société son départ pour la Grèce, en qualité de vice-consul, attaché à la mission scientifique, lui fait des offres de service et demande ses instructions.

M. Denaix met à la disposition de la Société le cuivre d'une carte.

des montagnes de l'Europe, destinée à accompagner le Mémoire orographique de M. Bruguère. La commission centrale vote des remerciemens à M. Denaix, et décide qu'une épreuve sera adressée à M. Bruguère, avec l'invitation de la mettre en rapport avec le texte de son ouvrage.

M. Vivier, graveur en médailles, offre à la Société de graver, sans frais, et d'après les dessins qu'elle choisira, le coin des médailles qu'elle distribue chaque année.

La commission centrale accueille cette offre avec reconnaissance, et nomme une commission composée de MM. Eyriès, de Freycinet, Jomard, de Larenaudière et de la Roquette, pour se concerter sur l'exécution de cette médaille.

Elle adresse en même temps des remerciemens à M. de la Roquette, qui s'était chargé de faire choix de plusieurs types à l'administration de la monnaie des médailles.

M. Bottin rend compte des démarches qu'il a faites au sujet du monument à élever à feu J.-R. Pacho.

Sur la proposition de M. de la Roquette, la Société offrira à MM. les conservateurs des livres à la bibliothèque du Roi, un exemplaire de son bulletin.

Séance du 15 mai 1829.

Le procès-verbal de la séance du 1^{er} mai est lu et adopté.

M. le capitaine John Franklin écrit qu'il est très-flatté de l'honorable suffrage que la Société a accordé à sa dernière expédition vers la mer polaire, et il la remercie d'avoir bien voulu lui décerner la médaille d'or annuelle pour la découverte la plus importante en géographie. Renvoi de cette lettre au comité du Bulletin. (Voy. page 305.)

M. Thomas, ancien commissaire de marine, adresse à la Société des observations sur la position géographique de plusieurs îles situées au N.-O., au N. et au N.-E. de l'île Bourbon, suivant les indications données par Horsburgh et Lislet-Geoffroy.

Remerciements et renvoi au comité du Bulletin, de la lettre et des réflexions présentées par M. Brué.

M. le baron de Derfelden communique de nouveaux détails sur la publication qu'il prépare d'une carte des colonies orientales de la Hollande.

M. le chevalier d'Abrahamson adresse la suite des cartes de son atlas du Danemark, par bailliages.

M. Jomard communique une lettre du même correspondant, qui annonce l'état actuel de cette intéressante publication.

L'académie des sciences de Turin adresse le 32^e volume de ses Mémoires; des remerciements lui sont votés.

M. Bruguière envoie la continuation du texte de son manuscrit sur l'orographie de l'Europe.

M. Jullien appelle l'attention de la Société sur le tremblement de terre dont l'Espagne vient d'être le théâtre; il pense qu'il serait important, dans l'intérêt de la science et de l'humanité, de charger plusieurs observateurs d'aller sur les lieux mêmes, pour avoir des renseignements sur les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi ce phénomène.

Après diverses observations de MM. Cadet de Metz, Warden et de la Roquette, la commission accueille l'offre que lui fait ce dernier de demander à ses correspondans en Espagne le résultat des recherches qui ont dû être faites sur ce sujet.

M. le Président annonce que M. le capitaine d'Urville, de retour de son voyage aux Terres-Australes, est présent à la séance; il l'invite, au nom de l'assemblée, à vouloir bien communiquer à l'une des réunions de la commission le résultat de ses observations et de ses découvertes.



§ 2. OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 1^{er} mai.

Par S. Ex. le ministre de la Marine : *le Pilote français*, 2^e part., 1 vol. in-fol. — *Exposé des travaux relatifs à la reconnaissance hydrographique des côtes occidentales de France*, par M. Beauteemps-Beaupré, suivi d'un Précis des opérations géodésiques qui ont servi de base aux cartes et plans des trois premières parties du Pilote français, par M. Daussy. Paris, 1829, 1 vol. in-4^o.

Par M. le baron Roger : *Recherches philosophiques sur la langue ouolofe*. Paris, 1829, 1 vol. in-8^o.

Par M. Baulmont, *Annuaire statistique du département de la Haute-Saône pour 1829*. Vesoul, 1 vol. in-12.

Par M. Nadault : *Considérations sur les trois systèmes de communications intérieures, au moyen des routes, des chemins de fer et des canaux*. Paris, 1829, 1 br. in-4^o.

Par M. le comte de Sambucy : *Musée moral, ou Préceptes, conseils et exemples recueillis chez les anciens moralistes et divers autres personnages célèbres de l'antiquité*, 1 vol. in-8^o.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier d'avril.

Par MM. Leuven et Ansart : *Journal des Voyages*, cahier de mars.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de mars et avril.

Par M. Arthus-Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, cahier d'avril.

Par M. de Vins de Peyssac, *Annales des sciences de la Havane*, 3 numéros.

Par M. Soulange-Bodin, *Annales de l'institut horticole de Fromont*, 1^{re} livraison.

Par M. Rifaud : *Notice et rapport sur ses travaux et sa collection de dessins*.

Par M. Jodot : *Carte générale de Paris*, 1 feuille.

Par la Société asiatique : *Cahier de janvier de son journal*.

Par la Société de morale chrétienne : n^{os} 68 et 69 de son journal.

Par la Société de l'Aube : n^o 29 de ses *Mémoires*.

Par M. Morlent : *le Navigateur, journal des naufrages*, n^{os} 1 et 2.

Séance du 15 mai.

Par l'Académie royale des sciences de Turin : tome 33 de ses *Mémoires*. Turin, 1829, 1 vol. in-4^o.

Par M. Warden : *The Life of Ledyard the american traveller, comprising selections from his journals and correspondance*, by Jared Sparks. Cambridge, 1828, 1 vol. in-8^o.

Par M. Busset : 11^e feuille de son *Atlas du Puy-de-Dôme*.

Par M. le chevalier d'Abrahamson : 5 feuilles de son *Atlas du Danemarck*.

Par M. Laurent : *Plan du palais et du parc de Versailles*, 1 feuille.

Par M. C. Moreau : *Suggestions for converting Portland roads in to a Harbour*, in-fol.

Par M. Jared Sparks : *The North American Review*, 21 numéros.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de mars.

Par MM. de Leuven et Ansart : *Journal des Voyages*, cahier d'avril.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, cahier d'avril.

Par la Société asiatique : *Cahier de février de son Journal*.

Par les auteurs : *Plusieurs n^{os} du Globe*.

Lettre de M. le capitaine Franklin à la Société de Géographie, relativement au prix qui lui a été décerné. (Traduction.)

Londres, 25 avril 1829.

MESSIEURS,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre du 30 mars dernier, qui m'annonçait que la Société de Géographie de Paris avait

daigné me décerner son prix annuel d'une médaille d'or , pour les résultats que j'ai obtenus par mes humbles , mais ardens services , durant ma seconde expédition à la mer polaire.

Je ne saurais vous exprimer tous les sentimens que j'éprouve de l'honneur que m'a conféré une Société qui exerce d'une manière aussi libérale son important patronage sur la science géographique , et qui se compose de membres dont les travaux et les recherches sont , sous ce rapport , appréciés de l'Europe entière.

Ce sera toujours pour moi un juste sujet d'orgueil et de félicitation de me trouver aujourd'hui , par votre flatteuse élection , associé comme membre correspondant à la Société ; j'acquies ainsi le privilège de prendre un intérêt encore plus spécial et personnel à ses progrès et à sa prospérité. Je vous prie , Messieurs , d'être bien convaincus que j'éprouverai un plaisir bien sincère , lorsque j'aurai le pouvoir , soit par mes recherches personnelles , soit de toute autre manière , de rendre quelque service réel à une institution aux intérêts de laquelle les sentimens de gratitude et de respect m'engagent pour toujours.

J'ai l'honneur d'être , Messieurs , avec
le plus grand respect ,

Signé , JOHN FRANKLIN.

Offre faite par M. Vivier , de graser gratuitement pour la Société la médaille destinée à être donnée en prix.

Monsieur le Président ,

La Société de Géographie compte à peine quelques années d'existence ; mais célèbre par le savoir et par le désintéressement de ses membres , elle a déjà fait faire d'immenses progrès à la science qui est le but de ses constans efforts.

Si les récompenses qu'elle accorde ont tant de prix et répandent une telle gloire , que les hommes de tous les rangs et de tous les

pays concourent à l'envi pour les obtenir, ne serait-il pas de la dignité d'une Société aussi célèbre d'avoir, pour ses prix, une médaille portant une effigie et des emblèmes qui lui fussent particuliers ?

Me sera-t-il alors permis, monsieur le Président, d'offrir de graver, sous vos auspices, pour la Société royale de Géographie, et *gratis*, les coins nécessaires à l'exécution de ce projet ?

L'astronomie étant la base de toute géographie positive, ne pourrait-on pas personnifier ces deux sciences et en grouper les figures, comme idée principale, dans la médaille proposée ? Au surplus, pour le dessin, je me conformerai en tout aux désirs de la Société.

Veuillez, monsieur le Président, faire agréer ma proposition, si vous pensez qu'elle puisse être de quelque intérêt pour la Société que vous présidez.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, etc.

Signé, VIVIER.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Voyage au pôle, avec des navires à vapeur.

Les voyages du capitaine Parry dans les mers polaires de notre hémisphère n'ont point encore épuisé la curiosité des marins. M. Ross, neveu et compagnon de ce célèbre navigateur, entreprend aujourd'hui de dépasser ses traces.

Le 15 avril, cette expédition a dû partir de l'un des ports de l'Angleterre.

Ce qui distinguera le voyage que va entreprendre le capitaine

Ross au pôle arctique, c'est qu'il se fera, pour la première fois, par le moyen de la vapeur. Le capitaine Ross a construit un vaisseau à vapeur du port de 200 tonneaux, qui sera accompagné d'un autre navire à voile de 320 tonneaux, chargé de chauffage, vivres, etc. Il a fait de grandes améliorations à la machine de son vaisseau à vapeur *la Victoire*; les roues sont d'une nouvelle forme, et la construction de la carcasse du navire est telle, que la pression de la glace, au lieu de l'écraser, ne ferait que la soulever. Si le moyen de la vapeur venait à manquer, les roues pourraient être enlevées, et en peu de temps, *la Victoire* serait transformée en un vaisseau à voiles. En outre, il n'y aura pas de cheminée, et la machine est à haute pression, ce que le capitaine Ross juge préférable. Un autre avantage, c'est que toute sorte de chauffage peut être employée : le bois que fournissent les côtes septentrionales de l'Amérique, ou l'huile des veaux marins, baleines, ours, etc., qu'on trouve partout sur la glace ou dans la mer.

Il est probable que M. Ross se rendra en premier lieu au fond de Lancastre, et qu'il examinera l'entrée du canal du prince Régent; dans cette direction, il est probable qu'il fera des découvertes intéressantes à l'aide de la vapeur et des canots. Quand elle aura, par ce canal ou par toute autre voie, atteint la côte américaine, l'expédition s'occupera de l'examiner attentivement, surtout cette partie, que les capitaines Franklin et Beechy n'ont pas explorée.

Comme il n'est pas certain que les recherches ultérieures puissent être profitables aux sciences géographiques et à la navigation, le capitaine Ross n'a reçu pour cette entreprise aucun secours du gouvernement, à l'exception de quelques instrumens que l'Amirauté, la Société Royale des Sciences et d'autres sociétés savantes lui ont offerts libéralement.

La Victoire et le *John* auront pour cette expédition, le premier vingt, et le second quarante hommes d'équipage. Le capitaine est accompagné de son neveu, que l'on regarde comme l'un des offi-

ciers les plus habiles de la marine britannique. L'expédition a des vivres pour trois ans. (*Le Navigateur* n° 3) (1).

Iles nouvellement découvertes dans l'Océan Pacifique.

Le *Nantucket Inquirer*, publie les nouvelles découvertes qui viennent d'être faites dans l'Océan Pacifique, par le citoyen Plasket, du vaisseau *l'Indépendant*. — Il est de la plus haute importance pour les navigateurs de connaître ces nouvelles îles, ou la vraie position de celles déjà vues.

Smutface island (2), latitude 6. 16. S. longitude 177. 19 E.

Parker's id. — 1. 19. S. — 174. 80 E.

Brown id. — 18. 11. S. — 175. 48 E.

Ces îles sont au N.-N.-O. de Vavaoo, à 20 milles. En général, elles sont inhabitées.

Ce même navigateur a découvert un récif dangereux qui s'étend de l'est de Wiwoolla, le long des îles jusqu'au N.-E.

Le capitaine Chase, du vaisseau le *Japan*, a donné les nouvelles positions suivantes :

Chases island, — lat. 2. — 28. S. — long. — 176. E.

Lincoln's id. — lat. 1. — 50. S. — long. — 175. 30 E.

La longitude de l'île de Simpson est ordinairement fautive. Elle est par les 174 — 30. E.

Brind's island, — lat. 0. 20. N. — long. 174. E.

Dundas id. — lat. 0. 10. N. — long. 174. E.

(1) Ce journal qui s'imprime et se publie au Havre, est destiné à recueillir toutes les nouvelles de mer que rapportent les capitaines de navires. Il puise dans leurs journaux de navigation, et par ce fait seul, il peut rendre de très-grands services à la science. Nous le signalons comme une publication éminemment utile, et telle qu'il serait à désirer qu'il s'en fit dans nos principaux ports de l'Océan et de la Méditerranée. Nous prions son directeur d'accepter nos remerciemens pour l'échange qu'il a bien voulu, à l'exemple de plusieurs autres directeurs de feuilles mensuelles, hebdomadaires ou quotidiennes, en faire avec le Bulletin de la Société.

(2) Ce nom lui vient de ce que les habitans se couvrent la figure de noir de fumée.

Commerce et revenus d'Haïti.

M. Franklin, dans son état présent d'Haïti, publié à Londres en 1828, donne sur l'économie intérieure de cette île intéressante quelques détails. Voici le tableau des exportations à des époques successives, d'après les documens qu'il fournit. Les époques choisies sont les années 1791, 1802, 1804 et 1822, qui répondent précisément aux plus beaux momens de la colonie, sous Toussaint, Dessalines et Boyer. Il faut observer que les trois premières années donnent les retours de la partie française de l'île seulement; l'année 1822, qui comprend les résultats obtenus dans les deux parties française et espagnole, doit en conséquence présenter nécessairement un chiffre plus élevé. Nous ajoutons aussi à ce tableau le nombre des individus noirs ou de couleur employés à la culture.

ARTICLES:	FRANCE.	TOUSSAINT.	DESSALINES.
	1791	1802	1804
	—	—	—
Sucre.	163,405,220 liv.	53,400,000 liv.	47,600,000 liv.
Café.	68,151,180	34,370,000	31,000,000
Coton.	6,686,126	4,050,000	3,000,000
Cacao.	non établi.	234,600	201,800
Indigo.	930,016	37,600	35,400
Mélasse.	29,502 bariq.	9,128 bariq.	10,655 bariq.
Rhum.	303 b. punch	non établi.	non établi.
Pop. employée à la culture. . . .	435,000	290,000	290,000

Dans l'année 1822, la première après la réunion des deux parties de l'île, sous Boyer, les exportations se montèrent à

Café. 35,117,835 livres.

Sucre. 652,541 »

Coton.	891,950 liv.
Cacao.	322,145 »
Bois de campêche . . .	3,816,583 »
Bois d'acajou	20,100 pieds.
Valeur estimée. . . .	9,030,397 dollars.
Droits de sortie. . . .	1,365,402 »

Afin d'apprécier la grande différence qui existe dans le produit de l'île, depuis le temps de Toussaint, nous comparerons la population des deux époques, d'après les meilleures autorités :

	1802.		1822.
Partie française. .	375,000	—	661,500
Partie espagnole. .	95,000	—	54,000
TOTAL. .	470,000	—	715,500

Il y a eu une diminution graduelle dans le montant des produits d'Haïti depuis 1822. On estimait qu'en 1825 la totalité des exportations s'élevait à environ 8,000,000 dollars ; le revenu provenant des droits à payer à l'exportation et à l'importation à 2,200,000, et d'après d'autres sources, un peu plus ; ce qui donne en tout environ 4,400,000 dollars, comme revenu estimatif de cette ancienne colonie. (Extrait du *North American Review*.) Cependant le commerce semble renaître ; car en 1827, le nombre des bâtimens arrivés dans les ports fut de 94, jaugeant 11,988 tonneaux, tandis qu'en 1826, ces mêmes ports n'en avaient reçu que 71, jaugeant 8,697 tonneaux seulement. Sur les 94 navires, 16, le double de l'année 1826, étaient français, 17 anglais, 18 américains, 1 des *Pays-Bas*, 6 des villes *anséatiques*, et 4 d'Haïti même.

On sait qu'en 1789, le commerce était assez florissant à Saint-Domingue pour employer 515 gros bâtimens français, jaugeant 158,000 tonneaux, et employant près de 20,000 matelots ; le commerce d'importation et d'exportation nationale s'éleva cette année à 620,000,000, ce qui fait plus de la moitié de l'importation et

de l'exportation générales de la France , dont le total fut de 1,111,000,000.

Rectification à l'article sur l'ÎLE OUALAN, inséré dans le N° 73, mai 1829, du Bulletin.

Il s'est glissé dans le dernier Bulletin de la Société (n° 73, mai 1829), une erreur assez grave, contre laquelle réclame M. Duperrey, dans l'intérêt de l'expédition qu'il dirigeait. Le rédacteur de l'article *Ile Oualan*, p. 257, dit, il est vrai, que cette île a été aperçue par l'expédition de la corvette *la Coquille*, en 1824; mais il ajoute : *L'équipage russe (1827) fit connaissance avec un peuple inconnu jusqu'à ce jour, surtout des Européens*, et plus bas il dit : *Il paraît qu'on n'aurait eu jusqu'à ce jour aucune relation avec ces insulaires*, etc. Cette assertion est tout — à — fait inexacte. Le séjour de *la Coquille*, commandée par M. le capitaine Duperrey, à l'île Oualan, en 1824, et les relations que l'expédition a eues avec les naturels de cette île ne sont point douteuses, ainsi que l'attestent les récits qui en ont été publiés. On ne saurait donc attribuer au bâtiment russe *le Seniavin*, l'honneur d'une découverte qui est due à l'expédition de M. le capitaine Duperrey.

Colonie américaine de Libéria. — Millsburg. — Caldwell. — Half-Way-Farms.

La colonie américaine de Libéria, sur la côte d'Afrique, continue de prospérer. Le nouvel établissement de *Millsburg* est dans un état satisfaisant. Chaque colon est possesseur d'une belle ferme en plein rapport, et bientôt la construction des maisons sera entièrement terminée. Il en est de même des deux établissemens de *Caldwell* et de *Half-Way-Farms*. On bâtit à *Millsburg* un nombre d'habitations assez considérable pour contenir cent cinquante à

deux cents émigrans , que l'on va y transporter afin d'augmenter la colonie. Les missionnaires, dont les travaux étaient suspendus par suite de leur maladie, sont tout-à-fait hors de danger : tout fait espérer qu'ils vont bientôt en reprendre le cours.

Voyage archéologique et géographique dans l'empire de Russie.

L'empereur de Russie a approuvé le plan de M. Strojef, antiquaire à Moscou , pour une expédition archéologique et géographique. Le but de cette expédition est de visiter toutes les bibliothèques des couvens et autres établissemens religieux , et d'extraire les documens qui ont rapport à l'histoire de Russie. On a dû commencer au mois de mars dernier , par la ville de Moscou ; on consacra trois ans à l'arrangement et à la rédaction de cet immense catalogue.

Arrivée en France de plusieurs jeunes Éthiopiens.

Plusieurs jeunes Éthiopiens , rachetés par les soins généreux de M. Drovetti, consul-général en Égypte, sont dernièrement arrivés à Paris. M. Drovetti a prié M. Jomard de diriger leur instruction. Ces jeunes gens (le plus âgé compte à peine 12 ans) ont été placés dans deux pensions des environs de Paris. Voici leurs noms : *Mahhoud*, du pays de Jungian , âgé de 8 ans ; *Bilal*, du Bahr-el-Abyad , 9 ans ; *Mourgian*, de Habil , 10 ans ; *Mourchal*, du Kordofan , 11 ans ; *Mahboub* et *Mourgian*, Abyssins , 9 et 12 ans. En douze jours, la plupart ont très-bien su lire notre alphabet. Le projet est de leur apprendre la géographie et les élémens de l'histoire naturelle , et d'en faire un jour des voyageurs.

RÉPONSE à la *Lettre d'un savant Allemand, insérée dans le dernier numéro (juin 1827), des Nouvelles Annales des Voyages.*

Le comité du Bulletin de la Société de Géographie croit devoir à ses lecteurs de répondre à l'étrange lettre d'un savant Allemand, qui ne se nomme pas, datée, dit-on, de Leipsig, le 9 juin dernier, et insérée dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, publiées par MM. EYRIÈS, LARENAUDIÈRE et KLAPROTH, cahier de juin 1829, 35^e liv. de la 2^e série, pag. 369.

L'objet de cette lettre est si futile, et il est si facile d'y répondre, que l'on ne sait que penser de la virulence avec laquelle elle est rédigée, et de l'hostilité évidente, tout-à-fait inexplicable, d'un savant étranger, qui peut bien différer d'opinion avec la rédaction du Bulletin, mais qui devrait au moins présenter ses observations dans des termes honnêtes et modérés, tels que les emploie un homme dégagé de tout autre intérêt que celui de la science et de la vérité.

On doit supposer qu'elle a échappé à l'attention des rédacteurs du recueil mensuel dans lequel elle se trouve insérée (1).

On ne fera, au surplus, qu'une courte réponse à cette violente et maladroite sortie des *Nouvelles Annales*. L'attaque porte sur trois points: l'orthographe d'une douzaine de *noms orientaux*, donnés par M. Fontanier, dans le rapport qu'il a bien voulu communiquer sur son voyage en Arménie, en Géorgie et en Perse (*Bullet. n° 71, 1^{re} section, p. 113*); l'article *Maimadschan, ville frontière*

(1) On doit le supposer avec d'autant plus de raison, que parmi eux se trouvent deux membres de la commission centrale de la société, dont l'un a été appelé aux fonctions de *président annuel*, tandis que l'autre y remplit encore les fonctions de *secrétaire-général*. Déjà même M. de Larenaudière a déclaré de la manière la plus formelle dans la séance de la commission du 17 juillet, et nous nous empressons de le répéter ici, qu'il n'avait eu aucune connaissance de cette lettre.

de la Chine (même *Bullet.* 3^e section, p. 152), et la rédaction du Bulletin en général.

Relativement à l'orthographe des noms orientaux, une partie des observations du critique allemand sont fondées; quelques erreurs proviennent effectivement de l'impression, et auraient dû être facilement remarquées, comme devant être attribuées à cette origine; les autres observations ne le sont point, et M. Fontanier, qui s'est attaché à rendre l'orthographe des noms conformément à la prononciation qu'il avait saisie dans le pays, n'était nullement disposé à adopter la manière d'écrire plus usitée que lui avait proposée l'un des rédacteurs du Bulletin. Ainsi, M. Fontanier n'aurait jamais écrit comme le savant de Leipzig : *Noukhi*, *Kakhéthi*, *Bouchehr* et *Tchorokhi* : ceci est une affaire d'opinion, susceptible de discussion, mais le Bulletin devait respecter celle de M. Fontanier, dans un article qu'il communiquait.

Sur le second point, indépendamment de l'orthographe du mot *Maimadschan*, que l'on prétend devoir être écrit *Maimatchin*, on relève comme une sottise ces mots : *ville frontière de la Chine*, parce que, dit-on, *Maimadschan* est en *Mongolie* et non en *Chine*; comme si la Mongolie n'était point une dépendance de la Chine ! On se récrie encore sur l'orthographe du mot *Kiachta*, que l'on a eu le tort impardonnable d'écrire par un *y*; et là-dessus qualification injurieuse. Le reste de la critique est d'aussi bon aloi; on n'abusera donc point de la patience des lecteurs du Bulletin, en cherchant à la réfuter. On fera seulement observer que l'on s'est rencontré, précisément pour l'insertion de cet article, avec la *Bibliothèque historique de Genève* (septembre 1828), recueil très-répandu, et dont certes la réputation vaut tout au moins autant que celle des *Nouvelles Annales des Voyages*. On ne doutera pas sans doute que les rédacteurs de cet excellent recueil ne connaissent le Voyage de Pallas, aussi bien que le critique soi-disant allemand.

Quant au reproche de *misères*, de *rapsodies*, etc., dont on se montre si libéral, et que l'on fait peser sur la nature des articles

admis par la rédaction du Bulletin, la réponse est simple. Le Bulletin ne peut différer sous ce rapport des journaux du même genre, que leur cadre force à donner des articles *Nouvelles*. Or, on sait très-bien que pour cette sorte d'articles qui forment sa troisième section, on ne peut guère demander autre chose que la vraisemblance et l'à-propos; pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir les cahiers des *Nouvelles Annales*. Peut-être même trouvera-t-on que les rédacteurs de ce journal, qui se croit et se dit si fidèle aux bonnes doctrines, dépassent à cet égard les bornes dans lesquelles ils doivent se maintenir. On ne citera comme preuve que l'exemple fourni dans le numéro même du mois de juin. A côté de ces misères de la nature de celles qu'ils reprochent au Bulletin de la Société, ils se croient permis probablement de placer des niaiseries, comme leurs articles intitulés : *Manufacture de souliers, et bœuf monstrueux des États-Unis*, qui l'un et l'autre pressent justement en tête et en queue la lettre de l'impitoyable aristarque. Il est, certes, difficile de leur reconnaître un but géographique !!!

Sans doute, le Bulletin de la Société de Géographie est encore susceptible de recevoir des améliorations; c'est ce que personne ne saurait nier; le comité du Bulletin les a lui-même provoquées; mais qu'on ne reproche point avec autant de mauvaise foi que d'impolitesse au comité des fautes que l'on sait très-bien ne pas provenir de lui. Tout aussi peu infallible que qui que ce soit, il peut commettre des erreurs; qu'on les lui signale, il s'empressera de satisfaire aux réclamations, pourvu qu'elles soient fondées, et qu'elles ne dégénèrent point, comme celle-ci, en une véritable querelle d'Allemand.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

284. LEHRGEBAUDE DER GEOGRAPHIE, etc. — Cours de géographie avec des notices historiques, statistiques et un Atlas in-folio ; par A. de SCHLIEBEN, in-8°. Leipsig, 1828, *Goschen*. tom. II.

Ce volume contient la partie orientale de l'Europe avec 26 cartes. L'ouvrage aura 3 vol.

285. HANDELSGEOGRAPHIE. — *Géographie commerciale* relative aux productions naturelles, à l'industrie et au commerce, par A. RICHTER, in-8°, Magdebourg, 1828. *Creutz*. (21 gr.)

Géographie ancienne.

286. GÉOGRAPHIE DES TRANSALPINISCHEN GALLIENS, etc. — Description géographique de la Gaule transalpine, d'après les commentaires de Jules César *de Bello Gallico*, à l'usage des gymnases ; par Fr. FIEDLER, in-8°, Essen, 1828. *Badeker*. (8 gr.)

AMÉRIQUE.

287. STATISTIK VON AMERICA, etc. — Statistique de l'Amérique, ou Essai d'un tableau politique et civil des États-Unis ; par Alex. LIPS, in-8°, avec carte. Francfort. *Wilmans*.

288. NARRATIVE OF AN OFFICIAL VISIT TO GUATIMALA FROM MEXICO. — *Narration d'une visite officielle de Mexico à Guatemala*, par G. A. THOMPSON, secrétaire de la commission du Mexique et commissaire du gouvernement de S. M. B. près de la République du Centre. Londres, 1829. *Murray*.

AFRIQUE.

289. SECOND VOYAGE DANS L'INTÉ-

RIEUR DE L'AFRIQUE, depuis le golfe de Benin jusqu'à Sackatou ; par le capitaine CLAPPERTON, pendant les années 1825, 1826 et 1827, suivi du voyage de *Richard Lander*, de Kano à la côte maritime, trad. de l'anglais, par MM EYRIÈS ET DE LARENAUDIÈRE, 2 vol. in-8°, ornés du portrait de Clapperton et enrichis de deux cartes géographiques. Paris, 1829. *Arthus Bertrand*. (14 et 17 fr.) — On trouve chez le même libraire le premier voyage du capitaine Clapperton, 3 vol. in-8° et atlas. (33 et 38 fr.)

290. MÉMOIRE SUR LA POPULATION COMPARÉE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE ET MODERNE, par M. JOMARD, in-f°. Paris, 1829. Imp. roy.

291. DESCRIPTION DE LA VILLE ET DES ENVIRONS DU KAIRE ; par M. JOMARD. in-f° avec pl., 1829. Imp. roy.

Ces deux mémoires font partie du grand ouvrage sur l'Égypte.

ASIE.

292. TRAVELS IN ARABIA, COMPREHENDING AN ACCOUNT OF THOSE TERRITORIES IN THE HEDJAZ WHICH THE MAHOMETANS REGARD AS SACRED. — Voyages en Arabie ou description du pays que les Mahométans regardent comme sacré ; par feu J. L. BURCKHARDT, in-4°. Londres, 1829. *Murray*. (3 l. 18 sh. 6 d.)

EUROPE.

293. REISEN NACH DEN VORZUGLICHSTEN HAUPTSTADTEN VON MITTEL EUROPA. — *Voyages aux principales villes de l'Europe centrale* ; par G. D. STEIN, in-8° avec pl., Leipsic, 1828. T. III, IV et V.

Rus. is.

294. SUR LES ORIGINES RUSSSES. — Extrait des manuscrits orientaux, adressés à Mgr. le comte de Romanzoff, dans une suite de lettres depuis l'année 1810 jusqu'à l'année 1825, par J. de HAMMER. In-4°, Saint-Petersbourg, 1827.
295. SAINT-PETERSBOURG. — Journal de voyages faits à Saint-Petersbourg, et retour en passant par la Flandre, la Prusse, la Russie, la Pologne, la Silésie, les états alliés d'Allemagne et la France; par A. B. GRANVILLE. 2 vol. in-8° avec cartes. Londres, 1828.
296. DENKSCHRIFT UBER DIE RUSSISCH KRIEGSMACHT, etc. — *Mémoire sur la force militaire de la Russie*, relativement à la guerre contre les Turcs; par E. de STORCK. In-8°. Leipzig, 1828. *Klein.* (10 gr.)
Scandinavie.
297. HERBSTREISE DURCH SCANDINAVIEN. — Voyage en Scandinavie, fait en automne; par W. ALEXIS, 2 vol. in-8°. Berlin, 1828, *Schlesinger.* (3 rixd. 18 gr.)
Allemagne.
298. HOHEN MESSUNG EINIGER ORTE. — *De la mesure de la hauteur de quelques lieux et des montagnes entre Gotha et Cobourg*, à l'aide du baromètre, recueillie par l'auteur lui-même, et réunie aux mesures contenues dans le septième recueil annuel des Recherches naturelles de Berlin; ouvrage orné d'une carte géognostique; par K. E. A. von HOFF. Gotha, 1828.
299. DIE HEILQUELLEN VON AACHEN, SPA, etc. — *Description historique, géognostique, physique, chimique et médicale des eaux minérales d'Aix-la-Chapelle, Burscheid, Spa, Malmedy et Heiles-tein*; par P. J. MONHEIM. In-8° avec carte et frontispice. Aix-la-Chapelle, 1829.
300. REISE-HANDBUCH NACH GASTEIN. — *Guide du voyageur ou description naturelle, historique, archéologique et pittoresque du Wildbad Gastein*; par EM. TRIMMEL. In-12. Vienne, 1827.
Italie.
301. ORIGINE E STATO COROGRAFICO DI CASALMAGGIORE. — *Origine et état chorographique de Casal Maggiore*, par l'abbé GIO. ROMANI; in-8°. Casalmaggiore, 1828; *Bizzari*, t. I.
302. NUOVA GUIDA VENEZIA. — *Nouveau guide de l'étranger à Venise*, avec 45 planches représentant des objets d'art et un abrégé de l'histoire de Venise; par G. MOSCHINI. In-12. Venise, 1828. *Alvisopoli.*
France.
303. STATISTIQUE COMPARÉE de l'état de l'instruction et du nombre des crimes dans les divers arrondissemens des académies et cours royales de France; par MM. A. BALBI et GUERRY. Paris, 1829, 1 feuille. *Renouard.*

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, PLANS, ETC.

304. ATLANTE DELL GRAN DUCATO DI TOSCANA. — Atlas géographique, physique et historique du grand-duché de Toscane, en 24 cartes. Florence, 1828. Imprim. ducale, livr. I. II.
305. AN HISTORICAL MAP OF PALESTINE. — Carte historique de la Palestine ou Terre-Sainte; par J. T. ASHETON, revue, corrigée et augmentée par J. VV. INGRAHAM. Boston, 1829.
306. CARTE DE LA SÉNÉGAMBIE ET DES CÔTES OCCIDENTALES DE L'AFRIQUE, depuis le cap Blanc jusqu'au cap Sainte-Anne, pour servir à l'histoire générale des voyages de M. Walckenaer; par Dufour, 1 feuille. Paris, 1829. *Lefebvre.*

NOIROT, Agent de la Société de Géographie.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME ONZIÈME.

N^{os} 69 à 74.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

	pages
— <i>Viaggio in Savoia</i> .—Voyage en Savoie, de David Bertolotti (par M. E. Henry).	1
— <i>Remarks touching Geography</i> , etc.—Remarques sur la Géographie, et spécialement sur la Géographie des îles Britanniques, de <i>Mela Britannicus</i> (par M. Alex. B. du B.). . .	17
— Réflexions sur l'état des connaissances relatives au cours du Dhioliba. — Second voyage de Clapperton, en Afrique. — Remarques sur ce voyage, sur le lieu et l'époque de la mort de Mungo-Park et sur celle du major Laing (par M. Jomard).	61
— Traduction d'une lettre écrite de St.-Louis par un Maure de Tomboctou.	83
— Rapport d'un Marabout au gouverneur du Sénégal à S.-Louis. <i>ibid.</i>	
— Notice sur les Voyages de M. Rifaud, en Italie, en Turquie, en Égypte, etc. (par M. G. Barbié du Bocage). . .	84
— Journey of Mr Elphinstone, etc. — Journal de M. Elphinstone, dernier gouverneur de Bombay.	93
— Voyage de Bouchire, à l'embouchure de l'Euphrate. . .	97
— Rapport fait à la Commission centrale par M. Fontanier, sur son voyage en Asie. — Réponse aux questions qui lui ont été adressées par la Commission.	113

- Expédition de La Pérouse. (1^{er} Article.). 125
- Renseignemens sur le pays situé entre le Missouri et les provinces intérieures du Mexique. — Sur la côte N.-O. de l'Amérique, qui fait actuellement partie des États-Unis.
- Expédition du général Ashley, dans le pays voisin des montagnes Rocheuses, en 1826; par M. Warden. . . . 161
- Manière de voyager des Caravanes du désert d'Arabie, avec un Précis sur la Mésopotamie; par M. H. Vidal. . . 169
- Notice sur les Baloutches, par M. J. Raymond. 225
- Expédition de La Pérouse. (2^e Article.). 236
- Tournée à la mode dans les États-Unis, par M. Bourgeois. 249
- Note sur le canal de jonction de la baie de Chesapeake à la rivière d'Ohio en Washington Pittsburg, par M. le lieutenant-général Haxo. 273
- Expédition de La Pérouse (3^e article.), et Voyage de M. Dumont-d'Urville. 280
- Souvenirs d'un séjour à Brousse en Bithynie, par M. Jouannin. 288

II^e SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

- Procès-verbaux. 25, 50, 105, 139, 180, 253, 301
- Discours de M. le baron Cuvier, président. 29
- Notice annuelle des travaux de la Société; par M. de Larenaudière, secrétaire général. 32
- Compte rendu des recettes et dépenses de la Société, 1827-1828. 47
- Membres nouvellement admis dans la Société. 48, 108, 145, 186, 255.
- Ouvrages offerts. 49, 52, 108, 145, 186, 255, 304
- Programme des Prix. 188
- Lettre du capitaine Franklin à la Société. 305

Oh
PITTS

Pittsburg,

THE IDE

Q,

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

- Offre faite par M. Vivier, de graver gratuitement la médaille destinée à être donnée en prix. 306

III^e SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

- Lettre de M. Barrow à M. Jomard, sur le voyage de M. Caillé. 53
- Lettre de S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, à la Commission centrale, sur le même sujet. 54
- Lettre de S. Exc. le Ministre de la Marine, *id.* . . . *ibid.*
- Sur Thong-chou-fou et sur son commerce de frai de poisson. 55
- Réunion de l'Océan atlantique avec la Mer du Sud. . . 56
- Charbon de terre en Europe. *ibid.*
- Du Palais, du Sérail et de la Cour du Sultan de Bantam. 57
- Projet du capitaine West, dans l'intérieur de l'Afrique. . 110
- Tremblement de terre à Calcutta. *ibid.*
- Rapport de M. Corabœuf, sur la collection de dessins de M. Rifaud. 147
- Maïmadschan, ville frontière de la Chine. 152
- Lettre de M. de Derfelden, sur la Carte du Japon de Titsingh, sur le levé fait par M. Siebold, et sur ses propres travaux. 155
- Lettre de M. Siebold, au baron de Capellen, sur ses travaux au Japon. 156
- Expédition de trois navires envoyés par le Gouvernement des États-Unis, pour explorer l'Océan Pacifique. . 158
- Nouvelles Colonies au Mexique et dans le district d'Arkansas. 201
- Lettre de MM. Quoy et Gaimard, à M. L. de Freycinet, sur la route et les travaux de l'*Astrolabe*, depuis son dé-

- part de la terre de Van-Diemen, jusqu'à son arrivée à l'île de France. 201
- Nouvelle Colonie sur la côte occidentale de la Nouvelle Hollande. 208
- De Bantam, du Palais et de la Cour du Sultan de cette province de l'île de Java. (Suite.). 210
- Société formée en Angleterre, pour l'abolition des sacrifices humains dans l'Inde. 214
- Lettre de M. Peytier, sur les hauteurs de la Morée et sur l'état actuel de ses habitans. 217
- Détails circonstanciés sur le tremblement de terre arrivé en Espagne. 221
- Nouveau Voyage autour du monde. — *La Caroline* commandée par M. Laplace, capitaine de frégate. 256
- Océanie. — Colonies néerlandaises. 257
- Ile Oualan et nouveau groupe d'îles. *ibid.*
- Rapport de M. Cuvier, sur la partie des voyages de M. Riffaud, relative à l'histoire naturelle. 259
- Côtes de Guinée. — Ville d'Ussu. — Civilisation. 263
- Communication entre le lac des Bois et le lac Wennipeek; par M. F. Giraud. 264
- Tremblement de terre de la province de Murcie. (Rectification.). 269
- Voyage au Pôle avec des navires à vapeur. 307
- Îles nouvellement découvertes dans l'Océan Pacifique. . 309
- Commerce et revenus de l'île d'Haïti. 310
- Réclamation de M. le capitaine Duperrey au sujet de l'article sur l'île Oualan. 312
- Colonie américaine de Libéria. *ibid.*
- Voyage archéologique et géographique dans l'empire de Russie. 313
- Arrivée en France de plusieurs jeunes Éthiopiens. *ibid.*
- Réponse du Comité du Bulletin à une lettre insérée dans

les Nouvelles Annales des Voyages. 314

Bibliographie Géographique.

- 1 §. Livres : Ouvrages généraux. . . 58, 111, 159, 223, 271, 317.
 — Géographie ancienne et historique. 58, 111, 159, 223, 271, 317.
 — Amérique. 58, 159, 223, 271, 317.
 — Afrique. 112, 317.
 — Océanie. 111, 159, 223.
 — Asie. 59, 111, 159, 272, 317.
 — Europe. 222, 317.
 — Turquie et Grèce. 59, 112, 223, 272.
 — Italie. 59, 272, 318.
 — Allemagne. 272, 318.
 — Prusse. 59, 318.
 — Russie. 111, 318.
 — Suède, Norwège, Danemarck. 112, 318.
 — Iles Britanniques. 59.
 — France. 59, 160, 223, 318.
 § 2. Atlas, Cartes géographiques, Plans.
 — Atlas universels. 60, 112, 223, 272.
 — Atlas spéciaux. — Océan Pacifique. 60.
 — Europe. 60.
 — Pilote français. 223.
 — Grand duché de Toscane. 318.
 — Cartes générales et spéciales. 112, 160, 318.
 — Plan. 112.



